

**BIBLIOTHÈQUE DE
POCHE
CURIOSITÉS
LITTÉRAIRES PAR
UNE SOCIÉTÉ DE...**



B 20

2

602

AGENCY - BUREAU
CENTRAL - PERIOD



CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

LA BIBLIOTHÈQUE DE POCHÉ,

VARIÉTÉS CURIEUSES ET AMUSANTES DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS,

Se compose de 10 volumes pareils à celui-ci,
et dont voici les titres :

1. CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.
2. — BIBLIOGRAPHIQUES.
3. — BIOGRAPHIQUES.
4. — HISTORIQUES.
5. — DES ORIGINES ET DES INVENTIONS.
6. — DES BEAUX-ARTS ET DE L'ARCHÉOLOGIE.
7. — MILITAIRES.
8. — PHILOLOGIQUES.
9. — DES TRADITIONS, RÊCHES, USAGES, etc.
10. — ANECDOTIQUES.

BIBLIOTHÈQUE DE POCHE

PAR

UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET D'ÉCRIVAINS.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.



PARIS,

PAULIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

RUE RICHELIEU, 42.

1845

B^o 10. 2. 602

TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
<u>Des accents.</u>	4
<u>Des anagrammes.</u>	8
<u>Des césures.</u>	12
<u>Des vers épiques.</u>	16
<u>Des vers héroïques.</u>	24
<u>Des vers latins.</u>	28
<u>Des vers épigrammatiques.</u>	32
<u>De la contrepointure.</u>	36
<u>Des vers rapportés.</u>	38
<u>Des vers en relief.</u>	44
<u>Des vers leuons.</u>	48
<u>De la rime. Vers métriques. Vers blancs.</u>	51
<u>Des bouts rimés.</u>	48
<u>Des vers numérotés.</u>	54
<u>Des vers fraternels. Des vers cachés.</u>	57
<u>Des vers brisés.</u>	59
<u>Des vers proles.</u>	62
<u>Des vers monosyllabiques.</u>	65
<u>Des chrysogrammes.</u>	65
<u>Des amphigouris.</u>	68
<u>Des autres farces.</u>	73

PRÉFACE.

L'histoire littéraire offre tant de particularités variées et intéressantes, que l'on a souvent essayé de les réunir en corps d'ouvrage. Telle est l'origine de ces livres qui, sous les titres d'*Ann.*, de *Mélanges*, de *Récréations*, de *Singularités*, d'*Aménités*, etc., ont été depuis deux siècles publiés dans toutes les langues. Mais nous devons le dire, la Bibliothèque de poche, dont les *Croniques* actuelles forment le premier volume, diffère complètement des recueils qui l'ont précédée, soit par l'esprit qui a présidé à sa rédaction, soit par l'ordre qui a été suivi dans la distribution des matériaux, provenant de longues recherches entreprises depuis plusieurs années. Fidèles au titre que nous avons adopté, et ne voulant admettre que les faits qui nous semblaient réellement curieux, nous avons dû laisser

de côté un grand nombre de notes ; et si nous n'avions pas été convaincus que

Le secret d'ennuyer est celui de tout dire,

il nous aurait été facile d'allonger beaucoup certains chapitres et d'étaler une érudition qui aurait paru à juste titre déplacée et fastidieuse.

Dans le double but de donner plus d'autorité à quelques-unes de nos assertions, et de faire connaître quelques chroniqueurs ou écrivains peu lus en général, nous avons multiplié les citations et indiqué avec soin les sources où nous avions puisé.

Nous avons, en outre, porté toute notre attention sur une partie très-négligée dans la plupart des ouvrages publiés aujourd'hui ; car la table alphabétique des matières forme à elle seule le dixième du volume.

Enfin nous devons prévenir que, malgré la ressemblance de son titre avec le nôtre, nous avons fait très-rarement usage des *Curiosities of literature* de D'Israeli.

CURIOSITÉS LITTÉRAIRES.

DÉS ACROSTICHES.

On appelle *acrostiches* (du grec *akros*, extrême, et *stichos*, ordre, vers), des vers dont les premières ou les dernières lettres forment par leur réunion soit un, soit plusieurs mots offrant un sens quelconque. Tels sont les vers suivants faits sur Louis XIV :

rien est au bas sans peur et sans reproche;
on ditra le mot. Aussitôt qu'on l'approche,
on sentiment d'amour enlance tous les coeurs;
—I ne trouve chez vous que des adorateurs;
vous nagez en jolies, excepté dans ma poche.

Les acrostiches remontent à la plus haute antiquité. Dans la Bible, chaque verset des psaumes 35 et 118 commence par une des lettres de l'alphabet hébreu.

« Quelques auteurs appellent aussi acrostiches, dit le Dictionnaire de Trévoux, les deux épigrammes du premier livre de l'Anthologie (chap. 38), faites à l'honneur, l'une de Bacchus et l'autre d'Apollon. Elles sont composées de vingt-cinq vers, dont le premier est la propo-

sation ou le dessein de l'épigramme, les vingt-quatre suivantes sont composées chacune de quatre épithètes commençant toutes quatre par la même lettre, et disposées selon l'ordre alphabétique des vingt-quatre lettres de l'alphabet grec, de telle sorte que le premier de ces vingt-quatre vers comprend quatre épithètes qui commencent toutes par A, le second quatre épithètes qui commencent par B, et ainsi des autres jusqu'à Z. Ce qui fait quarante-deux épithètes pour chacun de ces dieux. »

Suivant Clodron, Ennius avait fait des acrostiches; mais ce détestable genre de poésie ne fut mis en honneur que dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'est-à-dire à une époque de décadence. On rapporte en effet à ce temps les arguments mis en tête des vingt comédies de Plaute. Ces arguments sont composés d'autant de vers qu'il y a de lettres dans le mot qui forme le titre de la pièce, et chaque vers commence par une des lettres de ce mot. — On les attribue généralement à Priscien, grammairien du sixième siècle. En voici un exemple, tiré de *Cœlina* :

conservam meum casum et des expertum,
 illum solum alligat, illum filium.
 omni adjungi solum; verum decipitur dolis.
 etiam et subicitur pro pœlla servitias
 sequam, qui dominum meum nique villorum.
 Adolescenti suchi cives Cœlinam cogitant.

« Deux esclaves du même maître recherchent en mariage une jeune fille esclave avec eux. L'un sert les intérêts du vieillard, l'autre ceux de son fils. Le sort favorise le vieillard, mais il est dupe d'une ruse. Ainsi l'un substitue à la jeune fille un esclave brutal qui bat

« son maître et son fermier. — Le jeune homme épouse
« Gégina, qui est enfin reconnue libre. »

Au neuvième siècle, Balan-Maur, d'abord abbé de Fulde, puis évêque de Mayence, sa patrie, composa en latin un *Traité des louanges de la croix*, en deux livres. Florisheim, 1501, in-folio. Cet ouvrage, qui a joui longtemps d'une immense réputation, est un recueil d'acrostiches tétragones de trente-cinq vers, ayant chacun trente-cinq lettres, et formant des figures mystiques de la croix. Nous prendrons seulement dans une de ces pièces les vers qui forment la croix et son encadrement.

0	crux	excellent	laud	Discrepantia	Olympo
1	crux	quae	terram	et	caelo
2	crux	duas	urbes	laqueos	rotundum
3	crux	quae	terram	et	caelo
4	crux	quae	terram	et	caelo
5	crux	quae	terram	et	caelo
6	crux	quae	terram	et	caelo
7	crux	quae	terram	et	caelo
8	crux	quae	terram	et	caelo
9	crux	quae	terram	et	caelo

Le même siècle offre une pièce insérée dans l'histoire de Blois, de Jean Bérrier, et digne de rivaliser avec celle de Raban. Elle est à la louange de Guillaume, comte de Blois. Les premières et les dernières lettres de chaque vers forment celui-ci :

Te studeo cretus, Soter, Guillelmus, comital.

De plus, le même vers se trouve répété de manière à former une croix au milieu.

Nous ne connaissons pas d'exemples de vers acrostiques dans notre langue vulgaire au moyen âge; mais ils abondent à partir de la renaissance des lettres. Voici le blason de Paris, composé par Grosset :

quintile domaine,
monstrus vergier,
petits sans drapier,
maître certain,
science hospitaline,
C'est Paris entier.

Les poètes à cette époque se servaient très-souvent de l'acrostiche pour cacher leur nom ou celui d'une maîtresse à laquelle ils adressaient leurs vers, mais qu'ils ne voulaient pas faire connaître au public. — C'est ainsi que le célèbre poète macaronique Théophile Folengo cache le nom de Girolamo Bieda dans une canzone acrostiche, et Clément Marot le sien dans le madrigal suivant :

Comme Dido, qui moult se courrouce,
 Lors qu'Énée seule la délaisse
 Vers son pays; tout ainsi Magnedonne¹
 Igna son duc: comme très sçavante et bonne
 En l'hospital toute sa fleur porta,
 Quelle fortune oncques ne la blessa,
 Toute constante en son cuer ama-ra
 Mieux espérant: et ne fut point félasse

Comme Dido.

Je ne sçay qu'il fust prisonnier la,
 Je ne sçay où, qui en fust la cause,
 Où elle estoit: mais quoi qu'en en blasme,
 N'est est de duc, que le monde s'estonne
 Que d'un coiffeur son cuer ne transporte,

Comme Dido.

Ce fut surtout au dix-septième siècle que les acrostiches furent en honneur. Parmi les ouvrages publiés à cette époque, il en est peu qui ne contiennent les acrostiches les plus bizarres, en l'honneur, soit du personnage auquel le livre est dédié, soit de l'auteur lui-même. — De ce nombre est l'acrostiche placé en tête de l'*Ouverture*, ou les *Estrointes amoureuxques d'amour*, *tragi-comédie* en cinq actes, en vers, dédiée à messieurs par le maréchal de Dancourpière; par Chabrol. Paris, Nicolas Colombel, 1633, in-8. Il montre à quel degré de platitude pouvait arriver l'écrivain qui soumettait son esprit à de pareilles textures.

¹ La Magnedonne dont il est ici question est l'héroïne du roman *Jadis très-riche de la belle Magnedonne et de Pierre de France*.

Rendre sur ses exploits un respect honorable,
 Rendre à tous les mortels sa faveur dévouable,
 Et à servir les devoirs et les vœux de la foi,
 Remettre tous les traits de l'illustre fortune.
 Considérer combien son prince en secret l'arme,
 Qu'il porte à tous honneur les vœux d'un bon François,
 Et ne croit point vraiment digne d'ingratitude,
 Et je ne vous offre ces traits de mon exode,
 Dont le seul dessein est de vous rendre à vous;
 Et si vous agréiez ces termes de la guerre,
 Survenant sur le champ une fois inassouplie,
 Je ne puis de vous. Après on vous envoie à dire,
 Sans doute l'essence de la troupe anglaise
 Est digne d'être sçavoir les drames de même,
 Et leurs cœurs ne sont pas indifférents à votre effort:
 Mais sans doute en oubliant à l'honneur des bêtes
 Pour n'avoir pas vos pas avec la même même
 Et l'ajout, d'un l'anglais vint recevoir la mort
 Pour lui; mais le temps pour l'honneur ne se dispense,
 Et est toujours mes efforts aux bêtes de silence:
 Et comment peut-on voir sans que l'honneur soit.
 Et cela vous avec peine vous en asseurant,
 Qui dispensant mes vers par le fil de ma trame
 Vous dit: car ces vers attendent en ce lieu.

Le sonnet acrostique suivant, qui présente une double
 difficulté vaincue, puisqu'il est en écho, est un digne
 pendant de la pièce précédente. Il a été composé après
 la victoire remportée en 1693 à Marseille, par Calvat. Le
 Dictionnaire de Trévoux, auquel nous l'empruntons, n'en
 donne pas l'auteur.

re bruit de ta grandeur, dont s'approche personne,	terreur.
en tel le triste état où sont tes ennemis	mais.
pourraient-ils s'élever, bien qu'ils soient bravaux ?	aux ?
— la montrera toujours la victoire immortelle	teille.
superbes allies, vous salerez les exemples	emplas
D'Alger et des Génois implorant un pardon	das.
en vain toute l'Europe oppose ses efforts	forte :
quatre-vingt ans forts et villes entreprises	préars.
Où ! que par tant d'exploits vous soiez embellis,	ils ?
notre gloire en tous lieux du combat de Maraille	otille,
pendant la ligue effluée après mille combats	bar ?
selge, tu marcheras pareille à la Savoie	vois :
Que te voit tout tremblant sous un tel souverain,	Elle :
vous le verrons aussi sous un roi si célèbre,	Ère.

Il y a quelques mois acrostiches qui sont devenus célèbres; comme le mot grec *ichthys*, poisson, par lequel les premiers chrétiens désignaient le Christ et que l'on retrouve dans un grand nombre d'inscriptions. Il est formé des lettres initiales de la phrase suivante : *Jésus Christus filius dei, salvator.* — Tel est encore le verson de Caliel donné au conseil de Charles II, roi d'Angleterre, parce qu'il était composé des cinq personnages suivants :

Chilford.
 Chichey.
 Cruckingham.
 Crington.
 Cradeford

DES ANAGRAMMES.

On appelle anagramme (du grec *ana*, entre, ré, et de *gramma*, lettre) la transposition et la combinaison entre elles des lettres d'un nom ou d'un mot quelconque de manière à en tirer un sens; il faut que toutes les lettres soient employées pour que l'anagramme soit régulière. — L'anagramme de *typhon* est *typho*.

Les plus anciennes anagrammes que l'on connaisse sont attribuées au poète grec Lycophron qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, vers 280 avant J.-C. — De Ptolémée, il avait fait *ape-métois*, c'est-à-dire de miel, et *ten et eu*, c'est-à-dire violettes de Junon, du nom de la reine *Arachné*.

La troisième partie de la cabale chez les juifs (*chemisme*) n'est que l'art de faire des anagrammes; elle a pour but de trouver des sens cachés et mystérieux au moyen de la transposition des lettres ou des mots. Tous ceux qui au moyen âge s'occupèrent de sciences occultes ou d'alchimie employèrent probablement les anagrammes pour communiquer avec leurs adeptes. Du moins on peut le conclure du passage de Roger Bacon (*de secretis Operibus artis et nature*, ch. II) où il donne la composition de la poudre à canon sous le voile d'une anagramme¹.

¹ Ses termes sont pris dans une espèce de jeu de mots hébraïque, et de l'hebreu *safran* et *cor-de-casson*, et sont artificieux, valent tous deux l'un pour l'autre et se trouvent vérifiés. On tirera l'anagramme, sans vous tromper, non pas du bon ou mauvais poivre, comme quelques auteurs l'ont prétendu, mais d'un certain poivre blanc, ce qui est évidemment pour confirmer poivre blanc.

Bien que l'on trouve dans François Rabelais plusieurs anagrammes, et entre autres la sienne *Alcibiades Nasier*, pseudonyme sous lequel il avait publié d'abord ses deux premiers livres, ce fut, suivant Bayle, le poète et humoriste Jean de La Barre (mort en 1598) « qui a mis les anagrammes tellement en vogue, que chacun voulait s'en mêler. Il passait pour un grand desin en ce genre-là, et plusieurs personnes illustres lui donnaient leur nom à anagrammatiser. » Cette manie gagna bientôt non-seulement la France, mais l'Europe entière, car un Allemand, G. Froben, mort en 1612, publia, sous le titre d'*Anagrammatopœia*, l'art de faire les anagrammes.

Tallemant des Réaux, dans l'histoire qu'il a consacrée à Henri IV, raconte l'anecdote suivante : « Un monsieur de Vienne, qui s'appelait Jean, était bien empêché à faire sa propre anagramme : le roi le trouva par hasard à cette occupation : « He! lui dit-il, il n'y a rien plus aisé : Jean de Vienne, deviens Jean. »

Les faiseurs d'anagrammes eurent beau jeu au dix-septième siècle. Un avocat du parlement d'Aix, nommé Billon, ayant présenté à Louis XIII, lors de l'entrée de ce prince en cette ville, cinq cents anagrammes qu'il avait laborieusement composés sur son nom, le roi fut si enchanté d'un pareil chef-d'œuvre, qu'il fit à l'auteur une pension considérable qui fut continuée à ses héritiers.

Le cardinal Pierre de Saint-Louis, dont nous parlerons plus tard à propos de son ridicule poème sur la *Magnificence*, avait anagrammatisé les noms de tous les papes, des empereurs, des rois de France, des généraux de son ordre et de presque tous les saints, car il croyait fermement trouver la destinée des hommes dans leurs noms. On voit qu'il poussait un peu loin cette manie d'anagrammes à

laquelle les esprits quelque peu judicieux essayèrent de s'opposer,

Citharistes rose qui nequit, sit salusque;
Anagrammatista, qui poeta non special,

a dit Adrien de Valois.

Collocet a sur le même sujet adressé ces vers à Ménage :

J'aime mieux une comparaison,
Ménage, plus à la rime,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une anagramme.
Cet exercice monacal,
Ne trouve son point véritable
Que dans une robe blanchie :
Et sur l'Parasce nous fondus,
Que tous ces rétrécisseurs de noms
Ont la cervelle renversée.

Dans une fête donnée à la fin du dix-septième siècle, par l'illustre famille polonoise des Lesclinski, à l'un de ses membres, le jeune Stanislas, qui revenait de lointains voyages, on fit un usage assez ingénieux de l'anagramme — Les ballets furent exécutés par treize danseurs, qui portaient chacun un bouclier sur lequel était gravé en caractères d'or l'une des treize lettres des deux mots : *Lesclinski Bonnus*. A la fin de chaque ballet les danseurs se rangèrent de telle sorte, que leurs boucliers formèrent successivement les anagrammes suivantes :

Bonnus Lesclinski.	Bonne, même loi,
Ades lesclinski.	Sis colonna Bel.
Quels es lesclski.	I, scande colona.

Cette dernière anagramme fut une prophétie, car en 1704 Stanislas fut élu roi de Pologne. Il devint plus tard beau-père de Louis XV.

Nous avons sous les yeux un petit volume assez bizarre qui n'a été cité, à notre connaissance, par aucun de ceux qui se sont occupés des anagrammes. Ce livre, la-32 de cinquante-huit pages, est intitulé : *Anagrammiana, poëma in octo canticis, per l'anagrammæ d'Archet (Bachel), ætæriæ magis, l'un des treize associés à l'abonnement d'un journal littéraire, quatre-vingt-quinzième édition, revue, corrigée et augmentée, à Anagrammatopole, l'an xiv de l'ère anagrammatique.* — Malgré l'épigraphe qui ridiculise l'opér? il est impossible d'éprouver autre chose que le plus profond ennui en jetant les yeux sur ces douze cents vers qui renferment chacun une anagramme. L'auteur commence ainsi :

Lecteur il sied que je vous dise
Que le sabbat sera la brisé;
Que le drapeau est sans pudeur;
Qu'on peut manger sans clameur; etc.

Le dernier vers est :

Moi je suis pour mon repas.

Terminons en donnant les anagrammes de quelques personnages célèbres :

Pierre de Rosnard, rare de Pléiade.
Marie Touchet, maître de Charles IX, je charme tout.
Frère Jacques-Clément, c'est l'enfer qui m'a créé.
Antonius Signarius, nous jure qu'il n'est ni ger.
Pierre Colas, parce que roi.

Louis XIII, roi de France et de Navarre, roi *très-rare*, *casité* digne de la *foucauvarie*. — Ce prince était en effet grand chasseur.

Louis quatorzième, roi de France et de Navarre, *ou*, Dieu confonde l'armée qui osera le résister.

Maria-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, mariée au roi *très-chrétien*.

Valsico, *à alla vir*.

Versailles (nom qu'a valu près d'abord J.-B. Rousseau, qui roughait d'avoir un cordonnier pour père), *ou* le *temple*.

Napoléon, empereur des Français, un *pape* *verf* à *sacré* le *sacré* *déman*.

Les alliés parvinrent à la femme du roi de Naples, Murat, de prendre le titre de la comtesse de Lipona, ou Lipani, comme on l'a écrit quelquefois. Ces deux mots sont l'anagramme de Napoléon, Naples.

Un grand nombre d'auteurs ont, en publiant leurs ouvrages, caché leurs noms sous une anagramme.



DES CENTONS.

On appelle *centon* (du latin *cento*, habit fait de pièces et de morceaux) un ouvrage composé de vers ou de passages en prose tirés d'un ou plusieurs auteurs. Le plus ancien centon qui nous ait été conservé est la *Mède*, d'Ikoidios Geta, formée de vers de Virgile, et publiée par Lemaire dans le tome VII des *Poètes latini minores*. Mais le plus célèbre est le *Chant nuptial* d'Ausone, où le poète, défilé par l'empereur Valentinien, parvint à rendre obscure

la chaste muse de Virgile. Voici du reste comment il apprécie et décrit lui-même son œuvre : « C'est, dit-il (dans sa lettre d'envoi à Paulus), un pur travail de mémoire : rassembler des lambeaux épars et former un tout de ces décomposés, cela peut mériter un sourire plutôt qu'un éloges. Si une telle œuvre aux *agillaria* (espèce de faire où se vendaient des livres) se vendait à l'enchère, Afranius n'en donnerait pas un seste, et Plautus n'en offrirait pas la pelure de grenade. C'est une honte en effet que de présenter à ce burlesque usage la majesté du vers virgilien. Mais que faire ? on me l'avait ordonné... Ce poème, écrit à la hâte en un jour et une nuit, je l'ai retourné dernièrement parmi mes brouillons. Reçus donc un opuscule où, avec des morceaux décomposés, j'ai fait un récit suivi, un tout avec des parties diverses, du burlesque avec des idées sérieuses, et avec le bien d'autrui le mien. Et si tu permets que je t'adresse, toi qui serais mon maître, je vais te dédier le centon. C'est un échafaudage poétique construit de morceaux détachés et de divers seurs; on accole deux hémistiches différents pour en former un vers, ou on joint un vers et la moitié du suivant à la moitié d'un autre. Placer deux vers entiers de suite, serait une maladresse, et trois à la file une pure méiserie. On découpe ces lambeaux à toutes les mesures admises par le vers héroïque. » (*Idylle XIII*. Traduction de M. Corpet.)

À la même époque qu'Anacréon (mort en 504), Proba Falconis, femme du préfet du prétoire Anicius, formait avec des vers de Virgile une histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui, publiée avec les œuvres d'Anacréon, Venise, 1573, in-folio, a été depuis souvent réimprimée. Voici quelques vers où Dieu défend à Adam et à Ève de toucher au fruit défendu :

E. 3. 712. Vos, frangi, qui dicam saltem advenisse vestris :

E. 2. 37^a. Est in conspectu * namq. felicitas arbor. G. 2. 81.

E. 7. 689. Quam neque fas igitur colquam nec silentio ferre,

E. 7. 688^a. Refligens sacra * nunquam concessa moveri.

E. 5. 700.

E. 11. 581. Hæc quicumque sacros * decerpserit arbore famæ,

E. 6. 141.

E. 11. 849^a. Morte laus merita, * nec me sententia vertit.

E. 4. 281.

(E. désigne l'*Énéide*, G. les *Géorgiques*.)

Ce centon a été traduit en vers français, au seizième siècle, par Duprat, sous le titre d'*Amos chrétien*.

Un mariage à Athènes, devenue femme de l'empereur Théodose le Jeune, sous le nom d'Odia Eudocia, et morte en 460, une vie de Jésus-Christ uniquement tirée d'Homère. Cet ouvrage est inséré dans la *Bibliothèque des Pères*.

Nous ne connaissons guère d'autre centon dans le moyen âge qu'un cantique d'actions de grâce en l'honneur d'Anne Bessier, héroïne qui, vers 1175, avait sauvé la vie à Henri le Liberal, comte de Champagne. Il est composé de versets de la Bible et a été publié en 1840, pour la première fois, et avec un bon commentaire, par M. F. Bourquelot, dans le tome I^{er} de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

À la renaissance des lettres, les centons furent rendus en honneur, et la famille des Capilapi (Lelio, Hippolyte et Jules) s'acquit en ce genre une grande réputation. On compte surtout les trois centons tirés de Virgile, dus à Lelio et intitulés : *De Fitis monachorum quos vulgo fratres appellant* ; *In Fannius* ; *In Sphindus*.

Au dix-septième siècle, un laborieux philologue allemand, Nocher, mit à contribution Virgile, Saxe et Claudien pour sa *Lexicatura sive Cento de christogrammatibus*, 1657.

Benoît Fournier fit chanter à Ovide les miracles du christianisme, dans un poème latin de six cents vers, connu sous le nom de *Cento christianum*, et imprimé en 1614, tandis que le médecin modénais Bernard Ramazzini adressait à Louis XIV le poème de *Bello Siciliæ, centis ex Virgilio*, 1657, in-4, où il célébrait les victoires de Duquesne. L'auteur fut assez mal récompensé de son travail, car le présent que le roi lui envoya fut perdu en route. Nous mentionnerons encore l'*Ensis sacra*, d'Étienne Picure, chanoine régulier de Saint-Victor de Paris, 1618, in-4.

Parmi les centons latins en prose, l'un des plus connus a pour auteur un Ecossais, G. Bellenden, qui a publié en 1608, sous le titre de *Cicero princeps*, un livre composé de passages détachés des écrits de l'orateur latin, et où sont contenus les règles du gouvernement monarchique.

Les événements qui se sont passés en France depuis cinquante ans ont donné naissance à plusieurs centons en vers et en prose. Parmi les premiers, on remarque le centon tiré de Virgile, adressé en 1802 par E. Jacquemard à Bonaparte, et parmi les seconds : 1° les *Essais sur l'histoire de la Révolution française*, par une société d'auteurs latins (par M. Baron de Villelouse, ingénieur en chef des mines), *Stans prop. Cæsaris horis* (Paris) 1803, in-8. — Les morceaux sont tirés de Cicéron, Salluste, Tito-Live, Cornélius Nepos, V. Paternulus, Tacite, Plin., Suétone, etc. — 2° *Le Plus ouïr de Léprieu contre les membres des anciens comités de salut public et de sûreté générale* (par Dupont de Nemours, Paris, en m, in-8; — 3° *C. C. Tacite, Historien du roi, de Madame, de Buonaparte*, par une société de gens de lettres (M. Benchoï), Paris, 1814, in-8 de trente-neuf pages.

Nous ne connaissons pas de centons en vers français.

DES VERS FIGURÉS.

Les vers figurés, c'est-à-dire offrant la représentation d'objets matériels, ont pour inventeur Simias de Rhodes qui, selon Vossius, vivait sous Ptolémée Lagide, vers 334 av. J.-C.

Outre les *Ailes*, l'*Oëuf* et la *Marche* de ce poète, l'antiquité nous a laissé les deux *Autels* de Dosiadas, la *Syrinx* de Théocrite, l'*Autel*, la *Syrinx* et l'*Oÿsur* de Porphyrias. Nous empruntons les détails suivants à un excellent article que M. Boissoude a inséré dans le *Journal de l'Empire* (18 novembre 1807).

Les *Ailes* de Simias sont composées chacune de six phéres ou de six vers choriambiques, qui diminuent graduellement de mesure, et par conséquent de longueur, selon leur position dans l'aile, jusqu'au dernier qui n'a que trois syllabes. Simias a voulu que le sujet de son poème eût quelque rapport avec sa forme. Il y fait parler le dieu qui porte des ailes.

Il doit y avoir plus de mérite dans l'*Oëuf*, car il y a plus de difficulté. Chaque bout est formé de petits vers qui s'allongent progressivement jusqu'au milieu. Ces vers sont de différents mètres, et l'auteur, qui n'y épargnant pas sa peine, a choisi les plus embarrassants et les moins ordinaires. Mais ce n'est pas tout : le poème lui de suite est absurde, inintelligible. c'est une énigme sans mot. Il faut, pour trouver une espèce de sens, aller du premier vers au dernier, du second à l'avant-dernier, du troisième à l'antépénultième, et ainsi de suite jusqu'au

deux vers du milieu. Un ancien scolaste, découvert par Samuël et publié par Branch, nous a fort heureusement dévoilé ce merveilleux artifice. La figure des vers en a décidé le sujet. C'est un œuf de rossignol dorien que le poète offre aux lecteurs : Mercure l'a pris sous les ailes de sa mère pour le donner aux hommes. Cette ingénieuse et claire allusion, rempli les vingt-deux vers de cette bizarre composition.

La *Hache* est à deux côtés; les vers par leur distinction graduelle en expriment la figure : comme ceux de l'*Œuf* il faut les renverser pour les comprendre. C'est le fabricant du cheval de Troie, Épeus, qui parle. Siméon le suppose traçant une inscription sur sa hache qu'il consacre à Minerve. Malgré la gêne rigoureuse que le poète s'était imposée, ses vers ne sont pas trop obscurs, et ne manquent même pas d'un certain éclat.

Le savant Italien Fortunio Liceti, mort en 1637, a composé sur cette pièce une *Eurypédie* publiée à Paris, 1635, in-4.

Les *Autels* de Dosidas sont construits de vers inégaux; rien n'y manque : ni le foyer, ni les niches, ni les bases chargées avec grâce; le dessin est excellent, meilleur surtout que la poésie. Les mètres choisis par le poète architecte sont difficiles et rares, les expressions énigmatiques et obscures; et pour surcroît de difficulté, le premier *Autel* est fait en acrostiche. Ce sont les Autels mêmes qui parlent. Le premier déclare qu'il est un autel poétique, il n'est jamais rougi par le sang des victimes; la fumée des parfums ne le brûle jamais. Il n'est formé ni d'or, ni d'argent, ni de cornes, comme celui que Diane construisait antrolois. Il est l'ouvrage des Muses et des Grâces. Les poètes y peuvent venir sacrifier sous emi-

dre la morsure du ce serpent affreux que cache un autre
sotil dressé par Jason. Cet otel du Jason est figuré par
l'autre poison, et il ne parle pas avec moins d'éloquence
que le premier.

La *Sprins* ou fête de Pan, attribuée à Théocrite, est
composée de dix tryntax de dix vers chacun. Ils décrois-
sent graduellement et finissent avec assez d'exactitude la
forme de cet antique instrument. Le sujet est Théocrite
consacrant au dieu Pan sa fête pastorale.

Au contraire des Grecs qui s'occupèrent de ces subtilités
à l'époque florissante de leur littérature, ce ne fut que
dans les temps de décadence que les poètes latins s'y
livrèrent.

Poëlus Optatianus Porphyrius, qui vivait sous Con-
stantin, est l'auteur d'un recueil de vers tourmentés
dans tous les sens, construits de toutes les manières,
où l'on remarque particulièrement un otel, une *syntex*
et un *orgon*. — L'otel est composé de vingt-quatre
lambiques de six pieds, et c'est seulement par le nombre
croissant ou décroissant des lettres que le poète a donné
à sa pièce la figure désirée. Il a adopté pour la *syntex*
le vers hexamètre, et c'est également par la diminution
successive du nombre des lettres qu'il a obtenu la dégrada-
tion des tryntax.

L'*Orgon*, le meilleur poëme de Porphyrius, est composé
de trois parties posées les unes sur les autres. — La partie
inférieure a vingt-six vers lambiques dimètres, tous de
dix-huit lettres; elle représente le clavier. La seconde est
formée d'un seul hexamètre, écrit transversalement en
lettres majuscules : ce vers est censé servir de support
aux vingt-six vers ou tryntax de la troisième partie. —
Ces tryntax sont en hexamètres qui croissent successive-

mont de hauteur par l'addition d'une lettre à chaque vers : le premier a vingt-quatre lettres.

O si dirho metri linde Gio.

Le dernier en a cinquante :

Jaque metro ei rhythmis prestingere quidquid utique est.

La forme de cette pièce offre quelque intérêt, car elle nous représente exactement la figure de l'ancien orgue hydraulique.

Unis pendant le moyen âge, les vers figurés grecs ou latins ont été fort prisés au seizième et au dix-septième siècle.

Le lecteur curieux de ces puérilités trouvera de quoi se satisfaire dans l'*Uranie* de Barthasar Bonifacio, dans la *Métemétrique* de Caramuel, Bome, 1633, in-4^e., et dans un volume grec et latin (*Sylva*, Bole, 1582, in-4), composé en l'honneur de M. de Vergy, comte de Champlite, et gouverneur de Franche-Comté¹.

La littérature française possède aussi des vers figurés. Telle est la prière que Robichon fait adresser par Panurge à la dîve béatifiée² :

¹ On peut encore consulter les *Amusements philosophiques* de M. G. Perizonius. — 1692, in-4^e. Cet ouvrage traite, dans la partie latérale : Poétique, de vers, des renseignements utiles sont sous tous profits.

² Voy. Pantagruel, I. V, ch. 34.

O bouteille,
 Plaise toute
 De mystères,
 D'une oreille
 Je l'écoute;
 Ne differs,
 Et le tout profères,
 Auquel prend mon cœur.
 En la tant divine liqueur,
 Bacchus qui fit d'Inde vainqueur,
 Tient toute vérité enclose.
 Vin tant divin, long de toi est fort close
 Toute manonge et toute temperie.
 En jaye soit l'aire de Noach close,
 Lequel de toy nous fit la temperie.
 Soient le beau cest, je l'en pryé,
 Quel me doist oster de miseres.
 Ainsi ne se perde une goutte
 De toi, soit blanche, ou soit vermeille.

O bouteille
 Plaise toute
 De mystères
 D'une oreille
 Je l'écoute;
 Ne differs

Deux chapitres plus loin, on trouve encore un verre
 de la même façon.

On peut comparer à ces pièces les deux pièces suivantes de Racine :

Que mon
Flacon
Me semble bon !
Sans lui
L'encre
Me nuit,
Me sert,
Je sens
Mes sens
Mourans,
Passans,

Quand je le tiens,

Dieux ! que je suis bien !

Que son aspect est agréable !

Que je fais cas de ces dires pressans !

C'est de son sein fécond, c'est de ses heureux flancs

Que coule ce nectar si doux, si délicable,

Qui rend tous les esprits, tous les coeurs satisfaits.

Cher objet de mes vœux, tu fais toute ma gloire ;

Tant que mon cœur vira, de tes charmes béatifans

Il saura conserver la fidèle mémoire.

Ma muse, à te louer se consacre à jamais.

Tantôt dans un corce, tantôt sous une treille,

Ma lyre, de ma voix accompagnant le son,

Répètera cent fois cette aimable chanson :

Règne sans fin, ma charmante bouteille,

Règne sans cesse, mon cher flacon.

À la bouteille succède le verre :

Nous ne pouvons rien trouver sur la terre

Qui soit si bon, si si bon que le verre.

Du tendre amour héraux charmant,

C'est toi, champion de l'égare,

C'est toi qui sers à filtrer

L'heureux instrument

Où seurent paille,

Mousse et beille

Le jus qui rend

Gai, risant,

Content.

Quelle douceur

Il porte au cœur !

Toi,

Toi,

Toi,

Qu'on m'en donne,

Qu'on l'entonne,

Toi,

Toi,

Toi,

Qu'on m'en donne,

Vite et comme il faut :

L'en y voit sur ces flots chériss

Nager l'allégresse et les ris.

On peut ranger dans la même classe les vers croissants ou décroissants, comme les *Pyrrhus* de M. Victor Hugo (*Orientales*), et les *Isotopes* de Parny, dont voici deux couplets :

Tous
 J'ai eux
 Sont des fous
 Que je hais ;
 Et d'une femme
 Qui nous ronge l'âme !
 Fais, mon cher, comme moi,
 Pour braver la loi
 D'une amantie
 Chagrine,
 Chérie,
 Bel.

Tu,
 Catast,
 Il ne faut
 Du Tasse ;
 Tu, ma chère,
 Remplis-en mon verre ;
 Fais-moi du bon vin
 Goûter la vertu ;
 Ce commerce
 Me heurt
 Verse
 Bra.

On trouve aussi des vers figurés dans la poésie anglaise. En exemple Pattenham a composé deux piliers en l'honneur d'Élisabeth.

DES VERS RÉTROGRADES.

« On appelle vers rétrogrades, dit Sidoine Apollinaire, les vers qui, sans que la mesure soit altérée ni les lettres changées de place, présentent les mêmes mots si on les lit dans leur ordre naturel ou si on remonte de la fin au commencement. — Tel est cet ancien vers :

Roma, tibi subito motibus ibit angis.

« On appelle aussi vers rétrogrades, ajoute-t-il, ceux qui conservent la même mesure pour les pieds, en reprenant, non pas chaque lettre, mais chaque mot depuis le dernier jusqu'au premier. Tel est le distique que j'ai fait sur un petit ruissseau qui, grossi tout à coup par un orage, avait inondé le grand chemin et les terres labourées des environs, mais qui, après l'orage, retourna dans son lit accoutumé.

*Præcipiti modo quod decurrit tramite flumen,
Tempore consumptum jam cito deficiet.*

« En retournant ces vers, c'est-à-dire en commençant par le dernier mot, et plaçant successivement les autres dans leur ordre jusqu'au premier, on trouve :

*Deficiet cito jam consumptum tempore flumen
Tramite decurrit quod modo præcipiti.*

« On voit seulement que l'hexamètre dans le premier distique est devenu pentamètre dans le second, et réciproquement. » (Lib. IX, *epist.* XIV.)

On range parmi les vers rétrogrades les vers qui, les

à rebours, sont encore des vers et offrent un nouveau sens. — On attribue l'invention des vers rétrogrades à un poëte grec du troisième siècle avant J.-C., Sosibios, que Ptolémée Philadelphe, irrité de ses sanglantes satires, fit précipiter dans la mer.

Les vers rétrogrades en grec ne sont pas très-nombrants. Les plus connus sont les vingt-sept vers de l'empereur d'Orient Léon VI, publiés dans les *Excerpta* d'Albertus 1644, in-8.

Les vers de ce genre en latin sont au contraire fort nombreux. — L'un des plus célèbres est le suivant, qui, retourné, forme un distique relatif aux sacrifices d'Abel et de Caïn :

Ans. di : Sacrum plagne dabo, nec macrum sacrificabo.
Cais répond: Sacrificabo macrum, non dabo plagne sacrum.

On l'attribue à Polilien, et il se trouvait, d'après le *Museus Gallicus* de Nabillon, dans un tableau qui représentait Abel et Caïn, et se voyait au premier cloître de Notre-Dame-la-Neuve, à Florence.

Parmi les vers rétrogrades à double sens, nous citerons encore celui-ci, qui, sous sa première forme,

Patrum dicta proba, nec sacris belligerabo,

est mis dans la bouche d'un catholique, tandis qu'il peut être répété ainsi par un protestant.

Belligerabo sacris, nec proba dicta patrum.

Le vers suivant a cela de singulier que toutes les lettres prises à rebours en forment la répétition exacte.

Arca, secretum ne gere regem nuncius sacra.

Le Milanais Laminus Curtius, mort en 1514, et l'Allemand J.-M. Risius, ont excellé dans les vers rétrogrades latins.

« *Frère Jacques Percher, dit Étienne Tabouret dans les* *Bigarrures et Touches du seigneur Des Accords, avait* *fait peindre sa chapelle à Saint-Bénigne de Dijon, dedans* *laquelle était cet ingénieur ecclésiastique, contenu dans un* *grand rouleau que tenaient un ange et un diable. Et était* *écrit du côté de l'ange :*

Lis à l'endroit : Sarré serra.

« *Et du côté du diable,*

Lis à l'envers : Darné sera.

*Delicias nolo, ne frangaris crimine, sarré
Culcas tu queras, ne male di-pereas.
Respicias tu, nec exquiris queritis gesta
Corpore, sed laudem, nec prime vendicis.
Judicis fore te presentem cor-plex tota
Tempore, nec Christum, te rogo, despicias :
Salvificum peto, nec sectern demonibz Christum
Dilige, nequaquam tu iudis concupisito.*

« *À l'envers le sens est ainsi contraire :*

*Concupis nolo in, nequaquam dilige Christum,
Demonia secteris, nec peto salvificum :
Despicias, rogo te, Christum, nec tempore toto
Conspice presentem te fore judicis :
Vendicis prime, nec laudem, sed corpore gesta
Queritis exquiris, nec tu respicias.
Dipereas male, nec queris tu culcas : sarrum
Crimine frangaris, ne fuge delicias.»*

Les vers rétrogrades en français sont très-rares, et, il

Est le reconnaître, très-difficile à faire. — Nous ne connaissons guère que la chanson de Baudouin de Condé, l'un des poètes les plus estimés du treizième siècle. Chaque strophe est de trois vers qui, retournés, forment une nouvelle strophe. Les derniers vers de chaque strophe riment ensemble.

Amours est vie glorieuse,
 Tensr fait ordre gracieuse,
 Mainteoir vent comtoies mouers (meours).
 Meours courtoises ventt mainteoir,
 Gracieuse ordre fait tensr;
 Glorieuse vie est amours.

On trouve encor, dans les poésies de Jean Meschinot, dit le *Banai de Liéas*, mort en 1509, deux ballades assez singulières. En tête du premier, on lit : *Les huit vers ci-dessus se peuvent lire et retourner en trente-huit manières*. Le second est précédé de l'observation suivante : *Cette ballade se peut dire par huit ou par seize vers, tant en rétrogradant qu'aultrément, tellement qu'elle se peut dire en trente-deux manières différentes; et à chacune y aura vers et rime, et commencer toujours par mots différents qui sont.*

Les vers rétrogrades ont été aussi appelés cancrins, par allusion à la manière dont on a cru longtemps que marchait l'écrevisse, en latin *cancer*.

DES VERS LETTRISÉS.

On appelle ainsi les vers dont les mots commencent par la même lettre. Les vers d'Ennius :

O, Tunc, tunc, Tunc, tibi tanta tyrannus tulisti.
At, tanta terribili sentis torquentia doli.

sont des vers lettrisés.

On a un très-grand nombre de poèmes latins en vers lettrisés. — Le plus ancien est celui que Hugobald, moine de Saint-Amand, mort en 856, composa en l'honneur des chloves pour faire sa cour à Charles le Chauve auquel il le dédia. Il est intitulé : *De Laude clavorum*, et renferme cent trente-six vers qui commencent tous par la lettre C. Il a été souvent réimprimé. L'une des premières éditions est de Bâle, 1516, in-4.

Le plus célèbre des poèmes de ce genre est le *Pugna porcorum* (15 0, in-8) de Les Placentius. — Tous les mots commencent par un P.

En voici quelques vers :

Planditis porcellis; porcorum pigra propago
Procedunt, plures porci pinguedine pleni
Pugnantibus perquis. Poculum pars prodigiosa,
Perturbat pede petrosas pleinstaque plateas;
Pars portuosa populosam praeta profanat.

Nous mentionnerons encore le *Carmen cum catolis catenatum*, de Henri Harder, le *Cerimen catholicorum cum catenistis*, Munich, 1607, in-4, poème de neuf cents vers, de Martin Hameonius; le de Venetione, Carmen he-

raisons de N. Maneranus; le *Christus crucifixus* de Christianus Plerius, poème de plus de douze cents vers (1536 in-8). La lettre C est la lettre initiale de tous les mots de ces poèmes.

Robert Langlande, poète anglais contemporain de Chaucer, a composé en vers non rimés : les *Pierians* de Pierre Plessure, poème, achevé en 1380, et où les mots de chaque vers commencent par la même lettre. On prétend que Langlande avait en cela imité les poètes savens.

Les seuls vers de ce genre que nous connaissions en français ont été composés par Talcours, mais ils sont si mauvais, que nous n'avons pas le courage de les citer.

Il existe aussi en prose plusieurs ouvrages lettrés, comme le *Carmelus triumphans* (1688, in-8) de G. Hérin, carme légis. — C'est un panégyrique des saints de l'ordre des Carmes. Tous les mots du chapitre consacré à un saint commencent par la lettre initiale du nom de ce personnage.

DES VERS LIPOGRAMMATIQUES.

On désigne sous le nom de lipogrammatiques (de grec, *lipé*, je laisse, et *gramma*, lettre) les vers où l'on a omis à dessein une lettre de l'alphabet. — Le plus ancien auteur qui en ait composé est le poète grec Lasus, qui vivait vers 500 avant J.-C. Élien et Athénée nous ont conservé quelques vers de son hymne à Cérès et de son ode des

Centaurex, on manque la lettre S. Après lui, *Pindare* composa, au dire d'Athénée, une ode où manquait la même lettre.

Cet exemple ne pouvait manquer d'être suivi par les poètes grecs de l'époque de décadence. Nésos, qui vivait sous l'empereur Sévère, avait composé une *Iliade*, dont les vingt-quatre chants étaient privés tour à tour d'une des vingt-quatre lettres de l'alphabet. Ainsi le premier chant manquait d'alpha, le second de bêta, et ainsi de suite; l'auteur, comme on l'a dit, faisant voir à chacune des lettres, qu'il pouvait fort bien se passer d'elle. — Ce fut à son imitation que Tryphiodore, qui vivait vers le cinquième siècle de notre ère, fit en vingt-quatre chants une *Odyssée* épigrammatique, qui a inspiré une boutade assez spirituelle au Spectateur (discours XLVI).

« Ce devrait être, dit-il, quelque chose de fort plaisant, de voir ce poète éviter la lettre excommuniée, avec autant de soin qu'un autre en aurait mis à observer la quantité, et s'échapper à la faveur de tous les dialectes gross, lorsque cette malheureuse lettre se trouvait dans quelque syllabe particulière. Il n'y avait point de remède. Il fallait bannir, comme on rejette un dicton taché, l'expression la plus juste et la plus élégante si la lettre prosaïque s'y trouvait engagée. — Quel qu'il en soit, si l'*Odyssée* de Tryphiodore subsistait aujourd'hui, il y a grande apparence que nos habiles pédants la chériraient avec plus d'ostentation que l'*Odyssée* d'Homère. Quel foule inséparable de mots et de phrases hors d'usage, de barbarismes et d'expressions rustiques, de manières d'orthographe stupides et de dialectes compliqués! Je ne doute pas qu'elle ne parût pour un des plus riches trésors de la langue grecque. »

Le moyen âge n'est pas resté en arrière de l'antiquité. Ainsi, nous avons d'un moine nommé Fabius Claudius Gordianus Fulgentius (mort vers 530), un petit ouvrage en prose, divisé par l'auteur, suivant l'ordre des vingt-trois lettres latines, en vingt-trois chapitres; il en reste treize entiers, et une bonne partie du quatorzième, qui ont été publiés sous le titre de *Liber abique litteris, de orthographia numerali et hominali, abique A, etc.* Paris, 1694, in-8. Le premier chapitre est sans A; le second sans B; le troisième sans C, et ainsi du reste.

Pierre de Riga, chanoine de Saint-Denis, mort vers 1209, a inséré dans son célèbre poème de l'*Amar* de nombreuses tirades sans A, sans B, etc.

Parmi les modernes, les Italiens se sont le plus exercés dans les compositions lipogrammatiques; et la lettre B semble avoir été chez eux l'objet d'une antipathie particulière. — Vincent Carbone, baron Fidele, l'a chassée de leurs poèmes (*la R Stendite, R Ruscate*). Gregorio Leti d'un discours présenté à l'academie des Humoristes, à Rome, Raccoloni d'un conte, et enfin un auteur, dont nous ignorons le nom, l'a exclue aussi d'une comédie publiée à Gènes en 1820.

Cette lettre a éprouvé le même sort de la part de l'Allemand Burmann, dans les *Gefickte ohne Buchstaben B* (poésies sans la lettre B.), Berlin, 1788, in-8.

Lope de Vega et Alenda y Utrera ont publié en espagnol cinq nouvelles en prose, où manque tour à tour l'une des voyelles. — Parmi les auteurs français qui se sont livrés à ce ridicule amusement, nous citerons le poète Salomon Gerson, mort vers 1610, et l'abbé de Courty, dont les *Perfidies ingénieuses* renferment cinq lettres où quatre voyelles seules sont employées.

DE LA CONTREPETTERIE.

La contrepetterie est une espèce d'antistrophie burlesque qui consiste à échanger les initiales des mots d'une phrase, de manière à donner à cette phrase un nouveau sens plaisant et bizarre. En voici quelques exemples tirés de Tallemant :

Un sat pais.

Il tendra une vache.

Un pot sale.

Il viendra une tache.

Elle fit son pris.

Il le dit à deux fimes.

Elle prit son fils.

Il le fit à deux darsen.

On trouve plusieurs contrepetteries dans Rabelais, entre autres au livre II, chap. 46 et 21 de Pantagruel; mais il les a mises dans la bouche de Panurge; et l'on se doute bien que nous ne pouvons les citer ici.

On a appliqué quelquefois la contrepetterie à l'épigramme. Alors on transpose, non plus des lettres, mais les mots d'un même vers que l'on répète plusieurs fois. — Telles sont les épigrammes suivantes; la première est dirigée contre quatre papes couronnés de la France :

Paul, Léon, Jules, Clément,
Ont mis notre France en tourment.
Jules, Clément, Léon et Paul
Ont pestonné toute la Gaule.
Paul, Clément, Léon et Jules
Ont beaucoup gagné par leurs bulles.
Jules, Clément, Paul, Léon
Ont fait de nous un million.

La seconde, due à Voltaire, ridiculise le *Parasite* de Tien du Tillet ¹ :

Dépêchez-vous, monsieur Titan,
Enrichissez votre Helicon;
Placez-y sur un piédestal
Saint-Dolier, Danchet et Nadal;
Qu'on voie armés d'un même archet
Saint-Dolier, Nadal et Danchet;
Et couverts du même laurier
Danchet, Nadal et Saint-Dolier.



DES VERS RAPPORTÉS.

On appelle ainsi des vers disposés de telle sorte, que le premier, le second, le troisième mot du premier vers soient respectivement liés par le sens au premier, au second, au troisième mot, etc., du second vers.

Tel est ce distique latin dans lequel on a désigné les divers ouvrages de Virgile :

Pastor, senator, eques, pater, colui, imperavi,
Cyprius, rex, hostes, fronde, liguae, manu.

Il a été rendu ainsi par les deux frères Le Chastelier, sieurs d'Aiguaz, qui publièrent, en 1582, une traduction de Virgile :

¹ Le *Parasite*, écrit en hexamètres, est placé septième dans l'un des volumes de la Bibliothèque royale.

Pâture, rustie, guerrier, j'ay peu (du verbe paître), le-
ché, m's boy,
Gévroz, clamps, canotels, de feuille, haute et basse.

L'abbé de Marolles s'est approprié sans façon ces deux vers.

Étienne Tabourot a cultivé beaucoup ce qu'il appelle « cette spirituelle façon d'écrire. Autrefois, dit-il, j'ai fait les vers suivants en l'honneur d'une de mes études parhurlues :

To beauté, to vertu, to esprit, to raison,
Habileté et dextérité, accouté et renommé
Par ses rais (rayons), par poiser, par oratoire, pour un vice
Mes deux yeux, mon nez, mes doigts et mon âme.

Jodelle a fait sur Marot l'épigramme suivante :

Querez, le cœur, le Pénouët, l'austère,
Me fit, me dit, m'enterro, me comest,
Querez mon les, le cœur tout mon temps est,
Pénouët mes ce, et l'austère mes vers.

DES VERS EN ÉCHO.

On trouve chez une pièce de poésie dans laquelle se trouve répétée la dernière syllabe de quelques-uns des mots qui composent les vers. Tel est le distique latin fait en Angleterre à propos du célèbre quade tenu à Dorchester en 1618, pour fêter de réunir les arméniens et les contre-contraints.

■

1

4

Dardrechia synochis, noctus; clercus linter, nager;
Conventus, vialus; socia, riraient — amica.

Dans notre langue, c'est toujours sur la rime que parle l'écho.

D'après une épigramme de Martial et quelques pièces de l'Andrologie, on voit que les anciens connaissaient les échos, et que ce genre de poésie venait des Grecs.

Le plus ancien exemple que nous connaissions de vers français en écho est une chanson de Gilles le Vieux, poète du troisième siècle. Elle renferme cinq strophes; nous citerons seulement la dernière d'après Boquefort :

Belle est la très-mignotte	<i>Note (chanson).</i>
K'amars fait avoïr;	<i>Avoir.</i>
Ke peut (qui peut) belle amie.	<i>Mis (pas)</i>
Nel' me la) doit relaser;	<i>Quar</i>
En doit sans folie;	<i>Lie (douce).</i>
Est la palme a fins (aux vros) amours.	

Quatre siècles plus tard Joachim Dubellay composa un dialogue entre un amant qui interroge l'écho et celui-ci qui lui répond. Cette pièce a longtemps excité l'admiration.

Pieuse Écho, qui cres en ce bois,	
Répends m'as s'en de ma pitoyable voix.	
D'où aije pu ce grand mal concevoir?	
Qui m'ha ainsi de raison le deoir?	<i>De veir.</i>
Qui est l'auteur de ces maux adveins?	<i>Faire.</i>
Comment en sont tous mes sens devenus?	<i>Fode.</i>
Qu'étais-je avant d'entrer dans ce passage?	<i>Sage.</i>
Et maintenant que sens-je en mon courage?	<i>Sage.</i>
Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent?	<i>Fest.</i>

Que suis-je donc lorsque le cœur en l'air ?	<i>En l'air.</i>
Qu'il est la fin de prison si obscure ?	<i>Cure.</i>
Dit-moi quelle est celle pour qui j'endure ?	<i>Dure.</i>
Sont-elle point la douleur qui me point ?	<i>Point.</i>
O que cela me vient mal à point !	
Ne fatal donc (ô débile entreprise !)	
Lâcher un poëte avant que l'aïeul pise ?	
Se veut-il tel ou voir cœur moins haïssin,	
Qu'aisé langir sous espoir incertain.	

Sous Louis XIV, en l'honneur de qui on en a composé plusieurs, les vers en écho faisoient par tomber dans le mépris qu'ils méritoient. Ils ne sont guère plus en usage aujourd'hui que dans les vanderilles, où ils peuvent parfois faire un effet agréable, comme dans ce couplet du Parny :

Paris est un objet charmant,
On promptement
L'en s'écroule.
Là, par un manège secret,
Le gain qu'on fait
Est immense ;
On y voit des comités
Moi
Comme des princes,
Après être venus
Ici
De leurs provinces.

M. Victor Hugo a composé une ballade de deux cents vers en écho : c'est la *chanson du Margrave*. En voici les premières stances.

Daigne protéger notre chœur,
Chœur

De monseigneur saint Godefroi,
 Roi.
 Si tu fais ce que je désire,
 Sire,
 Nous t'édifions un tombeau,
 Beau ;
 Puis je te donne un cor d'ivoire ;
 Tu es
 Un dais noir à pans de velours,
 Lourds.
 Avec dix chandelles de cire,
 Sire !
 Donne te prient à deux genoux,
 Nous,
 Nous qui, nés de bons gentilshommes,
 Sommes
 Le seigneur burgrois Alexis
 Sis !

On peut rattacher aux vers de ce genre les vers dits *croisés*, ou les deux dernières syllabes du vers sont les mêmes que les syllabes finales du mot précédent, comme dans ces vers de Marot :

La blanche Colombine, belle,
 Souvent je vas priant, croant :
 Mais dessous la cordeille d'elle
 Me jette un oeil si fier, si haut,
 Et me reconnoît et reconnoît,
 À ses dardons qui ses lacs efface :
 Dont je suis le réalisant instant,
 Qui pour l'entreprenez tempore.

Érasmus a fait un heureux usage de l'écho dans son dialogue grec et latin *Jocosa et Echo*. Il commence ainsi :

JUVENAL. — Capto parulis te consilium, si vacat.

ECNO. — Vacat.

JUVENAL. — Et si vacat tibi gratias Juvencis.

ECNO. — Vacat.

JUVENAL. — Sed potius mihi est de futuris dicere verum,
ECHO?

ECNO. — Éga, etc.

Ce dialogue a été imité par Rabelais dans le chapitre :
« Comment Pantarge se console à Pantagruel, pour sçavoir s'il se doit marier. » Le premier mot de la réponse de Pantagruel suit toujours écho avec le dernier mot de la question de Pantarge.

DES VERS LÉONINS.

On appelle ainsi les vers latins dont le dernier mot rime avec l'hémistiche. L'étymologie la plus probable de ce nom est celle que donne Pasquier, qui le derive de *Leonius* ou *Leoninus*, poète qui vivait sous Louis VII.

Les bons poètes latins ont connu et même ont souvent employé les vers léonins. Un curieux a fait le calcul suivant sur les vers léonins que l'on trouve dans Virgile :

Les Bucoliques en versification	75
Les Géorgiques	118
L'Énéide	651

Ce qui présente un total de 844

Dans ce calcul ne sont pas compris les vers dont le sé-

sant, bien que léonine, s'élève pour la mesure, si creux où la césure du troisième pied est suivie de la conjonction *que*.

Or, la somme des vers de ces trois ouvrages s'élevant à deux mille neuf cent quatorze, il en résulte que sur quatorze vers de Virgile, il y en a six léonins. On rencontre aussi fréquemment des vers léonins dans Horace.

Tabourot a rapporté un grand nombre de vers léonins modernes. « En nos annales, dit-il, nous avons ce bel épithème du pape Benoît XIII, qui entra au papat comme un renard, régna comme un lion et mourut comme un chien :

*Hic datus est Nero, talis mors, vixit clero,
Datus a vero, capis repleta nero.*

« Celui de Bède est au même titre, ainsi :

Confecti hoc fossa Bede venerabilis ossa ¹,

« Un Anglais m'a donné le suivant l'an 1378 (le sujet est l'honneur):

*Post vitam vnam, post vitam venit la nam,
Post vitam factum, post factum venit la actum,
Post vitam fictum, post fictum venit la actum.*

« J'ai vu, continue-t-il, en vingt ou trente vieux livres manuscrits cette belle imprécation :

*Qui literas scripserit, cum sculis vivere possit;
Necne, pro peccatis, scriptoris peccatis possit.*

¹ Il y a dans ce vers une faute de quantité, ce qui ne doit pas étonner : l'épithète a été composée dans le siècle de Bède, mort en 735.

« En une honorable abbaye, sur la cheminée, il y a cette savante inscription :

Post trifidum nullus hostiis, et hospes et inber;
Quod si plus manet, quatrifidum est. »

Après ces vers Tabourot en cite d'autres dignes de Faugue et de frère Jean des Entonneures. Tel est ce précepte hygiénique que n'aurait certainement pas désavoué l'école de Salerne :

Magere cum humilis, res est sanctissima laqueis.

L'auteur de la *Ménarologie* ou *Maître naturelle des vers*, décrit et classe suivant la méthode de Linné, Paris, 1844, in-18, aurait pu prendre pour épigraphe ce distique latin :

O garaché, resti stomaché sur amphora Bocchi;
Tes otis, Deus est laudis, laudissima pedis.

Il y a des poèmes de longue haleine en vers léonais; l'un des plus connus est celui qui a pour titre : *Bernardi Morlamensis, monachi ordinis Cluniacensis, ad Petrum Cluniacensem abbatem qui clauit anno 1140, de contemptu mundi*, 1601 in, Breuce, 1585. C'est un poème de deux mille neuf cent cinquante-six vers de six pieds, dont les cinq premiers sont des dactyles, le dernier seul est un spéeée. Le second pied rime avec le quatrième et le dernier mot d'un vers rime avec le dernier mot de suivant.

On peut consulter pour plus de détails la *Rhétorologie* d'Oberlin.

Nous ne nous occupons pas des vers léonais français, car ce sont des vers défectueux. Cependant on se laisse

siècle on fabrique des vers bachelés qui se rapprochent des léonins, puisque le dernier mot d'un vers rime avec l'hémistiche du vers suivant, comme dans ces vers de Marot :

Quand Neptune, posant dien de la mer,
Cris d'armer coraques et galères,
Les Galiciens bien le duc ont slier,
Et réclamer ses grandes eaux salées.

DE LA RIME.

VERS ALÉTHIQUES. — VERS BLANCS.

Les hypothèses les plus bizarres et les plus singulières ont été émises pendant longtemps sur l'origine de la rime. Un écrivain du seizième siècle, dont le nom nous échappe, raconte que les anges et Adam faisaient des vers dans le paradis terrestre, et proclame pour inventeur de la rime Sansothée, fils de Japhet. Jean Lemaire, dans ses *Illustrations des Gaules*, ne va pas tout à fait aussi loin : il ne fait remonter la rime qu'à environ sept cents ans avant la prise de Troie.

Sans nous arrêter plus longtemps à ces extravagances, nous mentionnerons l'opinion du savant évêque d'Avranches, Huët, opinion qui depuis longtemps est tombée en désuétude. — Selon lui, les Arabes, lors de leur invasion en Espagne, au commencement du huitième siècle, y ont importé en Occident l'usage de la rime que les Orientaux, à ce qu'il paraît, ont connue à une époque très-reculée.

Mais l'on trouve, pour supposer qu'ils soient dus au simple hasard, des exemples trop fréquents de la rime chez les Latins, entre autres, dans les vers d'Ennius, cités par Cicéron; dans les odes et le dialogue d'Horace; dans l'épilogue de livre II des *Fables* de l'Édne, dans Virgile, passim, et dans l'*Apokolokyntosa* de Sénèque, qui commence ainsi :

Fandite letus,
Edite planetos,
Fragile luctus.

Il est donc probable que la rime, comme des bons poètes latins et négligée par eux comme un ornement inutile, fut mise en honneur par les poètes des siècles de décadence, qui en firent alors un jeu d'esprit. D'ailleurs elle ne tarda pas à devenir absolument nécessaire; car aux époques d'ignorance et de barbarie, comme le sixième et le septième siècle, la quantité et la mesure n'étant plus observées dans la poésie latine, la rime servit à donner à ce qu'on appelait des vers un caractère distinctif de la prose. — Muratori, dans ses *Divertations sur les antiquités italiques*, a cité une pièce de vers du sixième siècle, en distiques rimés. C'est, je crois, le plus ancien document de ce genre.

On connaît encore une chanson latine rimée en l'honneur de Clotaire II, mort en 628. Elle fut composée au retour d'une singulière expédition contre le pays saxon, où le roi franc, dit la chronique, ne laissa vivant aucun des hommes dont la taille dépassait la longueur de son épée.

Voici les deux premières strophes de cette chanson, premiers monument de la barbarie dans laquelle était tombée la langue de Virgile :

De Chlœario canere cui rege Francorum,
 Qui ius pagare cum gente Saxonum.
 Quam graviter poterantque miseri Saxones
 Si non fulset iustitias Faro de gente Burgundionum.

Quando ventant in terram Francorum,
 Faro ubi erat princeps, miseri Saxones,
 Iustitias Dei transant per urbem Meldorum,
 Ne interficiantur a rege Francorum.

Chantons Chloaire le roi des Francs,
 Qui alla combattre la nation saxonne.
 Il serait bien arrivé malheur aux envoyés saxons,
 Sans l'illustre Faro de race burgundienne.

Quand viarent sur la terre des Francs,
 Où Faro était prince, les envoyés saxons, [Mœurs,
 Par une inspiration de Dieu, ils passèrent par la ville de
 De peur d'être mis à mort par le roi des Francs.

Dans une poésie aussi barbare, où toutes les règles de la prosodie latine étaient violées, la rime avait du moins cet avantage, qu'elle rendait plus facile à retenir une chanson, destinée à devenir populaire.

Quelques siècles plus tard, quand le latin eut disparu comme langue vulgaire, la rime, de jeu d'esprit et de mauvais goût qu'elle était d'abord, devint alors un ornement poétique. Dans les poètes du treizième siècle, on trouve déjà des rimes croisées, redoublées, et le mélange des rimes masculines et féminines, comme dans notre prosodie actuelle.

On a essayé maintes fois, depuis le seizième siècle, de supprimer complètement la rime dans notre poésie, et, pour la remplacer, d'introduire dans nos vers les règles

de la prosodie latine au moyen de la quantité. Le premier qui fit cette tentative fut un nommé Noussel. Il traduisit, avant 1550, l'Iliade et l'Odyssée en vers mesurés ou métriques; cette traduction est perdue aujourd'hui. —Après lui, Étienne Justelle composa le distique suivant, en vers hexamètres et pentamètres, qu'il scandala comme en latin.

Plebeus, Amator, Cyprius, vult amare, nourrir et orner
Ton vers et ton chef d'ombes, de flammes, de fleurs.

Pasquier, qui appelle un petit chef-d'œuvre ces vers à la fois rapportés et mesurés, ajoute ce qui suit :

« Quelques années après, cherchant avecques Ramus,
« personnage de singulière recommandation, mais aussi
« grandement désireux de nouveautés, il me somma d'en
« faire un autre essai de plus longue haleine que le
« précédent. Pour lui complaire je fis, en l'an 1551, une
« élégie en vers hexamètres et pentamètres. Neuf ou dix
« ans après, Jean-Antoine de Baif, mort que les vers qu'il
« avait précédemment composés ne lui succédoient encore
« le peuple de telle façon qu'il desiroit, fit vœu de ne
« faire de là en avant que des vers mesurés, toutefois en
« ce sujet si mauvais garcin, que non-seulement il ne
« fut saisi d'aucun, mais, au contraire, découragea un
« chacun de s'y employer, d'autant que tout ce qu'il a
« fait étoit tant dépourvu de cette naïveté qui doit ac-
« compagner nos œuvres, qu'aussitôt que cette sieste
« poésie vit la lumière, elle mourut comme un morton. »

Cette tentative ayant échoué, on essaya de concilier la quantité avec la rime, et de faire des vers métriques rimés; une ode de ce genre fut composée par un Savoyard, Marc-Claude Ballet, dont les poésies parurent en 1562. Mais, malgré ses efforts et ceux de son ami

Bonnard, de Nicolas Bapin, de Besportes, de Passerat, de Raoul Caillier, cet exemple ne fut guère suivi. Cependant nous ne pouvons nous refuser à citer quelques vers de l'épique que Bapin fit pour Bonnard. Elle est en vers métriques et rimes, et ne manque pas d'une certaine poésie :

Vous qui les rubans d'Helicon fréquentez,
Vous qui les jardins salubres hantez,
Et le fond des bois curieux de choisir
L'ombre et le loisir;
Qui, vivant bien loin de la fange et du bruit,
Et de ces grandeurs que le peuple poursuit,
Recueillez les vers que la muse après vous
Trempe de miel dans ;
Écrivez vos chants, redoublez votre ardeur,
Soutenez vos voix d'une bruyante verdure,
Dont l'accord montant d'Ici jusques aux cieux,
Fait les dieux !

Sauzet avait exposé les règles de cette nouvelle prosodie dans sa *Silicologia græca latineque informanda et reformanda*, Paris, 1579, in-8.

À la fin du dix-huitième siècle, le célèbre ministre Turgot voulut faire revivre les tentatives malheureuses des poètes de la renaissance. Il traduisit en vers hexamètres quelques parties de l'Énéide et plusieurs églogues de Virgile, et fit imprimer seulement à deux exemplaires sa traduction, intitulée : *Évidon, poème en vers métriques hexamètres, divisé en trois chants ; traduit du quatrième livre de l'Énéide de Virgile, et les seconds, huitième et dixième églogues du même auteur ; le tout accompagné de notes latines*. — Elle a été publiée de nouveau par F. de

Neufchâteau, dans le *Concurrenteur*, Paris, au xviij.,
2 vol. in-8. — Voici le début de l'Épître :

Adieu sur la fougère une musette accompagnant mes chants,
Faisait depuis, sortant des bois, disciple de Corne,
Forcer la terre à répondre aux vœux de l'aveugle agriculteur.
Mais, repens-t'hai m'aigreur, O muse ! embouche la trompette,
Dis les combats, muse ! et ce guerrier que l'ordon du destin,
Loin des murs d'Iliou en ombre et du tombeau de ses pères,
Aux champs assésiens fit aborder après mille dangers, etc.

Le lecteur décidera si c'est là de la poésie.

Outre les vers métriques on avait bégayé les vers blancs, c'est-à-dire les vers privés de la rime, mais suivant du reste les règles de la prosodie française. En 1626, parut la *Sphériste* ou la *Marte vire*, Épître hexagone de d'Urfé. L'auteur dans une préface se justifiait d'avoir écrit cette pièce en vers blancs par l'exemple des meilleurs poètes italiens qui, suivant lui, avaient été la rime de leurs poèmes dramatiques pour leur conserver plus de vraisemblance.

On prétend que Molière avait voulu écrire en vers blancs la comédie du *Sirôen*, et l'on a cru retrouver quelques traces de ce projet dans la scène II de cette pièce.

Il est noir comme dans un fore,
Le ciel s'est habillé en sermoneur,
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez,
Soit en dedans que soit d'un é-claire
De ne vivre jamais pour soi,
Et d'être toujours tout entier
Aux passions d'un maître, etc.

On a publié en 1836 la traduction de quatre pièces de Shakspeare par un littérateur normand, Brunière, baron de Sorbais, mort en 1875. — L'auteur a traduit en prose ce qui est en prose dans l'original, en vers blancs, ce qui est en vers blancs, et en vers rimés ce qui est en vers rimés, et souvent ce mélange n'est pas sans agrément. Telle est cette scène de la *Tempête*.

ALICE.

Écoutez, écoutez : j'entends
L'hymne éclatant du chœur du saintin,
Et jusqu'à la céleste voûte
Sa voix porte notre refrain.

FRANCISQUE.

D'où peuvent provenir ces sons mélodieux ?
De la terre ou de l'air ? Je ne les entends plus.
De quelque Dieu de l'île ils forment le cortège,
Et sans doute qu'au loin ils ont suivi vos pas.
Touffé que je pleurais, assis sur un rocher,
Le naufrage où j'ai vu périr le roi mon père,
Sur la face des mers, cette douce harmonie
Jusqu'à moi s'est glissée et ses accords touchants
Appelaient à la fois les Rois et nos douleurs.
Pensais-je l'ai suivie, ou plutôt, je le sens,
Furtive jusqu'ici par son charme attirée.
Malas ! elle a cessé... Non elle recommence.

ALICE.

Ton père dort au fond de la mer bondissante ;
Ses os sont changés en corail,
Et la perle arrosée, à l'écaille lustrée,
De ses yeux remplace l'écail.
Tout ce qui fut en lui de nature mortelle,
Tout, hormis son souffle humain,

En une substance nouvelle
 S'est vu par l'Océan richement transformé.
 Par les mythes des mers, dans leur verte demeure,
 Son glas est tint d'heure en heure ;
 J'entends ses vagues bourdonnement.

— — — — —

Écoute les frémissements
 De l'airain frappe d'heure en heure.

— — — — —

L'ex-roi de Hollande, Louis Bonaparte, a fait imprimer à Florence en 1827 un recueil de poésies dans lequel il propose un nouveau système de versification et donne dans des vers appelés *hexamètres rythmiques* de nombreux exemples de sa composition, mais il n'a pas été plus heureux que ses devanciers¹.

L'empereur chinois Kien-Long a composé des vers mandchous rimaient au commencement et à la fin².

—

DES DOUITS-RIMÉS.

La rime nous amène naturellement à parler des *doutrims*. — On appelle ainsi des rimes disposées par ordre.

¹ On peut encore consulter le *Prosaïa de l'école moderne*, de M. G. Tenet, 1840, in-8.

² Les *Asiens* en sont devenus beaucoup dans ce genre de difficultés. Tagou et Hou Douci ont chacun de deux poèmes dont tous les vers sont terminés dans le premier par la lettre *Li*, et dans le second, par un *chifou*.

et destinées d'avancer à terminer des vers. Il faut, suivant le Dictionnaire de Trévoux, observer trois choses dans les bouts-rimés : 1° que les rimes soient toutes bizarres ; 2° qu'il ne soit pas permis de les altérer ; 3° qu'on détermine le sujet des vers.

Le *Ménage* donne l'origine suivante aux bouts-rimés : « Un jour, dit Ménage, Duhot se plaignit en présence de plusieurs personnes qu'on lui avait dérobé quelques papiers, et particulièrement trois cents sonnets qu'il regrettait plus que le reste. Quelqu'un ayant témoigné sa surprise qu'il en eût fait un si grand nombre, il répliqua que c'étaient des sonnets en blanc, c'est-à-dire des bouts-rimés de tous les sonnets qu'il avait envie de remplir. Cela sembla plaisant, et depuis on commença à faire, par une espèce de jeu, dans les compagnies, ce que Duhot faisait sérieusement. » Ceci se passait en 1648, et dès l'année suivante il parut un recueil de sonnets en bouts-rimés. Cette mode, qui fit bientôt furor, commençait à se ralentir, lorsqu'elle reprit de plus belle en 1654 à l'occasion de la mort du perroquet d'une dame de la cour et de la prise de Sainte-Menchould, deux sujets sur lesquels s'évertuèrent à l'envi tous les rimaillers de la ville et de la province.

Sarrasin, qui avait partagé cet engouement, ne tarda pas à avoir honte de son mauvais goût, et composa en quatre chants, sous le titre de *Duhot vaincu ou la Défaite des bouts-rimés*, un poème ingénieux qui a joui dans son temps d'une assez grande célébrité. Il a été réimprimé dans le tome IV de la *Nouvelle encyclopédie poétique*, Paris, 1830, in-18.

Pendant longtemps les membres de la Société littéraire de Toulouse, dits les *lancasteriens*, proposèrent au-

achèvement les bouts-rimés d'un sonnet dont le sujet était l'éloge du roi. Le bout-rimeur victorieux recevait une belle médaille d'argent. Les bouts-rimés suivants, proposés par cette Académie en l'honneur de Louis XIV, furent remplis par le P. Corneille :

Tout est grand dans le roi, l'aspect même de son barbe	
Read nos fronts enroulés plus froids que des	gloches ;
Et Guillaume n'attend que le temps des	matémons,
Pour se voir succomber sous un bras si	robuste,

Qu'on ne nous vante plus les miracles	d'Auguste ;
Louis de bien régner lui ferait des	épaves,
Horace en vain l'égalé aux dieux dans ses	chansons ;
Moins que n'est mon héros, il était sage et	puant.

Modeste sans faiblesse et ferme sans	cruauté,
Tandis qu'un gens de bien il fait un doux	accusé,
Contre l'impunité ses lois corrent de	digne.

Et seul de tout l'État condaisant les	encreux,
Par le charme secret des grâces qu'il	prodigue,
Du prince et des sujets il forme les	accords.

Le sonnet suivant fut composé en 1683 sur la perte d'un chat. Les rimes sont des noms de villes et de provinces. « L'inspiration était nouvelle, dit Ménége, et la difficulté était capable de faire quitter la plume aux plus hardis. »

Aimable-Iris, honneur de la	Bourgogne,
Vous pleurez votre chat, plus que nous	Philipsbourg,
Et fustiez-vous, je pense, au fond de la	Gascogne,
On entendrait de là vos cris jusqu'à	Friseburg.

Se peut-il à vos yeux s'ouvrir de
On eût classé pour lui Tili² du
Il ferait l'ornement d'un concert de
Mais, quoi ! l'on vous l'a pris ? l'on a bien pris

Pologne ;
Luxembourg,
Cologne.
Strasbourg ?

D'aller pour une perte, Iris, comme la	Sienez,
Se passer roborant la gorge d'une	Pleure ?
Il faudrait que l'on aie la courtoisie à l'	Assure-

Cher moi, le plus beau chat, je vous le dis, ma Dame,
 Vous m'aimez que ne vaudrait une orange à *Narbonne*,
 Et qu'un verre commun ne se vend à *Nemours*.

Madame Desboulieures a excellé dans les bouts-rimés.
En voici quelques uns qui ne sont pas trop mal tournés :

Ce nébuleux, cette fatale
Qu'il vainquit dans sa, peut vaincre
Par lui les grands secrets sont secrets
Et l'on ne croit pas de l'homme qu'il n'

plu
l'œuvre,
découvert,
cruel.

Il semble que sans lui tout le bonheur soit *faux*;
Les plus grandes choses deviennent des *déserts*,
Les lieux les plus charmants sont pour nous des *enfers*,
Enfin, tout nous déplaît, nous, chaque et nous *ennuie*.

Il faut, pour en avoir, transporter comme un léopard.
Pour les plus grands défilés c'est un excellent fard.
Il peut en un moment illustrer la comédie.

Et donne de l'esprit au plus lourd
Il peut forcer un œuf, gagner une
Mais il ne fait jamais tant de bien que de

Les bonté-ronds prêtent très-bien à la satire. On en a

⁴ Titi était le nom du chien de mathématicien d'Édith, sur la note donné l'année 1968 par lui au moment.

² Large effects are also seen when information is shared via desktop.

Est usagé dans cette épigramme dirigée contre un vieux et méchant écrivain :

Contre un loais j'en gage	treize,
Que tu ne vendras pas	quarante
Exemplaires du livre	ties.
La librairie a déjà le	mien.
Des culporteurs plus de	cinquante
Avalent des paquets de	seizième ;
Chacun croyant vendre le	rien ;
Les poètes gens s'en vendra	rien.
Tu, qui d'un a plus de	septante,
Tu pourrais en vendre	autant,
Qu'ayant ton livre pour tout	bien,
Tu vivras toujours comme un	chien.

Tels sont aussi les bouts-rimés de Marmontel sur Parnot qui l'avait fort maltraité dans la *Duodecime*.

Le poète franc	gaulois,
Gentilhomme	vendeurs,
La gloire de sa	bourgeois,
Romance, sur son vieux	hautbois,
Entend la	Franchise.
Sur sa trompette de	bois,
Un moderne auteur	mauvais,
Pour lui faire	paroli,
Predonne la	Duodecime.
Cet homme avait nom	Poli :
On dit d'abord Polis	faute,
Puis Polis son, Polis	piet,
P. Agresse et Polis	fai,
Pour couronner la	triviale,
En fin de	terlupinade,
On rencontre le vrai	met ;
On le nomme Polis	ser.

EST-CE.

Mahomet jusqu'à toi, je joue avec le mot;
 Reflectis, si tu peux, mais n'écris pas..... lis, sot.

Citons encore ce quatrain adressé à une dame par le chevalier de Baufflers, l'un des hommes les plus spirituels du dix-huitième siècle :

Quand je n'aurois ni bras ni jambe,
 J'affronterais pour vous la halle et le bœuf,
 Ravié par vos yeux, je me croirois dégaré,
 Et je pourrais encor mériter un soufflet.

Étienne Mallevais, mort en 1716, s'acquit une certaine réputation par son *Dix des Roses*. — C'est un recueil formé de trente sonnets moraux, composés en trois jours sur quatorze bouts-rimés proposés à l'auteur par la duchesse du Maine.

En 1806, un particulier fit insérer dans les journaux une pièce de trente-quatre vers ayant tous des rimes plus bizarres les unes que les autres, comme *lure, mur, éphat, Neurod, paradigme, énième*, et il proposa deux prix destinés aux deux poètes qui feroient la meilleure pièce de vers sur les mêmes rimes que les données, mais sans employer les mêmes mots, et avec défense d'en forger. — Les deux prix furent gagnés : la pièce du second prix était en outre un logographe.

DES VERS MONORIMES.

On appelle ainsi les vers qui ont tous la même rime —
 Au moyen âge on en a composé un grand nombre en
 latin et en français. Ils ont repris faveur chez nous au dix-
 septième siècle¹, mais seulement dans des sujets badins.
Le Voyage de Languedoc et de Provence, de Lafrance de
 Pompiquan, en offre un exemple.

Nom fâreux donc au château d'if,
 C'est un lieu peu récréatif,
 Défendu par la fer aïef,
 De plus d'un soldat malchâif,
 Qui, de guerrier jadis coïf,
 Est devenu guerrier pïoïf.
 Sur ce roc taillé dans le vif,
 Par bon ordre on refect coïf,
 Dans l'écuyerie d'un mar maroïf,
 Esprit libérin, cœur roïf,
 Au salubre concitoïf
 D'un parent peu persuoïf.
 Le pauvre prisonnier pensïf
 A la triste lueur du saïf,
 Jouit du saul sepoïtoïf
 Du marnant non lenïf,
 Dont l'éternel rébarboïf
 Frappe son organe aïentïf.
 Or, pour être momoïtoïf
 De ce domicile offïoïf,
 Je jure d'en ton expïoïf

¹ Cyrano de Bergerac a isolé ses vers longis pairs de vers asynap-
 tiques dans sa comédie *le Pédant joué*.

De vous le peindre en rime en IL.
Ce fait, du roc desolif
Sous sortines d'un pas latif,
Et rentra dans ses esquil,
En répétant d'un ton plaidif
Dieu nous garde du château d'IL.

On trouve dans les poésies légères de Voltaire plusieurs pièces monorimes.

On peut aussi ranger parmi les monorimes le conte suivant de Boufflers :

Dans un sentier passe un cheval
Chargé d'un sac et d'une fille,
J'observe, en passant, le cheval,
Je jette un coup d'œil sur la fille.
Voilà, dis-je, un fort beau cheval;
Qu'elle est bien faite cette fille !
Mon geste fait pour un cheval,
L'équilibre manque à la fille;
Le sac glisse à bas du cheval,
Et sa chute entraîne la fille.
J'étais alors près du cheval;
Le sac, tombant avec la fille,
Me ramena auprès du cheval,
Et sur moi se tressa la fille,
Non moins comme à cheval
Se tient d'ordinaire une fille,
Mais comme un garçon à cheval,
En me télesautant sous la fille,
Je la jette sous le cheval,
La tête en bas, la pauvre fille !
Craignant coup de cheval,
Rien moins pour moi que pour la fille,
Je saisis le mors du cheval,

Et soudain je tire la fille
 D'enlever les jambes du cheval;
 Ce qui fit plainir à la fille.
 Il faudrait être un grand cheval,
 Un ours, pour laisser une fille
 À la merci de son cheval !
 Je voulais remonter la fille,
 Presto, voilà que le cheval
 S'enfuit, et laisse là la fille.
 Elle court après le cheval,
 Et moi je cours après la fille.
 « Il paraît que votre cheval
 « Est bien fringant pour une fille;
 « Mais, lui dis-je, au lieu de cheval
 « Ayez un âne, belle fille;
 « Il vous conviendrait mieux qu'un cheval :
 « C'est la monture d'une fille,
 « Outre les dangers qu'à cheval
 « On court en qualité de fille,
 « On risque, en sautant de cheval,
 « De montrer par où l'on est fille. »

On rencontre quelques exemples de vers monorimes chez les Arabes. Ainsi Zaïdouan, qui vivait au onzième siècle, a composé un poème *monawwiyen*, dont tous les vers se terminent par la syllabe *na*, et Omar, écrivain de la même époque, est auteur d'un poème sur la vanité du monde, dont les stances ont successivement pour rimes toutes les lettres de l'alphabet.

DES VERS FRATERNISÉS. — DES VERS ENCHAÎNÉS.

Les vers fraternisés sont ceux dont la dernière syllabe ou les dernières syllabes se trouvent répétées au commencement du mot suivant.

Lucane, dans sa *Troïcopégnie*, a inséré une petite pièce de ce genre dont il a encore augmenté la difficulté, puisque les derniers mots de chaque vers sont monosyllabiques. « Ce sont des monosyllabes que tu vas lire, écrit-il à *Pacrus*. Là, nulle place à la période, nul ensemble dans les pensées; mais les monosyllabes se lient comme les différents anneaux d'une même chaîne. Habitué à des compositions plus graves, j'ai voulu broder un tissu léger. »

En voici le commencement :

Des hominum fragiles aili, et regit, et perficit	<i>fera,</i>
Fors dubio, æternusque labans, quam blanda foret æra,	
Spes nulla salta æra, cui terminus est	<i>mor,</i>
Mors ædida, inferni mergit colligis quæ	<i>mor,</i>
Nos abtusa vicem, remeascribentes quam	<i>lux, etc.</i>

Au seizième siècle, ce genre de poésie a trouvé en France d'assez nombreux imitateurs, entre autres *Marot* et *Lauphise*. Ce dernier, mort vers 1600, avait le tort de s'en prétendre l'inventeur. Voici le premier couplet d'une chanson de *Marot* :

Piaïre n'ay plus, mais y en desconfort,
 Portance n'a rancie en grand' douleur :
 L'heur que j'avois est tourné en mal heur :
 Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Dans le sonnet suivant de Laophrise, le dernier mot de chaque vers est exactement répété au commencement du vers suivant, ce qui devient bien vite d'une monotonie insupportable.

Fallait-il que le ciel me rendît amoureux,
Amoureux, jouissant d'une beauté créative,
Créative à recevoir la douceur excessive,
Excessive au plaisir qui rend l'aimant heureux.

Heureux si mes vœux quelques pâillottes laissent,
Lieux où plus sûrement l'ami fidèle arrive,
Arrive sans soupçon de quelque haine attentive,
Attentive à vouloir nous surprendre tous deux,

Deux beaux amants d'accord qui s'en menent d'exile,
D'exile leur amour sera bientôt fielle;
Frais est la douceur que l'on ne peut plus voir,

Tout, entendre, sentir, parler, toucher encore,
Encore crois-je bien que je ne suis plus or,
Or que ma mollesse est loin de mon possible.

Les vers enchaînés sont ceux où chaque vers se lie au vers précédent par le sens et par les mots, comme dans les exemples suivants. Le premier est cité du liv. I, chap. 54, de *Gargantua* :

Or donné par don	Et très-bien gar donne
Or donne par don	Tout martel prend donne
A di qui le donne :	Or donné par don.

Le second est emprunté à une chanson de Marot :

Bien des amants, de mort me garde,
Ne gardant, donne-moi bonheur,
En me le donnant, prends ta dardo,
En la prenant, sers ton cœur,

En le servant me tendens sour,
 En sœurte suivray l'accoltance,
 En l'accoltant, ton serviceur
 En servant sera jouissance.

« Un esprit sensible se méquera de ces rencontres, dit l'aquier, mais, quant à moi, je ne pense rien de si beau, même que ce dernier couplet, où, par une belle gradation, Mares met sa plume à l'essai, jusqu'à ce qu'il vienne fondre au point tant désiré par les amants. »

DES VERS BRISÉS.

Les vers brisé « se font si gentillemerit, dit Tabourot, que, ne liant que la moitié du vers, vous trouvez de petits vers français de quatre et de six syllabes, qui se riment au milieu du vers, et le plus souvent contiennent le contraire de ce qui est exprimé au vers entier. J'en ai vu plusieurs scandaleux et séditieux de tous lesquels j'ai choisi le suivant pour exemple, duquel je prie tous lecteurs de ne se point scandaliser : car on peut voir que c'est l'effet de quelque timide cœstor amphibie, qui voudrait bien revivier sa robe. »

Je ne veux plus	—	La messe fréquenter
Pour mon repas	—	C'est chose bien louable
Des huguenots	—	Les prêcheurs écouter
Saluer l'abbé	—	C'est chose misérable
Oùs je voy	—	Combien est detestable
Cette fessée	—	En ce siècle mondain
Parquoi je dey	—	Voyant la sainte table
Tenir la messe	—	En honneur et dedens

Où voit qu'en lisant :

Je ne veux plus la messe fréquenter

on a un sens tout différent de celui qu'offre la lecture
des poëtes vers :

Je ne veux plus
Pour mon repos
Des huguenots, etc.

On fit, au commencement de la restauration, plusieurs
pièces analogues, car alors on ne manquait pas « de ti-
mides castors amphibies qui auraient bien voulu revêtir
leur robe. » Mais nous n'avons pu retrouver ces vers, que
nous avions lus autrefois.

Tabourat eût encore les suivants, composés lors du
procès de l'université de Paris avec les jésuites. Ils re-
deviennent presque de circonstance.

Soit du pape maudit	—	Qui haït les jésuites
Celui qui en eut croit	—	Soit mis en parallèle
A tous les diables soit	—	Qui brule leurs écrits
Qu'il leur science soit	—	Acquiert de grands mérites
En enfer soit conduit	—	Qui les nomme hypocrites
Qui pour saints les reçoit	—	Ses péchés soient rends
Soit chassé du Saint	—	Qui ne suit leurs avis
Qu'il sages nous les fait	—	Sont jamais bien conduits
Soit le d'un Hoël	—	Qui les nomme meurtriers
Soit perdu par le col	—	Qui dit qu'ils sont sorciers
Qui adhère à leurs vœux	—	Ce sont lâches divises
Qu'il les honore tous	—	O qu'il est bien instruit
Qu'il veut faire leur coup	—	Que c'est un bel esprit
O qu'il est malheureux.	—	Qui ne suit leurs doctrines.

Tout le monde connaît les vers brisés que Voltaire a
insérés au ch. 4 de Zadig.

On rencontre aussi quelques vers latins que l'on peut considérer comme vers brisés.

Qu	an	di	tri	mal	pi	
	as	quis	ras	ali	cedine	vi
Il	san	ni	chri	dul	la	

Les mots de la seconde ligne servent à la fois à la première et à la troisième ligne pour former les deux vers :

Quas angulis dicos trias melcedine parit
 Bon angulis micos Christi dulcedine herit.

Tels sont encore ceux-ci :

Et canis		nutritur		servat
	in sylvis		et canis	
Et lupus		nutritur		vestat.

C'est-à-dire :

Et canis in sylvis nutritur et canis servat
 Et lupus in sylvis nutritur et canis vestat.

Le dicten suivant est dû certainement à un malheureux qui avait trouvé peu de bonheur dans son ménage :

	pit	rem	en	pit	rem
Qui ca		uso	lit	ca	atque dolere
	rei	re	e	rei	re.

C'est-à-dire :

Qui ca pit uxorem litens ca pit atque dolorem
 Qui caret uxore lit caret atque dolere.

On trouve des vers de ce genre dans la *Megastade* attribuée à Horace.

DES VERS PROTÉES.

Ce sont des vers que l'on peut, sans en altérer le sens, modifier de plusieurs manières différentes par la simple transposition des mots. Tel est le vers célèbre :

Tot illi sunt dona, virgo, quot sidera cœlo.

Il est tiré du recueil des épigrammes du P. Bernard Bauhais, Avers, 1613, in-12.

Le nombre des combinaisons dont il est susceptible se montait, dit-on, à 1 622, chiffre égal à celui des états énumérés par Prothée. Il fut publié sous ses diverses formes par H. Dupuy (*Erycius Puteanus*), dans le volume intitulé : *Pieroticæ Thaumata in Protheus permutatis unius libri versus numeris sive formis 1622 variatis*, Avers, 1617.

Ce vers a depuis occupé deux habiles mathématiciens, Jacques Bernoulli et le P. Prostet. Le second l'a trouvé susceptible de 5376 combinaisons ; mais en négligeant la mesure, suivant Bernoulli, les mots dont ce vers se compose peuvent être combinés de 40327 manières. Le P. Robert s'est également exercé sur le vers de Bauhais dans ses *Récréations littéraires*, chap. 35, où il cite un vers français qui peut se combiner de seize manières.

On peut former 35 916 800 combinaisons différentes avec ce vers de Th. Lescaus :

Cruz, fix, frus, il, mers, mors, nez, pers, sans mal, Si, a, via.

Nous répétons volontiers ce que dit Panchase, auteur

d'un traité curieux, *Poësie artificieuse*, 1668, in-12, après avoir donné le nombre des combinaisons dont est susceptible un autre vers : *Ego certe credere nullumquam experiri.*

On peut transposer de 24 manières différentes les quatre vers suivants :

Saint Honoré
Est honoré

Avec sa pelle
Dîna sa chapelle.

DES VERS MONOSYLLABIQUES.

Il y a très-peu de vers monosyllabiques. Tout le monde connaît les suivants sur la Pasion :

De	Sort
Co	Fort
Lieu	Dur,
Dieu	Mais
Sort	Tris
Mort,	Sûr.

Tabourot en a fait quelques-uns, et le mathématicien Gas de Salves, mort en 1766, avait composé ainsi un poëme tout entier qui, nous le croyons, n'a jamais été imprimé. On peut affirmer sans crainte que le public n'y a pas perdu grand chose.

Ausone, dans sa *Technepœie*, a terminé un assez grand nombre de vers par des monosyllabes, et l'on connaît le plaisant chapitre de Pantagruel (liv. V, chap. 23) :

Comme Pasarge, interrogeant un frère Frouan, n'eut réponse de lui que en monosyllabes.

Par opposition à ces sortes de vers, Swift s'est, dit-on, amusé à faire des vers anglais de vingt, de trente et même de soixante syllabes. Scarron n'a pas été aussi loin; toutefois, il existe de lui deux chansons à boire, dont la première renferme des vers de quatorze pieds et la seconde des vers de treize pieds.

Si l'on me voit devant Maëdic
Me pulser venir la trigue ou le tie;
Bon à faire à Gauden d'être Irland de batailles,
Un coup de canon,
N'est ma foi ni beau ni bon;
Il vaut mieux dedans Paris manger perdreaux et galles,
Que d'aller aux Pays-Bas,
Et de n'en revenir pas.

Que de biens sur la table
Où nous allons manger,
O le vin délectable
Dont on nous va gorgier!
Sobres, loin d'icy; bon d'ici baveurs d'eau bouillie,
Si vous y venez, vous nous ferez faire folie,
Que je sois fourbu, châté, tantu, bégue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

Et d'estoc et de taille
Parlons comme des fous,
Qu'un chacun crie et braille,
Barkes comme des loups,
Jeins nos chapeaux, et nous coiffons de nos serviettes,
Et tambourinons de nos courtois sur nos sandettes,
Que je sois fourbu, châté, tantu, bégue-cornu,
Que je sois perclus alors que je ne boirai plus.

DES CHRONOGRAMMES.

On appelle *chronogramme* (du grec *chronos*, temps, et *gramma*, lettre) une inscription en prose ou en vers dont les lettres numériques (en chiffres romains) offrent la date d'un événement. Les chiffres romains sont composés des caractères suivants :

I.	1.	C.	100.
V.	5.	D.	500.
X.	10.	M.	1000.
L.	50.		

Il y a différentes espèces de chronogrammes : le chronogramme simple ne donne que la date de l'année ; le chronogramme double présente non-seulement l'année, mais le fait ou l'événement. Le naturel dispose les numériques de manière que la lettre de la plus grande valeur soit la première, et ainsi des autres ; on connaît par là l'année sans faire l'addition. Dans le chronogramme additionné, la date ne se trouve que par un calcul. Ordinairement les lettres numériques d'un chronogramme sont en majuscules, tandis que les autres sont en caractères moins gros. Il arrive quelquefois que l'on n'emploie pas toutes les lettres numériques du chronogramme, et alors le chronogramme est dit *abré.* Dans le cas contraire, on le nomme *exact.*

Le chronogramme remonte à une assez haute antiquité, s'il faut en croire le Dictionnaire de Trévoux, qui rapporte l'inscription suivante mise sur une vitre de l'église Saint Pierre, à Aire :

Ida septem prebenda Vladitine dedisti.

Ce qui donne :

M. L.V.V. III ou M.LXIII

c'est-à-dire 1664.

Sur le clocher de l'horloge du Palais, fabriquée en 1374, se trouvent les six vers suivants; les trois premiers contiennent le chronogramme, les trois derniers l'expliquent.

Charles roi Velt en ce Clocher
Celle noble Cloche m'écrocher,
Falloit poÿr sonner ClacVas beÿr.

La date ecclle trois vers d'aseur,
Par Jean Jouvenet fut mesurée,
Qui de cet art ot respondee.

Calcul du chronogramme :

C.....	100	REPORT.....	805
L.....	50	L.....	50
V.....	5	C.....	100
L.....	50	C.....	100
C.....	100	C.....	100
C.....	100	I.....	1
L.....	50	V.....	5
C.....	100	C.....	100
C.....	100	C.....	100
L.....	50	V.....	5
C.....	100	V.....	5
A. MONTES. .	805	TOTAL.....	1374

Voici encore quelques chronogrammes français; le premier donne la date de la victoire remportée à Gravelles, en

1455, par le duc de Bourgogne Philippe le Bon sur les Gantois,

peChé sans Conscience est la Mort des gantois.

Le second a rapport à la bataille de Montliéry, livrée en 1465 :

à CheVal., à CheVal., gendarmes, à CheVal.

« A Paris, dit Talouret qui a fait d'assez nombreuses recherches sur les chronogrammes, on l'hôtel assis entre la chambre des comptes et le Palais, sur le chemin par lequel on va en l'île du Palais, est écrit en lettres d'or annuelles, les autres d'azur,

an telphé dY roi Charles LeVii

CastVI hastel. d IVI ConstrVII,

dont on peut colliger 1485 »

Au seizième et au dix-septième siècle, on fit grand usage des chronogrammes, surtout en Allemagne et dans les Pays-Bas. Il ne se passait guère d'événement un peu important, il ne naissait pas un prince, il ne mourait pas un homme plus ou moins illustre, qu'on ne vît immédiatement paraître un chronogramme. Martin Cuthbert, syndic de la ville de Prague, mort en 1564, composa, pour mettre sur le tombeau où sont renfermés l'empereur Charles IV et ses quatre femmes, cinq vers hexamètres latins dont chacun indique, par un chronogramme, l'année de la mort de la personne à laquelle il est consacré. L'empereur Rodolphe II le récompensa magnifiquement, et lui garda les vers sur une table de marbre que l'on plaça sur le tombeau. Un médecin allemand, mort en 1684, eut plus de patience, car il fit un poème chrono-

grammatique latine, intitulé : *Memoria parva, continens hexametris, quorundam singulis autem illius versuibus, 1679 per litteras numerales computant*, in-4.

Citons encore, bien qu'elle soit un peu lesée, une épigramme faite sur le maréchal de Saxe. Elle offre quelque analogie avec les chronogrammes, car la somme des chiffres qui terminent chaque vers donne l'âge auquel mourut le vainqueur de Fontenoy.

Son courage l'a fait admirer d'un chef.....	1
Il eut des ennemis, mais il triompha.....	2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de.....	3
Pour Louis, son grand cœur se serait mis en.....	4
En amour c'était peu pour lui d'aller à.....	5
Nous l'aurions s'il n'eût fait que le berger Tir.....	6
Mais pour avoir souffert passé dours, Au ja.....	7
Il mourut en novembre, et de ce mois le.....	8
Strehourg content sa cendre en un tombeau lent	9
Pour tant de Tr. Deux pas en De profus.....	10
	55

DES AMPHIGOURS.

On appelle ainsi une pièce, en vers ou en prose, qui ne renferme que des idées sans ordre et d'un sens vague et indéterminé. Le plus célèbre exemple que l'on ait de l'amphigouri dans l'antiquité, est le poëme grec de Lycophron, intitulé : *l'Alexandre*. Sans entreprendre les détails voi-

vrais un spirituel article que M. Boissacade a consacré à ce poëte, dans la *Biographie Michaud* (t. XXV, p. 509) :

« Ce poëte, dit le savant helléniste, véritable prodige d'une érudition égale d'une puissance sans bornes, est un maître de bizarrerie et de ténèbres plus que d'extrémismes. Près de quinze cents vers sont remplis par une interminable prophétie d'Alexandre que les modernes connaissent davantage sous le nom de *Cassandra*. Du haut de sa tour, où Priam la tient enfermée, de peur que son funeste délire n'inquiète et ne trouble la ville, elle voit partir le vaisseau qui transporte, aux rivages du Péloponnèse, le vaisseau d'Hélène. Ce spectacle redoublant les accès de sa sainte manie, l'asaut tout entier se déroule devant elle. Ses regards prophétiques aperçoivent, par avance, tous les malheurs que ce fatal voyage doit attirer sur l'Asie; et, ébloui à l'aspect victorieux du démon qui l'obsède, elle raconte ses longues colonnades dans un langage inspiré que les hommes n'avaient point entendu, et qu'ils pouvaient à peine comprendre. Ce n'est plus une mortelle, c'est Apollon même qui parle par sa voix; non pas cet Apollon qui chantait les vers faciles qu'Hésiode écrivait; c'est l'Apollon des trépieds, le dieu qui dictait à ses prophètes des paroles inintelligibles, et que l'obscurité de ses réponses, que les tortueuses ambiguës de ses oracles avaient fait surnommer *Laërte*.

« Pour atteindre à la subtilité de ce style énigmatique, et rester, quarante cents vers de suite, constamment amphigourique, Lycophron eut besoin d'un travail qui ne se peut concevoir, et des ressources, incessamment présentes, de la plus vaste lecture et de la mémoire la plus fidèle. Son artifice perpétuel est d'en-

ployer la syntaxe la plus irrégulière, les mots composés les plus étranges, les mots les plus rares et les plus savanés, les formes de dialectes les plus insolites, les locutions les plus éloignées de la langue vulgaire écrite ou parlée; de se tenir sans cesse à perte de vue dans les plus hautes régions du jacobinisme; d'entasser les métaphores les plus dures et les plus baroques, d'user des rapprochements les plus insensés; de tendre un long tissu d'éternelles périodes, artistement enchaînées par des conjonctions et des pronoms, où le lecteur confondu s'égare comme en un labyrinthe; d'enchevêtrer de longues digressions dans d'autres digressions, tellement que le sujet principal s'efface si bien de la mémoire, qu'on ne le reconstruit plus lorsqu'enfin il reparaît; de ne jamais donner à tant de dieux et de déesses, à tant de héros et d'héroïnes, introduits tour à tour dans ce trésor de mythologie, le nom que tout le monde leur connaît, mais de les désigner toujours par quelque surnom bizarre, par une allusion à quelque rare événement, par quelque obscure périphrase; de ne point indiquer un pays par ses villes, ses fleuves, ses montagnes les plus célèbres, mais par des villages, des ruisseaux, des collines que les habitants eux-mêmes ne connaissent point du tout. Voilà par quels procédés Lycophron a composé cette indéchiffrable énigme, que Suidas appelle « le poème ténacréus, » et Stace « le délire du noir Lycophron. »

Ce poème, malgré sa bizarrerie, a eu bien des lecteurs dans l'antiquité. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer du nombre des manuscrits et des commentaires qui nous sont parvenus.

Parmi les Latins, nous ne connaissons qu'Annone qui

nous fournis l'exemple d'une espèce d'amphigouri dans un chapitre fort court de sa *Tachypnéie*, intitulé : *De inconnariis*. Voici les premiers vers. Ils sont tous terminés par des monosyllabes.

Sepe in conjugis sit curia, si semina est,	don.
Secus uterque potens, sed prevalet imperio	mar. "
Qui recte facit, non qui dominatur, erit	ran.
Vixit amiculus, et fuderat dissociat	lia.

Au dix-huitième siècle l'amphigouri fut en grande mode en France. « L'amphigouri, dit Collé dans son *Théâtre de société*, n'est qu'un galimatias richement rimé. J'ai fait beaucoup trop de couplets dans ce genre méprisable ; je les regarde comme les défauts juveniliaux maïs, ils me permettent de donner celui-ci, parce qu'il a toute l'apparence d'avoir quelque sens, puisque le célèbre Fontenelle, l'entendant chanter chez madame de Tencin, crut le comprendre un peu, et le fit recommencer pour l'entendre mieux. » Madame de Tencin interrompit le chanteur, et dit à Fontenelle : « Eh ! grosse bête ! ne vois-tu pas que cet amphigouri n'est que du galimatias ? »

Voici le couplet :

Aux : *Des mensées de la pupille.*

Qu'il est aisé de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu !
Mais qu'il est fâcheux de se rendre
Quand le bonheur est suspendu !
Par un discours staccato et tendre
Éperir un cœur éperdu :
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

Nous nous rappelons avoir lu, depuis une quinzaine d'années, beaucoup de vers qui avaient la prétention d'être sérieux, et qui ressemblaient fort à ceux qu'on vient de lire.

DES ÉPÎTRES FARCIES.

On appelait ainsi un genre particulier d'épîtres que l'on chantait dans les églises au moyen âge, et dont l'usage, suivant Martene, date du septième siècle. Roquefort dit que leur nom vient du latin *farcire*, remplir, entretenir, parce que ces épîtres étaient, en effet, entremêlées de grec, de latin et de français.

Dans une charte donnée en 1168 par Odon de Sully, évêque de Paris, relativement à la suppression de la fête des Fous le jour de la Circumcision, il est ordonné que ce jour-là, entre la messe, l'*Épître farcie* (*Epistola cum farcis*) sera dite par deux clercs en chape de soie. Le sous-diacre, accompagné de deux clercs, venait au lieu où se chantait l'épître. Il la disait en chantant le latin par versets, et à chaque verset les deux clercs récitaient le français. L'abbé Lebeuf a publié plusieurs de ces épîtres dans son *Traité Antiquité du chant ecclésiastique*.

Les *Épître* qui se chantaient à la messe étaient également farcies tantôt de latin, tantôt de français ; ils se chantaient seulement aux fêtes solennelles, et subsistèrent dans plusieurs diocèses de France et d'Angleterre jusqu'au milieu du siècle dernier. Roquefort cite le suivant qui était en usage dans le diocèse d'Arverre.

ÉTRIE, le jour de Noël, naquit Emmanuel, Jésus, le
deux fils Dieu éternel, ELÉSON.

L'office des diverses fêtes des fous qui se célébraient
en France et dont nous parlerons ailleurs, renfermait de
nombreux exemples de style *forcé*. La prose de Sene-
mençait ainsi :

Orientis partibus	Sacrisque aptissimus
Adventavit messus	<i>Heu, vire dux, Agz !</i>
Fulcher et fortissimus	

Voici une autre hymne *forcée* chantée à Evreux dans
la *Fête des cornards*. Elle a été insérée dans le *Mercur*
d'avril 1723.

De asino bene nostro
Meliori et optimo
Debemus faire feste.
En revenant de Gravigne (Gravigny)
En gros chardon repart le vin,
Il lui coupe la teste.

Vir monachus in monac julle
Egressus est e monasterio :
C'est Dons de la Bouteille
Egressus est sine licentia
Pour aller voir Dons Ymbala
Et faire la ripaille.

Le style *forcé* fut souvent employé dans les chansons
destinées à devenir populaires, entre autres dans la chan-
son adressée à Abellard par un de ses disciples, nommé
Hilaire, lorsque de méchants propos rapportés par un seuf
déterminèrent le premier, qui s'était retiré au Paradet, à
renvoyer ses nombreux auditeurs. Cette pièce, en dix stro-
phes, a été composée avant 1140, et insérée dans le pre-

un des volumes du *Bonnet des choses historiques françaises*, de M. Leroux de Linzy, 1844, in-18.

Lingua servi, lingua perfidis
 Rine amas, scena discordie,
 Quam sit parva venturus hodie,
 Subjacendo gravi sentencie : (sens).
 Tort a vers nos M meins (Le maître a tort envers

Citez encore cette chanson à boire de Penard, composée six siècles après la pièce précédente :

Beches, cher Grégoire,
 Nôtre d'empereur ;
 Chantons tous en gloire,
 Et quelque libat ;
 Bismes-nous de l'ère
 Quand d'indiferat ;
 Il s'ime en bon frère
 Qui s'ape libat.

DU GENRE MACARONIQUE.

On appelle *macaronées* des pièces de vers composées de mots latins et de mots empruntés à une langue vulgaire, auxquels on donne une terminaison latine¹. Tel est le commencement de la cérémonie du *Molade* imaginaire :

¹ Voici le précepte joint à l'exemple

Qui mesle mots, forment debonans.

Savantissimi doctores
 Medicorum professores,
 Qui hic assembleati estis :
 Et vos alii medicos,
 Sententiarum facultatis
 Fideles excoitores,
 Chirurgiani et apothecarii,
 Atque tota corporis sanæ,
 Salus, honor et argentum
 Atque bonum appetitum.

Quant à l'étymologie de *macaroné*, les Italiens ayant fait les premiers usage du style macaronique, il est fort probable, comme le savant Gabriel Naudé l'a fait observer dans son *Mémoire*, que ce mot vient de l'italien *macaroni*, pâte composée de divers ingrédients. « Il n'y a rien de plus naturel, en effet, dit Ch. Nodder, que de comparer un discours hybride et confus à un mets hétéroclite dans lequel il entre des ingrédients de différentes natures, et cette forme se reproduit à tout moment chez nous dans *salut*, *macabré* et *poi-pourri*, qui signifient indistinctement l'un et l'autre. »

La plus ancienne macarones imprimée que l'on connaisse a pour auteur Odesius, ou mieux Tifi degli Odasà, et pour titre : *Typella Odasii Patavii carmina macaronicea de Patavinit quibusdam arte magica delictis* (Armadis, circa 1490, in-4 de 40 feuillets). Mais le premier qui cultiva ce genre de poésie avec succès est Théophile Folengo, plus connu sous le nom de Merlin Coccaie, né près de Mantoue en 1492. Il publia en 1577, à Venise, in-8, un poème intitulé : *Merlini Coccaei poetæ Mantuani macaronice lib. lxxvii* ; cette édition est extrêmement rare ; elle a été réimprimée, avec des additions,

1521, in-16, et 1692, in-8. Au fond du langage, qui est latin, Folengo a mêlé des mots italiens et surtout des mots du patois mantouan. Le sujet du poème est le récit des aventures plaisantes d'un héros nommé Ruffus; on y rencontre des tirades pleines de verve et de malice sur les grands, les travers des hommes, la vanité des titres, etc. « Cette macaronée, dit Naudé, est, à mon avis, la plus divertissante raillerie que l'on puisse jamais faire; et je me flatte d'avoir en cela aussi bon goût que le cardinal Borgia, lequel en récitait quelquefois des trois et quatre cents vers tout de suite. »

Folengo trouve de nombreux imitateurs parmi ses contemporains (Gualtero Capella, Bernas duo Stefano, André Bellai, César Vecellius, etc.).

D'Italie le genre macaronique passa en France. Celui qui, parmi nous, s'y est le plus distingué, est Antoine de La Salle, connu sous le nom d'Antoine de Arna.

Le meilleur de ses ouvrages, qui sont assez recherchés, a pour titre : *Megrea entreprisa Cavalique Imperialia, quando de anno Domini 1536 veniebat per Provençiam bene armatus, in postum prendere Franciam cum villa de Provença; propter grassas et mousas gentes rejekiri, per Antiochum Arnam barôlissimali, Avenionse, 1537, in-8. Ce récit burlesque de la désastreuse expédition de Charles-Quint en Provence est d'autant plus curieux, qu'il renferme beaucoup de particularités intéressantes ouïses par les historiens contemporains. Le même auteur a composé encore un poëme macaronique de bello hugonotico, où il fait un portrait peu flatte des huguenots :*

. . . Nacquam via fuit exakta brigandis illis;
Egorpant homines, spoliant, forpantque parillas.

..... Mouscron, inque rîcleus
Budas dijidiunt moites, pascuntque pascuilla.

.....
Auzelgas aïrons peïris manschisque revellunt,
Deque Hîs fîchunt andouilles aïques badilles,
Aut cervellanas praticos de mare Hîsod, etc.

Le même sujet a été traité par Henri Beileau dans le *Dictionnaire macriséum de bello Aspernetico et rusticarum piglionisme ad sedula*, pièce macaronique assez estimée. Elle a été insérée dans le *Carpenteriana*. Citons encore : *Recitrus veritabêlle super terribili comensu poprasorum de Juello*, par J. Cécile Frey, plaisante narration d'une querelle entre les vigierons du village de Euil et les archers de Paris.

Au collège, tout le monde connaît la plaisante araison funèbre de Michel Morin : *Michêli Morini funentissimus trepasus*, poème satyrique inséré aussi dans le *Carpenteriana*, et qui se termine ainsi :

Michêlis rams tant forte sedebat
Artisoria sangoro lîtas, sub cordice pûcheo ;
Cenique peraugusto gloriatus poudere franches
Portassent barrens, super has solerisque Morians,
De francha lo franchum deglingolat, et feliens pouf,
Ex crans caffi, et clanes obvertit Olympo,
Murlat ho ! ho ! paysans esloers, juncelisque crîantes
lo cadum reculant marilîas ; sed frastu ! Morinus
Non est in viis memorandus ! tanchat, et hejus
Tota ribetans fraccassantur membra paveto.

On a aussi plusieurs ouvrages en prose macaronique. Les plus connus sont l'*Anti-Chaplain*, d'Artoine Heilmann, et l'*Epitola Beneficti Pansseussii ad Patrem Luxebm*, pamphlet piquant de Théodore de Rêze contre le prési-

donc Lino. On y trouve cette phrase sur Galvin : *Nepes magus, nepes parvus : sed inter duos : non duos linderum de ejus utitur.*

On peut considérer comme écrit en prose macaronique le célèbre recueil : *Epistole obscurorum virorum*, Venise, 1515, in-4. L'édition la plus complète est celle de Londres, 1740, in-8. — « Nulle part, dit Ch. Nodier, la macarisme logique et la latinité pédantesque des scolastiques n'ont été parodiées avec plus de verve et de finesse, nulle part l'insaisissable et accidentelle ironie n'a été enchevêtrée de formes plus badines et plus populaires. » On raconte qu'étravé, étant ce livre pour la première fois, fut pris d'un tel accès de gaieté, qu'il fit crever un abcès qui lui était survenu au visage, et s'épargna ainsi une opération que les médecins lui avaient ordonnée.

Nous extrairons de cet ouvrage le récit de la mort d'un éléphant envoyé en 1514 au pape Léon X par le roi de Portugal Emmanuel. « Vos beate sanctissime quatuor Papa habuit nunc magnam animam, quod vocatum fuit elephas, et habuit ipsam in magna honore, et valde curavit illud. Nunc igitur decessit scilicet quod tale animal est mortuum. Et quando fuit infirmum, tunc Papa fuit in magna tristitia, et vacavit multis precibus, et dixit eis : Si est possibile, curate istud elephas. Tunc fecerunt magnam digestionem et viderunt ei urina, et dederunt ei unam purgationem que consistit quinque centum uncis : sed tamen elephas... est mortuum, et Papa dolet multum, et dicunt quod daret mille ducatos pro elephas ; quia fuit mirabile animal, habens linguam vestram in magna quantitate ; et, quando vidit Papam, tunc gemitibus ei, et dixit cum terribili voce bar, bar, bar. » (t. I, p. 305, Francfort, 1757, in-8.)

Tout le monde sait l'heureux usage que Rabelais a fait du style macaronique dans le chap. 49 du 1^{er} livre de *Gargantua* : *La harangue de maître Jacques de Bragmardo, faite à Gargantua pour recouvrer les cloches*.

DU GENRE BURLESQUE.

D'après un passage de Diogène Laërce, qui cite quelques vers de Cratès où ce dernier parodie un discours d'Ulysse, il est certain que les anciens ont connu la poésie burlesque. — D'ailleurs tous les doutes doivent être levés par la *Mutachomachie*, ou le combat des Grenouilles et des Rats. Ce poème de trois cent cinq vers hexamètres, qu'on a voulu bien gratuitement attribuer à Lambré, commence ainsi :

« Muse, daignes abandonner les hauteurs de l'Iléicon, venge dans mon âme inspirer mes vers ; mes tablettes sont placées sur mes genoux, je vais apprendre à tous les hommes une grande querelle, ouvrage terrible du dieu Mars : comment les Rats marchèrent contre les Grenouilles, comment ils finirent dans leurs exploits ces mortels qui passent pour être les géants, fils de la Terre. »

Sénèque le philosophe a composé sur la mort de l'empereur Claude une *Ecclésié* vulgairement appelée *Apokalypse* (Réception parmi les Grenouilles). Cette pièce, mélange de prose et de vers, peut être à bon droit considérée comme un échantillon du style burlesque chez les Latins. — Elle a été traduite par Jean-Jacques Rousseau.

Il existe encore deux pièces burlesques du quatrième siècle de notre ère : la première est intitulée *Testamentum Antierum Sergii Polensis*. La seconde, *Marcus Grunius Conscotus porcellus*, est le testament d'un porc-épi, dicté par lui-même. M. Peignot a inséré ces deux pièces dans son *Cycle de Testaments*, 1829, 2 vol. in-8.

Importé chez nous par les Italiens, le genre burlesque ne commença à être en vogue en France qu'au dix-septième siècle, et l'engouement qu'il excita fut tel, que tous les bons esprits en furent effrayés.

Pellisson s'exprime en ces termes dans son *Histoire de l'Académie* : « Non-seulement le burlesque passa en France, mais il y déborda et il y fit d'étranges ravages. Chacun s'en croyait capable, depuis les dames et seigneurs de la cour jusqu'aux femmes de chambre et aux valets. Cette fureur du burlesque, dont à la fin nous commençons à guérir, était venue si avant, que les libraires ne voulaient rien qui ne portât ce nom, que, par ignorance ou pour mieux débaucher leur marchandise, ils donnaient aux choses les plus sérieuses du monde, pourvu seulement qu'elles fussent en vers. D'où vient qu'en 1649, on imprima une pièce assez naturelle, mais sérieuse pourtant, avec ce titre, qui fit justement horreur à tous ceux qui n'en firent pas davantage : la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, en vers burlesques. »

La vingt-neuvième des *Dissertations critiques* de Balzac est consacrée à combattre le style burlesque, et ce fut à lui que le P. Vauviseur dédia son *livre de Ludieru dictione*, 1648, in-4.

Sarcasin passe pour avoir écrit le premier des vers burlesques dans notre langue ; mais lui-même et ses nombreux imitateurs, entre autres d'Assolvi, pitoyable auteur

du *Mariage de Proserpine* (parodie de Claudien) et de l'*Ovide en belle humeur*, ont tous été surpassés par Scarron, qui, malgré les souffrances physiques auxquelles il fut en proie toute sa vie, sembla avoir adopté la devise de Rabelais :

Mieux est de ris que de larmes escrire,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Sa *Gigantomachie*, sa *Horosodie*, et surtout son *Virgile travesti*, ouvrage rempli de finesse et de gaieté, lui assurent la première place parmi les poètes burlesques. Il est impossible de rendre plus bourgeois les personnages de l'*Énéide*, et de saisir avec plus d'esprit le côté ridicule de ses héros, et surtout du pieux Énée, l'étalard, d'état et poëtre, comme l'a si bien qualifié l'abbé Barthélemy.

Scarron commence ainsi :

Je chante cet homme pleux,
Qui vint chargé de tous ses dieux,
Et de nourrir son père Anchise,
Beau vieillard à la barbe grise, etc.

Juson fait à Éole le portrait suivant de la nymphe Dejoppée :

Elle est nette comme un denier :
Sa bouche sent la violette,
Et point du tout la ciboulette;
Elle entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien;
Le Ciel du porteur Courtois,
Elle le reçoit à merveille;
Cout sa ling' en perfection,
Et sans du pailletage.

Dans la coltre de Neptune contre les vents, le fameux
quos ego n'a jamais peut-être été aussi bien traduit :

Par la mort Il n'achève pas,
 Car il avait l'âme trop bonne.

Vénus et Énée se font dans leur rencontre force compliments et révérences :

Je ne sais pas en vérité
 D'une si haute qualité,
 Est Vénus, mais votre sœur ;
 Ha ! vous êtes trop obligeante,
 Ce dit-il, et l'on voit confus ;
 Et moi si jamais je la fus,
 Ce dit-elle, et lui de sourire,
 Disant : Cela vous plaît à dire,
 Puis sa tête il desafubla ;
 Ses deux jurets elle double
 A lui faire la révérence ;
 Il fit une courbure
 Du pied gauche à l'entour du droit,
 Et cela d'un air tant adroit,
 Le pauvre légif de Troie,
 Que sa mère en pleura de joie.

Didon voyant Énée pour la première fois, lui dit :

Vous êtes donc ce fils d'Anchise
 De qui Vénus, une, en chamoie,
 Regut sur les bords du Ténos
 Un fardou qu'on porte neuf mois,
 Dont sortit la merveille faite,
 Votre personne si parfaite.

Puis vient le portrait de Didon :

C'était une grosse d'odon,
 Grosse, vigoureuse, bien salée,

Un peu connue à l'Africaine,
Mais agréable au dernier point.

Parmi les questions de Bilon à Énée, on remarque celles-ci :

.....
Si dame Hélène avoit du fôge,
De quel fard elle se serviroit,
Combien de dents Hécube avoit,
Si Pirès étoit un bel homme,
Si cette malheureuse pomme
Que ce pauvre prince a perdue
Étoit reinette ou cependu.

Le second livre, si dramatique dans Virgile, prêtait par cela même très-bien à la parodie, et Scapron en a profité. Il a peint ainsi l'amour d'Hécube pour Astynox :

Cet enfant étoit son idole,
Et la vieille en étoit si folle,
Qu'avec lui troussant haquenot,
Entre les jambes un bûche,
Elle courroit le prétendait
Jusqu'à perdre souvent l'haleine :
Andromaque s'en tourmentoit,
Complaisant bien qu'en le gâtât.
Près le voyant à toute heure
S'empressant de pain et de beurre,
Disoit avec sévérité :
Ce sera quelque enfant gâté.

Vains gourmats en ces termes Énée qui vouloit tuer Hélène :

Quand vous l'auriez assassinée
Seriez-vous mieux d'un quart d'écue ?

Vous nommez son mari corn,
 Avez-vous marié sa tête?
 Est-il cornu comme une bête?
 Étiez, étiez-vous cornu?
 S'il en estoit de vous autant,
 Méchant faulxeron que vous étiez!

Énée et ses gens font leurs paquets en quittant Troie :

L'un prit un poëlon, l'autre un veau,
 L'un un plat et l'autre un baïneau;
 Je me tassais comme les autres;
 Je mis les nœs sur les autres
 Ses chemises, dont mon portyônt
 Fut trop jor-le de plus d'un point.
 Mon fil, et chargea des menchettes;

.....

Telle varmon des fort et large
 Mon bon père Anchise je charge.

.....

Quelque j'eusse l'ochine forte,
 Mon bon père, à la chère morte,
 Ne put sur mon doi s'ajuster,
 Ni je n'eussé pu le parler :
 Par bonheur je vis une forte,
 Mon père dedans ou fagotte,
 Et tous mes dents avec lui,
 Puis un baze me servant d'appui,
 On charge sa lourde personne
 Sur la mienne qui s'en ekonne,
 Et fait des pa-tail arrangés,
 Comme font les gens trop chargés.

Énée déplore ainsi la perte de sa femme Créuse, qu'il court ensuite rechercher dans Troie :

Ma femme, hélas !

Mon unique joie et soutien,
Se trouve manquer à la bande ;
Jugez si ma douleur n'est grande.

Mon père ne lit autre chose
Que de dire : Elle se venge,
Ou bien quelque un la redresse.
N'est-elle point restée en arrière
Pour récommoder sa jartière ?

Il court la rechercher dans Troie où il trouve, accompagnés
pres du palais, les depositaires de la ville :

Tous les biens par les Grecs roins,
Étaient confisquant mêlés ;
Force enfants et femmes captives,
Six milliers d'argent bien massés,
Quatre ou cinq sacs de sous marqués,
Mille de robes piqués,
Un grand bocal de porcelaine,
Perseut fait à la belle Hélène
Par un certain mauvais galant ;
En or, la moitié d'un talent,
En argent, quatre mille livres,
Deux grands coffres remplis de livres,
De Prisme les arcs à plet,
Mille vaches devant du lait,
Autant de veaux, autant de brebis,
Des parasols, des parapluies,
Huit, quatre mille chapeaux,
Force pourpoints, chausses, manchettes, etc.

Dans le troisième livre, l'entrevue si touchante d'Énée
et d'Andromaque est ainsi racontée :

Quand elle vit mes gens et moi,

Et nos amena la troyenne,

Ella cria : « Qu'on me soutienne,

« Je me sens les jarrets piler. »

.....

Enfin, reprenant mon haleine,

Je lui dis avec grande peine :

« Oui, madame, vous le voyez

« Maître Eléus, et l'en croyez.

« Mais pour vous, ma très-chère dame,

« Ayant été d'Hector la femme,

« Après avoir eu tel époux,

« Dites-moi, qu'est-ce que de vous ?

« Pyrrhus vous ayant enlevée,

« Vous a-t-il prise en légitime ?

« Ou si.... De grâce, laissez là, »

Me dit-elle. En disant cela,

La bonne dame devint rouge.

Le quatrième livre renferme d'excellents morceaux. Nous nous bornerons à citer quelques vers de l'entretien de Didon et d'Anse. Celle-ci donne à sa sœur des conseils dont plus d'une veuve a fait son profit :

« Dis-moi donc, ma sœur, pourquoi d'où ?

« Comment ? par quelle destinee

« Est venu chez moi cet Énée ?

« O qu'il est triste ! ô qu'il est gros !

« O qu'il est beau quand il est ras !

« Qu'il est fort ! qu'il est beau gendarme ! »

.....

Sa sœur Tityrus reconfortée,

Lui dit de sa bouche béante :

-
-
- « Saches de moi, ma sœur ma sœur,
 « Qu'en tantin de polygamie,
 « Quel que l'on dise, Lâ grand bien.
 « Vous vieillerez en tantin de rien
 «
 « Dans le facheux état de veuve.
 « Il n'est rien tel que chose veuve;
 « Choisissez un mari nouveau,
 « Et vous l'appliquerez sur la peau,
 « Il n'est point de telle faumure. »

Ces citations suffisent pour donner une idée de l'*Étude travestie*. Presque toutes les autres poésies de Scarron sont dans le genre burlesque, et il y en a plusieurs qui méritent d'être distinguées, entre autres le sonnet si connu :

Superbes monuments, de l'orgueil des humains.

Brébeuf, qui a travesti deux fois Lucain, la première fois en le traduisant sérieusement, la deuxième en le parodiant, est resté bien au-dessous de Scarron. Son ouvrage a pour titre : la *Pharsale de Lucain*, en vers enjambés, Paris, 1657.

Le seul poème qui mérite d'être cité après l'*Étude travestie*, est la *Henriade* travestie, de Mairou, à Benli, aux dépens du public, 1758, in-12. L'original y est parodié presque vers par vers.

L'auteur parle ainsi de l'affection de saint Louis pour Henri IV :

Son dessein était cependant
 D'en faire plus qu'un président.

Il voulait même entre autres choses
 Lui découvrir le pot aux roses;
 C'est-à-dire, à propos de quoi
 L'esprit doit obéir à la foi;
 Entreprise éplaisante en diable. ...

Plus loin, Henri III dépêche le roi de Navarre en Angleterre :

- « Le coche partira demain,
- « Profitez-en s'il n'est pas plein ;
- « On bien par le chasse-morue
- « Découpez cette soirée ;
- « L'argent est bon à ménager
- « Lorsque l'on va chez l'étranger.
- « Ne bîblez rien en Angleterre,
- « Laissez jusqu'aux pommes de terre
- « Que l'on y mange par rapin.
- « N'allez pas leur dire surtout
- « Que Paris est plus grand que Londres,
- « Car ils seraient gens à vous tordre,
- « Et quand vous seriez tordu
- « Chacun vous croquerait au ... »

On rencontre ailleurs des tirades assez plaisantes, comme le récit de la mort de Caligula, de l'exécution de Henri IV et de Gabrielle d'Estées, et quelques vers comme celui-ci :

Un jour..... non, c'était une nuit.

Il existe encore de nombreux poèmes burlesques, mais ils sont à peu près oubliés aujourd'hui. Nous mentionnerons seulement *l'École de Saferne, en vers burlesques*, par Martin, 1456, Leyde, Elsevier, in-12. Cette édition est très-rare.

Parmi les pièces burlesques en prose, il en est deux qui, à l'époque où elles parurent, occupèrent vivement l'attention publique.

En 1624, l'Université, suivant les uns, ou seulement un doyen de la Faculté de théologie, suivant les autres, vint présenter requête au parlement et empêcher qu'on n'enseignât la philosophie de Descartes. On espérait ainsi faire renouveler l'arrêt que le parlement avait rendu le 4 septembre 1624 contre Villon, Blaut et de Clèves, lesquels avaient été accusés pour soutenir des choses contraires à la doctrine d'Aristote. Ce fut à cette occasion que le célèbre voyageur et philosophe gassendiste F. Bernier composa une requête burlesque, qui fut suivie d'un arrêt burlesque auquel il travailla avec Boileau et Racine. Ces plaisanteries obtinrent un grand succès, et déterminèrent le demandeur à se désister de ses prétentions. Voici quelques fragments de la requête de Bernier, beaucoup moins connue que l'arrêt qui se trouve dans toutes les éditions de Boileau :

« Supplie humblement les vostres es-mes, professeurs, régentz de l'université de Stagire, disant qu'il est de notoriété publique que c'est le sublime et incomparable Aristote qui est, sans contester, le premier fondateur des quatre éléments, le feu, l'air, l'eau et la terre, qu'il leur a accordé, par grâce spéciale, la simplicité qui ne leur appartenait pas de droit naturel; qu'il a donné aux uns la pesanteur, et aux autres la légèreté, afin de se pouvoir maintenir dans les lieux et places qu'il leur avait assignés pour y être en repos; a ajouté à la nature de chaque corps en particulier une horreur si considérable de leur ennemi commun, le vide, qu'il n'y en a pas un qui ne souffre plus volontiers sa propre destruction, que

de permettre qu'il occupe la moindre place dans le monde..... Qu'il a de plus réglé par des lois non variables tous les mouvements des cieux et des astres... Et quelque, pendant plusieurs siècles, il ait été maintenu, d'un commun consentement, dans une paisible possession de tous ses droits, et qu'il y ait lieu de prescription contre tous les prétendants au contraire ; néanmoins, depuis quelques années en-ci, deux particulières, nommées la Raison et l'Expérience, se sont liguées ensemble pour lui disputer le rang qui lui appartient avec tant de justice, et ont osé de s'ériger en trône sur les ruines de son autorité, et, pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains esprits facieux, qui, sous les noms de Cartésiens, Hobbéens, Parnéthistes et Gassendistes, ont commencé de secouer le joug du seigneur Aristote; et, méprisant son autorité avec une témérité sans exemple, lui ont voulu disputer le droit qu'il s'était acquis de pouvoir faire passer la vérité pour fausseté, et la fausseté pour véritable. Ce considérant, Messieurs, il vous plaise ordonner qu'on délivrera au plus tôt Saturne du cercueil où M. Bayle l'a si très- injustement emprisonné depuis plusieurs années; son cercueil rayé et brisé, et condamner ledit sieur à cinq cents livres de dommages et intérêts;

« Que Jupiter congédiera ses quatre gardes, si ce n'est qu'il en veuille réserver un comme Saturne ;

« Que le Soleil se débarrassera bien le visage, et ne paraîtra plus en public avec ses vilaines taches, qui sont des signes de corruption, et qui vont à la destruction de la quintessence céleste d'Aristote ;

« Que Venus n'aura jamais plus l'impudence de rompre les cieux pour monter au-dessus du Soleil ;

« Que les mathématiciens reprendront toutes leurs lu-

nettes, comme fausses et trompeuses intentions, et que le sieur Picard avouera de bonne foi qu'il se laisse lourdement quand il croit voir (au grand débouancement du Soleil) les étoiles en plein midi, et qu'on démolira au plus tôt l'Observatoire royal comme une forteresse à lunettes très-préjudiciable à l'état des cieux solides d'Aristote ;

« Que M. Denis sera tenu et obligé de faire réparer incessamment, à ses frais et dépens, toutes les brèches et crevasses qu'il a faites à la voûte des cieux, pour y donner passage aux dernières comètes qui partent en 1654 et 1665, et que les sieurs Petit, Aubert et Cassini, qui les virent alors de leurs lunettes se promener solitairement au-dessus de la Lune et du Soleil, sans y former opposition quelconque, seront déclarés complices de l'attentat qui a été fait en ce cas à l'autorité du vénérable Aristote qui les avait placés au-dessous de la Lune, avec très-expresses défenses de passer outre ;

« Que le feu élémentaire ne sera plus imaginaire, et qu'il sera honorablement rétabli en son lieu et place dans le concave de la Lune ;

« Que l'air sera reconnu de nouveau plus léger qu'une plume, et qu'on rompra tous les miroirs de verre de M^{rs}. Pascal, Roberval et autres qui le rendent pesant, et qui attentent aux intérêts du Plein, partie adverse du Vide ;

« Qu'aucuns pilotes ou autres navigateurs ne tourneront plus à l'encontre de la terre, sur peine de devenir antipodes et d'être précipités au ciel ;

« Que la terre se reposera, et que le soleil tournera pour elle, sur peine d'excommunication ;

« Que les sieurs Kékrin et Sébaon joueront dans la rivière tous leurs instruments arithmétiques, et seront leurs

soustra plus soûtement et impertinemment, comme l'on fait (sans la révérence de la cour) à de nouvelles découvertes qui ne soient pas dans Aristote, à peine de puniton exemplaire, de mille livres d'amende, et de tous dépens, dommages et intérêts, et fera bien. La dite requête signée Castré, procureur de ladite Université. »

Un astronome de Montpellier, Chapé, en annonçant une éclipse totale de soleil qui devoit avoir lieu le 12 mai 1706, s'avisâ d'en tracer la marche dans la forme et le style des ordres de route en usage pour les troupes. Nous n'avons pu nous procurer cette pièce qui ne pouvait manquer d'être assez plaisante.

Quelques Anglais ont excellé dans un genre qui se rapproche plus du style du *Lutrin* que du style de l'*Écône traversée*; entre autres Butler, dans son célèbre poème d'*Hudibras*; Prior, dans son *Histoire de l'Âme*; le docteur Garth, dans la *Querelle des Apothicaires et des Médecins*.

Le héros du poème où Butler a ridiculisé les puritains a réellement existé. Il s'appeloit sir Samuel Luke, et avoit été capitaine dans les armées de Fairfax et de Cromwell. Voltaire a réduit à quatre-vingts vers les quatre cents premiers vers de ce poème. En voici quelques-uns :

Quand les profanes et les saints
Dans l'Angleterre étoient aux prises,
Qu'on se battoit pour des cygnes
Aussi fort que pour des carpes,
Lorsque anglicans et puritains
Faisoient une si rude guerre,
Et qu'on sortoit du calvaire
Les croqueurs de Samarah
Allèrent battre la caisse en chaire;

pieds, nouveau-né, remue les pieds tant qu'il peut, quand on a la bêtise de l'emmailloter, et juge de là que l'âme entre chez lui par les pieds; que, vers les quinze ans, elle a monté au milieu du corps; qu'elle va ensuite au cœur, puis à la tête, et qu'elle en sort à pieds joints quand l'animal finit sa vie. »

Il y a beaucoup d'imagination, de naïveté, et, qui plus est, d'érudition, dans le poème de Garth dont Voltaire a imité ainsi le commencement :

Mais, raconte-moi les débuts solitaires
Des médecins de Londres et des apothicaires,
Contre le genre humain si longtemps errais.
Quel dieu, pour nous sauver les rendit ennemis ?
Comment les-trompés-ils respirer leurs malades,
Et se frapper à grands coups sur leurs chers commandés ?
Comment elongèrent-ils leur collure en armet,
La trique en cason, la pilule en boulet ?
Ils causaient la gloire; adieu l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie et nous laissent la nôtre.

Pierre Langenif, poète hollandais, mort en 1733, a composé plusieurs écrits burlesques, entre autres une imitation du quatrième livre de *l'Énéide*, qu'il a intitulée : *Énéide red-manché*.

Le célèbre poète danois, le baron de Holberg, mort en 1754, a, dans son poème de *Pierre Pern*, travesti aussi de nombreux passages de *l'Énéide*.

On trouve dans toutes les littératures de certains jeux d'esprit qui tiennent de près au burlesque. « Notre Frodo lui-même, dit Aulu-Gelle¹, ne dédaignait pas ce genre, qu'il jugeait propre à écarter le talent, à signifier

¹ *Satir. satique*, l. VIII, c. 48.

l'esprit, à aguerir contre les difficultés. Il fit l'*Éloge de Thémiste* et l'*Apologie de la fièvre quarte*. Il eut sur ces deux sujets des expressions heureuses, des idées ingénieuses qu'il laissa par écrit. Dans l'apologie de la fièvre, il cite Platon, lequel a dit qu'au sortir de la fièvre quarte, si on a repris toutes ses forces, on jouit d'une santé plus constante et plus ferme. Il se livre même à un jeu d'esprit plein de grâce : « Vaigi, dit-il, un vers sur la sèrité » duquel les siècles ont prononcé :

« Les journées de l'homme sont soit à tour mère et
« marâtre. »

« Cela veut dire qu'on ne peut pas toujours être bien ;
« qu'on est bien un jour, mal un autre. D'où, puisque le
« bien et le mal reviennent alternativement dans la vie,
« c'est une heureuse chose que la fièvre qui ne revient
« que tous les trois jours et nous donne deux mères pour
« une marâtre. »

Les savants du seizième et du dix-septième siècle composèrent un grand nombre de ces badinages, dont le plus connu est l'*Éloge de la folie* par Érasme (*Moriae Encomium*, Argentorati, 1511, in-4), souvent traduit et réimprimé. On y trouve toute la grâce et la finesse qui distinguent l'auteur des *Colloques*.

Le philosophe Chr. Hegesdorf (mort en 1540), qui, en sa qualité d'Allemand, devait bien connaître la matière, composa un *Éloge de l'ivrognerie*, sujet traité plus tard par La Fontaine; Claude Béguier publia, en l'honneur de la rive, sous le titre de *Rapport au rapporteur Encomium*, Lyon, 1540, in-8, un poème devenu extrêmement rare. Jérôme Cardan, qui mêla tant d'extravagance à des vues judicieuses et élevées, écrivit un *Éloge de Néron*. Jérôme Morario, mort en 1556, composa une *Défense des rats*,

tandis qu'au siècle suivant, le célèbre Daniel Heinsius célébra les louanges de l'âne et du pou, *Leus anas, Leus pediculus*, Leyde, Elseviers, 1629, in-24.

Au dix-huitième siècle, Caulet célébra la poutre (1728, in-4); Mercier, le pou et le pet¹, et Dequerie, les perruques (*Éloge des Perruques*, par le docteur Achéron, 1797, in-12). Le séjour de Satin lui-même trouva un panégyrique assez spirituel dans un anonyme qui publia l'*Éloge de l'Esfer*, 1758, 2 vol. in-12. Enfin, les ânes rencontrèrent un nouveau et ardent défenseur dans le jésuite Bondi, auteur de *Asinaria*, 1785, in-8.

On peut consulter pour plus de détails l'*Histoire de la Littérature comique et l'Histoire burlesque* de Flozel, et surtout deux recueils de Dornau. Le premier, intitulé : *Ilvna diabolus*, Francfort, 1648, in-4, renferme les éloges de la Cécité, de Personne, du Pison, du Pélleau, etc. Le deuxième, *Amphitheatrum asinaria Sacratione jacobaria*, Hanau, 1648 ou 1670, est divisé en deux parties. L'une contient les éloges des animaux et des plantes, composés en grec, en latin, en allemand, en vers et en prose par différents auteurs. Dans l'autre on trouve l'éloge d'Illéine et de Busiris par Isérate; celui de Néron par Cardus, et beaucoup d'autres opuscules du même genre, dont le total, pour l'ouvrage entier, s'élève à 622.

Outre les pièces de vers dont nous venons de parler, il y en a un très-grand nombre qui n'ont d'autres héros que des animaux, et en particulier des insectes.

En 1579, lors de la tenue des grands jours à Poitiers,

¹ On a d'Heinsius! Nemo me facit nisi plautus latialis - Oculi pro corpore vestra, talia ad patrem respiciunt, Comopolis, 1748, in-89, rare.

Étienne Pasquier, se trouvant chez les dames Desroches, qui réunissaient autour d'elles les beaux esprits de l'époque, aperçut une page sur le sein de mademoiselle Desroches, et s'écria : « que cette page mériterait bien d'être enclousée dans leurs papiers, et qu'il serait volontiers des vers sur un pareil sujet. » Toute l'assemblée applaudit à cette proposition, et il en résulta un recueil de vers grecs, latins, français, italiens et espagnols, publié sous le titre de la *Puce de mademoiselle Desroches*, Paris, 1582, in-8, rare. Les meilleurs vers sont dus, suivant la *Montagne*, à mademoiselle Desroches elle-même.

Le grincement du Fopage d'Anacharsis, l'abbé Barthélémy, a fait, sur un sujet analogue, un mauvais poème en trois chants, la *Chateaugale ou la Guerre des Pucierres contre madame la D. de Ch.* (la duchesse de Choiseul).

Glions encore les poésies de Lull sur les *Mouches*, et ceux de Tessera, de Justius et de Vida sur les *Fers à raser*, célébrés aussi dans le *Magnan*, charmant poème provençal, de Moutoulet d'Aix.

Le roi d'Angleterre, Georges III, étant un jour à table, aperçut sur son assiette un insecte dégoûtant (à l'usage). Il eut aussitôt dans une violente colère et ordonna de raser immédiatement les têtes de tous les fonctionnaires des cuisines royales. Aucun marmiton, aucun cuisinier ne put sauver sa chevelure. Cet événement fut pour le poète satirique J. Waleott, surnommé Peter-Pindar, le sujet d'un poëme burlesque, *The Lament*, dans lequel le marmiton lui-même était traité assez irrévérencieusement. La crainte du ridicule empêcha seule de l'ins pousser l'auteur.

Les chats, les rats et les souris ont été célébrés main-

les fois, les premiers entre autres dans un poème que Guyot des Herbiers, mort en 1828, composa pour une certaine dame Anson qui avait le manie de nourrir dans un pavillon un très-grand nombre de chats, et la manie de réunir une société de gens de lettres dans un second pavillon tout proche du premier. Le célèbre poète polonais Krasicki publia, en 1776, in-8, un poème héroï-comique, *Myzdridos*, sur les rats et les souris, qui, suivant le chroniqueur Kadłubek, dévorèrent le roi Popiel. Ce poème a été traduit en français par Dubois.



DE QUELQUES OUVRAGES VERSIFIÉS.

La manie de versifier a toujours été si grande chez quelques écrivains dépourvus complètement d'imagination, que, plutôt que de renoncer à écrire, ils se sont bornés à mettre en vers des ouvrages en prose. On ne s'est pas contenté de versifier des ouvrages littéraires ¹, on a versifié des ouvrages d'histoire, de droit, de théologie, de science, et des règles de monastère. Ainsi, un treizi-

¹ *La Fenn de Pierre, de Malherbe*, a été mis en vers par Thé. Corneille; les *Présumptions effluées*, par Souhait. *Télémaque* a été mis en vers dans presque toutes les langues de l'Europe. Vous en appellerez du style de l'Épistole, qui, à la fin du siècle dernier, nous le voyait dans de ses derniers ouvrages.

Mais quel est ce fétor? Par sa simplicité
Sans peine on le sentira se dans l'obscurité :
Mais attentivement quand on le considère,
Il semble d'un mortel hors-sens se la sphère.

même siècle, Richard d'Anchoût, poète anglo-normand, rima les *Justitiales de Justitiales*, et Nicolas Dourbault publia, en 1280, la *Confesse de Nouvenelle*, en vers de huit syllabes. L'Ancien et le Nouveau Testament ont été rimés un très-grand nombre de fois.

Plus tard, un Espagnol mit en vers le traité *Adversus omnes Avaras*, de l'archevêque de Compostelle, Castro, mort en 1368. Le célèbre juriconsulte italien Gensoni, mort en 1561, traduisit le *Digeste* en vers latins. Garnier Deschênes est auteur de la *Costume de Paris*, mise en vers français, 1768, in-12, ouvrage qui est trois éditions. Un avocat Flacon publia à Paris, en 1805, le *Code civil*, mis en vers.



En revanche, des écrivains du Bas-Empire s'amusaient remettre en prose les fables d'Ésope, que Sallustius avait versifiées. Dans les bas siècles de la latinité on avait fait la même chose pour les fables de Phédre. Nous ne savons si on était inspiré alors par les mêmes motifs qu'un pasteur protestant, Buchanan, qui, ayant mis en prose les fables de la Moëte, en donna pour raison que tout le monde n'aime pas les vers, et que d'ailleurs la prose semble mieux convenir que la poésie au style simple et naturel de la fable.

Les ouvrages techniques en vers sont aussi nombreux. Parmi les traités de grammaire, le plus connu est le *Jardin des Racines grecques*, de Lancelot, précédé de cet avis au lecteur :

Tel qui cherche la dexte Grecque,
Où jadis fleurit la sagesse

.....

Entre en ce jardin non de fleurs
Qui n'ont que de vaines couleurs,

Mais de racines nourrissantes
Qui rendent les âmes savantes.

L'élégance de la versification du *Jardin des Racines* grecques a été au moins égale, sinon surpassée, dans la *Géométrie* en vers techniques, Paris, 1801, in-8.

L'angle dont le sommet à la courbe se rend,
A moitié des degrés de l'arcque qu'il comprend ;

Lorsqu'il est au dehors, le cas devient complexe,
De contour malité, moins malité du contour.

Le triangle rectangle et son hypoténuse
Ont des propriétés que pas un ne récuse ;
La perpendiculaire allant à l'angle droit,
De nous le démontrer aura bientôt le droit.

Nous ne savons pas si c'est au même ouvrage qu'appartient cette définition des parallèles que nous avons les antrefois :

A l'abri de l'effrin, en compagnes fêtées,
On voit marcher de front deux lignes parallèles.

Si elle ne s'y trouve pas, elle mériterait certainement d'y être.

Parmi les ouvrages plus récents, nous ne devons pas oublier la *Géographie de la France, en vers techniques, ditale en régions, avec des notes, rédigée en style lapidaire*, par Belostrier. Nous regrettons de ne pas connaître cet ouvrage dont la poésie aurait pu nous offrir quelque échantillon curieux.

DE L'IMITATION.

Nodier, dans ses *Questions de littérature légale*, a défini l'imitation en ces termes : « On est convenu d'appeler ainsi toute traduction d'une langue morte introduite dans un ouvrage d'imagination, qui n'est pas lui-même la traduction exacte de l'écrit dont elle est tirée. »

On considère encore comme imitation l'emprunt qu'un auteur fait à une langue vivante, étrangère à la sienne. Mais ce dernier genre d'imitation est déjà un peu plus répréhensible que l'autre, car l'auteur l'avoue rarement, et le public ne s'en aperçoit que difficilement.

« Le Marin (J.-B. Marin) disait, rapporte Scudéri dans sa préface d'*Alaric*, que prendre sur ceux de sa nation, c'était larcin; mais que prendre sur les étrangers, c'était conquête, et je pense qu'il avait raison. Nous n'étudions que pour apprendre, et nous n'apprenons que pour faire voir que nous avons étudié... Si j'ai pris quelque chose dans les Grecs et dans les Latins, je n'ai rien pris du tout dans les Italiens, dans les Espagnols ni dans les Français, me semblant que ce qui est étudé chez les anciens est valeté chez les modernes. » Lamotte Lezayer, qui partageait ce sentiment, s'exprime ainsi dans sa cent trente-neuvième lettre : « Prendre des anciens et faire son profit de ce qu'ils ont écrit, c'est comme pincer au delà de la ligne; mais voler ceux de son siècle, en s'appropriant leurs pensées et leurs productions, c'est tirer la ligne au coin des rues, c'est ôter les manteaux sur le Pont-Neuf. L'on peut dérober à la façon des abeilles, sans faire tort à personne; mais le vol de la fourmi qui entraîne le grain

entier ne doit jamais être imité.» À ces différentes citations, ajoutons-en encore une autre, tirée du Dictionnaire de Bayle (article *Épique*) : « Je crois que tous les auteurs conviennent de cette maxime, qu'il vaut mieux piller les anciens que les modernes, et qu'entre ceux-ci il faut épargner ses compatriotes préféralement aux étrangers. La pioserie littéraire ne ressemble point en tout à celle des armateurs. Ceux-ci se croient plus innocents lorsqu'ils exercent leurs brigandages dans le nouveau monde, que s'ils les exerçaient dans l'Europe. Les auteurs, au contraire, arment en course bien plus facilement pour le vieux monde, et ils ont lieu d'espérer qu'on les louera des prises qu'ils y feront... Tous les plagiaires, quand ils le peuvent, suivent le plan de la distinction que j'ai alléguée ; mais ils ne le font point par principe de conscience, c'est plutôt afin de n'être pas reconnus... Malheur à l'auteur, néanmoins, s'il y a une trop grande disproportion entre ce qu'il vole et ce à quoi il le cède ! Elle lui jure aux connaisseurs non-seulement qu'il est plagiaire, mais aussi qu'il l'est maladroitement. Ils se persuadent qu'il a pillé une excellente matière, et qu'il l'a mal dérobée, puisqu'il y a mis une si mauvaise forme. »

Outre les nombreuses imitations que nos grands écrivains ont faites des Grecs et des Latins, ils ont souvent, et à notre profit, puisé sans scrupule dans les poètes ou les penseurs antérieurs ou peu connus. Comme ces faits sont en général peu connus, nous allons entrer dans quelques détails.

La Sophoclisme de Mairet reforme cette imprecation que Camille a imitée dans les *Horaces* :

Cependant, en mourant, ô peuple ambitieux !
J'appellerai sur toi la colère des cieux :

- Faisent-ils rencontrer, soit en paix, soit en guerre,
Toute chose contraires et sur mer et sur terre;
Que le Tage et le Pô contre toi rebelles,
Te reprennent les biens que tu leur as volés;
Que Mars, faisant de Rome une seconde Troie,
Donne aux Carthaginois ses richesses en proie;
Et que, dans peu de temps, le dernier des Romains
En fasse la race avec ses propres mains!

On trouve dans *Hippolyte*, ou le *Garçon insensible*, de
Gabriel Gilbert, mort avant 1680, le dialogue suivant :

HIPPOLYTE.

Si je suis exilé pour un crime si noble,
Même ! qui des mortels voudra me recevoir ?
Je serai redoutable à toutes les familles,
Aux frères pour leurs sœurs, aux pères pour leurs filles.

TULIE.

Tu chez les solitaires, les ténants des cieux,
Chez ces monstres cruels, assassins de leurs mères;
Cens qui se sont souillés d'incestes, d'adultères;
Cens-ils te recevront.

Facine a ainsi luilé ce passage :

HIPPOLYTE.

Changez du crime affreux dont vous me soupçonnez,
Quels maux me plaindront quand vous m'absolurez ?

TULIE.

Tu chercher des aïe dont l'effroyable fureur
Honore l'adultère, applaudent à l'inceste;
Des traîtres, des ingrats, sans honneur et sans loi,
Dignes de protéger un méchant tel que toi.

Plusieurs endroits du *Triomphe de la Ligue*, de R.-J. Né-

rie, Leyde, 1607, in-12, rappellent certains vers d'*Alcafile*.

On trouve dans la première pièce :

Ne redoutez-vous point qu'un danger vous écarter?
— Je ne crains que mon Dieu, lui tout seul je redoute.

Racine fait dire à *Joël* :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Ailleurs *Nérée* s'exprime ainsi :

— Las! nos petits enfants en auroient bien besoin;
— Dieu nous les a donnés, Dieu en aura le soin.
— Les pourrions-nous laisser en si grande crainte?
— Celui n'en dédaigne qui a Dieu pour son père;
Il ouvre à tous la main, il nourrit les corbeaux,
Il donne la viande aux jeunes passereaux,
Aux bestes des forêts, des prés et des montagnes.
Tout vi de sa bonté.

Toutes ces pensées, Racine les a mises dans la bouche de *Joël* :

Dieu laisse-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

Molière, qui, tout en faisant son profit des anciens, des Italiens, des Espagnols, et de nos vieux écrivains, n'en est pas moins resté inimitable, Molière a tiré presque littéralement du *Pédant joué*, de *Cyrano de Bergerac*, une des meilleures scènes des *Festivities de Scapin*. Tout le monde pouvant recourir à cette dernière pièce, nous nous bornerons à donner un extrait de la première.

Gratier (le pédant), ayant appris du valet de son fils (Corbinet) que celui-ci s'est laissé prendre par les Turcs

sur les bords de la Seine, le dialogue suivant s'engage entre eux :

« GRANGER. — Que diable aller faire dans la galère d'un Turc?... Pasquier, donne-moi le réceptacle des instruments de l'immortalité, *scriptorium scilicet*.

« COUNSELL. — Qu'en désirez-vous faire?

« GRANGER. — Écrire une lettre à ces Turcs.

« COUNSELL. — Ils se moqueront, par ma foi, de vous.

« GRANGER. — Va-t'en donc leur dire de ma part que je suis tout prêt de leur répondre par-devant notaire, que le premier des leurs qui me touchera entre les mains, je le leur renverrai pour rien... (Ah! que diable, que diable aller faire en cette galère?) Ou dis-leur qu'instamment je vais m'en phalader à la justice...

« COUNSELL. — Tout cela s'appelle donner les yeux ouverts.

« GRANGER. — Faut-il être ruiné à l'âge où je suis? Va-t'en avec Pasquier, prends le reste du trésor que je lui donnai pour la dépense, il n'y a que huit jours. (Aller sans dessein dans une galère!) Prends tout le reliquat de cette pièce. (Ah! malheureuse écriture, tu me coûtes plus d'or que tu n'en pesant!) Paye la rançon, et ce qui restera, emploie-le en autres ples. (Dans la galère d'un Turc!) Bien, va-t'en. (Mais, misérable, dis-moi, que diable aillent-ils faire dans cette galère?) Va prendre dans mes armoires ce poulpoint découpé que quitta feu mon père l'année du grand hiver.

« COUNSELL. — À quoi bon ces fariboles? Vous n'y êtes pas. Il faut tout au moins cent pistoles pour la rançon.

« GRANGER. — Cent pistoles ! Ah ! mon fils, ne tient-il qu'à ma vie pour conserver la femme ? Mais cent pistoles ! Corbinelli, va-t'en lui dire qu'il se laisse pendre sans dire mot. Cependant qu'il ne s'afflige point, car je les en feroi bien reprendre... S'en aller dans la galère d'un Turc ! Sûl que faire, de par tous les diables, dans cette galère ! O galère, galère, tu mets bien ma bourse aux galères ! »

Voltaire n'a pas dit, et avec raison, plus scrupuleux que ses devanciers. *Brutus*, tragédie de Catherine Bernard, jouée en 1690, renferme ces vers :

BRUTUS.

N'achève pas... : dans l'honneur qui m'accable,
Laisse encore douter à mon esprit confus
S'il me demeure un fils, ou si je n'en ai plus.

TITUS.

Non, vous n'en avez point.....

On lit dans la tragédie de Voltaire qui porte le même titre :

BRUTUS.

Arrête, lâchesse !

De deux fils que j'ai vu le Ciel m'avoir fait père :
J'ai perdu l'un ; que dis-je ! ah ! malheureux Titus !
Perle, ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

Ces vers du même auteur :

Et qu'un plomb, dans un tube creusé par des sots,
Peut casser d'un seul coup la tête des héros,

Le Peuple français, 1694, in-12, acte II, scène IV, p. 41 et suivantes.

sont haïés de Voltaire qui a dit :

Et qu'un peu de plomb peut tuer
La plus belle tête du monde.

Fréron a signalé de Voltaire plusieurs imitations qu'il lui plaît d'appeler des plagats, mais qui ne sont, la plupart du temps, que des imitations très-légitimes. Il a tenté dans les œuvres d'un poète anglais, le docteur Parnell, un conte de cent trente vers, intitulé *l'Érosité*, que, suivant lui, Voltaire n'a eu qu'à traduire pour en faire un chapitre de *Zadig*; mais ni Fréron, ni Nodier¹, qui a reproduit cette assertion, n'ont remarqué que l'auteur anglais l'avait tiré littéralement d'un félon français du dixième siècle, dont Legrand d'Aunoy a donné une analyse dans le tome V de son recueil, édition de 1781, in-12, et il est très-possible que Voltaire n'ait pas eu recours directement à Parnell.

Deffe, auquel quelques esprits sévères n'ont pas accordé d'autre mérite que celui d'arrangeur, a imité de tous les côtés; auteurs anciens, auteurs modernes, nationaux ou étrangers, tout lui était bon. Ses vers les plus heureux ne sont bien souvent que des imitations.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, ce beau vers du poème de *l'Invocation* :

Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
appartient à Théophile Vau, qui avait dit longtemps auparavant :

On n'ait que le silence, on ne voit rien que l'ombre.

En reste, débarrassé franchement, il ne faut pas se mon-

¹ Voyez les notes de l'ouvrage de Nodier cité plus haut.

trou trop rigoureux envers les imitateurs, car, comme Voltaire l'a si bien dit dans sa vingt-septième lettre philosophique : « Presque tout est imitation. Le Boïade a imité le Pélée, l'Arleste a imité le Boïardo. Les esprits les plus originaux empruntent les uns des autres. Métastase a pris la plupart de ses opéras dans nos tragédies françaises. Plusieurs auteurs anglais nous ont copiés, et n'en ont rien dit. Il en est des livres comme du feu dans nos foyers : on va prendre ce feu chez son voisin, on l'allume chez soi, on le communique à d'autres, et il s'apaise à tous ¹. »

Complétons cette appréciation judicieuse par quelques réflexions de Marmontel, qui nous paraissent pleines de sens :

« Baryer avait dit, avant M. de Voltaire, que les secrets des destins n'étaient pas renfermés dans les entrailles des victimes ; Théophile, dans son *Pyrame*, pour exprimer la pitié, avait employé le même tour et les mêmes images que le grand Corneille dans le ballet de *Psyche* ; mais est-ce dans le vague de ces idées premières qu'est le mérite de l'invention, du génie et du goût ? Et si les poètes qui les ont d'abord employés les ont utilisés, en

¹ On connaît ces plus vifs d'Alfred de Musset :

Ecce, me direz-vous, c'est l'art de l'indigne,
 Vous ne savez donc pas qu'il imitait Pélée ?
 Mais les Indiens, vous savez s'il les suit
 Rien n'appartient à race, tout appartient à tout
 Et tout être ignorant comme un malade d'école
 Pourrait flatter de dire une seule parole
 Que personne ici-bas n'ait pu dire avant vous.
 C'est mieux quelqu'un qui se plaint des choux.
 (Marmontel, *chât. n.*)

par la faiblesse, ou par la bassesse et la grossièreté de l'expression, ou si, par un mélange impar, ils en ont détruit tout le charme, sera-t-il interdit à jamais de les rendre dans leur pureté et dans leur beauté naturelle? De bonne foi, peut-on faire au génie un reproche d'avoir changé le cuivre en or? »



DE L'EMPRUNT.

Nous nous servons du mot *emprunt* pour exprimer un genre d'imitation qui se rapproche plutôt du plagiat que de l'imitation proprement dite; mais il nous répugne de flétrir du nom de plagiaires des poètes tels que Virgile, Staspeare, etc.

Le sixième livre des *Saturnales* de Macrobe renferme, sur les emprunts de Virgile, des renseignements précieux. Dans le premier chapitre, intitulé : *Quæ res ex dimidiato sui, vel totidem effiam verbus ab antiquis factis poetis sit mutatas Virgilius*, le grammairien latin a rassemblé les vers que Virgile a empruntés soit textuellement, soit avec quelques modifications à Ennius, Terentius, Pacuvius, Sævius, Nævius, Accius, Lucrèce, etc. Voici quelques exemples qui ont rapport à Ennius. — E. désigne Ennius, V. Virgile.

E. *Veritatem interea cælum cum ingentibus signis.*

V. *Veritatem interea cælum, et ruit æthere vox.*

E. *Tum, cum corde suo, divum patet sique hominum res Effatur.*

V. Conciliumque vocas, divum poter atque hominum rex.

E. Tuque, pater Tiberine, tuæ nam flumina sanctæ.

V. Tuque, o Tiber, toi, gentils, cum flumine sancto.

E. Cum superas lumen non intercepta teneret.

V. Et lacum in alio non intercepta teneret.

E. Quis patris legatos ante evolvere belli?

V. Et necem legatos ante evolvere belli?

E. Tollitur la cœlum classe exortis virisque.

V. Tollitur la cœlum classor, virisque Latini....

E. Consequitur, summo sonitu quatit ungula terras.

V. Quœrupescunt patrem vocis quatit ungula terras.

E. Unus homo nobis cunctando restituit rem.

V. Unus qui nobis cunctando restituit rem.

C'est ce qu'on a appelé tirer de l'or du fusiïer d'Ennius.

Virgile, du reste, a emprunté aussi largement non-seulement à des poètes de second ordre, mais encore à l'une des gloires de la littérature latine, à Lucrèce, ainsi que le prouve la comparaison des vers suivants :

L. Cum primæ aures exaspergit lumine terras.

V. Et jam primæ aures exasperbat lumine terras.

L. Nunc illic, nunc illic, abruptis nubibus ignes.

V. Imaginant abruptis nubibus ignes.

L. Cum stipe ligens

Contulit mirans, simulacraque læce cœcitant.

V. Simulacraque læce cœcitant.

L. Asper, acerba tanta, inausit corpore serpens.

V. Asper, acerba tuens, retro redit.

L'histoire de la littérature moderne offre l'exemple d'emprunts encore plus hardis, faits par le plus grand

poète de l'Angleterre, Shakspeare, à ses contemporains ou à ses dévotiers. Voici quelques faits très-curieux, et peu connus en France, que nous extrayons des *Améliorations littéraires* de D'Israeli, auteur qui mérite toute confiance quand il parle de l'Angleterre.

Le savant critique Malone, auquel sa minutieuse sagacité fit donner le surnom de *Bibliothécaire Felix*, est arrivé au résultat suivant :

Sur six mille quarante-trois vers, mille sept cent soixante et onze ont été écrits par quelque auteur antérieur à Shakspeare; deux mille trois cent soixante-trois ont été refaits, et le reste (soit dix-huit cent quatre-vingt-dix-neuf), appartient à Shakspeare. Malone, qui a donné une édition de ce dernier, a imaginé de distinguer ces différentes espèces de vers dans le texte. Les vers qui ont été empruntés par Shakspeare sont imprimés en caractères ordinaires; ceux qu'il a refaits sont désignés par des virgules renversées, et enfin ceux dont il est l'auteur portent en tête un astérisque. Il est bon de remarquer que le poète a dû mettre encore à contribution un grand nombre d'écrivains dont les productions ont péri.

Nos grands poètes n'offrent point l'exemple d'emprunts aussi hardis, et que peut seul faire excuser le génie de Shakspeare et l'immense parti qu'il a su en tirer.

Racine a peu emprunté. Nous nous bornerons à citer les deux vers qu'il a insérés dans *Phèdre*, et qui sont pris au poème de *Judith*, publié, après la mort de son auteur, mademoiselle de Calages, en 1660, c'est-à-dire dix-sept ans avant la tragédie.

Qu'un soin bien différent l'agite et le dévace,

Il se cherche lui-même et ne se trouve plus.

Bacius fait dire à Phèdre (acte II, scène 7) :

Qu'un soin bien différent me trouble et me dévane,
et à Hippolyte (acte II, scène II) :

Mais comment je me cherche et ne me trouve plus.

Les emprunts de Voltaire sont assez nombreux. L'un des plus frappants est l'imitation du sonnet suivant de Maynard à un favori :

Par vos humeurs l'État est gouverné;
Vos seuls vœux font le calme et l'orage,
Et vous êtes de moi voir confiné,
Lois de la cour, dans mon petit village.
Châtimé, mes desirs sont contents ;
Je trouve beau le désert où j'habite,
Et connais bien qu'il faut céder au temps,
Fuir le grand monde et devenir ermite.
Je suis heureux de vieillir sans emploi,
De me cacher, de vivre tout à moi,
D'avoir dissipé la crainte et l'espérance ;
Et si le Ciel, qui me traite si bien,
Avait pitié de vous et de la France,
Votre bonheur serait égal au mien.

Voici les vers de Voltaire :

Par votre humeur le monde est gouverné;
Vos volontés font le calme et l'orage.
Vous vous êtes de me voir confiné,
Lois de la cour, au fond de mon village;
Mais n'est-ce rien que d'être tout à soi,
D'être sans soins, de vieillir sans emploi,
D'avoir dissipé la crainte et l'espérance ?
Ah ! si le Ciel, qui me traite si bien,
Avait pitié de vous et de la France,
Votre bonheur serait égal au mien !

Les deux premiers vers de la *Henriade* :

Je chante ce héros qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance,

sont pris littéralement à Cassique; seulement Voltaire a remplacé *chance* par *naissance*.

Deffe, qui empruntait toutes les fois qu'il n'imitait pas, a inséré, soit dans ses traductions de Virgile, soit dans ses autres œuvres poétiques, une foule de vers qui ne lui appartenaient pas, et souvent sans autre modification, comme l'a dit Nodder, que ce qu'il en faisait pour les gâter un peu. Ce beau vers de la tragédie de *Monsieur et Guiscard*, par Sautin :

Qu'une nuit paraît longue à la douleur qui veille!

a été changé ainsi dans le poème de *L'Imagination* :

Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille!

L'exemple de Deffe a été suivi par les autres traducteurs des anciens. Saint-Auge, dans sa traduction d'Ovide, a emprunté environ quinze cents vers à Thomas Corneille. Aignan, le traducteur d'Homère, a pris littéralement douze cents vers dans la traduction de Rochefort.

Lorsque des poètes de la force de Saint-Auge et d'Aignan se permettent de pareilles licences, et sans aucune espèce de profit pour le public, on ne peut hésiter un instant à les décrier du nom de plagiaires.

Souvent les vers qui ont fait le plus d'honneur à un poète médiocre ne lui appartiennent pas. Ainsi le vers si connu :

Un frère est un ami donné par la nature,

a été pris par Legrand dans une tragédie de Boudouin, intitulée : *Démétrius*.

Ce qui doit rendre assez sévère envers les emprunteurs, c'est qu'ils ont rarement la franchise de Scarron qui, dans une ode à la duchesse d'Aiguillon, ayant pris deux mauvais vers à Molière, s'empresse d'ajouter :

Ces vers sont loi d'importance,
J'ai fort bien fait de les voler.

Terminons ce chapitre par une anecdote qu'on pourrait bien appliquer à cette multitude de jeunes poètes qui se traînent si péniblement sur les traces de Lamartine ou de Victor Hugo, et auxquels la mémoire tient lieu de talent poétique. Un poète au-dessous du médiocre, Ximénès, finit un jour une de ses tragédies à l'abbé Volenson ; celui-ci, répétant une plaisanterie attribuée à Piron ou à Voltaire, se levait à tout instant pour faire une profonde révérence. « *A qui diable en avez-vous, avec toutes nos salutations ?* lui dit à la fin le poète impatient. — *Encore faut-il être paillard, repartit l'abbé, et saluer les gens de sa connaissance quand ils paissent.* »

DE LA SIMILITUDE D'IDÉES.

Un mathématicien anglais, B. Hoake, a imaginé, au dix-septième siècle, un système bizarre sur la manière dont l'âme perçoit et transmet les idées, et il a cru pouvoir calculer avec une exactitude assez rigoureuse le nombre d'idées dont l'esprit humain est susceptible. Il est arrivé ainsi au chiffre de 5 155 769 000. D'après ce système désespérant, dont nous laissons tou-

tefois la responsabilité à l'auteur, on voit à quel triste rôle la pauvre humanité est réduite depuis des milliers d'années; et ce doit être alors bien peu de temps après la création que l'on commença à dire dans toutes les langues : « Rien de nouveau sous le soleil. »

Quel qu'il en soit, occupons-nous seulement ici des idées littéraires.

Les Grecs et les Latins semblent avoir assez bien pris leur parti de n'avoir à émettre que des idées vieilles et rebattues, du moins leurs plaintes ne sont pas venues jusqu'à nous. Cependant, on dirait qu'à partir du quatrième siècle de notre ère la patience ait commencé à leur échapper. Le célèbre grammairien Juvin, Dama, précepteur de saint Jérôme, entraînait dans de violentes colères lorsqu'il retrouvait chez des écrivains antérieurs des choses qu'il croyait bien lui appartenir en propre. « *Perant illi, s'éciait-il, perant illi qui, ante me, nostra dixerunt.* » Le chevalier d'Acilly, au dix-septième siècle, prenait la chose avec plus de gaieté, et dans quelques épigrammes il a traité assez durement la pauvre antiquité.

Dis-je quelque chose assez belle ?
L'antiquité tout en erreur elle
Prétend l'avoir dit avant moi.
C'est une plaine d'auvent !
Que ne venait-elle après moi ?
J'aurais dit la chose sans elle.

Et ailleurs :

Je n'ai pas fait que d'épigramme,
Que l'antiquité la réclame
Et me dit d'une fière voix :
« Mon ami, c'est la vieille gouine ;

Pour celle-là, tu me la dois, »
 Elle a menti, la bonne femme;
 Ce n'est pas la première fois ¹.

La similitude d'idées a donné lieu quelquefois à des rencontres assez singulières. J'ai souvent eu dire, dit M^{me} de M^{me} à M. Chapelain, que lui et M. d'Audilly avaient fait ce même vers,

D'arbîtres de la paix, de fondeurs de la guerre,

sans savoir qu'il fût de Malherbe. Et dans le moment que je fais cette remarque, j'apprends de M. Furetière que la même chose lui est arrivée. J'ai aussi eu dire souvent à M. Corneille qu'il avait fait dans son *Polyeucte*, au sujet de la Fortune, ces deux vers si célèbres,

Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

sans savoir qu'ils fussent de M. de Vence (Godeau); car ils sont originairement de ce dernier, qui les avait faits dans son ode au cardinal de Richelieu, quinze ans avant que M. Corneille les eût faits dans son *Polyeucte*. Il est assez ordinaire de se rencontrer ainsi dans la pensée et dans l'expression des autres. Porphyre, dans un fragment de son livre *De la Philologie*, rapporté par Eusèbe au chapitre troisième du dixième livre de la *Préparation*:

¹ Citons encore celle-ci, du même auteur :

Si je suis par rencontre une autre bonne pièce,
 L'usage me fait d'en être approuvé
 Que je vis la pièce jusqu'en pays de Grèce.
 Sans le respect de sa vieillesse
 Je dirais qu'elle en a menti.

² *Arch-Soliel*, chap. 126.

évangélique, fait mention d'un certain *Arctas* qui avait fait un traité tout entier de ces sortes de rencontres... Il est, dis-je, assez ordinaire de concevoir ainsi et dans la même pensée et dans la même expression des autres; et particulièrement quand on a vu autrefois cette même pensée et cette même expression comme M. d'Andilly, M. Chapelain et M. Furetière avaient vu sans doute ce vers de Malherbe, et M. Corneille ces deux vers de M. de Vence; car il arrive souvent qu'une chose nous demeure dans l'esprit, et que l'auteur de cette chose s'efface de notre mémoire. Mais ce qui est arrivé à M. de Racan est tout à fait extraordinaire. En l'année 1696, étant en garnison à Colais, âgé de dix-neuf ans, il fit ces quatre vers :

Estime qui rendra la mort épouvantable,
Et la fasse l'horreur de tous les amours;
Quant à moi je la tiens pour le point desirable
Où commencent nos biens et finissent nos maux.

Quelque temps après, étant à Paris, et récitant ces vers comment étant de lui à son ami Brante, son ami lui dit qu'il ne donnait point dans ce panneau; qu'il savait bien que ces vers étaient de Mathieu, et que c'était le premier quatrain de son livre intitulé : *les Tablettes de la vie et de la mort*. M. de Racan, qui n'avait jamais vu ce livre, contesta longtemps et opiniâtrément que Mathieu ne pouvait avoir fait ces vers, et ne se rendit li-dessus que lorsque Brante les lui fit lire dans ce livre de Mathieu, avec le plus grand étonnement du monde. Je ne doute point de cette histoire, étant très-persuadé que M. de Racan, qui me l'a souvent racontée, est un homme très-véritable. Mais je doute fort de ce que dit Leonardo Salvati, qu'un poëte de son temps, qui n'avait jamais vu les sonnets de

cardinal Bembo, en avait fait de tout semblables. »

Ménage raconte ailleurs que lui-même est un jour le chagrin de retrouver dans les poésies de Marot, qu'il n'avait jamais lues, une épigramme latine qu'il avait composée plusieurs années auparavant. Mais cette anecdote, comme celle de Racan, paraît fort suspecte. Les tablettes de Matthieu étaient mises dans les mains de tous les enfants, et nul doute que Racan n'eût lu ou n'eût entendu reciter le quatrain dont il avait cruauté, comme il arrive souvent, perdu pendant longtemps le souvenir. Quant à Ménage, sa mémoire était prodigieuse. Il lui suffisait d'écrire une fois des vers latins pour ne jamais les oublier, et bien certainement son épigramme n'était qu'une reminiscence.

Dans un pareil cas, on doit donc toujours faire une part très-large au rôle que joue la mémoire.

DE L'ANALOGIE DE SUJETS.

« Il n'y a que la rhétorique, » dit H. Cochin, qui puisse jamais supposer que le plan d'un grand ouvrage appartient à qui l'exécute. » Cette pensée est profondément vraie et juste. Tous les hommes qui nous apparaissent à diverses époques dominant le plus leur siècle, ces hommes tiennent à leur génération et aux générations précédentes, non par des fils invisibles, mais par des liens palpables et forts que l'on aperçoit facilement dès qu'on veut s'en donner la peine.

Prenez pour exemple les trois génies les plus originaux qui aient paru depuis la chute de l'empire romain, Dante, Shakespeare et Milton.

M. G. Labitte, dans un article intitulé : *la Divine comédie avant Dante*, s'est occupé de rechercher à quelles sources avait puisé le poète italien, quelles influences il avait subies¹.

L'antiquité a fourni bien peu de choses à Dante, et dans les cas où il les aurait connues, il ne s'est guère servi des visions d'Er l'Arménien, et de Théophraste le Cilicien, racontées, la première par Platon, la seconde par Pline. Il ne s'est évidemment inspiré que des légendes chrétiennes, et c'est à ce dernier point de vue que nous allons l'examiner.

À partir du sixième siècle, les légendes au l'enfer ont révélé aux vivants, deviennent très-fréquentes. Les plus remarquables sont celles du Soldat, de saint Grégoire le Grand, des trois moines orientaux, Théophile, Serge et Hygin, du Northumbrien Brithelm, du bénédictin Wetila, de saint Brendan, d'Alberic et d'un chevalier irlandais, Owen ou Oen. Cette dernière, connue sous le nom de *Purgatoire de saint Patrice*, date du douzième siècle, suivant les Bollandistes. En voici le résumé, d'après Matthieu Paris, qui l'a racontée à l'année 1163. Un chevalier nommé Owen s'enfonce dans la caverne qu'un sixième siècle saint Patrice avait ouverte en Irlande près de Bungal et qui menait à l'autre monde. « Il parvint, dit le chroniqueur anglais, à une plaine longue et large, dont l'étendue en longueur ne pourrait être embrassée par l'œil, bien rempli de dolentes et de misères,

¹ *Revue des Deux-Mondes*, septembre 1872.

Cette plaine était couverte de malheureux des deux sexes et de tout âge, nus et étendus le ventre contre terre. Leurs corps et leurs membres, enfoncés au sol par des clous de fer rougis au feu, étaient torturés d'une manière horrible. De temps en temps, dans les angoisses de la douleur, ils mordaient la terre, ils criaient, ils hurlaient : « Grâce ! grâce ! pitié ! pitié ! » Mais il n'y avait personne qui eût pitié d'eux. Les démons, en outre, couraient sur le dos de ces malheureux et les meurtrissaient à grands coups de foudre... Ils le firent amener le chevalier dans une autre plaine où les supplices étaient conduits sur le dos. Des dragons de feu étaient assis sur leurs poitrines, dans lesquelles ils enfonçaient leurs dents de feu ; d'autres avaient autour du cou, autour des bras, autour du corps, des serpents de feu qui faisaient pénétrer dans leurs veines les dards de leur grande enflammée. Quelques-uns avaient sur la poitrine des crapauds énormes et hideux, qui de leurs gueules difformes fouillaient dans les chairs pour en extraire le cœur... Puis les démons entraînaient le chevalier dans un autre lieu de supplice, où il trouvera une si grande multitude des deux sexes et de tout âge, qu'elle paraissait plus nombreuse que tous les vivants ensemble. » Là les damnés étaient suspendus par des crocs de fer rougis au milieu de flammes de soufre, ou attachés à des roues de feu ou à des broches incandescentes sans cesse arrosées par des métaux fondus. » Ensuite les esprits infernaux le conduisirent sur une montagne élevée et lui montrèrent une immense multitude de malheureux de tout âge et de tout sexe, qui, entièrement nus et courbés sur la pointe des pieds, se tenaient tournés du côté du nord, pâles d'effroi et attendant la mort. Tout à coup s'éleva un violent tourbillon de vent qui les emporta

loup, et le chevalier avec eux, et les loupz au delà de la montagne dans un fleuve froid et féfide, où ils tombèrent en pleurant et en vociférant. Le chevalier, en invoquant le nom du Christ, se retrouva aussitôt sur l'autre rive; alors les démons l'entraînèrent vers le midi, et lui montrèrent une flamme noire sortant d'un puits et exhalant une suffocante odeur de soufre. Cette flamme lançait en l'air des hommes tout nus qui ressemblaient à des étincelles de feu, et quand elle s'affaiblissait, les supplieés retombaient de nouveau dans ce puits ardent. Les démons s'y précipitèrent et y lancèrent Owen avec eux. Plus il descendait profondément, plus l'abîme allait s'agrandissant, plus le supplice devenait atroce. Mais il invoqua enfin le nom de Jésus-Christ, et aussitôt la violence des flammes le loupz en l'air; il retomba et resta quelque temps tout étouffé.¹

Voilà ce que vit Owen dans le lieu des pleurs éternels; quant au séjour des bienheureux, il ne lui fut donné de l'apercevoir que du sommet d'une montagne élevée, puis il revint sur terre, purifié de ses peccés.

« Je ne mets pas en doute, dit M. Labitte, que l'auteur de la *Divine comédie* n'ait connu cette légende; le souvenir s'en retrouve à bien des endroits du poème, et les rapprochements sont trop faciles pour qu'il soit besoin de les indiquer. On a même été plus loin; on a voulu que Dante ait puisé directement son sujet dans le vieux roman de *Guarino et Moschino*, dont la date et l'origine provençale et française sont incertaines, et où se retrouvent tout simplement les principaux détails de la vision d'Owen.

¹ *Grandes épopées de Matthew Peir*, traduites par A. Hallard Broches, Paris, 1848, t. I, p. 337 et suiv.

« L'enfer, dans ce roman, a la forme concentrique que Dante lui a donnée, et Satan y occupe également le fond de l'abîme. Ainsi, avec le temps, avec chaque siècle, le cycle légendaire auquel appartient le *Dénon considéré* s'étend et se diversifie. On le voit grandir jusqu'à Dante, qui absorbe tous ces récits, comme fait un grand fleuve, sans que ses eaux mêmes paraissent grossir et s'augmenter. »

À cette époque, la poésie n'existait plus que dans les chroniques et les hagiographies. C'est donc là qu'il faut rechercher les légendes et les traditions dont Dante a pu s'inspirer. La vision suivante, rapportée par Orderic Vital¹, et que M. Latitte et ceux qui ont traité le même sujet n'ont seulement pas mentionnée, est sans contredit la plus saisissante de toutes celles que nous connaissons. Nous allons en donner quelques passages, non pas dans le but de faire voir que Dante l'aît connue et s'en soit servi, mais uniquement pour montrer quelles étaient, deux siècles avant lui, les rêveries fantastiques qui couraient par le monde.

« Il y avait, dit le chroniqueur, dans un village qu'on appelle Bonnesval, un prêtre nommé Gauthelin. L'an de l'incarnation 1092, au commencement de janvier, ce prêtre alla de nuit visiter un malade. Il revenait seul et se trouvait loin de toute habitation, lorsqu'il entendit un grand bruit comme celui d'une armée considérable. Il voulut se retirer vers quatre neffiers qu'il avait aperçus dans un champ, mais un homme d'une énorme stature, armé d'une grande massue, le devança dans sa course, et levant son arme sur sa tête, lui dit : « Arrête-toi, n'avance pas

¹ *Histoire des ducs de Normandie*, t. VIII.

des arroyos. » Aussitôt le prêtre s'arrêta glacé d'effroi, et, appuyé sur le bâton qu'il portait, resta dans l'immobilité. L'homme armé de la massue se tint auprès de lui, et, sans lui faire de mal, attendit le passage de l'armée.

« Voici bientôt venir une grande troupe de fantassins, emportant sur leur cas et leurs épaulés des montons, des habillemens, des meubles et des ustensiles de toute espèce, comme on a coutume de faire les Indiens. Cependant, tous gémissaient et s'encourageaient à redoubler de vitesse. Le prêtre regardant parut aux plusieurs de ses valets, qui étaient morts récemment, et il les entendit se plaindre des supplices cruels dont à cause de leurs crimes ils éprouvaient les tourmens.

« Ensuite vint une troupe de porte-morts auxquels se réunît à l'instant le géant dont nous avons parlé. Ils étaient chargés d'environ cinquante cercueils, dont chacun était soutenu par deux porteurs.

« A ceux-ci succédaient des femmes dont la multitude parut innombrable au prêtre. Elles étaient montées à cheval sur des selles où étaient enfoncés des clous enflammés. Le vent les soulevait fréquemment à la hauteur d'une coudée, et les faisait retomber aussitôt sur les clous ardents. Mirifiquement tourmentées par les piqûres et les brûlures, elles vociféraient des imprecations, et découvraient publiquement les péchés pour lesquels elles étaient punies.

« Le prêtre regardant dans cette troupe quelques dames nobles, et vit les videts et les malets de plusieurs femmes qui vivaient encore.

« Peu après, il aperçut une troupe nombreuse de clercs et de moines, leurs juges et leurs supérieurs, des évêques et des abbés portant la croise pastorale. Les

cleres et les évêques étaient vêtus de chapes noires; les moines et les abbés, de capuchons de la même couleur. Tous gémissaient et se plaignaient; quelques-uns imploraient Ganchelin par son nom, et le priaient, à cause de leur ancienne amitié, de prier pour eux. Ce prêtre rapporta qu'il avait vu là beaucoup de personnages d'une grande considération, que l'opinion commune croyait placés dans le ciel au milieu des saints.

« À cet épouvantable aspect, tout tremblant et appuyé sur son bâton, il s'attendait à des choses plus épouvantables encore. Il vit ensuite s'avancer une grande armée; on n'y remarquait aucune couleur, si ce n'est le noir et un feu scintillant. Tous ceux qui la composaient étaient montés sur des chevaux gigantesques; ils marchaient armés de toutes pièces comme s'ils avaient volé au combat, et portaient des ensignes noires. Il vit parmi eux Richard et Randoul, fils du comte Gilbert, qui étaient morts depuis peu, ainsi que beaucoup d'autres dont je ne puis déterminer le nombre.

« Ganchelin, après avoir vu passer cette nombreuse troupe de chevaliers, se mit à réfléchir ainsi en lui-même :
« Voilà, sans doute, les gens de Herloquin. J'ai oui dire
« que quelques personnes les avaient vus par là; mais,
« incrédule que j'étais, je me moquais de ces rapports,
« parce que je n'avais jamais eu d'idées certaines de pa-
« reilles choses. Maintenant, je vois réellement les mêmes
« des morts. Toutefois, personne ne me croira quand je
« raconterai ce que j'ai vu; je vais donc me saisir d'un des
« chevaux noirs qui suivent la troupe, je vais le monter
« aussitôt; je le conduirai chez moi, et je le ferai voir à
« mes voisins, pour leur inspirer de la confiance dans mon
« récit. »

e aussitôt il saisit la bride d'un cheval noir; mais celui-ci se débarrassa vigoureusement de la main qui s'emparaît de lui, et s'enfuit vers la troupe des noirs. Le prêtre se tint encore au milieu de la route, et se présentant devant un cheval qui venait à lui, il tendit la main. L'animal s'arrêta pour attendre le prêtre, et soufflant par ses naseaux, il jeta en avant un nuage grand comme un chêne très-élevé. Alors Cauchefin mit le pied gauche à l'étrier, saisit les rênes, et porta la main sur la selle; mais en même temps il sentit sous son pied une chaleur extensive comme un feu ardent, tandis que par la main qui tenait la bride un froid incroyable pénétra jusqu'à ses entrailles.

« Tout à coup quatre horribles chevaliers survinrent, et jetant des cris terribles, profèrent ces paroles : « Pour-
« quoi vous emparez-vous de nos chevaux ? Vous vien-
« drez avec nous. Aucun d'entre nous ne vous a fait de
« mal, tandis que vous entreprenez de nous enlever ce
« qui nous appartient. » Le prêtre, excessivement effrayé,
lâcha le cheval. Trois chevaliers se disposant à le saisir, un
quatrième leur dit : « Lâchez-le, et laissez-moi m'entre-
« tenir avec lui. » Il voulut ensuite charger Guachelin de
divers messages pour sa femme et ses enfants, et sur le
refus du prêtre, il se précipita sur lui et le saisit à la gorge.
Le malheureux ne fut délivré que par l'intercession d'un
autre chevalier, qui se fit reconnaître pour son frère, et,
dans un long entretien, lui parla en termes touchants de
leur enfance.

« Pendant qu'ils causaient, Gascogne remarqua au talon du daim, vers ses éperons, une espèce de grumeau de sang de la forme d'une tête humaine ; tout ébahi, il lui en demanda la raison. — Ce n'est pas du sang, répondit le chevalier, c'est du feu ; et il me paraît d'un poids plus

« grand que si je portais le mont Saint-Michel. Comme
« je me servais d'éperons précieux et fort pointus pour
« arriver plus vite à répandre le sang, j'en porte avec moi
« son un énorme poids à mes talons.... » A ces mots, le
chevalier s'enfuit précipitamment. Toute la semaine, le
poète resta gravement malade; ensuite il vécut près de
quinze années bien portant.

« C'est de sa propre bouche, ajoute Orderic Vital, que
j'ai appris ce que je viens d'écrire, et beaucoup d'autres
choses que j'ai mises en ordre; j'ai vu aussi sa figure
mentrie par l'attachement de l'effrayable chevalier ¹. »

Ce n'est point seulement dans les chroniques ² ni dans
les biographies des saints que se manifeste, à chaque in-
stant, ce besoin insatiable de parler des choses de l'autre
monde, et cette inquiétude de l'autre vie qui, au moyen
âge, agitaient tous les esprits. Le paradis, l'enfer, le pur-
gatoire étaient les sujets favoris des peintres et des
sculpteurs, comme le témoignent aussi les églises qui da-
tent de cette époque. Puis viennent les représentations
théâtrales, les mystères, où la mort, Satan et l'enfer
jouaient un si grand rôle. Telle fut la Ece donnée à Flo-
rence en 1504, quelques années avant la publication du
poème de Dante.

« Les habitants du bourg de San Prinsio, dit Villari,
envoyèrent un héraut proclamer, dans toutes les rues,
que quiconque voudrait savoir des nouvelles de l'autre
monde, devait se rendre, le premier de mai, sur le pont

¹ Voici deux romans écrits, pour les passages qui sont d'écrits par
abrégiés, de la traduction insérée dans la *Collection de Mémoires* publiée
par M. Guizot, tome XXVIII, p. 324 et suiv.

² On peut encore consulter les visions de la mère de Gilles de No-
garet, rapportées dans la *Vie de ce dernier*, liv. I, ch. 48.

de la Garais ou sur les bords de l'Arno. Ils avaient préparé sur la rivière des barques surmontées d'échellands, qu'ils avaient accommodées à la ressemblance et figure de l'enfer, avec des feux, des supplices et des martyres. Il y avait des hommes, déguisés en démons, qui faisaient horreur à voir; d'autres entièrement nus semblaient des âmes exposées à divers tourmens, au milieu de cris horribles, de sifflemens et de tempêtes. Le tout ensemble formait un spectacle odieux et épouvantable. Comme cependant, pour la nouveauté de ce divertissement, une multitude de citoyens s'y était rassemblée, le pont, qui était alors de bois, étant surchargé de cette foule prodigieuse, s'ébranla avec ceux qu'il portait; un grand nombre d'entre eux furent tués dans la chute au se noyèrent dans l'Arno; beaucoup d'autres furent blessés, et ce qui avait été annoncé par plaisanterie, se changea en réalité : plusieurs allèrent savoir des nouvelles de l'autre monde¹. »

On voit donc, d'après ce qui précède, qu'il est fort inutile d'aller chercher, comme on l'a fait si longtemps, l'origine de la *Dante* considée dans le Tarento de Brunetto Latini, précepteur de Dante, et auquel celui-ci n'a pu certainement emprunter que des détails tout à fait secondaires.

Passons maintenant à Shakspeare, sur lequel nous empruntons les détails qui suivent à D'Israeli (*Anecdotes of literature*).

Les travaux de la critique moderne, en laissant au poète anglais toute la gloire dont la postérité s'est plu à l'entourer, nous ont donné de singuliers renseignements

¹ J. Villon, liv. VIII, ch. 76.

sur la manière dont il s'appropriait, sans aucune espèce de scrupule, tout ce qui lui paraissait bon à prendre dans les œuvres de ses devanciers. Aussi quelques écrivains ont porté l'accusation de plagiat contre un auteur dans lequel ils pouvaient à peine découvrir un sujet qui lui appartenait en propre.

Shakspeare n'eut, à son début dans la carrière dramatique, d'autre soin que celui de retoucher et de refondre les pièces grossières de ses contemporains. On a conservé un curieux passage d'un certain Robert Greene, qui, auteur dramatique lui-même, se plaignait des plagiat continuels du grand poète, à peine connu; il l'appelle un *Jean Facétieux*, et lui reproche de s'approprier les compositions dramatiques de Harlowe, Lodge et Perle, compositions auxquelles Shakspeare mettait son nom. Ceci jette un grand jour sur la manière dont ce dernier fut conduit à emprunter à ses devanciers, ou aux auteurs qui vivaient de son temps, les sujets qu'il croyait propres à émouvoir le public. Quelques-unes de ces pièces, données d'abord comme simplement relisées par lui, furent plus tard mises sous son nom, par suite de la fraude des libraires; Howc en a inséré, dans son édition, sept qui sont maintenant rejetées par les meilleurs critiques, quoique Shakspeare paraisse en avoir retouché certains endroits.

Farrar fut le premier à reconnaître qu'un certain nombre des drames de Shakspeare n'avaient pas été écrits originalement par lui. Stevens publia ensuite six anciennes pièces, dont le poète avait emprunté le plan; mais les travaux ultérieurs de la critique se réduisirent à constater les emprunts, sans remettre au jour les grossières ébauches que le père du théâtre anglais avait su transformer en créations poétiques et grandioses.

Ainsi l'original de son *Fahstaff* se retrouve dans une vieille pièce, *the John Oldcastle*. Le *Winter's tale* est emprunté au *Demetrius and Palæmia* de Greene; la pièce *As You Like It*, à la *Rosalinde* de Lodge. La seconde et la troisième partie de *Henri VI* ne sont qu'une refaite de plusieurs drames, dont Malone a pu retrouver les sujets originaux.

Shakspeare, en outre, a dû mettre à contribution beaucoup d'auteurs, dont les productions sont perdues. On remarque, d'ailleurs, combien le grand poète se laisse voir dans ce choix fait au milieu de tant d'œuvres informes; tantôt il s'approprie en entier ce qui lui paraît marqué au cachet de son génie; tantôt il donne les développements nécessaires à quelque scène heureuse, mais trop concise; d'autres fois aussi il supprime les longueurs d'une tirade impuissante, et sait les réduire à de justes proportions. Ainsi le discours de la reine Marguerite (troisième partie de *Henri VI*) n'avait que douze vers dans la pièce à laquelle Shakspeare l'a emprunté; mais, s'emparant d'une belle métaphore, le poète l'allongea de vingt-huit vers, où la beauté des images le disputa à la noblesse de la poésie.

Nous citons encore la fameuse scène dans laquelle on apporte devant les spectateurs le cadavre du duc de Gloucester, et celle de l'agonie du cardinal Beaufort: elles sont toutes deux tirées de deux anciennes pièces: *Le roi Jean* et la *Batte des deux maisons*. Ce dernier drame, retouché antérieurement pour la scène par Shakspeare, fut publié sous son nom par quelques spéculateurs, *as newly corrected and enlarged, by W. Shakspeare*, quoique la copie qu'ils publiaient ne fût qu'une réimpression de l'œuvre primitive.

Nous terminerons en faisant remarquer que Shak-

poète cherchait fort peu la gloire en retouchant ou en écrivant ainsi de vieilles pièces pour son théâtre. Dans sa dédicace du poème de *Vénus et Adonis*, publié en 1583, il appelle cette petite production le *premier fils* de son imagination. L'assertion est singulière pour un homme qui avait déjà beaucoup écrit; elle semble prouver que le poète, qui avait déjà publié cinq ou six pièces, ne se reconnaissait aucun droit à en réclamer la conception première.

Venons enfin à Milton.

Dès les premiers temps du christianisme, la création du monde, le paradis terrestre, la chute d'Adam et d'Ève furent célébrés par les poètes. Au cinquième siècle, Dracontius avait composé un *Hexameron*¹, pour lequel il fut réprimandé, parce qu'il avait oublié de chanter le septième jour, où Dieu s'était reposé. Au siècle suivant, Avitus, archevêque de Vienne, chantait la création, la chute d'Adam et le déluge, et Caedmon, moine scotte, composait, dans sa langue nationale, un grand poème sur la création. Ce poème, assez célèbre du sixième au douzième siècle, tomba ensuite dans l'oubli jusqu'au milieu du dix-septième, époque à laquelle le célèbre F. Junius, qui s'occupait de l'étude des langues gothiques, s'en procura un manuscrit, et le fit imprimer à Amsterdam, en 1655, sans note et sans traduction. D'Archi a comparé, versua pro verbo, le texte saxon aux vers du poète anglais. Il a découvert entre eux les ressemblances les plus frappantes, et d'autant plus singulières qu'on ne sait comment les expliquer; car Milton, qui était devenu aveugle dès 1654, c'est-à-dire un an

¹ Cet ouvrage est inséré dans le tome VIII de la *Bibliothèque des Pères*.

avant la publication de *Jurieu*, et quatre ans avant de commencer son poème, ne sut jamais le saxon. On ne peut en outre attribuer à l'étude d'une même source les coïncidences d'idées et de mots qui se présentent très-fréquemment dans les deux auteurs; car le début des deux poèmes repose sur une tradition dont il n'est pas question dans la Bible. Il se pourrait peut-être que Caedmon et Milton se fussent servis de quelque légende du Talmud.

A des époques plus rapprochées ou même contemporaines de Milton, le même sujet fut traité un très-grand nombre de fois, et nul doute que le poète anglais n'en ait profité. Ainsi le mystère français, la Conception, dont les frères Parfaict ont donné une analyse dans leur histoire de notre théâtre, offre des ressemblances remarquables avec quelques passages du *Paradis*, auquel il est bien supérieur. Milton semble avoir tout simplement traduit le discours de Lucifer à ses sujets.

Le poète macaronique Folengo, dont nous avons déjà parlé, finait représenter à Pésaro, dans la première moitié du seizième siècle, des espèces de drames où étaient mis en action, avec une grande pompe de spectacle, la création du monde, le combat des bons et des mauvais anges, le paradis terrestre, la chute de l'homme, etc.

En 1600, Étienne de Valrasene publia à Venise, in-4, *L'Angeloida*, épopée en trois chants sur le combat des bons et des mauvais anges ¹. Milton a emprunté plusieurs détails à cette composition, et entre autres la malheureuse idée de faire intervenir l'artillerie dans la bataille céleste.

Les trois premiers poèmes religieux, *Noël*, *Messe*, *Da-*

¹ On connaît encore sur le même sujet un poème latin sans titre de Frid. Teulman, mort en 1619.

enfer et Goliat, de Michel Drayton, 1629, in-4, ont encore beaucoup servi à Milton, ainsi peut-être que le poème laïc de Lucrèce, de *Anglorum populi*, Venise, 1642, in-8, et les drames *Lucifer*, *Samson* et *Adam*, du célèbre poète hollandais Vondel. Enfin, dans un voyage en Italie, l'auteur du *Paradis perdu* assista à une représentation de *L'Adamo d'Andrini*, mystère en cinq actes et en vers libres, mêlé de chœurs et de chants, Milan, 1613 et 1617 in-4¹. Dans cette mousaine pièce, les principaux interlocuteurs sont le Père éternel, Adam, Ève, l'archange Michel et des chœurs de séraphins, de chérubins, d'anges et d'archanges, Lucifer, Satan, Belzebuth et des chœurs d'esprits ignés, aériens, aquatiques, infernaux. Les sept péchés mortels, le monde, la chair, la faim, la vaine gloire et le serpent y figurent également. De plus, la deuxième scène du premier acte est un monologue de Lucifer apercevant la lumière du jour, et le mouvement et les pensées de ce monologue rappellent de loin la sublime apostrophe au soleil².

Tous les faits que nous venons d'énumérer semblent donc prouver irrécusablement qu'il en est des grandes créations poétiques comme des inventions en tout genre; l'homme destiné à y attacher son nom ne peut, comme

¹ Les exemplaires de cet ouvrage sont devenus très-rare sur le continent, parce que les Anglais les ont presque tous occupés.

² Au dix-huitième siècle, G. Landry, critique français, l'acharné, tel on voit poindre, à cultiver la gloire de Milton, et pour lui voler et tout avoir d'ingratitude, il osa imiter dans deux ouvrages, comme dans la *Servant*, pour l'âme de Milton (1734, in-8), et dans *L'Adamo enu*, de Grotius, des vers qui ne s'y trouvent pas, et qu'il prétendit avoir volés des copies par Milton. On trouve maintenant des rapprochements, au lieu dans le *Declarer autorem auctorem Miltoni Jura poetarum*, 1735, in-8.

nous l'avons déjà dit plus haut, quelle que soit l'originalité de son œuvre, s'affranchir des liens puissants qui l'enchaînent, non-seulement à son siècle, mais aux siècles antérieurs. Notre littérature fournir aussi plus d'un exemple de la vérité de cette assertion.

Longtemps avant Corneille (en 1586), Pierre de Lauden avait fait jouer une tragédie des *Moraces*, en cinq actes et en vers. *Le Festin de Pierre*, de Derimon, précède de vingt-six ans la pièce de Molière. On trouve, avant Racine, une tragédie d'*Eurher*, avec des chœurs par Matthieu, Lyon, 1583, in-12, une tragédie d'*Agrippine*, de May, publiée en 1619, et enfin une *Atahua*, jouée en 1638, chez les jésuites à Clermont. Nous sommes loin pourtant de prétendre que Corneille, Molière et Racine aient emprunté l'idée de leurs chefs-d'œuvre à des pièces tombées justement dans l'oubli, et que peut-être même ils ne connaissent pas.

L'auteur de la tragédie de *Eurides*, jouée en 1643 avec tant de succès à l'Odéon, ne se doutait guère probablement que son sujet avait été traité plusieurs fois, et entre autres qu'une pièce, ayant le même titre, avait été représentée, devant Charles IX à Gaillon, en 1566.

On connaît plusieurs *Hécubés* avant le poème de Voltaire; entre autres celle de Garnier, publiée à Paris en 1584, l'*Hécubée* de Guillet, poème latin en douze chants, aujourd'hui perdu, et l'*Eurico* de J. Mainignat, Venise, 1623, in-8. Voltaire a emprunté diverses choses à ce dernier ouvrage, qui est excessivement rare, et sur lequel Villotou a inséré une notice très-curieuse dans le *Mégaris encyclopédique* *.

* 2^e année, tome I, p. 316. On connaît encore de Guillot, auteur du même siècle, la *Écluse d'Argenteuil*, poème dont Rameau IV est le héros.

Si nous voulions nous occuper des ouvrages de second ordre, nous pourrions dresser une longue liste d'ouvrages composés, sur le même sujet, à des époques très-différentes, et par des auteurs de diverses nations. Que de poèmes sur les jardins, le café, la conversation, avant les ouvrages de Rapin et de Beffle! Que de voyages dans les airs, avant ceux de Cyrano de Bergerac et de Swift. Il n'est pas, jusqu'à l'immortel *Traité de la civilité puérile et honnête*, qui n'ait son prototype dans un ouvrage de Mathurin Cordier, publié au seizième siècle ¹.

Si les grands poètes sont fort excusables de s'être occupés, à leur gloire et à notre avantage, de sujets traités avant eux, on ne peut que livrer au ridicule les écrivains qui, trouvant defectueux et pleins d'imperfections certains chefs-d'œuvre littéraires, n'ont pas reculé devant la tâche de les rebâter entièrement. Sainte-Foix a refait l'*Épiphénie* de Racine, dont la *Pièce* fut arrangée en trois actes par le fécond et malencontreux Cailières ². Madame du Boccage, peu contente du poème de Milton, composa un nouveau *Paradis perdu*, sur lequel Antoine Yart fit cette jolie épigramme :

Sur cet écrit, charmante du Boccage,
Veux-tu savoir quel est mon sentiment?
Je compte pour perdu, en lisant ton ouvrage,
Le paradis, mon temps, ta peine et mon argent.

¹ Voy. *Mélanges tirés d'une grande bibliothèque*, vol. P, p. 475.

² Racine fit, sous le nom de Cailières, la comédie satirique, que nous ne donnerons pas comme un modèle de bon goût.

Avant qu'il m'ait accordé tout ce triste choix,
Son vers à mon premier serment de m'achoir.

Calhena, malgré l'enthousiasme qu'il affectait pour Molière, refit en cinq actes le *Dépit amoureux*; ainsi, comme il portait, enclashée dans une loge, une dent qu'il prétendait venir de Molière, les plébeux disaient que cette dent était contre lui.

Voltaire, dont la *Méropide* avait été défigurée complètement par un nommé Aillard, a refait quelques pièces de Crébillon, que ses ennemis et ses envieux lui opposaient toujours. Il est inutile de dire qu'il s'y est presque toujours montré supérieur à son rival.

DU PLAGIAT PROPREMENT DIT.

Les plus grands écrivains de l'antiquité n'ont pas été à l'abri des accusations de plagiat. Un auteur livonnien, cité par Porphyre, avait composé un traité où il accusait Hérodote d'avoir emprunté des morceaux entiers de la description de l'Égypte par Hécatee. Un certain philosophe d'Alexandrie et un grammairien nommé Latinius avaient composé des traités, le premier sur les plagiate de Sophocle, le second sur ceux de Ménandre.

Eschine, au rapport de Diogène Laërce, s'attribua des Dialogues dont il n'était pas l'auteur; Bédore de Sicile, suivant Saumaise, a copié des morceaux entiers d'Agatharchides, Euripide, Tit-Live, Salluste, ont été aussi en butte à de semblables reproches.

Au moyen âge on a quelques exemples de plagiat, surtout parmi les chroniqueurs, qui, favorisés par l'ignorance de leur siècle, semblent ne s'être fait aucun scrupule

pole de piller leurs devanciers. Ainsi Mathieu de Westminster a pillé Mathieu Paris, qui, à son tour, a copié l'ouvrage de Roger, prieur de Wendover. Villani a copié Malispina sans le citer.

Ralph ou Ranulph Higden, auteur du *Polychronicon*¹, résumé encyclopédique des connaissances au quatorzième siècle, n'a fait, comme on l'a reconnu plus tard, que retoucher le *Polygraphon temporum* d'un autre moine, nommé Roger.

Quant aux ouvrages littéraires proprement dits, le plagiat était plus difficile, et assez sévèrement puni quand il était découvert, s'il faut toutefois s'en rapporter au fait suivant, raconté par J. de Netrodame, dans son *Histoire des plus célèbres et anciens poètes provençaux*. — Un troubadour, Albertet de Sisteron, comédié de sa dame, mourut de douleur à Tarascon, et il bailla ses chansons à un sien ami et familier, nommé Peyre de Valheras, ou de Valéras, pour en faire un présent à la marquise de Mallespina; et au lieu de ce faire, il les vendit à Fabre d'Ures, poète lyrique, se faisant voir qu'il les avait dictées et composées; mais ayant été reconnu par plusieurs autres hommes, au rapport qu'en fit leffi de Valéras, le Fabre d'Ures fut pris et fustigé pour avoir injustement usurpé le labeur et œuvres de ce poète tant renommé, suivant la loi des empereurs. « Cette loi des empereurs, comme l'observe fort bien C. Nodier, est grandement tombée en désuétude ».

* Les lettres initiales de chaque chapitre forment une phrase dont le sens est que Ralph, moine de Chicester, est auteur de l'ouvrage. Voy. dans les *Annuaire et littérature*, de M. Raoul, le chap. *First sources of modern history*.

¹ *Quæstiones de litteratura ægypti*, 1828, in-4, p. 14.

Lorsqu'au quatorzième siècle l'étude de l'antiquité eut repris faveur, les auteurs grecs et latins, dont il ne restait quelquefois qu'un seul manuscrit, offrirent beau jeu aux plagiaires; aussi a-t-on élevé, contre quelques philologues de cette époque, des accusations qu'il est assez difficile d'apprécier aujourd'hui.

Léonard Bruni d'Arezzo, plus connu sous le nom de Léonard Arétin, composa en latin une histoire des Goths en quatre livres, au moyen de l'ouvrage grec de Procope, dont il avait trouvé un manuscrit, et qu'il ne fit guère que traduire, puis donna cet ouvrage comme de lui, sans nommer une seule fois l'historien byzantin. Mais après sa mort, arrivée en 1445, la découverte d'un second manuscrit grec fit reconnaître la fraude.

Perotti, archevêque de Montedorio (mort en 1469), essaya de s'approprier quelques fables de Pline. Du moins, c'est ce qu'on peut conjecturer d'un manuscrit autographe de ce prélat, où, parmi les fables latines de sa composition, il a inséré textuellement plusieurs pièces de l'auteur latin.

F. Alegrete, Vénitien (mort en 1527), est accusé d'avoir détruit un manuscrit unique du traité de Glorio de Gebron, après en avoir adapté les plus beaux endroits à l'un de ses propres ouvrages.

Machiavel s'y est pris plus adroitement dans un cas semblable: ayant en manuscrit les *Apophthegmes* des anciens de Plutarque, il choisit ceux qui lui plaisaient le plus, et les mit dans la bouche de son héros Castruccio Castracani.

Barbosa, évêque d'Ugenta, en 1640, a publié, parmi ses œuvres, un traité de *Officio episcopi*, qu'il s'était procuré d'une manière assez singulière. Un de ses do-

médiques, revenant de marché, lui en avait apporté une feuille servant d'enveloppe à un poison, et il s'était empressé d'aller acheter le reste du manuscrit.

Plus tard, les auteurs qui cultivèrent la poésie grecque ou latine ne se firent aucun scrupule de piller les anciens. Les poésies de Gilles Ménage, entre autres, ne sont guère que des centons tirés des écrits anciens ou modernes ¹, ce qui lui attira une sanglante épigramme en, faisant allusion au nom latin de manduciselle de Laverne (Laverna), qu'il avait souvent chantée, on ne s'étonnait pas qu'il eût pris pour muse la déesse des Volens.

Lesbia nulla tibi, nulla est tibi dicta Catena;
Corinne laudatur Lesbia nulla tuo;
Sed cum doctorum conspectus serena rotas,
Nil curas si sit curis Laverna tibi.

Nous ne prétendons pas donner ici une liste complète des plagats commis depuis le seizième siècle, nous voulons seulement énumérer les plus frappants parmi les ouvrages de littérature proprement dite et d'érudition.

Le dialogue drôlé *Savape* (1582, in-8) du satiriste italien Louis Bonetochi est pris tout entier dans les *Marmi*, ouvrage de J.-F. Bion, imprimé dix ans auparavant. Nous avons tort de dire tout entier, car le

¹ On sait que Malherbe, dans les *Poésies diverses*, l'a mis en scène sous le nom de Yalrus, lequel il fait dire par Triacole :

Va, va restituer tous les hameaux perdus
Que nous avons sur les les Grecs et les Latins.

Savape préparé, lorsqu'il meurt, au livre sur l'imitation et le larcin des poètes. Nous aurions été curieux de voir comment il aurait traité un sujet où il ne pouvait guère être impartial.

plagiaire y lança trois violentes invectives contre sa victime, et, dans l'une d'elles, il lui reproduit effrontément ses plagiais. Ce procédé était assez lâche, mais, ce qui le fut encore plus, c'est que Daul, qui avait volé quelques années auparavant, à Sebastiano Manlio, une traduction des lettres de Sénèque, n'osa réclamer, et se tint pour injurié, pillé et content.

Caristano Martinaz, poète latin, mort en 1557, avait composé huit tragédies latines, deux comédies, et d'autres pièces, publiées en 1556, in-8. Ce recueil, étant devenu excessivement rare, engagea, en 1734, un inconnu à le faire réimprimer sous son nom, en y joignant d'autres pièces de vers tombées dans l'oubli. Mais le plagiaire connaît l'impudence d'en envoyer un exemplaire au savant J.-A. Volpi, professeur à Padoue, qui découvrit aussitôt l'imposture, et se hâta de la démasquer.

Ce genre de plagiat, le plus effronté de tous, a été souvent répété, et l'on trouve même des saints parmi ceux qui s'en sont rendus coupables. Ainsi Ignaçe de Loyola est accusé d'avoir copié littéralement des *Exercices spirituels* qui avaient pour auteur Cisneros, abbé de Montserrat, mort en 1508.

« *Buccony*, dit Voltaire, fit les *Voyages de Cyrus* parés que son oncle (Fénelon) avait fait voyager Télémaque. Il n'y a jusque-là que de l'imitation. Dans ces voyages, il copie les phrases, les raisonnements d'un ancien auteur anglais, qui introduit un jeune solitaire diséquant sa chèvre morte, et remontant à Dieu par sa chèvre. Cela ressemble beaucoup à un plagiat. Mais, en conduisant Cyrus en Égypte, il se sert, pour décrire ce pays singulier, des mêmes expressions employées par Bessuet; il le copie mot pour mot sans le citer. Voilà un plagiat dans

toutes les formes. L'un de mes amis le lui reprochait un jour; Bannay lui répondit « qu'on pouvait se rencontrer, « et qu'il n'était pas étonnant qu'il pensât comme Fénelon, et qu'il s'exprimât comme Bossuet. » Cela s'appelle être *par convenance* un Écroulé.

« Le plus singulier de tous les plagats, continue Voltaire, est peut-être celui du P. Barre, auteur d'une grande histoire d'Allemagne en dix volumes. On venait d'imprimer l'Histoire de Charles XII, et il en prit plus de deux cents pages, qu'il inséra dans son ouvrage. Il fait dire à un duc de Lorraine précisément ce que Charles XII a dit. Il attribue à l'empereur Aurould ce qui est arrivé au monarque suédois. Il dit de l'empereur Rodolphe ce qu'on avait dit du roi Stanislas. Valdémar, roi de Danemark, fait et dit précisément les mêmes choses que Charles à Bender, etc., etc., etc. Le plaisir de l'affaire est qu'un journaliste, voyant cette prodigieuse ressemblance entre ces deux ouvrages, ne manqua pas d'imputer le plagiat à l'auteur de l'Histoire de Charles XII, qui pourtant avait écrit vingt ans avant le P. Barre*.

Servant, avocat général au parlement de Grenoble, avait, à la rentrée du parlement de cette ville, prononcé un *Discours sur les mesures* (1769, in-8). Bacon-Tacon fit imprimer comme de lui, avec quelques légères changements, le même ouvrage sous le même titre, 1795, in-12.

Un certain Cadot fit réimprimer à Paris, en 1757, sous son nom, en y changeant seulement une vingtaine de vers, le poème sur la Conservation, de Jarvier, publié, en 1741, à Autun.

L'une des premières traductions du littérateur anglais

* *Dictionnaire géographique*, article Plagiat.

MacKenzie, mort en 1831, avait pour titre *l'Homme marié*, et obtint un très-grand succès. Un jeune ecclésiastique de Bath, nommé Eccles, voulut profiter de ce que le nom de l'auteur était encore peu connu pour s'attribuer cet ouvrage. Il le copia tout entier de sa main, fit des ratures, des corrections, etc., sur sa copie, et s'en prétendit l'auteur, avec tant de témérité et d'une manière si plausible, que les éditeurs de MacKenzie se virent obligés de réclamer, devant les tribunaux, contre cette fraude audacieuse.

Tal écervain, peut-être, n'a poussé plus loin le brigandage littéraire que madame de Genlis. Elle eut, à ce sujet, en 1820, un procès déplorable avec le libraire Baret, éditeur de la collection des *Manuscrits*. Elle s'était engagée, moyennant 400 francs, à composer pour lui un *Manuel encyclopédique de l'enfance*. On allait imprimer le manuscrit, qui avait été payé, lorsqu'on s'aperçut qu'il était la copie exacte d'un livre du même genre, publié, en 1820, par M. Moschin. Il fallut un jugement pour que le libraire obtint la restitution de son argent.

Enfin, tout le monde se rappelle qu'en 1844, le *National* apprit au public qu'un feuilleton inséré dans le *Preneur* n'était que la reproduction exacte d'un roman publié vingt ans auparavant. Il en résulta un procès intenté par la *Preneur* à son collaborateur.

Si des plagiaires ont été assez hardis pour s'emparer d'ouvrages entiers qui ne leur appartenaient pas, il y en eu d'autres dont l'ambition fut plus limitée, et qui se contentèrent de s'approprier quelques poèmes poétiques. Ginguéné raconte qu'il composa sa meilleure pièce de vers, la *Confession de Zulme*, au fond de la Bretagne, à vingt ans; que, quatre ans après, en 1772, il vint à Paris,

et la communiqua à Rochefort. Celui-ci la lut dans diverses sociétés où elle fut fort applaudie, et la fit auss copier : si bien que cette pièce, dont l'auteur était alors complètement inconnu, fut revendiquée par plusieurs personnes, tandis que d'autres, comme le duc de Nemours, se la faisaient attribuer dans plusieurs recueils. Ginguene fut toutes les poines du monde à s'en faire reconnaître¹ pour le véritable auteur.

En 1836, on a réimprimé à Paris, imprimerie de Belle, 16 pages in-8, une pièce intitulée : *Saint Thomas* et précédée d'un envoi où un M. G. Lajarry la donne pour une révélation émanée de ses loisirs². Or, cette pièce est d'Andrieux, qui l'a publiée chez Babin, en 1802, après la mort de mademoiselle Chameroy. Des cent soixante-dix vers d'Andrieux, un seul a été changé : au lieu de : *Forêt, Miller, Delille et autres*, on lit : *Tayffoué, Forêt et autres*³.

Les plagiaires n'ont pas plus manqué aux ouvrages d'érudition qu'aux ouvrages littéraires. En voici quelques exemples.

¹ Quelque temps après la bataille d'Waterloo, Napoléon se livra à la lecture, y compris une ode à la grande armée, dont le poète l'impressionna vivement. Cette ode était signée Lefebvre. L'empereur se immédiatement expliqua à Lefebvre-Desnoy un brevet de poète. Mais on ne tarda pas à découvrir qu'il s'agissait, non pas du chantre du *Vain, guer*, mais bien de Pierre Lefebvre, poète basque de vingt ans, qui composa plus tard la trilogie de Marie Stuart. La pensée lui vint alors à ce dernier, un grand dépitement de son homonyme.

² Voy. *Journal des auteurs*, avril 1836, p. 254.

³ On peut encore rassembler les titres de Th. Corbier, d'Alphonse, de Solbert, etc. et les articles Mouton, Pichonnet, Demars, Carrière, Mouton, Mouton de la Propagande Michaud. Les quatre derniers appartenant au septième.

La traduction de la *Polygraphie* de Trithème, par Colange, 1550, in-4, fut publiée de nouveau en 1620, à Embden, en français et dans le même format, par un Frison nommé Dominique de Bottinga, qui y mit son nom, et osa parler, dans la préface, des longues veilles que ce travail lui avait coûtées, sans faire la moindre mention de l'auteur ou du traducteur.

Pellier ou P. du Pelloi, gentilhomme breton, publia, en son propre nom, un ouvrage de Lucinge, intitulé : *Histoire de l'origine, progrès et déclin de l'empire des Turcs*, 1614, in-8. L'auteur, qui n'était point mort, comme le croyait Pellier, et se trouvait alors à Paris, attaquait le contrefacteur en justice, et obtint à grand peine la restitution de sa propriété.

Le *Traité des plus brèves bibliothèques* de Le Gelliois a été inséré presque en entier par Liniers, dans l'*Idée générale des études*, que celui-ci publia sous le nom de Chevigny, 1713, in-12, et, plus tard, dans la *Science de l'homme de cour*.

Au dernier siècle, la dissertation de Longuerue sur les *Antiquités des Chaldéens et des Egyptiens* fut pillée presque mot à mot par H. Simon. Ce plagiat fut relevé par Thoyrnard, qui publia : *Pléiades littéraires, ou Remues-blances de deux auteurs*, 1765, in-8.

Leleuvre de Villebeune, helléniste fort médiocre de la fin du dix-huitième siècle, renouvela, dans son édition d'Athènes, le procédé que Doménichetti avait employé à l'égard de Diodé ; il copia six mille deux cents notes de Casaubon, et, non content de cela, il se laissa aller à injurier le savant bibliothécaire de Henri IV.

Un homme qui, malgré sa profonde ignorance, était parvenu à se faire, au commencement de ce siècle, une

grande réputation comme orientaliste, Langlès, s'est signalé par ses impudents plagats. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, soit comme auteur, soit comme éditeur, qualifiés, a dit un biographe, qu'il ne distinguait pas scrupuleusement sur les frontispices, nous ne parlerons que du *Voyage d'Abdoul-Rizak*, qu'il portait avoir traduit du persan. « On l'a cru longtemps ; et les orientalistes mêmes regardaient cet ouvrage, qui ne forme que la moitié d'un volume, comme l'unique essai de ses connaissances en langues orientales. L'illusion a été détruite, en 1812, par une découverte de M. Audiffret. Il est bien constaté aujourd'hui que le *Voyage d'Abdoul-Rizak* a été pris en entier dans la traduction française faite par Galland, d'une histoire de Chah-Bokh et autres descendants de Tamerlan, par le même Abdoul-Rizak, traduction dont il existe deux exemplaires manuscrits à la Bibliothèque du roi. Il est pénible de déclarer que le prétendu traducteur a publié, comme son propre ouvrage, celui de Galland, et que, pour faire disparaître les traces du plagiat, il a soustrait de l'un des exemplaires les cahiers qui contenaient les passages relatifs au voyage de l'auteur persan, sans se rappeler qu'il existait un autre exemplaire, sur lequel il avait marqué, par des crochets, les mêmes paragraphes. Par suite de cette découverte, on reconnut aussi que Langlès avait pris déjà dans la traduction de Galland un ouvrage tout moins exigeant qu'in-suffisant, et publié en 1788, in-8, sous ce titre : *Ambassadeur réciproques d'un roi des Indes, de la Perse, et d'un empereur de la Chine* ¹. »

¹ Voy. *Biographie des Contemporains, de France*, tome III, article LUCAS. Le supplément de la *Biographie Michaud* mentionne aussi quelques exemples de plagiat. Ainsi il est dit (voir Lucas) que LÉVESQUE

On voit, d'après tout ce que nous venons de dire, que le vol a rarement réussi aux plagiaires. Bayle leur applique ces paroles où Jérémie compare les gens devenus riches injustement à la perdrix qui couve ce qu'elle n'a point perdu¹. « Les interprètes disent là-dessus, ajoute-t-il, que la perdrix dérobe les œufs des autres oiseaux, et qu'elle les couve, mais que les petits qu'elle fait éclore ne la reconnaissent point pour leur mère, et qu'ils la quittent et vont trouver l'oiseau qui avait perdu ces œufs. Voilà le sort ordinaire des écrivains plagiaires. Ils méconnaissent ce qu'ils n'ont point vu, ils enlèvent les enfans d'autrui, ils se font une famille d'usurpation; mais ces enfants enlevés sont comme les autres richesses mal acquises, mal parvenues, mal dilaturées; ils prennent les aînés et s'enrichissent chez leur véritable père. Un auteur volé réclame son bien, et, si la mort l'en empêche, un fils, un parent, un ami, fait valoir ses droits. Un homme même qui ne sera pas de ses amis lui rendra ce bon office, afin de se faire honneur de la découverte du vol, ou afin de couvrir de confusion le plagiaire. Ce que l'amour de l'équité n'inspirerait pas, la vanité, la malignité, le désir de la vengeance le suggéreront. Et ainsi, tôt ou tard, les productions enlevées abandonnent le voleur. Notez qu'il y a des plagiaires qui n'ontent pas en tout la perdrix : ils ne prennent pas la peine de couvrir; ils prennent les pensées et les paroles d'autrui toutes formées. »

de Bayle la volerie dénoncée par l'auteur d'une des quatre premières lettres de Bayle à La Motte, dont le manuscrit existe dans la bibliothèque que de Brins a achetée; et que Diderot nous a volé à Bayle (noter ce mot) plusieurs ouvrages historiques.

¹ Bayle, *op. cit.*, note B. Il est inutile d'ajouter que cette comparaison du plagiaire avec un oiseau voleur est un préjugé populaire.

En dix-septième siècle, il s'établit à Paris un cours public dont le but était assez singulier. Richesource, misérable déclamateur, qui s'intitulait : *Directeur de l'école des orateurs philosophiques*, enseignait à un individu, dépourvu de tout talent littéraire, à devenir un auteur distingué. Il publia les principes de son art sous le titre de : *le Manuel des orateurs, ou la Manière de dépeindre toutes sortes de compositions, lettres, sermons, panégyriques, oraisons funèbres, dédicaces, discours, etc.* Voici une brève analyse de son ouvrage.

L'auteur observe d'abord, avec beaucoup de justice, que tous ceux qui s'adonnent à la littérature ne trouvent pas toujours dans leur propre fonds ce qui peut leur assurer le succès. C'est pour ces intelligences malheureuses qu'il travaille ; il veut leur enseigner à cueillir, dans les jardins des autres, ces fruits dont leurs terrains stériles sont privés, mais à les cueillir avec tant d'art, que le public ne puisse s'apercevoir de ces larcins. Il donne cette nouvelle science du titre de *plagiarisme*, et s'exprime ainsi :

« Le plagiarisme des orateurs est l'art, que quelques-uns emploient avec beaucoup d'adresse, de changer ou déguiser toutes sortes de discours, composés par eux, ou sortis d'une plume étrangère, de telle sorte qu'il devienne impossible à l'auteur lui-même de reconnaître son propre ouvrage, son propre style, et le fond de son œuvre, tant le tout aura été adroitement déguisé. »

Le professeur expose ensuite la manière dont il faut disposer le passage qu'on veut copier ou changer. Elle consiste à en ranger toutes les parties dans un nouvel ordre, à remplacer les mots et les phrases par des mots et des phrases équivalents, etc. Si un orateur a dit, par

exemple, qu'un ambassadeur doit posséder trois qualités : la probité, la capacité et le courage; le plagiaire doit dire le courage, la capacité et la probité. Ceci ne sert que de règle générale, et ne saurait être mis en pratique fréquemment, à cause de la simplicité du moyen, mais on peut, en changeant toutes les expressions, s'élever à un plagiat réellement original. Le plagiaire, en place de courage, mettra *force d'âme*, *constance* ou *viguer de caractère*; à probité il substituera *sincérité* ou *vertu*. Il peut encore déguiser la phrase en disant que l'ambassadeur doit être *ferme, vertueux et capable*.

Le reste de ce singulier ouvrage se compose de passages extraits d'écrivains célèbres, et accommodés suivant la méthode de Richesource; ils ne sont jamais embellis. Plusieurs écrivains célèbres, et entre autres Fléchier, qui lui a adressé des vers, fréquemment, dans leur jeunesse, les cours de ce professeur de littérature fabriquée, auquel on doit encore un *Art d'écrire et de parler*, ou *Méthode pour faire toutes sortes de lettres* ¹.

DE LA CESSION D'OUVRAGES.

Il s'est rencontré de tout temps des auteurs qui, par un motif quelconque, ont consenti à céder des écrits qui leur étaient dus en partie ou en totalité. Aussi en est-il résulté, pour l'histoire littéraire, des problèmes

¹ Ces titres ont été cités de chap. *Professors of Plagiarism and Plagiarism*, des *Curiosities of Literature*, de D'Israeli, qui n'indique pas malheureusement où il les a pris.

est difficile à résoudre; car la critique doit craindre avant tout d'ajouter lin à l'un de ces bruits injurieux qui s'attachent toujours aux grandes reputations.

L'une des questions de ce genre qui ont été agitées dans l'antiquité est relative à la part de collaboration prise aux comédies de Térence, par Scipion Émilien, ou le second Africain, et Lælius. On a été jusqu'à prétendre que l'auteur de l'*Andrienne* ne faisait que prêter son nom à leurs ouvrages.

On s'est appuyé, pour soutenir cette opinion, sur un passage du prologue des *Adelphe*, où Térence s'exprime ainsi : « Quant à ce que disent des malveillans, que d'illustres personnages aident le poëte et travaillent assidûment avec lui, loin de le prendre, comme ils se l'imaginent, pour un sanglant outrage, il se trouve fort honoré de plaire à des hommes qui ont su plaire à tous, et au peuple romain, et qui, sans orgueil, ont rendu service à chaque citoyen en toute occasion, dans la guerre, dans la paix, dans les affaires privées. » Dans ces paroles, nous le pensons, on ne peut reconnaître qu'une ingénieuse flatterie pour les illustres personnages protecteurs de Térence; d'ailleurs, Lælius et Scipion étaient tous deux bien jeunes et assez inconnus lorsque Térence était déjà célèbre. Le poëte, à ce qu'il nous semble, doit donc rester en possession de toute sa gloire. Telle n'était pas, toutefois, l'opinion de Montaigne : « Si la perfection de bien parler, dit-il, pouvoit apporter quelque gloire utile à un grand personnage, certainement Scipion et Lælius n'eussent pas résigné l'honneur de leurs comédies, et toutes les nigardises et délices du langage latin à un serf africain. Car, que cet ouvrage soit leur, sa beauté et son excellence le manifeste assez, et Térence l'avoue

lui-même, et ne feroit-on despitier de me desloger de cette créance ? »

Les femmes surtout ont été soupçonnées fréquemment de n'avoir pas composé les ouvrages qui paraissent sous leur nom. Mais rarement elles ont mérité cette accusation autant que Claudine, la veuve de Colletet, laquelle venoit réclier à table, comme d'elle, des vers faits par son mari. Ce dernier, pour abuser plus longtemps ses amis, prenoit la précaution jusqu'à composer, pendant sa dernière maladie, une pièce par laquelle sa femme étoit supposée dire adieu aux Muses. Ce fut en vain, le mystère ne tarda pas à être découvert après la mort de Colletet, et cette Claudine dont le talent avoit fait beaucoup de bruit, redevenant alors ce qu'elle avoit été, une servante sotte et ignorante. Aussi la Fontaine, qui lui avoit adressé quelques madrigaux, se vengea d'avoir été sa dupe par quelques stances dont voici la première :

Les oreilles ont cessé,
Colletet est trépassé.
Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien ;
Elle enterra vers et prose
Avec le pauvre charbon.

On a voulu attribuer à tort à Besenval, poète fort médiocre, les poésies de madame Deshoulières, que l'on suppose en même temps d'avoir pris dans les *Promenades de Cousté* la jolie idylle des *Moutons*, tandis qu'il est probable que ce dernier n'a fait qu'insérer dans son recueil une pièce qui étoit manuscrite et dont il n'étoit pas l'auteur. On a aussi essayé d'ôter à la bibliothèque le *Livre des Maximes* pour le donner à Colliadé ; mais il n'est pas

¹ Lxx, 1, chap. 10.

permis de supposer que ce dessein, mort cinquante-six ans après la Bacheloucaudé, se fût résigné pendant un si long espace de temps à ne pas réclamer la moindre part d'une gloire qu'il voyait revenir à l'auteur de ce livre.

Les mêmes motifs ne peuvent s'alléguer en faveur de Baynal, auquel ses contemporains et même ses amis ont contesté la propriété de l'histoire philosophique des deux Indes. « Qui ne sait aujourd'hui, dit Grimm dans sa correspondance, que près d'un tiers de l'ouvrage appartient à Diderot? » Celui-ci, en effet, y avait travaillé près de deux ans. Dans la première édition, plusieurs morceaux appartenant à Pechmeja, furent distingués par la lettre P. On ne crut pas devoir agir de même à l'égard des autres collaborateurs, comme Duboull, la Roque, Nélson, d'Holbach, Beloeil qui a fait le dix-neuvième livre, etc., car alors il serait resté trop peu de chose au pauvre abbé. Non content de cette collaboration, il parut que Baynal emprunta encore textuellement des pages entières à d'autres livres, et on ne manqua pas de le lui reprocher lorsqu'il eut rompu avec le parti révolutionnaire. « Le pht auteur du *Saturnodéist*, dit Anacharsis Cloots, se fit une superbe quarre de pout avec la plume des Pechmeja, des Duboull, des Diderot, des Nélson, des Holbach, etc., sans compter tous les écrivains qu'il pilla malgré eux; non seule Fauré, l'auteur des *Recherches sur les Américains*, se frotta les yeux en voyant des pages entières de son ouvrage incorporées sans italique ni guillemets dans l'ouvrage de l'entrepreneur Baynal. »

On n'a jamais apporté de raisons suffisantes pour prouver que Grébillon ne fût pas l'auteur de ses tragédies. Ses ennemis prétendaient qu'elles étaient l'ouvrage d'un frère qu'il avait chez les chartreux. On raconte qu'un jour

ayant récité devant un jeune homme une scène d'une tragédie qu'il voulait de composer, celui-ci, qui avait bonne mémoire, lui en répéta sur-le-champ plusieurs tirades. « Maladeur, s'écria gaiement Crébillon, seriez-vous par hasard le charpentier qui fait mes pièces ? »

La *France Mémoire*, de M. Quérard, contient, à l'article Las Cases, la note suivante, dont nous laissons la responsabilité à son auteur :

« Si l'on devait ajouter foi à tous les on dit, le nom d'A. Lesage, sous lequel l'*Atlas historique* a été publié, ne serait point un pseudonyme du comte de Las Cases, mais le nom d'un prêtre français réfugié en Angleterre, d'après les uns, ou d'un prêtre irlandais, d'après les autres, véritable auteur de l'*Atlas*. On prétend que M. de Las Cases fut occasion, pendant son exil, de faire connaissance avec ce dernier, qui se trouvait dans une pénurie extrême. L'ecclésiastique proposa au comte de lui céder son travail moyennant une somme de cinquante louis; le marché se conclut. L'ecclésiastique mourut peu de temps après, et M. de Las Cases put publier l'*Atlas historique* comme son propre travail à sa rentrée en France. C'est une assertion dont nous sommes loin de garantir l'authenticité, mais à laquelle les notices concernant M. de Las Cases, imprimées dans plusieurs biographies modernes, peuvent donner quelque apparence de vérité. »

Nous nous bornons à ces exemples, bien que nous soyons loin d'avoir épuisé le sujet; car à combien d'au-

* On raconte encore que quelqu'un lui ayant un jour demandé lequel de ses ouvrages lui parut le meilleur : « Je ne sais, répondit-il, mais sachez, je crois, le plus mauvais, » ajouta-t-il en inspirant son Esu, qui répondit aussitôt avec vérité : « C'est que celui-ci n'est pas du chapitre. »

teurs pourrait-on faire une épigraphe analogue à celle-ci :

Ici gît qui se nommait Jean ;

Il croyait avoir fait *Hercule et Sélimon* ¹.

Il est arrivé fort rarement pour des ouvrages littéraires, mais fréquemment pour des écrits politiques, que les auteurs qui ne voulaient pas se faire connaître se soient servis de prête-noms complaisants que Bayle (art. *Boccaccio*) compare assez heureusement à « certaines personnes qui, pour épargner à leur patron ecclésiastique la honte d'avoir engraisé quelque servante, disent que ce sont eux qui l'ont fait, et se marient avec la servante, résolu à l'adoption de tous les enfants qui pourront venir de la même main. »



DE LA SUPPOSITION D'AUTEURS.

On sait que le savant jésuite J. Barlemin affirma hardiment, dans la *Chronologie expliquée par les médailles* ², que l'histoire ancienne avait été recomposée entièrement, dans le treizième siècle, à l'aide des ouvrages d'Homère, d'Hésiode, de Cicéron, de Plin, des *Géorgiques* de Virgile, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, ouvrages, selon lui, qui appartiennent seuls à l'antiquité; les *Metamorphoses* et l'*Énéide* de Virgile, les *Odes* et l'*Art poétique* d'Horace et toute cette collection de poètes,

¹ Cette épigraphe a été composée pour la *Thémire*, acteur et poète dramatique. Les deux tragédies d'*Hercule et Sélimon* étaient, à ce qu'il paraît, de P. de la Rue et de l'abbé Abella.

² *Chronologie ou manière antique d'expliquer quelques auteurs grecs*, Paris, 1696, in-4.

d'historiens et d'écrivains que nous admirons, ayant été, disent-ils, fabriqués par des moines du moyen âge ¹. Sans vouloir admettre cette folle hypothèse, il est probable, pour ne pas dire certain, qu'il s'est glissé dans les manuscrits attribués aux anciens des pièces appartenant à des temps plus modernes.

Il n'est pas de poète célèbre auquel on n'ait attribué quelques-uns de ces petits poèmes qui, à toutes les époques, courent le monde, sans qu'on en connaisse jamais l'auteur. Pour ne citer qu'un exemple entre mille, nous ne parlerons que du *Culex* et du *Ciris*, que l'on a fait passer longtemps sous le nom de Virgile, et que Vincent de Beauvais lui a retirés le premier.

Mais ce qui, jusqu'à la renaissance des lettres, ne s'était guère fait que par ignorance, se fit par supercherie, à partir de cette époque; et c'était un plaisir que se donnaient quelquefois les savants du seizième siècle, de chercher à se mystifier les uns les autres. Joseph Scaliger ne put jamais pardonner à Maecius le tour que lui joua ce dernier, qui lui envoya comme des fragments de deux anciens comiques latins quelques vers de sa composition, et les lui fit insérer dans une édition de Varro, sous le nom des auteurs supposés, *Atius* et *Trabeus*.

Voici l'énumération des supercheres les plus remarquables que nous ayons pu recueillir.

L'un des plus grands savants du seizième siècle, le Modénois Sigonio, découvrit quelques fragments du traité de Cicéron, de *Consolatione*, au moyen desquels il reconstruisit un ouvrage entier, qu'il fit longtemps passer pour

¹ C'est ce qui fit croire à Bodin qu'il avait été placé à sa naissance sous les bûches Virgile et dans Horace.

dire de l'auteur romain. Tiraboschi lui-même ne fut dé trompé que par des lettres qu'il trouva à Modène, vers 1755, lettres où Sigonio avouait sa supercherie.

Conradino, poète vénitien du dix-huitième siècle, ayant prétendu avoir retrouvé à Rome un manuscrit de Catulle, plus ancien, et plus correct que tous ceux dont on s'était servi jusqu'alors, publia sa découverte sous le titre de *C. Valerius Catullus, in integrum restitutor*, Venise, 1758, in-folio. Cette publication fit quelques dupes, et fut même reproduite dans l'édition de Catulle, donnée par Consteller, Leyde, 1743, in-12; mais elle tomba bientôt dans l'oubli qu'elle méritait.

Vers 1758, le poète latin Heckerens, ayant annoncé la découverte d'une tragédie intitulée *Tereus*, qu'il attribuait à Lucius Varus, poète tragique du siècle d'Auguste, s'adressa au baron de Bœtscoll, et lui demanda qu'on imprimât cette pièce à l'imprimerie du Louvre. Le ministre de la maison du roi en référa à l'Académie des inscriptions, qui demanda communication du manuscrit, ce que Heckerens refusa. On ne tarda pas, du reste, à s'apercevoir que les fragments publiés par Heckerens, dans ses *Jovier*, 1787, in-8, appartenaient à la *Progne* de Greg. Corcoris, imprimée à Venise, en 1558, in-4.

En 1800, un Espagnol nommé Marchena, attaché alors à l'armée du Rhin, s'amusa, pendant l'hiver que l'état-major de l'armée passa à Bile, à composer un morceau de Pétrone¹, qui fut publié in-12, sous le titre de *Fragmentum Petronii*, ex bibliotheca S. Galli antiquarium

¹ Ce n'est pas la première fois qu'on suppose des fragments de Pétrone, dont nous ne possédons qu'une très-petite partie. En 1808, un nommé Sotol prétendit en avoir trouvé à Belgrade un manuscrit complet qu'il publia sans grand succès en 1806.

On ne sait vraiment pas quand on se laissera de trouver des soi-disants fragments d'auteurs classiques. Car voilà qu'en 1844 un certain M. E. Bégis, de Metz, annonce avoir retrouvé en Espagne, il y a longues années, des lettres de Claudius Nemesianus Baillius, poète latin du cinquième siècle. Comme M. Bégis a fait sa découverte dans des contrées lointaines, il s'est évité la difficulté, toujours fort grande en pareil cas, de représenter aux incrédules le manuscrit original; mais rien, à ce qu'il semble, n'aurait pu l'empêcher, au lieu d'en donner simplement la traduction en français, de publier en entier le texte des deux lettres, dont il s'est borné à citer cette seule phrase : *Alia et altera meliora*, la haute société dorée. Que dire de cette balafre ? On conçoit facilement, d'après l'échantillon qu'il nous en donne, que M. Bégis ne se soit pas hasardé à publier le texte entier de Baillius.

Nous ne saurions énumérer tout ce que l'on a fabriqué de chroniques particulières, d'actes et de pièces historiques, pour venir en aide à quelque généalogie suspecte, ou à quelque système historique, comme celui du sieur Bompster, historien écossais du seizième siècle. « Il est venu, dit Baillet, que tous les écrivains fussent écossais. Il a forgé des titres de livres qui n'ont jamais existé, pour relever la gloire de sa patrie; et il a commis diverses autres fautes, qui l'ont décrié parmi les gens de lettres ¹. »

L'une des supercheries de ce genre qui firent le plus de bruit lors de la renaissance des lettres, fut celle du duplicitaire Aurélien de Viterbe. Il publia à Rome en 1498, in-

¹ Jugement des savans, t. II, p. 461.

authentique contenant les chroniques de El Desier, de Tacama, de S. Brabant et d'Helecan. Les jésuites accréditèrent ce bruit, et Torralba adressa une copie du manuscrit à J. Calderon, qui le publia à Saragosse (1649, in-8), sous le titre de *Fragmentum chronici El Desieri cum chronica Marti Martini et additionibus S. Brabantis et Helecani*. Miguera, qui, pour mieux détourner les soupçons, s'était contenté d'observer différents passages du texte par des notes, mortuë en 1644, avant la publication de l'ouvrage, et ne vit pas les querelles qui en résultèrent. Gabriel Penot, augustin de Navarre, fut le premier à attaquer l'authenticité de ces chroniques, et il eut pour adversaire Thomas Yarga, qu'il réduisit bientôt au silence.

Au commencement du dix-septième siècle, Michel de Luna, interprète d'arabe au service de Philippe III, roi d'Espagne, publia, sous le titre d'*Histoire de la conquête d'Espagne par les Arabes*¹, un ouvrage qu'il prétendait être une traduction d'une chronique arabe. L'auteur original, nommé Alud-Cacin, aurait été, suivant lui, contemporain des événements qu'il racontait. Cette histoire, composée avec beaucoup d'art et d'adresse, jouit d'un grand crédit en Espagne depuis la fin du dix-septième siècle jusqu'au moment où D. Nicolas Antonio et quelques autres en démontrèrent la fausseté. Mais malheureusement elle avait servi de base à la plupart des histoires nationales composées à cette époque, et pendant longtemps l'influence de cette supercherie se fit ressentir dans les travaux historiques en Espagne.

¹ Elle a été traduite en français par Lemaire, 1664, 3 vol. in-42, et par Labrousse, 1768, in-42.

Carlo Inghirami, antiquaire italien, publia, en 1837, in-8^{vo}, *Ætruscorum antiquitatum fragmenta*, d'après des manuscrits qu'il prétendit avoir découverts lui-même dans un terrain voisin de sa maison de campagne. Ces fragments, qui étaient annoncés comme devant renverser toutes les idées reçues sur les premiers siècles de l'histoire romaine, furent bientôt reconnus pour avoir été déterrés par celui qui les avait euloris.

Au commencement du dix-huitième siècle, il parut dans les *Annales Belgicae* de Gérard Dandier, 1719, in-8, une chronique rimée des comtes de Hollande de 1000 à 1200 vers. On l'attribuait à un bénédictin de l'abbaye d'Egmond (près de Harlem), nommé Kalyn. Cette publication fit grand bruit et obtint une confiance générale ; mais vingt ans après des doutes s'élevèrent sur son authenticité, et les savants ne tardèrent pas à reconnaître qu'ils avaient été la dupe d'une mystification dont on ignore encore le but et l'auteur.

De toutes les impostures du genre de celles que nous venons de mentionner, la plus singulière est, sans contredit, celle qui eut pour auteur un nommé Joseph Vella, chapelain de l'ordre de Malte. Étant à Palerme en 1782, il accompagna l'ambassadeur de Maroc Mohammed-ben-Othman dans une visite que ce dernier fit à l'abbaye de Saint-Martin où on lui fit voir un manuscrit arabe fort ancien. Ayant appris que depuis longtemps on avait conçu le désir et l'espoir de trouver dans les écrits arabes de quoi remplir une lacune de deux siècles dans l'histoire de la Sicile, Vella s'empara de cette idée et ne tarda pas, après le départ de l'ambassadeur de Maroc, à publier que celui-ci avait trouvé dans la bibliothèque de l'abbaye un manuscrit précieux, contenant la

correspondance entre les gouverneurs arabes de la Sicile et les souverains de l'Afrique.

Pour confirmer l'authenticité, de sa prétendue découverte, et en augmenter l'importance aux yeux du pèralt Airoldi, archevêque d'Heraclee, qui s'étoit déclaré son protecteur et ne se refusait à aucune des dépenses que la publication de l'ouvrage semblait exiger, Vella supposa une correspondance avec l'ambassadeur qui étoit retourné dans le Maroc. Il résulta de cette correspondance outre l'assurance qu'il existoit dans la bibliothèque de Vex un second exemplaire plus complet du manuscrit de l'abbaye de Saint-Martin, la découverte d'un autre ouvrage qui seroit de continuation à celui-ci, et d'une suite de médailles confirmatives de l'histoire et de la chronologie dudit manuscrit.

L'imposture eut un tel succès, que le roi de Naples, à qui Vella présenta sa traduction manuscrite, voulut le charger d'une mission dans le Maroc pour retirer des bibliothèques de ce pays tous les manuscrits arabes qui pourroient intéresser l'histoire de son royaume. Mais divers événemens firent avorter ce projet.

La traduction du manuscrit arabe avoit été annoncée dès 1786 dans tous les journaux de l'Europe. Le premier volume fut publié en 1789, sous le titre de *Codex diplomatico di Sicilia sotto il governo degli Arabi, pubblicato per opera e studio di Alfonso Airoldi*; le sixième parut en 1792, et devoit encore être suivi de deux autres. Le premier volume fut dédié au roi de Naples et le second à la reine.

Le protecteur du faussaire, le pèralt Airoldi, voulut faire imprimer aussi le prétendu texte arabe, et se procura une suite de caractères arabes de Bodoni. Un artiste, com-

me di Bella, fut chargé de graver les monnaies des émiss et diverses autres pièces de la fabrication de Vella, qui, pour rendre son imposture plus difficile à découvrir, avait rendu à peu près illisible le manuscrit original de l'abbaye de Saint-Martin; enfin, en 1795, on vit paraître à Palerme, aux frais du roi de Naples, le premier volume de deux éditions, dont la principale, la-belle, contenait le texte arabe avec la traduction italienne du prétendu manuscrit découvert à Fez, et intitulé : *Kitab cheus seur*, ou *Libro del consiglio d'Egitto*. Mais peut-être qu'en imprimant le second volume, un orientaliste allemand, J. Rager, qui voyageait en Sicile, ayant examiné attentivement cette publication, reconnut bien vite l'imposture, et se hâta d'attaquer Vella, que l'on se vit obligé de traduire en justice. Airoli, à la connaissance duquel l'affaire était dévolue, voulant à toute force le sauver, forma un tribunal composé de cinq personnes recommandables, mais qui n'avaient pas même la plus légère teinture des éléments de la langue arabe. Ils devaient présenter au prévenu le texte arabe du *Codice diplomatico*, et l'obliger à traduire, à titre oral, tel endroit qu'ils jugeraient à propos de lui indiquer. Sa traduction italienne devait leur servir de pièce de comparaison pour reconnaître s'il traduisait bien, et s'il ne se trouvait pas en contradiction avec lui-même. Mais, dans ce tribunal, l'absence de tout homme sachant l'arabe rendait la vérification illusoire. Vella apprenait par cœur une ou deux lettres de sa traduction; et quand le manuscrit arabe lui était présenté par les commissaires, il indiquait telle année qu'il lui plaisait, comme s'il lui tombait véritablement sur cette année, à l'ouverture du livre; puis il récitait ce qu'il avait appris par cœur. Jamais les commissaires ne se seraient

tirés de ce procès difficile, si Valla n'eût enfin confessé lui-même toutes ses impostures. Pour rendre ses aveux plus complets, on fut obligé de le menacer de la question. Enfin, en 1796, il fut condamné à quinze ans de prison; le bénéfice de Saint-Pancrace et une pension qui lui avaient été accordés furent, avec ses autres biens, à l'exception d'une rente alimentaire de 50 sacs d'or, adjugés au fisc, jusqu'au remboursement des dépenses faites par le trésor royal pour le *Kitab*. On détruisit toute la partie du second volume qui étoit déjà imprimée ¹.

Au commencement de 1836, les journaux français et étrangers annonçèrent que la traduction grecque de l'historien phénicien Sanchooniatheou, par Philon de Byblus, venoit d'être retrouvée dans un convent de Portugal. Cette découverte mit le monde savant en émoi; car il ne nous est resté de l'histoire de la Phénicie de Sanchooniatheou que des fragments insérés par Eusebe dans sa *Préparation évangélique*, fragmets qui ont rapport seulement à la cosmogonie ². Quelques mois plus tard, il parut enfin à Hanovre une brochure allemande, intitulée : *Analyse de l'histoire primitive des Phéniciens, par Sanchooniatheou, faite sur le manuscrit nouvellement retrouvé de la traduction complète de Philon*, avec des observations de F. Wagenfeld. Cette brochure contenoit,

¹ *Reperis encyclopédique*, 2^e année, t. IV, p. 326 et suiv., et 3^e année, t. V, p. 398 et suiv.

² Peck raconte qu'il existoit encore un fragment de cet auteur dans la bibliothèque de Médici à Florence; les autres fragmens recueillis en Grèce par Pomet, fut porté en P. Kircher, qui refusa de le publier. Léon Alvarus prétend aussi en avoir vu dans un manuscrit des cours de Rome; ce manuscrit de Philon de Byblus. — Voy. le article intéressant de M. Le Bas, *Bulletin des Deux-Royaumes*, septembre 1834.

en outre, un fac-similé du manuscrit et un avant-propos du savant Grieder, directeur du lycée de Hanovre. Mais, ce dernier ne tarda pas à reconnaître qu'il avait été complètement dupe de Wagenfeld, jeune étudiant à Brême, dont l'ouvrage, du reste, décelait une grande imagination et une connaissance profonde des antiquités sémitiques. Malgré les annonces pompeuses qui en furent faites plusieurs fois, le texte grec n'a jamais paru. Les fragments dont Wagenfeld avait donné une version allemande ont été traduits en français par M. Le Bas.

L'histoire littéraire du dix-huitième et du dix-neuvième siècle offre quelques exemples assez remarquables de suppositions d'auteurs. Parlons d'abord des poésies attribuées à Ovidien. Depuis le moment de leur apparition elles ont donné lieu à de vives et longues discussions.

L'Écossais Jacques Macpherson, n'étant que simple précepteur, publia en 1760 : *Fragments de poésies antiques, recueillis dans les montagnes de l'Écosse, et traduits de la langue arse ou gaulique*. Cette publication eut un immense succès en Angleterre, et comme le bruit s'était répandu qu'il était possible de retrouver d'autres poésies de ce genre, on ouvrit une souscription pour payer les frais d'un voyage de Macpherson dans le nord de l'Écosse. Le résultat de cette excursion fut la découverte de nouveaux poèmes publiés à Londres, 1765, 2 vol. in-8^o, texte et traduction. Des doutes s'élevèrent alors sur l'authenticité de ces poésies, et Macpherson, accusé de les avoir fabriquées et d'avoir fait traduire ses propres compositions en langue arse pour mieux tromper le public, n'en retira pas moins deux cents livres sterling de son entreprise. Il s'ensuivit une longue et vive querelle, où attaqué de la manière la plus violente par le

célèbre Johnson, Macpherson fut défendu par le docteur Blair, les poètes Gray et Cesarotti. Aujourd'hui il est à peu près prouvé que le fond de ces compositions est véritablement gaulois, mais que la forme a été beaucoup modifiée et souvent altérée par l'éditeur.

Chatterton, à peine âgé de seize ans, ayant trouvé sous sa main quelques anciens parchemins, s'attacha à composer des poésies en langue du moyen âge. En 1768, à l'occasion de l'ouverture du pont de Bristol, il envoya au journal de cette ville une *Description* de moines passant pour la première fois sur le vieux pont, tirée d'un ancien manuscrit. Encouragé par le succès de cet opusculo, qu'on ne pouvait attribuer à un enfant de quinze ans, il continua à donner d'autres pièces sous les noms supposés de plusieurs anciens poètes, et entre autres de Rowley, même, dont il rapportait l'existence au quatorzième siècle. On trouve de grandes beautés dans toutes ces poésies, qui sont bien reconnues maintenant pour être de lui, et qui ont été recueillies soigneusement lorsqu'il se fut donné la mort à dix-sept ans, en 1770.

En 1803, C. Vanderbourg, littérateur distingué, publia de charmantes poésies sous le nom de Clotilde de Serville, jeune poète, que l'on dit avoir été contemporain de Charles VII. L'éditeur prétendait les avoir trouvées dans les papiers d'un des descendants de Clotilde, le marquis de Serville, bailli à la Flèche, sous le Directoire. Le public fut d'abord dupé de cette supercherie, mais bientôt les critiques, en examinant plus attentivement les vers attribués à Clotilde, y trouvèrent des preuves peu équivoques de leur non-authenticité. « Indépendamment, dit Ch. Nodder, de la pureté du langage, du

choix varié des mesures, du scrupule des élisions, de l'alternative des genres de rimes, règle aujourd'hui consacrée, mais inconnue au temps de Clotilde, de la perfection enfin de tous les vers, le véritable auteur a laissé échapper des indices de supposition auxquels il est impossible de se méprendre. On se laisserait persuader à toute force qu'une dame inconnue a pu écrire, du temps d'Abeln Chartier, des vers qui ne diffèrent des meilleurs de notre temps que par une orthographe ancienne, souvent recherchée jusqu'à l'affectation ; on s'efforcerait en vain de croire qu'elle a pu se rencontrer avec Voltaire, dans la disposition d'un conte auquel on ne connaît point de source commune, et avec Berquin, dans le sentiment d'une romance charmante ; enfin l'esprit ne verrait peut-être dans l'allusion manifeste aux événements des dernières années du dix-huitième siècle, qu'offrir l'*Héroïde à Béranger*, qu'un tableau de ceux qui troublaient le siècle même du poète ; mais comment expliquer, dans ce poème *De la nature et de l'univers*, que Clotilde avait, dit-on, composé à dix-sept ans, c'est-à-dire vers 1422, la citation de Lucrèce, dont les œuvres n'étaient pas encore découvertes par le Poggio, et ne pénétrèrent probablement en France qu'après être sorties, vers 1475, des presses de Thomas Ferrand de Bresse ? Comment comprendre qu'elle ait pu parler, à cette époque, des sept satellites de Saturne, dont le premier fut observé, pour la première fois, par Huyghens, en 1656, et le dernier par Herschell en 1780 ¹ ? Ajoutons encore qu'on trouve, en tête des poésies de Clotilde, une traduction d'une ode de Sapho. Or, comment Clotilde aurait-elle pu

¹ *Quintessence de littérature épique*, 1818, m-4, p. 47.

faire cette traduction, puisque c'est seulement bien postérieurement à sa mort que les fragments qui subsistent de l'amante de Phéon ont été publiés? Enfin disons que, pour quiconque a un peu l'habitude de notre ancien langage, la fraude est reconnaissable au premier coup d'œil. Du reste, qu'elles aient pour auteur le marquis de Sarrville ou Vanderbourg, ces poésies, nous le répétons, sont pleines de grâce et de délicatesse. On en jugera par les strophes suivantes, tirées de la pièce intitulée *Fraulets à mon premier-ail* :

O cher enfantlet, vey pouretout de ton père,
Dors sur le seyn que ta bouche a peusé!
Dors, petiot; dors, amy, sur le seyn de ta mère,
Tien doux aillat par le romans oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta payille tendre
Goute ung sommeil qui plus n'est fait pour moy!
Je veille pour le veoir, le garder, et défendre....
Ains qu'il m'est doux de veillier que pour toy!

Dors, mien enfantlet, mon souley, mon loly!
Dors sur mon seyn, le seyn qui t'a porté!
Ne m'esjouit encor le son de ta parole,
Eles tes souleis ont fela m'aye encharmé!

A l'époque où parurent les poésies de Clouffe de Sarrville, Fabre d'Olivet publia les *Poésies occitaniques*, ouvrage qu'il donna comme traduit du provençal et du languedocien; et dans ses notes il inséra des fragments poétiques originaux, en langue occitanique : « Ces passages, dit Raynouard, écrits avec esprit et grâce, et soutenus avec énergie, ont trompé des littérateurs qui les ont crus originaux, et cités comme tels. Vouloir ajouter à ces divers fragments de sa composition l'avantage de

passer pour authentiques, l'auteur employa un procédé aussi ingénieux que piquant. Dans l'un des ouvrages prétendus traduits, il mit des passages tirés de poésies manuscrites des troubadours; et par ce mélange de pièces véritables avec les pièces supposées, il parvint encore plus aisément à séduire la crédulité des lecteurs. Il fit plus : comme la langue des anciens troubadours, dont il citait des passages dans ses notes, eût offert quelques différences, quelques manques qui, par leur disparate, auraient peut-être facilité les moyens de reconnaître la supposition des pièces produites, il substitua le langage de ces troubadours à l'idiome dont il se servait lui-même, et, par ce moyen, il devint beaucoup plus difficile de douter de l'authenticité des productions supposées, qui, au reste, ont un mérite réel sous tous les rapports ¹.

Il ne se passe pas d'années sans qu'on voie annoncer dans les journaux la découverte de nouvelles fables de la Fontaine, de lettres ou de contes inédits de Voltaire, etc. L'un des derniers papiers de ce genre est celui qui a été inséré dans *l'Illustration* (1843), où l'on a donné, comme retrouvé à Venise, une lettre au *Don Juan* de lord Byron.

La question de supposition d'auteur nous amène naturellement à parler des livres apocryphes, des altérations et interpolations qu'ont subies l'Ancien et le Nouveau Testament, et de la manière dont les Évangiles ont été composés. Nous nous bornerons le plus souvent à donner, sans discussion, les résultats auxquels sont parvenus les critiques modernes et que nous avons puisés

¹ *Journal des Savants*, juillet 1838.

en partie dans l'*Histoire abrégée de la littérature grecque sacrée et ecclésiastique* de Schœll¹. Le nom seul de cet auteur est une garantie d'impartialité.

§ I^{er}. ANCIEN TESTAMENT.

On a appelé *apocryphes* des livres qui n'ont jamais fait partie du canon biblique, et qui ont été ajoutés à la version grecque² des Écritures. Ce nom, qui signifie *cachés, dissimulés, inconnus*, ne leur fut donné que parce qu'on ignorait quels en étaient les auteurs, à quelle époque ils avaient paru, et par quel esprit ils avaient été inspirés.

Ce ne fut qu'à une époque très-rapprochée de nous, comparativement, que l'Église catholique admit ces compositions au nombre des livres sacrés. Le résumé suivant démontrera que cette admission est loin d'avoir été conforme aux traditions des Juifs ou des premiers siècles de l'Église chrétienne.

Il paraît certain que ce fut peu de temps après l'époque d'Antiochus Épiphanes (mort 164 ans avant J.-C.), que les Juifs arrêtèrent définitivement et fixèrent à 22 le nombre des livres qu'ils regardaient comme authentiques et qui étaient tous rédigés en hébreu.

« On n'a garde de voir parmi nous, dit l'historien juif Joseph, un grand nombre de livres qui se contraient ; nous n'en avons que vingt-deux qui comprennent tout ce qui s'est passé et nous regarde depuis le commencement du monde jusqu'à cette heure, et auxquels on est obligé d'ajouter tel. Cinq sont de Moïse, qui rapporte tout ce qui est arrivé jusqu'à sa mort, durant près de trois mille ans, et la suite des descendants d'Adam. Les prophètes, qui

¹ Deuxième édition. Paris, 1822, in-8.

ont succédé à cet admirable législateur, ont écrit en trois autres livres tout ce qui s'est passé depuis sa mort jusqu'à la règle d'Artaxerxès, fils de Darius, roi des Perses ; et les quatre autres contiennent des hymnes et des cantiques faits à la louange de Dieu, et des préceptes pour le règlement de nos mœurs. On a aussi écrit tout ce qui s'est passé depuis Artaxerxès jusqu'à notre temps ; mais, à cause qu'il n'y a pas eu comme auparavant une suite de prophètes, on n'y ajoute pas la même foi qu'aux livres dont je viens de parler, et pour lesquels nous avons un tel respect, que personne n'a jamais été assez hardi pour entreprendre d'en ôter, d'y ajouter, ou d'y changer la moindre chose ¹.

Ajoutons que les Juifs de nos jours ne tiennent pas les apocryphes comme divins, et ne les expliquent jamais au peuple.

On vît de même les Pères de l'Église se montrer très-prudents et très-scrupuleux à l'égard des livres apocryphes.

Au milieu du deuxième siècle, Méthode, évêque de Sardes, entreprend tout exprès un voyage en Judée pour constater l'exactitude du catalogue des livres de l'ancienne alliance.

« Étant donc retourné en Orient, écrit-il à Ousénius, et ayant pris de soigneuses informations dans les lieux où les grâces de la révélation ont été annoncées et se sont accomplies, j'ai mis par ordre et j'ai envoyé les livres soigneusement reconnus du Vieux Testament. Les voici : les cinq livres de Moïse, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, le Deutéronome ; ensuite Josué, les Juges,

¹ Réponse à Apulée, l. 1, chap. 2. Traduction d'Arnand d'Andilly, 1796, in-4, tome II, p. 438.

Ruth, les quatre livres des Rois, les deux livres des Chroniques, les Psaumes de David, les Proverbes de Salomon, l'Écclésiaste, le Cantique des Cantiques, Job, les prophètes Esaïe, Jérémie, un livre seul des douze prophètes, Daniel, Ézéchiel, Esdras. »

Dans le troisième siècle, Origène sanctionne le canon de Méliton; il compte vingt-deux livres dans le Vieux Testament, et ne mentionne nullement les apocryphes. Son témoignage se trouve confirmé par Eusèbe, saint Athanasie, saint Épiphane, saint Cyrille de Jérusalem, saint Grégoire de Nazianze et saint Hilaire de Poitiers. Saint Augustin, il est vrai, appelle quelques-uns des apocryphes canoniques, sans donner à ce mot le même sens qu'àux livres divins; mais il faut ajouter que, de son temps même, les Églises des Gaules le blâmaient de s'en servir quelquefois.

Venons enfin au témoignage de saint Jérôme, dont la version a été rendue canonique par le concile de Trêves. « Nous avons, dit-il dans sa préface sur les livres de Salomon, trois livres de Salomon : les Proverbes, l'Écclésiaste et le Cantique; mais pour le livre intitulé l'Écclésiastique, et cet autre qui est fausement appelé la Sagesse de Salomon, il en est d'eux comme des livres de Judith, de Tobie et des Machabées; l'Église les lit à la vérité, mais elle ne les reçoit pas entre les canoniques; c'est seulement pour l'éducation du peuple, et non point pour proposer ni soutenir aucun article de foi. »

Après les Pères viennent les conciles qui confirment leur témoignage. Tel est le concile de Laodicée, tenu au milieu du quatrième siècle. On y rendit un décret (le 38^e) ainsi conçu : « On ne doit point lire dans les églises les livres qui ne sont pas dans le canon, mais seulement

les livres canoniques du Vieux et du Nouveau Testament... » Soit la liste de ces livres, dans laquelle ne figurent nullement les apocryphes.

Cette décision fut confirmée par plusieurs conciles.

D'après tous ces témoignages, auxquels nous pourrions ajouter ceux d'un grand nombre d'écrivains ecclésiastiques, on a donc lieu de s'étonner que les Pères du concile de Trente, en admettant comme canoniques les livres apocryphes, aient tenu aussi peu de compte de l'opinion des Juifs, des Pères de l'Église et des conciles antérieurs.

Voici maintenant quelques détails sur les livres apocryphes.

I. L'ÉCRANOMATIQUE

OU LA SAGESSE DE JESUS, FILS DE SIRACH.

Ce livre, dont l'auteur, *Jésus*, fils de *Sirach*, vivait vers l'an 200 avant Jésus-Christ, a été originairement rédigé en hébreu ou en syro-chaldéen; mais la traduction grecque, faite par un petit-fils de l'auteur, nous est seule parvenue. C'est un recueil de lieux communs, de proverbes moraux, etc. Le texte a été interpolé en un grand nombre d'endroits. Les remarques faites par des lecteurs juifs ou chrétiens ont été successivement interpolées dans le texte. Surtout il est possible de désigner ces interpolations; le manuscrit du Vatican, qui en contient moins que les autres, est surtout utile pour ce travail.

II. LE LIVRE DE LA SAGESSE.

Ce livre, composé de deux parties bien distinctes, n'appartient nullement à Salomon, comme quelques auteurs l'ont prétendu.

La première partie est d'un Juif anonyme, issu de la philosophie platonicienne, et qui devoit vivre dans le premier siècle avant Jésus-Christ. On y rencontre fréquemment des maximes empruntées à l'école d'Épictète, des allusions au système payen de la métempsyrose, etc.

La deuxième partie de la Sagesse, qui n'a aucune liaison avec la précédente, n'est probablement pas du même auteur. Elle doit être l'ouvrage d'un Juif assésien, né en Égypte, et connaissant les littératures juive, grecque et égyptienne. Il existe trois traductions antiques de ce livre : en syriaque, en arabe et en latin. Cette dernière est pleine de barbarismes.

III. LES LIVRES DES MACHABÉES.

L'auteur du premier livre, historien assez estimable en quelques points, se montre, sur les pays étrangers, aussi ignorant que l'ont toujours été ses compatriotes. Il en donne des preuves multipliées, en parlant des relations qui, selon lui, ont eu lieu entre son peuple, les Romains et les Lacédémoniens, et surtout en insérant dans son histoire des lettres qui n'offrent aucun caractère d'authenticité. Ce livre, rejeté par l'Église du temps de saint Jérôme, a été admis par le concile de Carthage, en 397, et par le concile de Trente.

Le second livre des Machabées commence par deux lettres, dont la seconde, datée de l'an 188 des Séleucides, est adressée par les Juifs, le sénat et Judas Machabée, à Aristobule et aux Juifs d'Alexandrie. Elle ne peut pas être authentique, mais doit avoir été fabriquée par un Juif helléniste, qui ne connaissait pas même l'histoire

de son pays. Ainsi Judas Machabée, au nom duquel cette lettre a été écrite, l'an 189 de l'ère des Séleucides, était mort dès l'année 132.

La seconde section de ce livre, écrite par un Juif de l'école d'Alexandrie, est d'un style boursoufflé, prétentieux et plein d'antithèses. La chronologie, erronée d'un bout à l'autre, est en contradiction avec les histoires profanes, et même avec le premier livre des *Machabées*; enfin, l'auteur est tellement ignorant, qu'en citant une lettre du sénat de Rome, il emploie l'ère de Séleucus.

Le troisième livre des *Machabées*, composé par un Juif de l'école d'Alexandrie, est une misérable rhapsodie qui ne mérite pas le nom d'histoire.

IV. LE LIVRE DE JÉRÉMIE.

Il est fort difficile de regarder ce livre comme historique. Il ressemble à un roman dont l'auteur paraît avoir entièrement négligé toute vérité historique, toute chronologie, et les premiers éléments de la géographie. Quelques interprètes pensent qu'un Juif ignorant a voulu consigner dans cet ouvrage la tradition qui attribuait à la race d'une courtisane la délinquance d'une ville assiégée dont le nom était oublié. Pour rendre son récit plus intéressant, il y attacha le nom d'un conquérant célèbre. La ville porte un nom significatif (*Béthul*, vierge).

Saint Jérôme disait bien peu de cas de ce livre, car il dit dans son commentaire sur Aggée : « Celui qui se fait pas avouer de soi, comme cela se dit au livre de *Juchan*, si tant est que quelqu'un veuille recevoir le livre d'une femme. »

Les locutions grecques qui remplissent le livre de Judith, prouvent qu'il est l'œuvre d'un Juif helléniste, et non une composition hébraïque.

V. LE DIXIÈME LIVRE D'ESDRAS.

Outre le livre d'Esdras, généralement reconnu comme canonique, on trouve dans la traduction grecque de l'Ancien Testament un autre ouvrage historique attribué au même auteur, et qui ne paraît être qu'une traduction amplifiée du livre hébreu d'Esdras. Le style en est assez pur. Côté souvent par les Pères de l'Eglise, ce livre n'a pas été déclaré canonique.

VI. LE LIVRE DE BARUCH.

Les deux lettres qui composent ce livre sont pleines d'erreurs chronologiques et historiques; elles ont été fabriquées par un Juif fort ignorant des circonstances dans lesquelles il place sa composition.

Le concile de Trente ne nomme pas Baruch parmi les livres canoniques.

VII. LE LIVRE DE TOME.

Ce livre est dû à un écrivain inconnu, postérieur au règne de Barin Hystaspes. Suivant un savant Allemand, Hgen, il est l'ouvrage de six auteurs qui ont vécu à différentes époques.

L'auteur débute par un anachronisme. Il dit (ch. 1, 2) qu'il fut enlevé captif en Assyrie, du temps du roi Esarhaddon, que l'auteur des Rois appelle Sardanapour (environ l'an du monde 3225), et que, lorsqu'il était en captivité dans son pays, toutes les tribus d'Israël s'élevaient révoltées et sacrifiaient à l'idole de la gémise. Qui ne voit que le schisme des dix tribus, arrivé sous

Rabbon (l'an 5025), fut antérieur à la prise de Samarie d'environ deux cent quarante-neuf ans? L'écrivain n'est pas plus habile dans ses citations, car il dit (chap. vi, 15) que la loi de Moïse condamnait à mort l'Israélite qui mariait sa fille à un étranger. Une telle prescription ne se trouve nulle part dans le Pentateuque. On a enfin fait remarquer, avec raison, que le livre de Tobie ne saurait être d'origine hébraïque; un auteur de cette nation n'eût pas fait jouer un rôle important à un chien, animal immonde chez les Orientaux. Le texte grec que nous avons aujourd'hui est donc sans doute l'original.

VIII. ADDITIONS AU LIVRE D'ESTHER.

Le livre d'Esther, dans la version des Septante, est augmenté de plusieurs morceaux qui ne se trouvent pas dans l'original hébreu, et sont dus évidemment à un Juif helléniste, savoir : le songe de Mardochée, l'édit d'Artaxerxès pour l'extermination des Juifs, les prières de Mardochée et d'Esther, la scène de l'entrevue entre le roi et Esther, l'édit en faveur des Juifs, et l'interprétation du songe de Mardochée. Ces passages, qui sont évidemment interpolés, existaient déjà du temps de Joseph. Saint Jérôme les avait séparés, et en avait formé un supplément particulier. Le concile de Trente les a admis parmi les livres canoniques.

IX. ADDITIONS AU LIVRE DE DANIEL.

Ces additions sont au nombre de trois, savoir :

1° Le *Cantique des trois enfants dans la fournaise*, cantique dont il n'existe plus d'original hébreu ou chaldéen, si même il y en a jamais eu.

2° L'*Histoire de Bel et du Dragon*, qui a pour but de

ridiculiser l'idolâtrie. L'auteur n'a pas été heureux en plaçant en Babylone le culte des animaux, qui a toujours été inconnu aux habitants de cette contrée. Les deux textes grecs de cette histoire, celui des Septante et celui de Théodotion, diffèrent beaucoup entre eux; on voit que celui des Septante est le plus ancien. Théodotion l'a retouché, et a tâché de donner plus de vraisemblance au conte, et d'en corriger le style. Il a fait la même chose pour l'histoire de Suzanne.

3^e Histoire de Suzanne. Cette histoire reformée de telles invraisemblances, qu'on doit la considérer comme une fable. Ainsi, il n'est nullement probable que les Juifs, captifs dans Babylone, maltraités par leurs vainqueurs, eussent des juges, des tribunaux revêtus de la puissance de vie et de mort sur leurs compatriotes. Puis comment supposer que Daniel, qu'on nous présente comme un enfant, pût arrêter tout un peuple qui accompagnait un criminel au supplice, s'ériger le juge des juges, et envoyer à la mort deux hommes revêtus de la charge d'anciens?

Ce morceau a été originairement écrit en grec, car les jeux de mots dont Daniel se sert en condamnant les deux vieillards ne peuvent être traduits en hébreu. Les Juifs ne l'ont jamais regardé comme canonique.

§ 2. NOUVEAU TESTAMENT.

Les ouvrages composant le Nouveau Testament sont tous écrits en grec, et regardés par l'Eglise comme ayant le même caractère d'authenticité. Mais cette croyance, purement traditionnelle, n'est conforme à la vérité, ni

quant à la forme, ni quant au fond des livres attribués aux disciples de Jésus-Christ.

La plus ancienne division les classait en *Évangile et Apôtre*. Dans l'Ésime, qui vivait au quatrième siècle, on voit encore une certaine incertitude se mêler à la confiance traditionnelle qu'ils inspiraient; ainsi cet écrivain place dans une seconde classe, et regarde comme douteuses, les Épîtres de saint Jacques et saint Jude, la seconde de saint Pierre, la seconde et la troisième de saint Jean; il ne sait quelle place assigner à l'Apocalypse.

Une troisième classe renfermait certains livres auxquels l'Église n'accordait qu'une authenticité douteuse, mais qu'elle a rejetés complètement aujourd'hui.

Nous allons examiner à quelle époque doit être reportée la première apparition des Évangiles que nous possédons aujourd'hui. Faisons observer en passant que leur division en chapitres et en versets, qui n'a rien de commun avec les sections mentionnées dans les Pères, est attribuée à divers individus, et ne remonte pas au delà du troisième siècle.

Lorsque le christianisme eut pris une assez grande extension, l'instruction orale devint insuffisante, et il fut nécessaire de rédiger par écrit le recueil des actions et des paroles du maître. Telle fut l'origine d'un *Évangile primitif*, espèce de formulaire dont tout prouve l'existence, et qui était destiné à servir de base à une instruction uniforme.

En effet, les quatre Évangiles que nous possédons aujourd'hui ne peuvent être une première ébauche, ouvrages des apôtres, hommes simples, peu exercés dans l'art d'écrire; ce sont de véritables biographies, qui, renfermant des parties travaillées avec soin, quelquefois même,

comme dans saint Luc, avec l'affectation et la minutieuse élégance du rhéteur, ne pouvaient faire la base de l'enseignement préliminaire.

En outre, il est historiquement prouvé que ces quatre Évangiles n'ont été en usage, dans la forme où ils nous sont parvenus, qu'après le second siècle de notre ère; car, jusqu'à cette époque, les Pères de l'Église citaient, sans exception, des Évangiles différents, et par leur moyen il nous est facile de remonter jusqu'à cet Évangile primitif perdu aujourd'hui.

Avant de nous occuper des quatre Évangiles, nous commencerons par l'examen des documents qui ont servi à leur rédaction.

1. ÉVANGILE SELON LES HÉBREUX.

Le premier Évangile dont on trouve des traces est nommé *Evangelium secundum Hebræos*; Papias et Hérisippe en faisaient usage. Le titre de cet ouvrage, qui semble indiquer qu'il a été rédigé par plusieurs écrivains¹, ne date que du quatrième siècle. Les Nagaséens et les Éthiopiens ne reconnaissent pas d'autre livre sacré.

Saint Jérôme en fit deux traductions, l'une grecque, l'autre latine, perdues toutes deux ainsi que l'original; il ne nous en reste que des passages cités par les Pères de l'Église, et suffisants pour nous faire voir que le texte, d'abord très-concis, a été successivement étendu par des interpolations, à mesure que d'autres Évangiles plus circonstanciés se répandirent parmi les chrétiens.

¹ Quelques auteurs en ont attribué la rédaction à saint Matthieu, qui l'aurait écrit en langue chaldaïque.

II. ÉVANGÈLE DE MARCON.

Au milieu du deuxième siècle, on trouve entre les mains de l'hérétique Marcion un Évangile ressemblant beaucoup à celui de saint Luc, dont cependant il diffère sous plusieurs rapports. « Les Pères de l'Église, dit Schœli, attribuent cette différence aux falsifications dont ils accusent Marcion ; mais ils ne donnent aucune preuve de cette accusation dont on ne peut deviner le motif, cet Évangile renfermant des passages contraires à la doctrine de Marcion. Ses adhérents¹ prétendaient, au contraire, que les catholiques avaient fabriqué et interpolé les quatre Évangiles reçus par l'Église. La critique impartiale doit reconnaître que l'Évangile de Marcion, aussi bien que celui de saint Luc, était un document historique ; que les auteurs de l'un et de l'autre avaient puisé à la même source, ou que peut-être l'Évangile de Marcion a servi de base à celui de saint Luc². »

III. COMMENTAIRES DES APOTRES.

Saint Justin le Martyr³, malgré son exactitude à citer ses autorités, ne mentionne jamais les quatre Évangiles canoniques et ne parle que des *Commentaires* ou *Mémoires des Apôtres* (*Apocryphomena*), dans ce qu'il rapporte de Jésus-Christ. Les fragments qui nous sont parvenus ont quelques ressemblances avec les Évangiles de saint Matthieu et de saint Luc, et renferment des pas-

¹ Les Marcionites, au temps de saint Papias, mort en 145, étaient encore les répandus, non-seulement en Italie, mais dans tout l'Orient.

² *Manuscrits altérés de la Bibliothèque grecque sacrée et patristique*, p. 82.

³ Mort en 165.

sages que l'on ne trouve dans aucun de nos Évangiles.

Les *Mémoires des Apôtres* doivent être considérés comme l'ébauche de l'Évangile de saint Luc.

IV. ÉVANGILE DE CÉRINTHE.

Les sectaires de Cérinthe possédaient un Évangile qui ressemblait beaucoup à celui de saint Matthieu, mais il était beaucoup moins complet, et comme les Pères de l'Église qui ont parlé de cette hérésie, entre autres saint Irénée, vers 202, n'accusent aucunement ces sectaires de falsifications ou de mutilations, on peut en conclure que, vers la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, l'Évangile de saint Matthieu n'avait pas encore la forme sous laquelle il nous est parvenu.

V. DIA TESSARON DE TATËN.

Tatien, qui vivait à la fin du second siècle, composa un Évangile à l'aide de quatre autres qu'il réunît; il le nomma *Dia tessarôn*, c'est-à-dire *par les quatre*. Mais il ne s'agit pas ici des quatre Évangiles canoniques, car tout porte à croire, d'après la comparaison de son livre avec ceux de saint Matthieu et de saint Luc, qu'il n'a pas connu ces derniers; et comme son Évangile était quelquefois appelé *Évangile selon les Hébreux*, il est à peu près certain que l'un des Évangiles dont il s'est servi était celui des Hébreux.

VI. ÉVANGILES DES PÈRES.

L'opinion vulgaire, suivant laquelle les quatre Évangiles canoniques auraient été connus des Pères, ne peut soutenir la discussion; en effet, depuis saint Irénée et saint Clément jusqu'à saint Polycarpe, vers 107, les Pères

ne citent que des textes différents de ceux des évangélistes.

Les quatre Évangiles canoniques n'étaient donc pas connus avant la fin du deuxième siècle, et les docteurs de l'Église avaient sous les yeux d'autres Évangiles perdus aujourd'hui. Les uns (l'*Évangile des Hébreux*, l'*Évangile de Cyrille*, les *Mémoires des Apôtres*) donnaient naissance à l'Évangile de saint Matthieu, et les autres (l'*Évangile de Marcion*, et l'un des quatre de Talleu) firent le type du livre de saint Luc. Les Évangiles des Pères ont tous été rédigés sur un Évangile primitif, et ce fut pour mettre fin aux additions et aux interpolations successives dont ces livres étaient l'objet, que l'Église, vers la fin du deuxième siècle, ou au commencement du troisième, fit un choix et adopta les quatre Évangiles canoniques. Cette mesure eut pour résultat de faire disparaître tous les autres Évangiles.

Saint Irenée est le premier qui, vers l'an 200, parle d'une manière positive des quatre Évangiles, dont seize ans plus tard saint Clément d'Alexandrie juge nécessaire de démontrer l'authenticité.

VII. ÉVANGILE HARMONIQUE.

On peut, au moyen des Évangiles canoniques, remonter au document primitif qui leur a servi d'ébauche. En écartant l'ouvrage de saint Jean, dont l'origine et l'objet sont différents, on trouve dans les trois autres Évangiles quarante-deux passages entièrement ou à peu près identiques, qu'on peut regarder comme le texte primitif et original¹.

Cette harmonie entre les trois évangélistes, qui se servent

¹ Schell, dans l'ouvrage déjà cité, en a formé un tableau, Voy. p. 46.

servent des mêmes paroles ou présentent dans la suite des idées une analogie complète, ne saurait, d'après tout ce qui précède, provenir de ce qu'ils racontent des faits dont ils ont été témoins ou qu'ils connaissent par la même tradition. De plus, ils ne se sont pas copiés, puisque dans ce cas, les différences qui se trouvent entre eux auraient disparu, et la suite chronologique des événements aurait été la même, ce qui n'a pas lieu. Il est donc évident que les trois évangélistes ont puisé dans une source commune l'Évangile primitif, qui commençait sans doute au baptême de saint Jean; car il n'y a que dans les premiers chapitres de saint Matthieu où il soit question de la vie de Jésus-Christ avant son baptême. Les apôtres, comme on le voit d'après les Actes, n'en parlaient nullement dans les instructions à leurs disciples.

Certaines différences des textes arabe, qui n'existent que dans des mots isolés, provient, du reste, que l'Évangile primitif, qui fut d'abord en grec et en syriaque, était rédigé en syro-chaldéen. De la comparaison attentive des trois Évangiles, il résulte que leurs auteurs se servirent d'une même traduction grecque de l'Évangile primitif, et de suppléments différents en langue chaldéenne qui renfermaient des additions et des augmentations. On peut voir, dans Scherl, comment de là sont sortis les trois premiers Évangiles sur lesquels nous nous bornons ici à donner quelques détails.

VIII. ÉVANGILE SELON SAINT MATTHIEU.

Cet Évangile ne peut pas être sorti tel qu'il est des mains de saint Matthieu, qui n'en a évidemment pu

l'auteur des deux premiers chapitres; leur contenu n'est pas conforme à l'esprit du temps des apôtres.

En effet, à cette époque, on ne pouvait s'appliquer à décrire avec soin la généalogie, la naissance et les premières années de Jésus-Christ. Personne ne doutait qu'il ne descendît de la tribu de Juda et il n'était nullement nécessaire de le prouver. Mais, après l'extinction de la génération de ses contemporains, il fallut prouver cette origine qui constituait un des signes auxquels on devait reconnaître le Messie. Si cette généalogie s'était trouvée dans l'Évangile primitif, il n'existerait pas une contradiction manifeste entre la manière dont saint Matthieu et saint Luc la rapportent. Une de ces généalogies, nécessairement fautive, ne peut être des premiers temps du christianisme. La contradiction est plus grande encore entre les récits des deux évangélistes sur la naissance de Jésus; ils renferment des traditions étrangères aux premiers chrétiens.

Il paraît cependant que les deux premiers chapitres de saint Matthieu ont été ajoutés par le même écrivain qui a donné à cet ouvrage la forme et l'étendue sous lesquelles il nous est parvenu. On y trouve aussi l'intention de faire voir que tous les indices qui devaient désigner le Messie se sont rencontrés dans la personne de Jésus-Christ. Les diverses parties dont cet Évangile se compose sont de trois sortes :

1^{re} Les uns lui sont propres. Or, ces morceaux respirant le même esprit que les deux premiers chapitres, il devient probable qu'ils sont tous étrangers à l'apôtre.

2^o Il y a des parties qui lui sont communes avec l'un des évangélistes, et on ne peut les attribuer avec une entière certitude à saint Matthieu; il y a au moins un

passage qui n'est pas de son époque : c'est le récit que saint Matthieu et saint Luc font des tentations de Jésus-Christ par le diable. L'Évangile primitif se contentait de dire que Jésus-Christ fut tenté par Satan ; expression métaphorique qui, plus tard, a été interprétée littéralement.

Si enfin les morceaux qui se trouvent dans les trois évangélistes sont les seuls que l'on puisse attribuer à saint Matthieu, qui a évidemment changé l'ordre chronologique de l'Évangile primitif où il puise.

Originellement rédigé en hébreu, puis traduit en grec et avec une grossière inexactitude, l'Évangile de saint Matthieu ne peut, dans sa forme actuelle, être antérieur à la destruction de Jérusalem, comme le prouve une altération qui se trouve au chapitre xxiii, verset 35¹.

IX. ÉVANGILE DE SAINT MARC.

Cet Évangile a été composé avec les mêmes documents que les autres. On peut regarder comme ajouts postérieurement les descriptions de deux guérisons miraculeuses opérées avec certaines cérémonies, et comme douteuse, l'authenticité des deux derniers versets, en contradiction formelle avec le dernier chapitre de saint

¹ « Et venit super nos omnis sanguis justus, qui effusus est super terram, a sanguine Abel just. usque ad sanguinem Zachariam, filii Baruch, quem occidistis inter templum et altare. » Au lieu de Zacharie, fils de Baruch, l'Évangile primitif portait *filz de Jérôme*, ainsi que saint Jérôme dit expressément l'avoir lu dans l'Évangile des Nazaréens, ce qui était en effet conforme au passage du deuxième livre des Paralipomènes, auquel il est bien allusion (chap. xiv, vers. 12). Cette erreur vint de ce que, ainsi que Joseph le rapporte, un Zacharie, fils de Baruch ou Baruchas, ayant été assassiné dans le temple, lors de la guerre des Juifs, le rédacteur de l'Évangile de saint Matthieu confondit les deux individus.

Matthieu. Toutes les traditions de l'Église sur saint Marc sont fort peu authentiques.

On sait aujourd'hui à quel s'en tenir sur le prétendu manuscrit autographe de saint Marc, écrit en latin, et conservé à Venise. Nous en parlerons ailleurs.

X. ÉVANGILE DE SAINT LUC.

L'Évangile de saint Luc, biographie élégante de Jésus-Christ, a plus que les autres la forme d'une composition historique; son auteur a employé ses matériaux, tirés surtout de l'Évangile primitif, en homme exercé dans l'art d'écrire et plus soucieux d'élégance oratoire que de chronologie. Son livre, qui offre de grandes analogies avec l'Évangile de Marc, en renferme plusieurs passages interpolés. Ainsi du chapitre ix au chapitre xviii, il y a un long morceau qui, selon Schœll, a tout l'air d'un mémoire composé par un des compagnons de Jésus, dans son dernier voyage à Jérusalem; le morceau qui va du verset 5 du chapitre i à la fin du chapitre ii, est encore généralement regardé comme une interpolation.

XI. ACTES DES APOÎTRES.

Cet ouvrage, qui forme pour ainsi dire la dernière partie de l'Évangile de saint Luc, est une composition historique régulière due à la plume de cet écrivain. Bien qu'il porte tous les caractères d'un livre authentique, on ne trouve pas cependant que les Pères l'aient connu avant la fin du deuxième siècle. Saint Irénée, qui, depuis 177, fut évêque de Lyon, et saint Clément d'Alexandrie, sont les premiers qui le citent. Saint Jean Chrysostôme, mort en 407, dit que de son temps on en connaissait à peine l'existence. Aucun ouvrage faisant partie du Nouveau

Testament n'offre un texte aussi corrompu, aucun n'a subi des interpolations plus nombreuses. On peut s'en convaincre en collationnant les divers manuscrits qui nous restent, et en comparant notre texte avec l'ancienne version latine dont j'ai pu s'en faire en diffère totalement.

XII. ÉVANGILE SELON SAINT JEAN.

Cet Évangile, qui date réellement du temps des apôtres, est parfois en désaccord avec l'Évangile primitif, dont il rectifie quelques inexactitudes. Quoiqu'il porte tous les caractères de l'authenticité, on n'en trouve aucune trace dans l'histoire avant le commencement du deuxième siècle; le premier qui le cite est Hérahion, disciple de Valentin. Mais il paraît que le *Dia témaron* de Tatien renfermait cet Évangile, qui a été en de nombreux passages altéré et interpolé. Ces modifications remontent à la fin du deuxième siècle.

XIII. 1^{re} ÉPIÔTE DE SAINT JEAN.

C'est dans cette épître que se trouve le célèbre verset qui, depuis le commencement du seizième siècle¹, a excité de si vives querelles entre les théologiens. Ce verset manque non-seulement dans les manuscrits les plus anciens, mais aussi dans tous les manuscrits grecs, si l'on en excepte trois ou quatre qui ne sont pas antérieurs au seizième siècle. Il manque ainsi dans les traductions faites en syriaque et dans les autres langues orientales, et même dans quelques manuscrits de la Vulgate; de plus, malgré son extrême importance pour le

¹ « Quelques très-rare, qui existent dans la copie de Paris, Vatican, et Espinal-Sacré; et si très-rare dans la copie de Clug, 7, vers. T. »

dogme de la Trinité, il n'est cité par aucun Père de l'Eglise grecque, ni par aucun Latin, avant le cinquième siècle.

XXV. 2^e ET 3^e ÉPÎTRES DE SAINT JEAN.

Origène et Eusèbe doutent de l'identité de l'auteur de la deuxième épître avec la personne de l'apôtre saint Jean; saint Jérôme le croit d'un prêtre Jean, dont le souvenir se voyait à Éphèse. Ce n'est que depuis le cinquième siècle que l'Orient et l'Occident ont unanimement placé cette épître parmi les livres canoniques du Nouveau Testament. La troisième épître a été l'objet des mêmes doutes que la seconde.

XXV. APOCALYPSE.

La première trace historique de l'existence de l'Apocalypse est un passage de saint Justin le Martyr, mort vers 165. Après lui, saint Irénée ou parle, et vers la fin du deuxième siècle, saint Clément d'Alexandrie la cite comme l'ouvrage de saint Jean l'évangéliste.

Origène, saint Hippolyte (mort en 240), et Tertullien, en parlent dans le même sens. Cependant déjà avant eux cet ouvrage avait commencé à perdre de la réputation dont il jouissait. Les premiers adversaires de l'Apocalypse furent les stoïques (sans verbe), hérétiques qui l'attribuaient à Corinthe. Cette opinion fut reproduite par Calixte de Rome, au commencement du troisième siècle, et un peu plus tard par Denis d'Alexandrie.

Eusèbe ne sait que penser de l'authenticité de cet ouvrage, que l'Eglise d'Orient rejeta jusqu'à l'époque du concile de Toléte (682).

Dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, cette

question de l'authenticité de l'Apocalypse, que rejetait Luther, a été de nouveau agitée par les théologiens protestants, entre autres par Michælis.

Le texte de l'Apocalypse est excessivement corrompu. Les copistes y ont inséré les commentaires et les explications d'André, évêque de Césarée, qui vivait vers la fin du septième siècle.

XVI. DE QUELQUES AUTRES OUVRAGES APOCRYPHES.

A l'exception des épîtres de saint Paul, la plupart des autres épîtres ne paraissent pas devoir appartenir aux auteurs dont elles portent le nom.

On pense bien que l'on s'est servi plus d'une fois du nom des Pères de l'Eglise comme de celui des apôtres, pour leur attribuer des ouvrages auxquels ils étaient complètement étrangers. Tels sont les *Constitutions apostoliques*, les *Canons des apôtres*, les *Reconnaissances*, attribués fausement à saint Clément, et les épîtres apocryphes de saint Ignace.

Parmi les autres ouvrages supposés du premier siècle, figurent encore le *Pasteur* attribué à Hermas, les prétendus ouvrages de Denys l'Aréopagite, la *Vie de saint Jean l'évangéliste*, de saint Prochore; l'*Evangile de Nicodème*; l'*Épître des pères d'Achéie*, sur le martyre de saint Andrie; le rapport sur la mort de Jésus-Christ, par Ponce-Pilate, etc., etc.

Aux siècles suivants appartiennent le *Protévangélium*, fabriqué sous le nom de saint Jacques le Jeune, un *Evangile de saint Thomas*, une lettre des Corinthiens à saint Paul et la réponse de l'apôtre, une correspondance entre saint Paul et Sénèque, deux lettres de saint Pierre à saint Jacques, et l'*Histoire de la passion de*

ces deux martyrs, attribuée à saint Lin. A la fin du deuxième siècle appartient le *Testament des deux patriarches*, auquel on n'a pas mis de nom d'auteur.

Au troisième siècle, l'histoire des suppositions d'ouvrages nous présente une prétendue récitation des erreurs de Paul de Samosate, par Brérys le Grand, et le colloque entre Archelaüs et Nasab. Au quatrième siècle apparaît le fameux écrit de Constantin, par lequel ce prince est supposé donner la ville de Rome, l'Italie et tout l'Occident au pape Sylvestre. On a prétendu que cette donation fut originellement écrite en latin; le premier auteur qui en ait fait mention est Étienne de Paris, qui écrivait en 854. Théodore Balsamon et Constantin Barlaamite la traduisirent en grec, au quatorzième siècle; mais dès la renaissance des lettres, Laurent Valla en prouva la fausseté.

On attribue à tort à saint Basile, mort vers 366, un *Abrége de la vie et de la mort des prophètes*; à Eusèbe d'Émèse (360), diverses homélies; à saint Amphiloque, évêque d'Icone (374), des ouvrages qui appartiennent à Amphiloque, évêque de Cysique, au neuvième siècle; à Jean de Jérusalem, une collection d'anonymes, publiés par Wastel, etc.¹

« Chez les premiers chrétiens, dit M. A. Maury, dans son savant et curieux *Essai sur les légendes pieuses* (1843, in-8), l'habitude d'altérer les écrits des auteurs, d'en supposer qui leur étaient étrangers, fut si générale, que cette fraude avait lieu du vivant même de ces auteurs, et presque en leur présence. Origène raconte comment il confondit un hérétique qui, ayant falsifié ses écrits, lui

¹ Voyez encore le mémoire de Bréguet sur les livres apocryphes, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, tome XXVIII.

plait en lire cette imposture en présence d'un grand nombre de témoins. Saint Grégoire le Grand s'aperçut qu'il courait sous son nom plusieurs discours répandus dans le public par un moine grec nommé André, qui les avait composés :

Sans n'en douter pas si nous voulions examiner toutes les fraudes pieuses, les interpolations et les falsifications de tout genre, qui datent des premiers siècles du christianisme. Aussi Érasme, au seizième siècle, se plaignait-il avec amertume de ne posséder aucun texte des Pères de l'Église qui n'eût été falsifié.

Rien ne prouve mieux, et le manque de critique des chrétiens, et leur légèreté à supposer des textes qui pouvaient leur servir, que l'usage qu'ils ont fait des Oracles sibyllins.

Toujours attentifs à rechercher dans la mythologie païenne des preuves et des traces de leur religion, ils ont fabriqué de toutes pièces, et ont mis des prophéties sous le nom de la Sibylle païenne. « Saint Clément de Rome lui-même n'est pas à l'abri du soupçon d'avoir participé à cette falsification, ou d'avoir trop légèrement ajouté foi à un texte corrompu. D'après saint Justin, ce pontife avait cité dans son épître aux Corinthiens des oracles de la Sibylle pour confirmer les vérités qu'il annonçait aux païens. Un contemporain de saint Clément, l'historien Josèphe, se réfère à un passage de ces mêmes oracles où il est question de la tour de Babel ; ce que nous remarquons comme une preuve de l'ancienneté des falsifications de ces oracles. Celsus, cet antagoniste féroce du christianisme, accusait expressément les chrétiens d'avoir altéré ce recueil. Les Pères de l'Église du deuxième, et plus souvent encore ceux du troi-

sième siècle, se réfèrent à des passages interpolés qu'ils rapportent comme authentiques¹. » Ces oracles, dont M. Alexandre a donné dernièrement une édition, ont joué pendant le moyen âge d'une grande autorité. Saint Bernard s'écriait, en parlant des Juifs : « S'ils ne croient pas aux prédications de leurs prophètes, qu'ils croient au moins à celles de la Sibylle. » L'Eglise a chanté longtemps : *Veni David cum Sibylla*, et l'on sait que les Sibylles se trouvent représentées avec les prophètes, à Rome, dans les peintures de Michel-Ange et de Raphaël, et sur les vitraux des cathédrales d'Auch et de Sens.

Nous ne devons pas négliger de parler du célèbre passage inséré après coup dans les *Antiquités judaïques* de Josephé, où l'on n'a pas craint de faire proclamer la divinité de Jésus-Christ par un Juif aussi attaché à sa religion que l'était cet historien. Voici le passage :

« En ce même temps était Jésus, qui était un homme sage, si toutefois on doit le considérer simplement comme un homme, tant ses moeurs étaient admirables. Il enseignait ceux qui prenaient plaisir à être instruits de la vérité, et il fut suivi non-seulement de plusieurs Juifs mais de plusieurs gentils. C'était le Christ. Des principaux de notre nation l'ayant accusé devant Pilate, celui-ci le fit crucifier. Ceux qui l'avaient aimé durant sa vie ne l'abandonnèrent pas après sa mort. Il leur apparut vivant et ressuscité le troisième jour, comme les saints prophètes l'avaient prédit. »

Quelques critiques voient simplement dans ce morceau un communisme moderne mal à propos dans le texte,

¹ Schenkl, *Histoire de la littérature grecque profane*, VIII, t. I, p. 55.
 et Lit., VIII, chap. 4. Traduction d'Arnand d'Adilly.

mais les plus détaillés, entre autres Villalson, l'ont regardé comme interpolé. Tannegui Lefèvre accuse même Eusèbe de cette falsification.

Il ne faut pas s'étonner du nombre de ces falsifications, car les chrétiens des premiers siècles, sans cesse agités par des querelles religieuses où les mots avaient une grande importance, devaient se montrer très-peu scrupuleux à cet égard. C'est ce qu'a fort bien senti un docteur dont le témoignage n'est pas suspect, Joseph de Maistre, qui s'exprime ainsi dans son livre du *Pape* (liv. I, ch. 15, : « elle se vague qui régnait dans les signes ecclés., ainsi que du défilé de morale et de délicatesse sur le respect dû aux écritures, ménageait une humescence facile et par conséquent une immense tentation de falsifier les ecclésiastiques ; et cette facilité était portée au comble par le matériel même de l'écriture ; car si l'on écrivait sur la peau, les membranes, c'était pire encore, tant il était aisé de raturer et d'effacer. »

Faisons de plus remarquer que quand la fraude s'opérait, par exemple, en Afrique ou au fond de l'Asie, sur quelques manuscrits, il était à peu près impossible qu'on s'en aperçût tout de suite en Grèce, en Italie ou dans les Gaules ; et, comme les manuscrits anciens s'accroissaient chaque jour et que les manuscrits falsifiés servaient à leur tour de modèle aux copistes, il en résultait inévitablement qu'au bout d'un certain espace de temps, l'erreur se trouvait propagée dans le monde entier sans qu'on eût pu en découvrir l'origine et s'y opposer.

Parmi les suppositions religieuses des premiers siècles, nous devons encore mentionner deux lettres. La première a été, dit-on, adressée par Jésus-Christ à Abgar, roi d'Édesse. Bien qu'Eusèbe la regarde comme authentique, il n'en est personne aujourd'hui qui ne sache que cette

lettre a été fabriquée pour relever l'ancienneté de l'Église d'Edesse. La seconde lettre, qui ne peut être maintenant citée sérieusement que par des gens d'une grande ignorance ou d'une mauvaise foi insigne, a été, à ce qu'on prétend, écrite par le procureur Lévantes au sénéchal romain de Jérusalem. On y trouve le portrait de Jésus-Christ, la description de sa taille, la couleur de ses cheveux, de sa barbe, etc.

Terminons cette longue digression par l'histoire de la traduction de l'Ancien Testament, dite des Septante.

Suivant la tradition, au troisième siècle avant Jésus-Christ, Ptolémée-Philadelphe, roi d'Égypte, voulant avoir pour la bibliothèque d'Alexandrie une version grecque des livres juifs, envoya deux officiers de sa cour, Ariste et Andrias, en demander une copie à Éléazar, grand pontife des Juifs à Jérusalem, et le pria de lui envoyer soixante-douze hommes sachant également les langues hébraïque et grecque. Ces hommes, enfermés isolément dans l'île de Pharos, dictèrent une seule et même traduction à Démétrius de Phalère.

Cette tradition, qu'on trouve rapportée avec des circonstances plus ou moins merveilleuses par Philon, Justin le Martyr et saint Épiphane, repose principalement sur une lettre attribuée à Ariste lui-même, lettre qui fut regardée comme authentique jusqu'au dix-septième siècle. A cette époque les critiques la rejetèrent unanimement comme supposée.

Voici maintenant ce qu'on est parvenu à déceler de tous ces récits confus ou mensongers. Il y avait en Égypte, à la mort d'Alexandre le Grand, une colonie très-nombreuse de Juifs, qui avaient oublié, ainsi que les Juifs revenus de Babelone, non-seulement l'hébreu, mais

encore le chaldéen, et ne se servaient que de la langue grecque. Or, comme les jours de sabbat on devait lire dans la synagogue un passage du Pentateuque, il en résulta qu'il devint nécessaire de traduire cet ouvrage en grec. Le sanhédrin d'Alexandrie, composé, comme celui de Jérusalem, de soixante-dix ou soixante-deux membres, dut nécessairement examiner, corriger et approuver cette traduction, qui aurait pris de là le nom de *Septante*. Peut-être le sanhédrin réclama-t-il le secours de quelques scribes de la Palestine, ce qui aurait donné lieu au conte d'une ambassade envoyée à Jérusalem par le roi d'Égypte.

Ptolémée-Philadelphe ayant, au dire de Plutarque, rassemblé les ouvrages publiés par les différents législateurs, il est probable que ce prince comprit dans cette collection les livres de Moïse, et il est possible qu'il se soit adressé directement au sanhédrin pour en avoir une traduction.

Il est bon d'ajouter que la version n'eut d'abord pour objet que les livres de Moïse; les autres parties de l'Ancien Testament ne furent traduites qu'à des époques très-postérieures, comme le prouve le livre d'Esther, dédié à Ptolémée-Philopator, qui régna de 145 à 146 avant Jésus-Christ.

DES TRADUCTEURS.

Madame de Sevigné comparait les traducteurs à des domestiques qui vont lire un message de la part de leur

maître, et qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Voltaire leur trouvait encore un autre défaut des domestiques, celui de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, surtout quand ce maître était fort ancien. On va voir si tous deux avaient raison.

Pendant longtemps on ne paraît pas s'être douté de ce que devait être une traduction, surtout lorsqu'il s'agissait d'un auteur grec ou latin¹. Sans parler des traductions de Ferret d'Albiacourt, surnommées les belles infidèles, il y en a d'autres où l'antiquité se trouve singulièrement défigurée. Th. Gayot, dans une traduction d'épigrammes latines publiées sous le titre de *Fleurs morales et épigrammatiques*, rend les noms propres qui se trouvent dans le texte par les mots généraux de monsieur, madame, mademoiselle. Pourtant il lui échappe quelquefois de dire : *Monsieur Zote*, *mademoiselle Lycoris*. Dans une version de quelques lettres de Cicéron (Paris, 1666, in-18), version qui n'est pas, du reste, sans mérite, le même auteur, probablement pour flatter quelques grands personnages de son temps, s'est avisé de franciser les noms latins d'une manière assez bizarre. Ainsi, il a traduit *Pomponius* par *M. de Pomponat*.

Un système analogue a été suivi par Lenoble, traducteur en vers des satires de Perse, Amsterdam, 1746. Il a soin de prévenir le public qu'il les a accommodés au goût présent. Il a en effet substitué les mœurs de son temps aux mœurs des Romains, les noms de ses contemporains aux noms des personnages latins, et le lecteur est fort étonné d'entendre Perse chanter les louanges de

¹ On verra la faible traduction des *Métamorphoses* d'Ovide, par Benserade. Tant, jusqu'à Perrault, y en a eu en mademoiselle.

Bosquet. Louable, du moins, n'est pas la présomption de son contemporain le jésuite Tarteron, qui regardait sa traduction d'Horace « comme louable devant Dieu et devant les hommes. »

Rien n'égale la platitude du style de certains traducteurs, entre autres de l'abbé de Marolles, qui a traduit presque tous les classiques latins. Un exemple suffira pour en donner une idée. Il rend *solita membra decora dicere*, par *reposer sur la poitrine accoutumée*.

La traduction de Tacite par la Bletterie est à peu près du même genre, et Voltaire, qui lui reprochait, avec raison, d'avoir fait parler Tacite en bourgeois du Marais, le poursuivait de ses épigrammes ¹.

L'un des traducteurs de l'antiquité qui se sont permis les plus grandes libertés, est le sieur de Gucudreville, qui s'exprime ainsi dans la préface de sa traduction de Plaute (1718, 40 vol. in-12) : « Ma traduction, dit-il, est fort libre ; je ne me suis gêné que pour le sens de mon auteur ; encore est-il vrai qu'il y a tels endroits obscurs où je ne sais pas trop moi-même ce que je dis. De reste, je n'ai rien omis pour habiller ce vieux comique à la mode ; j'étends sans façon ses pensées, liberte qu'on condamnera

¹ Citons seulement la suivante, amusée : *Le jésuite Tarteron, un sieur de Bletterie, nous offrent personnellement que traducteur languissant.*

De dit que ce noyéna Tardé
Aussi de parler le laot ;
Enqre aussi, nos fréro,
Ce petit péché peysoit
Feroit d'elles, la lair enqre,
En français le mot de riflet
Goeant bruyant, melleu d'acot,
A ce traducteur de Tardé,

comme une besogne imparfaite. Mettre du sien à un célèbre auteur, c'est le corrompre, le défigurer, lui ôter tout son prix... J'ai suivi mon penchant, et je me flatte que les lecteurs de vrai goût, petit troupeau, ne sauront gré d'avoir voulu contribuer à les mieux divertir. »

A côté de Goudecille, on peut placer d'Anteroche, qui, mort en 1825, lui est postérieur de plus d'un siècle. Dans sa traduction en vers de Virgile, il se vante, à chaque instant, d'avoir mieux fait que le poëte latin. Tantôt il dit, avec complaisance : « Nous pensons n'être pas resté au-dessous de l'original ; » tantôt il corrige et rectifie ; tantôt il ajoute des vers qu'il semble aussi expensifs que vrais, et bien sûr de quels vers il veut parler. Il ne lui a manqué, pour être parfaitement ridicule, que d'exécuter un projet qu'il avait conçu : « Outre la traduction de l'*Énéide*, telle qu'elle existe, je m'étais proposé, dit-il, d'en donner une nouvelle édition, telle que je suppose que Virgile aurait pu composer son poëme, si son plus long vie lui eût permis de mettre la dernière main à cet ouvrage. » Il voulait modifier le caractère de Turnus, rendre Lavinie amoureux d'Énée, substituer, dans le troisième livre, Ulysse à Achémérides. Quant à ce dernier changement, d'Anteroche ne doute pas que Virgile ne l'eût fait si le temps ne lui eût pas manqué, etc.

Les étrangers n'ont pas été mieux traités que les anciens. Au siècle dernier, où l'on commença à étudier la littérature anglaise, le traducteur ne regardait guère les originaux que comme un canevas qu'il pouvait broder à sa fantaisie. Dans la traduction de Tom Jones on rencontre des chapitres intitulés : « Chapitre... où le traducteur finit par prendre la parole. »

Le plus connu des traducteurs de cette époque, Le-

sourceur, a exposé franchement, dans le discours préliminaire de sa traduction des *Noëts* d'Young, le système qu'il a adopté. Ceux qui n'ont lu cet ouvrage que dans la traduction, verront, par ce qui suit, s'ils ont pu juger l'original en connaissance de cause.

« Le défaut le plus général d'Young, dit-il, et celui qui m'a paru le plus propre à inspirer le dégoût, c'est une abondance stérile, une reproduction des mêmes pensées sous mille formes presque semblables... J'ai élagué toutes ces superfluités, et je les ai rassemblées à la fin de chaque nuit sous le titre de *Notes*, qui ne sont point mes remarques, mais l'amus de ces fragments que j'ai mis au rebut, et de tout ce qui m'a paru bizarre, trivial, mauvais, répété et déjà présenté sous des images beaucoup plus belles. Mon intention a été de tirer de l'Young anglais un Young français qui pût plaire à nos nation... C'est cependant la traduction entière des *Noëts* que je donne ici... J'ai encore retranché quelques déclamations contre le pape, quelques vers épars où il annonce froidement les sujets qu'il va traiter, et deux vers fatiguants qui ont échappé à l'âme bienfaisante de l'auteur... J'ai aussi rejeté à la fin de chaque nuit, dans ce que j'appelle *Notes*, tous les morceaux, tous les passages qui appartiennent uniquement à la théologie et aux dogmes particuliers de la révélation.

« Un autre défaut que j'ai entrepris, non pas de faire disparaître tout à fait, mais du moins de diminuer, c'est le peu d'ordre qui se trouverait dans l'assemblage des différents morceaux dont chaque nuit était composée. Elles n'ont point un objet distinct ou particulier. Elles ne forment point un tout séparé..... J'ai donc regardé l'original de *Noëts* comme un architecte ferait l'amus des matériaux

d'un édifice, taillés et tout prêts à placer, mais enfoncés au hasard dans huit ou neuf places différentes, et mêlés dans les décombres. *J'ai assemblé, enerti de mon mieux, sous un titre commun, tous les fragments qui pourraient s'y rapporter et former une espèce d'ensemble. La même raison m'a fait multiplier ces titres, et des neuf *Stoltes* de l'original j'en ai formé vingt-quatre... Au reste, j'ai tâché de traduire aussi littéralement que j'ai pu.*

Les traducteurs ont présenté les contrastes les plus singuliers. Si, d'un côté, un savant allemand, Baum, s'est occupé à rendre un seul vers de l'*Illiade* par plus de trois cents vers hexamètres latins, de l'autre, un poète français, Bougeberge, a limité en seize cents vers un poème latin qui en contenait près de neuf mille.

On sait le ridicule dont se couvrit la *Mette*, lorsque, sans savoir un mot de grec, il voulut pour améliorer l'*Illiade*, la réduire à douze chants. « D'un corps brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, il fit, dit Voltaire, un squelette décharné. » Le public fit de cet arde et applaudit à l'épigramme de J.-B. Rousseau :

Le traducteur, qui rima l'*Illiade*,
De douze chants prétendit l'abrégier;
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en six il a su l'allonger.
Où le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable; et dit, pendant l'absence :
« Eh! laissez, finissez la douzaine!
« Vos abrégiés sont longs au dernier point. »
Ainsi l'ecteur, vous verrez bien en peine,
Rendons-les courts en se les faisant point.

On pourrait faire un gros volume de toutes les bévues

déchappées aux traducteurs. Nous nous bornerons à en citer quelques-unes.

On en trouve plusieurs dans les auteurs latins qui ont traduit des passages d'écrivains grecs. Ainsi Pline, traduisant Démocrite, lui fait dire que le caméléon ressemble exactement au crocodile qu'il égale en grosseur. Mais le terme *crocodeilus*, employé par Démocrite, signifiait léopard et non pas crocodile.

Les premières traductions des classiques latins fournaillent d'erreurs. Pline, parlant des éclipses annuées par Hipparque, emploie l'expression *præstans*, c'est-à-dire il a *cheuté d'auteur*, il a *prédit*. Un traducteur s'est imaginé qu'Hipparque avait écrit en vers. Du Pinet, autre traducteur de Pline, a fait deux particules romaines de nombres d'espèce différente, l'une nommée *lapis numéricus*, l'autre *simulacrus*.

Cœlius, dans sa version de Florent, a fait de la ville de *Corfinium* un capitaine *Corfinius*.

Le savant abbé Thiers, dans une polémique qu'il soutint contre Mabillon, écrit que tout livre, comme le disait Philon, *était toujours bon par quelque endroit*. Mais le passage de Philon, auquel il faisait allusion: *omnis bonus liber*, signifie : tout homme de bien est libre.

Les traducteurs d'ouvrages modernes n'ont pas été moins féconds en erreurs de tout genre.

Lemoine, dans ses notes ad *Epistolam S. Barnabæ*, fait mention d'un savant qu'il ne nomme point et qui avait pris un sabbat auant dans l'église de Saint-Pierre à Rome les eaux du lac *Sabatium* (aujourd'hui le lac Bracciano), pour une année qui se faisait autrefois régulièrement le samedi avant Pâques dans cette église.

L'un des plus féconds littérateurs du siècle dernier,

de la Pince, a rendu par la *Dernière chemise de l'Amour*, le titre suivant d'une pièce anglaise *Love's last Shift* (le Dernier espérèsent de l'Amour).

L'abbé Prévost, traduisant le voyage de Towston, a rencontré une phrase fort simple où il est dit que le navigateur anglais employa une bonnette, n'ayant plus de voiles entières. Mais l'auteur de *Monsieur Lescaut* n'avait aucune idée des termes de marine, et il rendit ainsi le passage : « Towston suspendit à son mât un vieux bonnet, avec lequel il se conduisit à l'île de Wight. »

Un autre écrivain français, l'abbé Vial, dit, nous ne savons dans quel ouvrage, que l'archevêque de Cantorbéry avait fait placer des osseus dans les stalles de la cathédrale. Malheureusement pour le pauvre traducteur, le mot anglais osseus signifiait à la fois osseuse et osseu.

L'écrivain écossais Guthrie, confondant les deux mots français nouvelle et neurisme, fait dire au missionnaire du Haldi : « le 20^e jour de la nouvelle lune. » Or, la révolution de la lune, jusqu'à présent du moins, n'a jamais été que de vingt-huit jours.

L'abbé érudit Thomas Wharton, traduisant une vieille romance anglaise sur le duel de Richard Cœur-de-Lion avec Saladin, rencontra ces mots :

A fawcon brade la hand le hanc.

Il s'imagina que ces mots, *fawcon brade*, signifiaient un faucon, et que Saladin était représenté avec cet oiseau de proie sur le poing pour exprimer le mépris que lui inspirait son adversaire. Et là-dessus il fit un long commentaire sur le faucon, commentaire bien inutile, car faucon

brede n'est autre chose que *broad fuchtion*, et signifie simplement *large diameter*.

Le comte de Tressan ayant, dans un passage de l'*Altioste* où il est question d'un cap peu élevé, rendu l'expression *capo basso* par le cap de Capo-Basso, le surnom lui en resta. On ne l'appela plus que le comte de Capo-Basso.

Les légendes les plus fréquentes ont rapport à la création d'individus qui n'ont jamais existé.

Le savant théologien et jésuite Vasquez a pris l'édit de l'empereur Constantin en faveur des monothéistes, edit infidelé *Types Constantis*, pour un hérétique disciple de Paul Monothéiste, patriarche de Constantinople.

Richard Simon, au commencement de son *Histoire critique de l'ancien Testament* a pris *Smis* et *Frastels*, deux officiers des Goths, pour deux dames allemandes.

D'Aquin, premier médecin du roi, au dix-septième siècle, indique, dans ses mémoires sur le quinquina, *Mandana*, titre de l'appendix de l'*Histoire des Plantes* de J. Jorston, comme le nom d'un auteur dont il n'avoit jamais pu se procurer les ouvrages.

L'*Herzneren* rustique raconte que « les deux frères de Sainte-Barthe ayant rapporté quelque chose dans la layette de Champagne codée F, le P. Mucelo, dans sa *Lesilano-Gallia*, cite cela et fait un homme d'un tiroir, *Franciscus Layette Campanus*. »

Le savant bibliographe allemand Jager dit, dans sa *Bibliotheca historica literaria* : « In Lironé *Singularités Historiques*... Jager observatio, notate Le BRUCHEAU de l'Imprimerie, etc. » Ce Le BRUCHEAU figure encore dans la table des auteurs.

Un Italien, Ferdinand Fabiani, ayant composé un livre

en l'honneur de son compatriote Cimpiani, et citant une histoire française de voyages en Italie, prêt pour le nom de l'auteur de ce dernier ouvrage les mots suivants qui se trouvent au bas du titre : *Enrichi de deux fustes*. Et il fait observer avec soin que M. Enrichi de deux fustes n'a pas manqué de rendre à M. Cimpiani toute la justice qu'il mérite.

Combien de personnages de l'antiquité, combien de saints ressemblent à M. Enrichi de deux fustes, et doivent uniquement leur existence à une bêtise de traducteur, de copiste ou de commentateur.

Le cardinal Baronius, dans son *Martyrologe romain*, fait mention d'une sainte Xénoris, martyre d'Antioche, dont, suivant lui, saint Chrysostôme et saint Jérôme ont parlé avantageusement. Mais ces deux auteurs, en employant le mot *xénoris* (couple, paire), ont voulu seulement parler, l'un de deux martyrs, Juvenin et Maxime; l'autre de la mère et de l'élève de sainte Demetriade.

Le *Bréviaire d'Amiens* renferme longtemps et renferme peut-être encore une pareille bêtise. Il y est parlé d'un Ausillus, évêque d'Angers, révérend comme un grand saint, « mais, » dit un auteur, il ne le fut jamais qu'aux yeux de ceux qui, par éblouissement, ont la surdité pressée, au lieu de mercurite pressée. » Cet Ausillus rappelle l'adverbe latin *illuc*, qui a été transformé en *Fillico*, dont on a fait un évêque de Chartres.

La traduction de la Bible, connue sous le nom de *Polyte*, renferme un très-grand nombre de fautes qu'on aurait pu éviter avec un peu de soin. Nous nous bornons à en citer quelques-unes.

Le deuxième verset du premier chapitre de la Genèse contient cette phrase : *Et spiritus Dei ferebatur su-*

per aquas, » Et l'esprit de Dieu était porté sur les eaux. » Cette phrase n'offre qu'un sens bien vague et bien confus. Mais il n'en est pas de même dans le texte hébreu, car *ayrinas Dei* est un substantif. Quand on voulait exprimer la grandeur d'une montagne, la violence d'un vent, on disait *mont Dei*, *vent Dei*, une montagne de Dieu, un vent de Dieu ¹. C'est donc avec raison qu'on a proposé pour le passage en question cette traduction fort claire : « Un vent très-fort soufflait sur les eaux. »

Tout le monde connaît le verset 24 du chapitre xix de l'Évangile selon saint Matthieu : « Facilius est camelum per foramen acus transire, quam dritum intrare in regnum celorum. » Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux. La comparaison du chameau passant par le trou d'une aiguille est plus qu'étrange, il faut l'avouer ; mais n'existe-t-elle pas dans le texte original ? L'ignorant qui a traduit cet Évangile du grec en latin a confondu les deux mots *camelus* (chameau) et *denudus* (pâle). Le chameau doit donc être remplacé par cible, ce qui nous offre un sens tout à fait raisonnable.

Une des preuves alléguées par les critiques en faveur de la tradition qui donne l'Évangile de saint Matthieu comme ayant été rédigé primitivement en hébreu ou en chaldéen, c'est la quantité de fautes de traduction connues dans le texte grec qui nous en parvint. On en aura une idée par le verset 25 du chapitre xix, où l'hébreisme, *man cher sur l'eau*, c'est-à-dire *nager ou voguer*, a été compris et traduit littéralement ².

¹ En hébreu nous disons : Une montagne, un vent du désert, du vent du diable.

² Cher veut, en tout de même, nager signifie ramer.

DE QUELQUES IDÉES BIZARRES ET SINGULIÈRES.

« Notre esprit, dit Montaigne, est un outil vagabond, dangereux et téméraire; il est mal aisé d'y joindre l'ordre et la mesure... C'est un outrageux glaive à son possesseur même, que l'esprit à qui ne sait s'en armer ardemment et discrètement. » Si l'on pouvait douter de la sagesse de ces paroles, il suffirait de jeter un coup d'œil sur le présent chapitre, où nous avons essayé de donner un spécimen des imaginations extravagantes sorties de l'esprit humain.

Nous commencerons par le commencement, c'est-à-dire par l'exposition de quelques idées émanées sur la création du monde.

Et d'abord, que se passait-il avant la création? Les rabbins, que nous aurons plus d'une fois l'occasion de citer, prétendent que Dieu, afin de tuer le temps avant la création de l'univers, s'occupait à bâtir divers mondes qu'il détruisait aussitôt. Ce fut seulement après de longs essais qu'il parvint à en créer un aussi parfait que le nôtre.

Au dix-septième siècle, un écrivain mystique écrivit sur les occupations de Dieu avant la création, un opuscule qui a été imprimé pour la première fois dans la *Revue rétrospective* (juin 1854).

Voici quelques phrases de cette composition, qui est la plupart du temps incompréhensible :

« Demander ce que Dieu faisait avant la création du monde, c'est parler impudiquement ou même puérilement, et ne savoir proprement ce qu'on demande... Il est certain que Dieu éternel, lequel a fait le monde par sa pa-

role, se pouvait bien passer du monde et d'avait que faire des créatures, car il vivait et régnaît avant les siècles, très-heureux, et très-content dans le paradis de son essence et dans l'essence de lui-même... Dieu ne crouphait point en paresse et bâilait avant qu'en eût créé le monde... Il contemplait son fils unique, non fait, ni créé, mais engendré de toute éternité par son intelligence et contemplation divine; en ce Verbe éternel, il contemplait l'archétype et le monde du monde, les anges, les âmes et toutes les créatures... Disons, pour fin et conclusion de ce traité, que Dieu, avant la création du monde, faisait et ne faisait rien, etc. »

Une des idées les plus originales que nous connaissions sur ce sujet, est celle qui est rapportée par Benjamin Constant dans une lettre publiée récemment pour la première fois. « Cette idée, dit-il, est d'un Florentin, le chevalier de Bevil, qui remplissait alors à la Haye les fonctions d'envoyé de Sardaigne. Il prétend que Dieu, c'est-à-dire l'auteur de nous et de nos aléatoires, est mort avant d'avoir fini son ouvrage; qu'il avait les plus beaux projets du monde et les plus grands moyens, qu'il avait déjà mis en œuvre plusieurs des moyens, comme on élève des échafauds pour bâtir, et qu'un sillon de son travail il est mort; que tout à présent se trouve fait dans un but qui n'existe plus, et que nous, en particulier, nous nous sentons destinés à quelque chose dont nous ne nous faisons aucune idée; nous sommes comme des maîtres où il n'y aurait point de cadran, et dont les rouages, doués d'intelligence, tourneraient jusqu'à ce qu'ils fussent usés, sans servir pourquai, et se disant toujours : Puisque je tourne, j'ai donc un but. Cette idée me paraît la plus spirituelle et la plus profonde que j'aie eue, et bien

préférable aux folies chrétiennes, musulmanes ou philosophiques des premier, huitième et dix-huitième siècles de notre ère¹. »

Certains esprits se sont posé, sur la création, d'étranges problèmes qu'ils ont résolus hardiment. Chervreau, dans son *Histoire du Monde* (1666, 2 vol. in-4), rapporte que, suivant les uns, le monde a été créé au printemps, et, suivant d'autres, au vendredî, le 6 septembre, à quatre heures de l'après-midi. Un autre, dont nous regrettons vivement d'avoir oublié le nom, avait trouvé la date du 28 décembre.

Un érudit italien du dix-huitième siècle, monsignor Biardi, dans un entretien avec l'abbé Barthélémy, lui raconta qu'il s'occupait d'un abrégé de l'histoire universelle, où il devait prélude par la solution d'un problème des plus importants pour l'astronomie et pour l'histoire : il s'agissait de fixer le point du ciel où Dieu place le soleil en formant le monde : « Il voulait de découvrir ce point, dit Barthélémy, et il me le montra sur un globe. »

Venons à la création.

Voici, au dire des scolastiques, comment furent employés quelques-unes des douze heures du jour où Adam fut créé :

A la première heure, Dieu pétrit la poussière dont il devait fabriquer le premier homme, qui bientôt devint un embryon.

A la seconde heure, Adam fut en état de se tenir sur ses pieds.

A la quatrième heure, Dieu l'appela et lui dit de donner aux animaux les noms qu'ils devaient porter.

¹ Lettre du 4 juin 1750, *Revue des Deux-Mondes*, 45 (1911) 834.

À la septième heure, se consumma le mariage d'Adam et d'Eve. Dieu, avant d'annoncer lui-même cette nouvelle à son époux, avait eu la délicate attention de la friser coquettement.

À la dixième heure, Adam pécha.

À la onzième heure, il fut jugé et condamné à sortir du paradis.

À la douzième heure commencèrent pour lui les fatigues et les peines du travail¹.

Lorsque Dieu voulut créer Adam, il se revêtit, dit-on, d'un corps humain parfaitement beau, et, sur ce modèle, forma le corps de l'homme. Un jésuite du dix-septième siècle, Jacques Salton, prétendit, dans ses *Annales ecclésiastiques*, que, pendant que l'homme était ainsi créé, « il put voir les mains divines, le visage d'ambroisie, les bras admirables de Dieu façonnant son corps et ses membres. »

On assure qu'Adam, après être sorti des mains de Dieu, s'étendait de l'une des extrémités du monde jusqu'à l'autre. Mais, quand il eut péché, Dieu appesantit sa main sur lui, et ne lui laissa plus que cent coudes de hauteur, ou neuf cents coudées. D'autres ajoutent que Dieu agit ainsi à la requête des anges, effrayés d'un pareil géant. Ces traditions se sont encore conservées parmi les Arabes. Voici du moins ce qu'on lit dans le voyage de Henricus : « Mon Arabe me dit qu'ils croient qu'au sommet d'une montagne (située à une lieue de la Mosquée) Ève avait la tête appuyée lorsque Adam la couvrit pour la première fois, et qu'elle avait ses deux genoux bien loin dans le bas de la plaine, sur deux autres monts distants

¹ Voyez le Livre des singularités de B. G. Péguin, 1611, m-8k, p. 14.

l'un de l'autre de deux parties de mosquet, à chaque endroit desquels on a fait mettre une colonne. »

Suivant Moréri, Adam « avait une profonde connaissance des sciences, et surtout de l'astrologie, dont il apprit plusieurs beaux secrets à ses enfants, et il grava sur deux tables diverses observations qu'il avait faites sur le cours des astres. »

Tous les docteurs se sont généralement accordés à regarder Adam comme possédant une science immense. Quelques rabbins, pour prouver qu'il aurait pu en rencontrer aux anges eux-mêmes, racontent que, ceux-ci ayant parlé de l'homme avec mépris, Dieu, pour les confondre, leur présenta toutes sortes d'animaux et leur en demanda le nom. Les anges restèrent muets, tandis que l'homme, appelé à son tour par Dieu, nomma les animaux les uns après les autres.

Un chartreux du quinzième siècle, Henri de Hespe, voulut gratifier Aristote d'un éloge qui ne lui eût pas encore été donné, soutint que la science du philosophe grec était égale à celle d'Adam, ce que certains regardèrent comme une impudence.

Adam, avec cette science immense qu'on lui accordait si généralement, aurait dû bien compenser s'il n'avait pas écrit quelques ouvrages. Aussi composait-il deux livres, l'un sur la création, l'autre sur la décadence. Ayant mêlé à la première et causé familièrement avec la seconde, il avait dû parler fort poliment de ces deux sujets merveilleusement choisis, et il est fâcheux que ces livres se soient perdus. Il paraît pourtant qu'ils aient échappé à la catastrophe du déluge, car un auteur musulman raconte qu'Abraham, étant allé au pays des Sabéens, ouvrit le coffre d'Adam, et y trouva les livres de son véné-

rabbin aïeul et de Seth. Quelques rabbins attribuent encore à notre premier père le quatre-vingt-deuxième passage.

Suivant un grand nombre de rabbins, Adam a été créé avec les deux sexes. Ils disent que le corps d'Adam fut créé double, mâle d'un côté, femelle de l'autre ; que les deux corps étaient joints l'un à l'autre par les épaules ; et que Dieu, pour créer Ève, ne fit autre chose que de séparer ces corps. Selon Eugubia, les deux corps étaient unis ensemble par les côtés, et se ressemblaient en tout, sauf le sexe. Mais l'opinion la plus bizarre qui ait été émise sur le sexe d'Adam est celle de la célèbre visionnaire Antoinette Bourignon (morte en 1680). Les révélations qu'elle eut à ce sujet ont été racontées dans la *Vie continuée de mademoiselle Bourignon*. Nous en extrayons les passages suivants :

« Dieu lui représenta dans l'esprit, sans l'entremise des yeux corporels, qui auraient été aveuglés sous le poids d'une si grande gloire, la beauté du premier monde.... Il lui fit paraître, de la même manière spirituelle, Adam, le premier homme, dont le corps était plus pur et plus transparent que le cristal, tout léger et volant, pour ainsi dire ; dans lequel et au travers duquel on voyait des vaisseaux et des ruisseaux de lumière qui pénétraient du dedans en dehors par tous ses pores, des vaisseaux qui roulaient dans eux des liqueurs de toutes sortes et de toutes couleurs, très-vives et toutes diaphanes, non-seulement d'eau, de lait, mais de feu, d'air et d'autres. Ses mouvements ressemblaient des harmonies admirables : tout lui obéissait ; rien ne lui résistait et ne pouvait lui nuire. Il était de stature plus grande que les hommes d'à présent ; les cheveux courts, annelés, tirant sur le noir, la lèvre de dessus couverte d'un petit poil ; et,

au lieu des parties bestiales que l'on ne trouve pas, il était fait comme seroit rétabli nos corps dans la vie éternelle, et que je ne sois si je dois dire. Il avoit dans cette région la structure d'un nez, de même forme que celui du visage; et c'étoit là une source d'odeurs et de parfums admirables. De là devoient aussi sortir les hommes, dont il avoit tous les principes dans soi; car il y avoit dans son ventre un vaisseau où naissent de petits œufs, et un autre vaisseau plein de liqueur qui rendoit ces œufs féconds. Et lorsque l'homme s'échauffoit dans l'amour de son Dieu, le désir où il étoit qu'il y eût d'autres créatures que lui, pour louer, pour aimer et pour adorer cette grande majesté... (ici se trouve un passage que nous n'osons transcrire). Et cet œuf, rendu fécond, sortoit quelque temps après par ce canal hors de l'homme, en forme d'œuf, et venoit, peu après, à éclore en homme parfait. »

À quelle époque est lieu la célébration des noces d'Adam et d'Ève? Cette grave question a soulevé bien des discussions. Suivant les uns, Ève à peine créée perdit sa virginité, et le serpent profita, pour la tenter, du moment où Adam s'étoit endormi pour se reposer de ses fatigues conjugales. Saint Jérôme, et son opinion est la plus généralement adoptée, soutient qu'Adam n'a sougé à connaître Ève que lorsqu'ils furent chassés du Paradis. « Il y a des gens, dit Bayle, qui ont débité qu'Adam différa quinze ans ou même trente ans la consommation de son mariage. D'autres poussent la chose plus loin, et soutiennent qu'Adam et Ève, d'accord de partie, et pour pleurer leur péché, ne rompirent leur continence qu'un bout de cent ans... Ceux qui disent qu'Adam n'eut aucune part à cette continence de plusieurs années, sont

des rêveurs indignes d'être écoutés. Ils supposent qu'il demoura excommunié cent cinquante ans pour avoir mangé du fruit défendu, et qu'il vécut pendant ce temps-là avec une femme qui, comme lui, avait été formée de la terre, et qu'ils nomment Lila. Ils ajoutent qu'il engendra des diables par son commerce avec cette femme, et qu'ensuite, lorsque son excommunication fut levée, il épousa Ève, qui était sortie de sa tête, et engendra des hommes. Mais d'un autre côté, saint Épiphane fait mention d'une secte d'hérétiques qui disaient que le Diable avait eu affaire avec Ève comme un mari avec sa femme, et qu'il en avait eu Cain et Abel. Voilà des compensations; Adam quitte Ève pour faire des Diables avec une autre femme, et le Diable va trouver Ève pour faire des hommes avec elle.

Il y a eu un très-grand nombre d'hérétiques qui ont soutenu que l'arbre de science était le plaisir de l'amour, et que la chute de nos premiers parents ne fut autre chose de la part de la femme, que le désir de perdre sa virginité, et de la part de l'homme que l'accomplissement de ce désir.

Les commentateurs juifs ou chrétiens de la Genèse sont criés dans les plus grands détails sur les couches d'Ève. Nous en ferons grâce au lecteur, et le renvoyons aux articles que Bayle a consacrés aux divers personnages de la famille d'Adam. Il a cité plusieurs autres opinions tellement excentriques, que nous n'avons pas osé les rapporter ici.

La tentation de nos premiers parents et leur chute, telle qu'elle est rapportée dans la Genèse, a excité l'imagination des rabbins, des écrivains ecclésiastiques et des visionnaires de toutes les époques. Les

uns prétendent que ce fut la vue des caresses que se prodiguaient Adam et Ève qui remplit le serpent d'une violente jalousie, et que dans le but de se débarrasser d'Adam, il persuada à la femme de manger du fruit défendu. D'autres affirment qu'Ève ayant, en défigurant les paroles de Dieu ¹, raconté au serpent que Dieu leur avait défendu de manger de cet arbre et de le toucher, l'animal tentateur la saisit et la poussa contre l'arbre, et lui ayant fait remarquer qu'elle n'en était pas morte, il en conclut qu'elle n'en mourrait pas davantage si elle en mangeait, raisonnement qui eut sur elle la plus fâcheuse influence.

Les opinions sont très-différentes sur la forme que prit le tentateur pour abuser la pauvre Ève. On dit que Samaël, le prince des démons, se mit à cheval sur un serpent de la grosseur d'un chameau, et qu'il s'approcha d'elle dans ce brillant équipage. D'autres se contentent avec autant de raison que le serpent avait emprunté le visage d'une jeune fille, et cette tradition a été adoptée par les artistes.

Quoi qu'il en soit, on ne peut manquer d'être de l'avis de Boyle (art. Ève) : « Il faut avouer, dit-il, que les deux têtes à qui Dieu avait donné en dépôt le salut du genre humain, le gardèrent si mal que rien plus : ils livrèrent la place à l'ennemi presque sans combat ; et au lieu de se battre pour un si précieux dépôt, tantôt que

¹ « C'était apparemment, ajoute Boyle, la première fois qu'on recourût à un autre ce que l'on avait été dire ; on y fit bien des changements ; et l'on était encore dans le bonheur des âges d'innocence. Se fit-il donc que tous les trois l'honneur péchéur dans des rivières lubriques et qu'on fût en peine passer de bouche en bouche pendant quelques heures sans sans être dégoûté ? »

Théodore pêcheur se bat pour sa religion et pour sa patrie, *pro aris et focis*, ils ont fait moins de résistance qu'un enfant à qui l'on veut ôter sa poupée. Ils agissent comme s'il ne s'y fût agi que d'une épingle ; *et c'est la folie.* »

La Genèse ne parlant pas de l'espèce de fruit qu'Adam mangea avec sa femme, et silence à domes beaux jeux aux conjectures. Les Normands prétendent que c'est la pomme, d'autres la figue ou le citron. Rabbi Salomon prétend que Moïse a caché après le nom de ce fruit, de peur que personne ne voulût plus en goûter. Il faut avouer que pour un homme aussi sage que le législateur des Hébreux, cela aurait été bien mal connaître le cœur humain, car il est certain au contraire que tout le monde aurait voulu goûter de ce fruit, cause de tous nos malheurs.

Suivant saint Jérôme, Adam a été enseveli à Hébron ; suivant d'autres, sur le Calvaire. Mais ici se présente une question assez difficile à résoudre, car Hébron et le Calvaire ne datent que du déluge. « Si vous faites cette question, dit Bayle (art. ANAN), Barcepha vous alléguera un docteur fort estimé en Syrie qui a dit que Noë demeura dans la Judée ; qu'il planta dans les campagnes de Sodome les cèdres dont il bâtit l'arche ; qu'il transporta avec lui dans l'arche les os d'Adam ; qu'après qu'il en fut sorti, il les partagea à ses trois fils ; qu'il donna le crâne à Sem, et que les descendants de Sem s'étant mis en possession de la Judée, enterrèrent ce crâne au même lieu où avait été le tombeau d'Adam. » Le lecteur se trouve sans doute suffisamment éclairé par l'allégation de Barcepha.

Les modernes ne sont pas restés en arrière des rabbins ou des Pères de l'Eglise.

Au siècle même siècle, un avocat au parlement de Paris,

Jean le Feron, que Lacroix du Maine appelle l'un des plus diligents et des plus curieux hommes de France pour la recherche des maisons nobles et des armoiries, assigna des armes à Adam. Ces armes se composaient de trois feuilles de figuier. « Et comme je lui demandais, dit Pasquier dans une de ses lettres, pourquoi il les lui avoit attribuées, il me répondit que c'étoit pour autant qu'après avoir mangé du fruit de science, Adam s'étoit converti les parties honteuses d'une feuille de figuier; et sur ce pied il bâtit quatre ou cinq gros tomes et grands volumes, figurés selon son opinion. »

En 1613, un cordouanier arlésien publia un traité *De calce antique*, où, faisant l'histoire des chaussures, il remonte jusqu'au commencement du monde, et prétend qu'Adam en fit le premier avec des peaux de bêtes préparées, secret qu'il avoit appris de Dieu lui-même.

Un orientaliste français, membre de l'Académie, Benrion, avoit entrepris, est-il dû dans son éloge, un immense travail sur les poids et mesures des anciens.... Pour en donner à l'Académie un avant-goût précieux, il apporta une espèce d'échelle chronologique de la différence des tailles depuis la création jusqu'à J.-C.

Adam avoit.	125	pieds 9	pouces.
Ève.	118		9 3/4
Noé.	103		
Abraham.	27		
Moisé.	13		
Hercule.	10		
Alexandre.	6		
Jules César.	5		

Il ajoute que, « quoiqu'il y ait longtemps que les hommes

on se mesurerait plus à la taille, si la Providence n'avait daigné suspendre les suites d'un si prodigieux abaissement, à peine oserions-nous aujourd'hui nous comparer, au moins à cet égard, entre les plus considérables insectes de la terre.

« La géographie tient essentiellement à la taille des hommes ; leurs pas ont toujours été, comme ils sont et seront toujours, la première mesure des espaces de longueur qui se trouvent sous leurs pieds. Aussi, M. Herriot joignit une nouvelle table des dimensions géographiques des premiers arpenteurs de l'univers à celle des tailles humaines dont nous venons de parler ; et ces deux tables, qui ont un merveilleux rapport entre elles, sont probablement tout ce qu'on verra jamais des trois ou quatre volumes in-folio dont il nous flattait. »

Escholas, pitoyable versificateur français, publia en 1683 un poème, la *Christiade*, où il avait la bonhomie de comparer les maux vers au nombre des maux qui ont inondé le monde après le péché du premier homme.

Un siècle suivant, un autre littérateur, le chevalier de Cusaans, prétendit expliquer par la quadrature du cercle le péché originel et la trinité. Il fit annoncer qu'il déposerait chez un notaire une somme de 500 000 francs pour être la récompense de ceux qui parviendraient à réfuter sa démonstration. Parmi les nombreux adversaires qui acceptèrent son défi, il se trouva une jeune demoiselle, laquelle prit la chose au sérieux et accusa Cusaans devant le Châtelet ; mais on jugea que la fortune d'un pauvre homme ne devait pas souffrir d'un travers d'auteurs fort insolent. La procédure fut arrêtée et les parts déclarées nuls. Néanmoins, malgré l'intervention de l'Académie des sciences

elle-même, le chevalier resta toujours convaincu de l'excellence de sa cause.

Enfin, un Allemand, Beishart, mort en 1790, publia une dissertation où il agissait gravement la question de savoir si Adam et Ève avaient un nombrell.

Au milieu du dix-septième siècle, on voulait enlever à Adam la gloire d'avoir été le premier homme. Isaac de la Peyrère, publia, en effet, en 1655, *Præadamitæ, seu exercitatio super versibus 12, 43, 44 capituli v Epistolæ B. Pauli ad Romanos*, ouvrage dans lequel il prétendit prouver qu'il y avait eu deux créations d'hommes, l'une le sixième jour de la création du monde, lorsque Dieu créa l'homme mâle et femelle, ce qui, selon lui, doit s'entendre de la création d'hommes et de femmes dans toutes les parties de la terre, d'où sortirent les Gensils; la seconde création n'eut lieu que longtemps après, quand Dieu créa Adam pour être le père des Juifs. Ceux qui embrassèrent cette opinion furent appelés *præadamites*. La Peyrère, du reste, ne tarda pas à l'abjurer aux pieds du pape Alexandre VII.

Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'Adam avait servi, bien innocemment, de prétexte à des hérésies. Quinze siècles environ avant la Peyrère, Tan 450, Prœdici, disciple de Carpocrate, avait fondé la secte des adamites. Ceux-ci, prétendant imiter l'innocence d'Adam et d'Ève dans leur premier état, priaient nus dans leurs églises, auxquelles ils donnaient le nom de *parodia*. Ils rejetaient le mariage, qui n'eût jamais été institué, suivant eux, si Adam n'eût point péché.

On sait combien au dernier siècle certains philosophes, ayant pris la vie civilisée en horreur, préconisèrent l'état de nature, qu'Adam et Ève avaient, à leurs yeux, goûté

dans tous ses chœmens. Nous engageons vivement ceux qui pourraient aujourd'hui avoir les mêmes idées à relire les vers suivants du *Mondain* de Voltaire :

Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père,
Que faisais-tu dans le jardin d'Éden?
Travaillais-tu pour ce sot genre humain?
Cernais-tu madame Ève ton maître?
Avais-tu tel que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs et croissans,
La chevelure assez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau lisse et tendue,
Sans propreté, l'amour le plus heureux
N'est plus amour, c'est un besoin honteux.
Bientôt lassés de leur belle aventure,
Deux ou un chère fils suspend galamment
Avec de l'eau, du millet et du gland;
Le repas fait, ils dormaient sur la dure :
Voilà l'état de la pure nature.

Le célèbre visionnaire Saint-Martin, surnommé le Philo-
sophe barbu, avait sur les premiers hommes des idées
tout à fait différentes de celles de la Bible. Selon lui,
« l'homme avait autrefois une amure impénétrable ; il
était nati d'une lame composée de quatre métaux, et
qui frappait toujours en deux endroits à la fois ; il devait
croquer dans une forêt formée de sept arbres, dont
chaun avait seize racines et quatre cent quatre-vingt-dix
branches ; il devait occuper le centre de ce pays ; mais
s'en étant éloigné, il perdit sa bonne amure pour une
autre qui ne valait rien ; il s'était égaré en allant de qua-
tre à neuf, et il ne pouvait se retrouver qu'en revenant
de neuf à quatre. »

Citons encore quelques exemples des explications et

interprétations extravagantes auxquelles ont donné lieu l'Ancien et le Nouveau Testament.

Un auteur danois, de la fin du dix-septième siècle, passa sa vie et dépensa sa fortune à soutenir le dogme de la pluralité des femmes; et dans un ouvrage intitulé : *Polygamia triumphatrix*, il appela héroïque la détermination prise par un descendant de Crin, Lamech, d'épouser deux femmes. Du reste, cet écrivain était, à ce qu'il paraît, parfaitement désintéressé dans la question, car, suivant un biographe, il n'aurait eu qu'une seule femme, qu'il n'aurait su qu'en faire. Son livre fut condamné, et lui-même banni du Danemark.

Un philosophe suédois, Olaf Barbock, mort en 1740, soutint, dans son *Ichthyologia biblica*, que les poissons, dont les Hébreux furent nourris dans le désert, étaient, non pas des coilles ou des sauterelles, comme le veut Lactif, mais des harengs.

Le capucin Bolland et le jésuite espagnol Pineda, après avoir bien cherché quelle pouvait être la maladie dont le pauvre Job était travaillé, arrivèrent tous deux à ce résultat, que ce ne pouvait être que cette maladie dont Voltaire a donné une si plaisante généalogie au chap. 4 de *Candide*. Ce qu'il y a de certain, c'est que le saint homme a longtemps été choisi pour patron des malheureux que le libertinage metait dans l'affreuse position du digne Faublas¹.

On pécha en Norwège, le 4 novembre 1387, deux harengs sur lesquels, nous ne savons par quelle hallucination, on crut voir traits des caractères mystérieux que

¹ On lit dans la *Divine médecine ecclésiastique de Molanus*, en 16 non, pour de la Côte de Job : Voluit monstrum vestrum Job possideri per personam esse eum, qui hoc verbum habuit cum eum curavit.

L'on retrouve sur un autre poisson de la même espèce pêché en Pomeranie, le 2 mai 1594. Ces pauvres bêtes causèrent un émoi dont elles étaient bien loin de se douter. Parmi les commentaires et les explications qui furent données de toutes parts, le plus singulier est la *Conjectura Aulica*, 4598, in-8, du Suisse Tobie Eglin. L'auteur y annonce qu'il a trouvé dans ces caractères, outre une explication de Daniel et de l'Apocalypse, des prophéties fort claires sur l'Église militante.

N. Rigault, philologue français, mort en 1654, prétendit prouver, dans son commentaire sur Tertullien, que Jésus-Christ était d'une figure tout à fait commune, Jésus, disait-il, n'ayant pas voulu des honneurs ni des richesses, a dû renoncer de même aux avantages de la figure. Ce qui donna lieu à la dissertation du P. Varasseur, *De pulchritudine Christi*.

Origène a fait sur la mort précipitée de Judas Iscariote une hypothèse assez singulière. Il affirme que l'apôtre voulut devancer la mort de son maître, espérant trouver celui-ci dans l'autre monde, et en obtenir son pardon. Les eschistes, hérétiques du commencement du second siècle, qui tenaient pour saints ceux que l'Église condamnait, comme Céli, Coré, les Sadoumites, etc., rendaient à Judas une espèce de culte, prétendant que sans lui le monde eût dû perdre des avantages qu'il doit à la mort de Jésus-Christ.

Un théologien hollandais du dix-septième siècle, J. Coccejus, regardait l'histoire de l'Ancien Testament comme une représentation naturelle et non interrompue de l'histoire de Jésus-Christ et du christianisme. Tous les événements et toutes les révolutions qui doivent arriver dans l'Église jusqu'à la fin des siècles sont désignés et prédits,

selon lui, dans différents passages. Il ne s'agit que de savoir les distinguer. Quant à lui, pour y parvenir, il avait adopté, pour règle fondamentale, d'interpréter les mots et les phrases de l'Écriture dans tous les sens dont ils sont susceptibles, car, disait-il, ils signifient effectivement tout ce qu'ils peuvent signifier. Il soumettait ainsi l'Écriture à un certain poème arabe de Kothrab (al Hotealeh), où tous les vers offrent un mot susceptible de trois significations différentes, suivant la manière dont on le prononce.

Un orateur français, Bartier, mort en 1765, avait adopté un autre système d'interprétation. Il prétendit, dans son *Histoire des premiers temps du monde*, que, pour bien saisir le sens de la Genèse, il fallait la lire à rebours.

L. Dickinson, médecin anglais, voulut prouver, dans les *Delphi pleuricaster*, 1655, in-8, que les Grecs ont emprunté de l'Écriture sainte, et particulièrement du livre de Jassé, la fable de l'Apollon Pythien.

J. Craig, géomètre écossais de la fin du dix-septième siècle, imagina, dans l'ouvrage intitulé : *Theologia christiana principia mathematica*, d'appliquer le calcul algébrique à la théologie. Ses calculs le conduisirent à ce résultat, que la force des témoignages sur lesquels est appuyé le christianisme ne pouvait subsister que 4454 ans à partir de 1660, et il en conclut qu'il y aurait alors un second avènement de Jésus-Christ, ou une seconde révélation pour rajuster la religion. C'est ce que pourront vérifier nos arrière-petits-neveux.

Le paradis, les anges, les démons ont offert aussi une belle matière aux divagations, et les écrivains jésuites s'y sont distingués.

En 1652, un jésuite, Gabriel Benao, publia in-folio un traité intitulé : *Emphyreologia, seu Philosophia christiana de emphyreis curis*. Il y décrit le bonheur du paradis, où « il y aura une musique avec des instruments matériels, comme sur la terre. » Mais rien n'est comparable aux détails dans lesquels est entré un autre jésuite, Louis Henriquez, auteur d'un livre intitulé : *Conspirationes sancti dans le ciel*. Le paradis du bon père rappelle tant soit peu le paradis de Mahomet. Il assure « qu'il y aura un souverain plaisir à baiser et embrasser les corps des bienheureux; qu'ils se baisaient à la vue les uns des autres; qu'il y aura pour cela des bains très-agréables ¹; qu'ils y nageront comme des poissons; qu'ils chanteront aussi agréablement que les colandres et les rossignols; que les sages s'habilleront en femmes, et qu'ils paraîtront aux saints avec des habits de dames, les cheveux lâchés, des jupes à vertugadins, et du linge du plus riche; que [les hommes et les femmes se réjouiront avec des mascarades, des festins, des ballets]; que les femmes chanteront plus agréablement que les hommes, afin que le plaisir soit plus grand; qu'elles resusciteront avec les cheveux plus longs, et qu'elles se pareront avec des rubans et des coiffures, comme en cette vie, et leurs petits nigroux d'enfants, ce qui sera un avec un grand plaisir, etc. ². »

Un troisième jésuite, auteur de l'*Historia sacra Iustitiana* (1635, in-8), prétend que les bienheureux s'entretenaient quelquefois en latin dans le ciel.

¹ Voltaire s'est probablement amusé de cette description des jésuites pour les faire en compagnie, lorsqu'il a raconté, au 29^e chapitre de *Candide*, la méconnaissance servie à Constantinople au jésuite père de Camipode.

² Del. de Bayle, art. Lorenz.

Un Hollandais, Wier, publia en 1577, in-4, le *Pseudomarchia dæmonum*, où il donne aux démons 49 chefs, qui ont sous leurs ordres 6 466 légions.

Bolwell, littérateur anglais du dix-huitième siècle, dans ses *Dissertations sur l'origine et l'occupation des états intellectuels*, 1787, in-8, soutient que les humains anges ont été changés en lions, chevaux, chiens, etc.

Ceux qui voudraient connaître le rôle joué par les anges depuis le commencement du monde jusqu'au dix-septième siècle, n'ont qu'à consulter l'ouvrage intitulé : *Historia sanctorum angelorum epistola*, Lyon, 1632, in-8, par Boniface Constantia. Le quatrième et dernier livre, qui forme les deux tiers du volume, est un recueil par ordre chronologique de tous les événements auxquels les anges ont eu quelque part, avec la citation en marge des légendes et historiens originaux d'où les récits sont tirés.

Enfin, pour clore dignement ce catalogue d'extravagances, mentionnons encore deux traités. L'un, *Sur l'état du monde après le jugement dernier*, a pour auteur Lescail, trapiste du dix-septième siècle. L'autre, qui a pour objet de prouver la possibilité de la présence corporelle de l'Âme dans plusieurs lieux, a été publié (1764, in-12) par un oratorien, Liguac. La Biographie Michaud, loin de trouver la moindre absurdité dans cet ouvrage, en a montré le but dans une phrase que nous offrons à la méditation de nos lecteurs ; car il faut le méditer avant d'arriver à la comprendre. « Cet ouvrage profond, y est-il dit, a pour objet de faire voir que si la raison toute seule peut montrer une manière suivant laquelle le mystère de la présence réelle est possible, à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir dans les ressources de sa sagesse et de sa fécondité une infinité d'autres moyens pour effec-

tuer ce qui de nous paraît impossible au premier coup d'œil que par défaut de connaissances et de lumières. » Si ce pauvre Lignac avait raison, quelle perturbation cette faculté de l'homme jetterait dans les relations sociales !

L'*Iliade* et l'*Odyssée* ont été, de tout temps, comme la Bible, l'objet des commentaires et des interprétations les plus bizarres.

Antropagoras fut, suivant Diogène Laërce, le premier qui regarda les poésies d'Homère comme un livre de morale, ne renfermant que des allégories.

Apion, célèbre grammairien, qui professa à Rome sous Tibère, s'occupa uniquement de recherches sur Homère. Suivant Pline (liv. XXX, chap. 11), il pensa cette année si loin, que, pour savoir à quoi s'en tenir sur la patrie et la famille du poète grec, il eut recours à des associations magiques ; mais il ne jugea pas à propos de révéler au public ce qu'il avait appris par ce moyen mystérieux. Faut-il avoir découvert que les deux premières lettres du premier vers de l'*Iliade*, prises numériquement μ (40) et α (6), valaient ensemble 46, il prétendit qu'Homère avait ajouté ce premier vers seulement après avoir terminé l'*Iliade* et l'*Odyssée*, car, disait-il, le nombre des lignes de ces deux poèmes égale justement 46.

Le passage suivant d'Aulu-Gelle peut donner une idée des subtilités et des puérilités dont s'occupaient les rhéteurs et les grammairiens qui commentaient Homère : « Un homme, dit-il, qui était mon ami, et avait passé la plus grande partie de sa vie au milieu des livres... me donna un énorme volume où fourmillait, disait-il, le savoir en tous genres... Je prends le volume avec joie et avidité, je crois avoir rencontré la carue d'abondance. Je m'enferme

le plus soigneusement qu'il m'est possible pour le lire sans ténacité, mais quelles merveilles y trouva-je, ô Jupiter ! Quel était le nom du premier qui fut appelé grammairien : ... Pourquoi Télémaque, couché à côté de Polydore, ne le touche pas de la main, mais le réveille d'un coup de pied : Dans quelle sorte de prison Euryclée enferma Télémaque : Pourquoi Ilécube n'a pas couru la rose et a cueilli l'huile de rose. Puis venait la liste des compagnons d'Ulysse enlevés et déclarés par Scylla. On avait encore écrit, dans ce livre, quels sont les vers d'Homère qui renferment le même nombre de lettres, ceux qui sont acrostiches et dont les mots vont toujours croissant d'une syllabe ; pourquoi il a dit que les larches sont trois agneaux par an ; si, des cinq divisions du bouclier d'Achille, celle qui est d'or est au milieu ou sur les bords. Le livre renfermait un grand nombre de vérités de cette importance ¹.

Malgré tout ce que les grammairiens ont pu débiter sur Bomère, malgré tous les jeux de mots qu'Estasie et ses devanciers ont trouvés dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, les anciens ont été bien dépassés par les commentateurs et érudits modernes.

Si, comme nous l'avons vu plus haut, on a voulu chercher, dans la Bible, quelques particularités de l'histoire grecque, en revanche on a trouvé, dans les poèmes d'Homère, des preuves confirmatives de l'histoire juive.

Isidore Lapon, philologue anglais, mort en 1623, fut, à ce que nous savons, le premier qui exposa un pareil système, dans son *De sacris litteris, una comparatis Homeris cum scriptoribus sacris*, Oxford, 1628, in-8. Après lui vint le Dureau, en forme de comparaison,

¹ *Index ætymol.*, l. VII, ch. 3, traduction de la collection Delachet.

sur les vies de Moïse et d'Hésaïe, et Hésaïe historien du peuple hébreu, dont nous ne connaissons pas les auteurs, puis enfin le célèbre ouvrage du Hollandais G. Gresse : *SAINTON ESPANON, Historia Hebraeorum ab Hespero, Achaicis nominibus ac sententiis conscripta, in Odysseu et Iliade exposita et illustrata*, Amsterdam, 1784, in-8. Suivant Gresse, l'*Odysse* n'est pas autre chose que l'histoire des Israélites sous les patriarches, et il ne s'agit pas de Troie, mais bien de Jéricho, dans l'*Iliade*, poème qui pourtant n'avait d'autre but, suivant le P. Hardouin, que de consoler les Troyens de leurs malheurs.

Un antiquaire anglais, mort en 1804, Bryant, qui avait déjà soutenu, dans son *Antique de la mythologie grecque*, que les histoires des patriarches rapportées dans l'Ancien Testament avaient été l'origine d'une grande partie de la mythologie païenne, publia, en 1796, in-4, une *Dissertation sur la guerre de Troie*, écrite par Homère, montrant que cette expédition n'a jamais été entreprise, et que cette prétendue ville de Phrygie n'a jamais existé. Il fait même Homère date la Thebes d'Égypte, et prétend que c'était un poète superstitieux, qui, après avoir vécu sur les bords du Nil, décha les poèmes de Phantasia dans le temple d'Isis, et transporta la scène dans la Thebe, en déguisant, sous des noms grecs, les dieux et les héros de la monarchie de Pharaon.

Au milieu, avec cette dernière hypothèse, Hésaïe appartenait encore à l'Orient; mais le Napolitain Vincent Coco (mort en 1825), découvrit que les chants du grand poète, revendiqués à tort par la Grèce, étaient tout simplement d'origine italienne. Ainsi, voilà Homère transformé successivement en Égyptien et en Italien, et Troie en

Jéricho; mais tout cela n'est rien auprès du système d'un certain Hansard, Græve, mort au commencement de ce siècle. À l'en croire, Hansard est originaire de la Belgique, et les événements de la guerre de Troie se sont passés aux environs d'Amsterdam. Græve a développé ses idées dans trois volumes in-8, publiés en 1804. Nous devons en citer le titre, qui nous dispensera de plus longs détails : *République des Champs-Élysées, ou Monde ancien, ouvrage dans lequel on démontre principalement que les Champs-Élysées et l'Enfer des anciens sont le nom d'une ancienne république d'hommes justes et religieux, située à l'extrémité septentrionale de la Gaule, et surtout dans les fies du bas Rhin; que cet enfer a été le premier sanctuaire de l'initiation aux mystères, et qu'Ulysse y a été initié; que la déesse Cérès est l'emblème de l'Église élyséenne; que l'Élysée est le berceau des arts, des sciences et de la mythologie; que les Élyséens, nommés aussi, sous d'autres rapports, Atlantes, Hyperboréens, Chémériens, etc., ont civilisé les autres peuples, y compris les Égyptiens et les Grecs; que les dieux de la Fable ne sont que les emblèmes des institutions sociales de l'Élysée; que la voûte céleste est le tabernacle de ces institutions et de la philosophie des législateurs atlantes; que l'angle céleste est l'emblème des fondateurs de la nation gasconne; que les poètes Homère et Virgile sont originaires de la Belgique, etc.*

Il est à remarquer qu'à la même époque, dans les *Recherches celtiques*, le docteur Edouard Davis soutenait, sur les Champs-Élysées, la même thèse que Græve.

Si nous voulions nous occuper des idées extravagantes émises sur des sujets non littéraires, sur des sujets scientifiques, par exemple, nous trouverions facilement de

quoil rempli des volumes, qui pourraient, suivant l'expression de Voltaire, se réduire à deux mots : « C'est que le gros du genre humain a été et sera très-longtemps insensé et insécable. »

Ici, c'est un littérateur français du dix-huitième siècle, Leroy, qui trouve que les pies ne savent compter que jusqu'à cinq ; là un Allemand, Unger, compose une dissertation : *On peut sentir sans être* ; tandis qu'un géologue de ses compatriotes soutient que les pyramides d'Égypte sont des grands cristaux ou des excroissances naturelles de la terre, tant soit peu figurées par la main des hommes. D'un côté, un médecin français du dix-huitième siècle, Marquet, renouveau une idée des Grecs, publie une *Méthode pour apprendre, par les notes de la musique, à connaître le poids de l'homme et les différents changements qui lui arrivent depuis sa naissance jusqu'à sa mort*, in-4, 1747 ; d'un autre côté, Quatremère-Dejeval *, qui fut pendant quelque temps membre de l'Académie des sciences, prétend que le besoin d'eau est le premier et l'unique principe auquel il faut rapporter toutes les inventions de l'esprit humain, et en particulier l'architecture et les cérémonies religieuses ; que les langues se formaient primitivement par l'imitation du bruit des instruments qui produisent ce bienheureux liquide et du cri des animaux tourmentés par la soif, que les signes de l'arithmétique, de la musique, de l'alphabet, ne sont pas autre chose que les éléments des machines parlées, etc. Il fut admis à exposer publiquement son système au collège des Irlandais ; mais on ne tarda pas, malgré l'affluence des auditeurs, à

* Ce nom, qui s'est fait connaître par des travaux utiles, vint mourir en 1828.

lui défendre de continuer ses leçons. Il en publia le programme sous le titre de *Cours d'Étologie démonstrée*, in-4.

Nous n'avons guère parlé plus haut que des commentateurs de la Bible et d'Homère. Si nous voulions nous occuper de ceux qui ont commenté d'autres ouvrages, nous trouverions bien de quoi allonger ce chapitre ; mais le lecteur en retirerait peu de profit ; car, comme l'a fort bien dit M. Boissonnade, « les commentateurs ont un naturel tout particulier ; il n'y a point pour eux de mauvais livres ; rien ne les ennue : ils ont le don de tout lire ; et quoiqu'ils ne l'aient jamais franchement avoué, on peut soupçonner que les auteurs excellents ne sont pas tout à fait ceux qu'ils préfèrent. »

Le savant abbé de Longuerue était un témoignage frappant de la vérité de ces paroles. Le sens poétique était chez lui si peu développé, qu'il préférait à Homère même deux livres faits sur ce poète ¹. « Avec ces deux livres, disait-il, on a tout ce qu'il y a d'utile dans Homère, sans avoir à esayer ses contes à dormir debout. »

Maislaunche a écrit sur les commentateurs quelques observations pleines de goût et de raison. Les érudits et les critiques de nos jours, craignent bien de les lire et de les méditer.

« Il y a », dit-il, un défaut de très-grande conséquence dans lequel les gens d'étude tombent ordinairement ; c'est qu'ils s'enferment de quelques auteurs. S'il y a quelque chose de vrai et de bon dans un livre, ils se jettent aussitôt dans l'excellence ; tout en est vrai, tout en est bon, tout

¹ Le premier de ces livres était *Antiquitates Homerice de Fortibus*, et le second, *Novus promolepis per Imperium*.

en est admirable. Ils se plaisent même à admirer ce qu'ils n'entendent pas, et ils veulent que tout le monde l'admire avec eux. Ils tirent gloire des louanges qu'ils donnent à ces auteurs obscurs, parce qu'ils persuadent par là aux autres qu'ils les entendent parfaitement, et cela leur est un sujet de vanité; ils s'estiment au-dessus des autres hommes, à cause qu'ils croient entendre une impertinence d'un ancien auteur, ou d'un homme qui ne s'entendait pas lui-même. Combien de savants ont vu pour éclaircir des passages obscurs des philosophes et même de quelques poètes de l'antiquité! et combien y a-t-il encore de beaux esprits qui font leurs délices de la critique d'un mot et du sentiment d'un auteur!... Ils se regardent aussi comme ne faisant avec eux qu'une seule personne; et dans cette vue l'amour-propre joue admirablement bien son jeu. Ils donnent adroitement des louanges avec profusion à leurs auteurs, ils les environnent de clarté et de lumière, ils les couvrent de gloire, sachant bien que cette gloire rejaillira sur eux-mêmes. Cette idée de grandeur n'élève pas seulement Aristote ou Platon dans l'esprit de beaucoup de gens, elle imprime aussi du respect pour tous ceux qui les ont commentés; et tel n'aurait pas fait l'apothéose de son auteur, s'il ne s'était imaginé comme enveloppé dans la même gloire... c'est aussi pour cela que presque toutes les préfaces ne sont point conformes à la vérité ni au bon sens. Si l'on commente Aristote, c'est le génie de la nature. Si l'on écrit sur Platon, c'est le divin Platon. On ne connaît guère les ouvrages des hommes tout court; ce sont les ouvrages d'hommes tout d'êtres, d'hommes qui ont été l'admiration de leur siècle, et qui ont reçu de Dieu des lumières toutes particulières. Il en est de même de la ma-

sière que l'on traite : c'est toujours la plus belle, la plus saine, celle qu'il est le plus nécessaire de savoir ¹.....

DE QUELQUES OUVRAGES ALLÉGORIQUES.

Le moyen âge a été fécond en poèmes, romans et autres ouvrages allégoriques. Le plus célèbre est le roman de *la Rose*, poème de vingt-deux mille vers, commencé par Guillaume de Lorris, mort vers 1240, et continué, ou, pour mieux dire, refait complètement quarante ans plus tard par Jean de Meung. En voici le résumé : L'auteur suppose que s'étant endormi un jour de printemps, il rêva qu'il se trouvait dans une prairie au milieu de laquelle il vit un beau jardin entouré de murailles. La porte lui en fut ouverte par Oyseuse (l'Oïseuse), et il aperçut *Déduit*, le maître du jardin, dansant avec les *Dieux* et les *Jours* qui forment sa cour. Il se disposait à cueillir une rose demeurant ouverte sur un rosier placé au milieu du jardin, lorsque l'Amour, qui s'était mis en embuscade, lui décocha plusieurs flèches, et le força de se rendre prisonnier. L'Amour alors lui enseigna ce qu'il fallait faire pour plaire aux dames, et l'auteur, après avoir repoussé les conseils de *Danger* et de *Raison*, finit par cueillir la rose, objet de ses desirs. Bien que cette allégorie soit très-claire, cependant ce poème a été interprété de mille manières différentes. Les uns, comme *Maret*, voulurent

¹ *Archives de la vérité*, liv. II, de l'inspiration.

expliquer « la rose tant appelée de l'enfant, par l'état de sapience lequel est justement à la rose conforme. » D'autres y voient l'état de grâce, ou la glorieuse vierge Marie, ou la gloire d'éternelle béatitude. Les alchimistes croient qu'il s'agissait du grand œuvre.

Le succès de cet ouvrage fut immense, malgré les attaques redoublées des prédicateurs, et en particulier de Jean Gerson; à la fin du seizième siècle il avait eu cent de nombreux éditeurs. « Guillaume de Lorris et Jean de Meung, dit Pasquier, lesquels quelques-uns des modernes ont voulu comparer à Dante, poète italien, moi, je les opposerois volontiers à tous les poètes d'Italie. » On y trouve en effet une grande verve, beaucoup d'imagination, de nombreuses satires et un style vif et agréable. La meilleure édition du roman de la Rose, que Merlot avait rajouté et défiguré, en 1526, est celle de Meun, 1814, 4 vol. in-8.

Voici l'abrégé d'un autre poème allégorique, le *Songe d'Enfer*, par Raoul de Houdan, qui commence ainsi :

« En songe doivrent se trouver Lohes. Je rêvai un jour que je me faisais pèlerin, et que, jaloux de voir des pays que d'autres n'avaient pas connus, je voulais voyager en Enfer. » Le poète arrive d'abord à la ville de Comolite, où il trouve Enrie, Anarac et Rapsin. Anarac lui demande des nouvelles de ses sujets; il répond que les riches ont choisi Largene, dont on ne connaît plus que le nom. Rapsin l'interroge sur les siens; il lui apprend que le royaume qu'elle a établi en Pontou est toujours florissant, et à ce propos il fait une sortie contre les Polonois. Plus loin il rencontre la demeure de Polonerie, et celle-ci lui fait plusieurs questions sur certains bourgeois de Paris et de Chartres qui possédaient

le secret d'être toujours heureux au jeu. Le poète passe ensuite à *Fille-Tuonne*, où il trouve *Fernan* avec son fils, né en Angleterre. Ce jeune homme est si vigoureux, qu'il renverse les plus forts. De là Raoul arrive chez *Formication*, et enfin à la porte d'Enfer, qui est gardée par *Neutre*, *Désespoir* et *Mort-Subite*. Il est surpris en entrant d'y trouver des tables toutes servies, et cependant la porte ouverte; comme bien étrange en France, dit-il, où chacun maintenant s'enferme pour manger, et ne reçoit personne, à moins qu'il n'apporte.

Ce jour-là le roi d'Enfer tenait sa cour, et faisait la revue de ses sujets. Dans ce nombre étaient force évêques, évêques et abbés. Il fit asseoir tout le monde à sa table et y invita le voyageur, auquel il fit servir de la chair d'asurier et de moine noir, engraisés, l'un du bien d'autrui, l'autre de l'insouciance. Comme le pèlerin resta sans manger, Belchior cessa avec lui et l'interrogea sur les motifs de son voyage. Vers la fin du repas, le diable se fit apporter son grand livre noir, sur lequel sont écrits tous les péchés passés et futurs. Il le met entre les mains du voyageur, qui l'ouvre, et foulant sur le chapitre des menteurs, y trouva écrite la vie de chacun d'eux. Je l'ai retenu par cœur, dit-il, et puis vous en réciter quelques traits curieux. Mais à ce moment le pèlerin s'éveille et le conte finit et le songe ¹.

J. Bouché, dit le *Banni de Liège*, poète de la fin du quinzième siècle, composa un recueil de poésies satiriques : *Les Lamentations du Peuvon*, 1473, in-4, goliardes, souvent spécialement destinées aux vices des papes,

¹ *Poésies de la cour de d'Amiens et de la cour de d'Amiens*, par Legrand d'Aussy, 1793, in-16, tome II, p. 473 et suiv.

des empereurs, des rois, etc.; aussi l'auteur assure-t-il :

« Que jamais l'œil ne vit telles bestioles. »

..... La *Reine*, le voyant désespéré d'avoir perdu sa fortune, lui présente un petit livre intitulé *Consolance*, puis des lunettes destinées à en faciliter la lecture et à le rendre profitable. Sur l'un des verres est écrit *Prudence*; sur l'autre, *Justice*; l'ivoire qui les enchâsse se nomme *Force*, et le fer qui les joint, *Tempérance*, etc.

Lalli, poète italien du seizième siècle, est l'auteur d'une épopée dans laquelle il décrit le mal français, et où des chevaliers vont à la recherche du bois de gayac.

Parmi les ouvrages allégoriques publiés à diverses époques, on trouve des livres de grammaire, de droit, des livres artistiques, des pamphlets, etc. Nous allons parler de ceux qui nous ont paru les plus singuliers.

Guarna, littérateur italien du quatorzième siècle, est auteur de *Grammatica apud veterum nostram quodam arte et compendiosa, seu bellica grammatica*. Après avoir décrit le royaume de Grammaire, gouverné par deux rois, le *Nom* et le *Verbe*, l'auteur raconte leurs débats pour la prééminence. La guerre éclate entre les deux rivaux, qui cherchent à augmenter leurs forces, l'un de l'*Adjectif*, l'autre du *Participe*. La victoire reste au *Verbe*, et le *Nom* lui envoie demander la paix, qui se conclut par l'intermédiaire de quelques grammairiens.

Hoppers, juriconsulte hollandais, a publié : *Schedus, sive de vera jurisprudentia*, Bræwrick, 1656, in-4, en deux livres, dont quatre traitent de la législation, quatre du droit public, et quatre du droit civil. Cet ouvrage est une sorte de drame, qui se passe à bord d'un

vaisseau, et où figurent, comme interlocuteurs, les quatre fils de l'auteur.

Le premier ouvrage du célèbre avocat napolitain, Genaro, est intitulé : *Repubblica giurisconsultorum*, Naples, 1751, in-4. L'auteur suppose qu'il existe dans la Méditerranée une île où tous les jurisconsultes se rendent après leur mort, et où ils ont fondé une république sur les bases de la république romaine, c'est-à-dire qu'elle est partagée en trois ordres, les sénateurs, les chevaliers et les plébiens. Les premiers sont tous les jurisconsultes qui ont vécu depuis Sextus Papirius jusqu'à Modestinus, sous lequel la jurisprudence romaine commença à tomber en décadence; les chevaliers sont ceux qui, depuis Modestinus, ont professé le droit à Rome, à Constantinople, etc.; on y comprend aussi tous les auteurs qui, depuis Alai jusqu'au dix-huitième siècle, se sont distingués dans l'étude de la jurisprudence. Enfin, le peuple est composé des Accursi, des Bartole, et de tous les jurisconsultes qui ont porté dans la science du droit un esprit de subtilité et d'orgueil, ou n'ont discuté que des questions folles et ridicules. Au moment où Genaro aborde dans cette île, Ulpien et Papinien sont consul, Gajus est préteur, Caton et Iulienus censeurs, Servius Sulpicius préside le sénat, etc. Il paraît que, malgré l'aridité du sujet, on trouve dans cet ouvrage beaucoup d'esprit et d'allusions piquantes.

Pour donner une idée du goût qui règne habituellement dans les ouvrages artistiques, nous parlerons seulement de deux ouvrages d'un prédicateur anglais, Huntington, mort en 1815. Le premier est intitulé : *Discours sur le protecteur du pauvre et le banquier de la foi*. L'auteur y pose en principe que Dieu et l'homme sont comme en

relation d'affaires par la foi; les promesses du premier sont les billets de banque du chrétien; une foi vive tire toujours sur le divin banquier, qui souvent acquiesce les traites à vue, ou bien plus tôt qu'on n'oseroit l'espérer : « L'esprit de prière et un besoin pressant inspirent un vrai fidèle la hardiesse de s'adresser à la caisse inépuisable du ciel. » Suivent des récits qui nous montrent à tout instant la vive foi du pécheur sauvé, tirant ainsi sur son créateur, et la Providence divine se plaisant, par des subterfuges inespérés, à faire honneur aux traites de toute nature qui lui viennent sur les ailes de la prière.

Le second ouvrage est un poème, le *Fogage*. Il s'agit d'un voyage spirituel que fait l'auteur, à bord du navire la *Grâce*, capitaine Jésus, en charge pour la ville de Dieu. Souvent ballotté par l'orage, le vaisseau double pourtant le cap de Bonne-Espérance; mais en vue du port, il est attaqué et pris par le corsaire *Dissolution*, capitaine la *Mort*. Mais quand le pirate triomphe, le tonnerre tombe et brise la *Dissolution* du mât à la quille, la *Mort* tombe dans l'Océan, et les captifs débarquent sains et saufs.

Il paraît à Paris, en 1660, in-8, une satire très-vive des jansénistes, intitulée : *La relation du pays de Janénie, où il est traité des singularités qui s'y trouvent et des moeurs des habitants*. L'auteur, Zacharie, s'est caché sous le nom de Louis Fontaine, sieur de Saint-Michel.

Le plus célèbre de tous ces pays allégoriques est le *Pays de Tendre*, inventé par mademoiselle de Scudéry, qui en a donné la description soignée dans le premier volume de *Celte*. C'est le sieur Céleré qui l'explique à la princesse des Léontins.

« La première ville, située au bas de la carte, est *Nouvelle-Apollité*. Comme on peut avoir de la tendresse par

trois causes différentes, ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination, on y a établi trois villes de Tendre sur trois rivières qui portent trois noms, et on a fait aussi trois routes différentes pour y aller. Si bien que comme on dit Canes sur la mer d'Ionie et Canues sur la mer Thyrrène, on dit aussi Tendre-sur-Inclination, Tendre-sur-Estime et Tendre-sur-Reconnaissance. Cependant comme Clélie a présumé que la tendresse qui nait par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, elle n'a mis nul village le long des bords de cette rivière, qui va si vite, qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives pour aller de Nouvelle-Amitté à Tendre. Mais pour aller à Tendre-sur-Estime, il n'en est pas de même ; car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de peines et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de Nouvelle-Amitté on passe à un lieu qu'on appelle Grand-Esprit, parce que c'est et qui commence ordinairement l'estime. Ensuite vous voyez ces agréables villages de Jolie-Fers, de Biflet-Gaieté et de Dille-Doux, qui sont les opérations les plus ordinaires du grand esprit dans les commencements d'une amitié. Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez *Starchité*, *Grand-Œur*, *Probité*, *Générosité*, *Respect*, *Exercitade* et *Bonté* qui est tout contre Tendre. Après cela il faut retourner à Nouvelle-Amitté pour voir par quelle cause on va de là à Tendre-sur-Reconnaissance. Voyez donc, je vous prie, comment il faut aller d'abord de Nouvelle-Amitté à Complaisance. Ensuite à ce petit village qui se nomme Soumission, et qui en touche un autre fort agréable, qui s'appelle Petite-Solus.

De là il faut passer par *Amabilité*, et à un autre village qui s'appelle *Emprisonnement*, puis à *Grande-Services*; et pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite il faut passer à *Sensibilité*. Après il faut, pour arriver à *Tendre*, passer par *Tendresse*. Ensuite il faut aller à *Oùsances*, et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à *Constante-Amitié*, qui est, sans doute, le chemin le plus sûr pour arriver à *Tendre-sur-Reconnaissance*. Mais comme il n'y a pas de chemin où l'on ne puisse s'égarer, Cécile a fait que si ceux qui vont à *Nouvelle-Amitié* penchent un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égareraient aussi. Car si, au partir de *Grand-Esprit*, on s'agit à *Négligence*; qu'ensoite, continuant cet égarement, on s'agit à *Inégalité*, de là à *Tendeur*, à *Légheté* et à *Qualité*; au lieu de se trouver à *Tendre-sur-Estime*, on se trouverait au lac d'*Indifférence*, qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de *Nouvelle-Amitié* on penche un peu trop à gauche, et qu'on s'agit à *Indifférence*, à *Perfidie*, à *Orgueil*, à *Médisance* ou à *Méchanceté*, au lieu de se trouver à *Tendre-sur-Reconnaissance*, on se trouverait à la mer d'*Inimitié*, où tous les vaisseaux font naufrage. La rivière d'*Inclination* se jette dans une mer qu'on appelle la *Mer-Dangerouse*; et ensuite au delà de cette mer, c'est ce que nous appelons terres inconnues, parce qu'en effet nous ne savons point ce qu'il y a ¹.

A peine cette description eut-elle paru, que tous les beaux-esprits de l'époque se recueillirent, et le gâtant

¹ Cécile. 1804, in-8, tome I, p. 289 et suiv. Voyez la planche critique de Bolon, dans les *Étrus de roman*.

écuyer de Tendre, Godeau, entoya à l'auteur les vers suivans :

Enfin j'ai vu l'admirable Cécile,
Et cette carte si jolie,
Si belle, si galante et si pleine d'esprit,
Qu'à peine lui-elle échappa,
Que le tyran des cœurs, Amour, par cœur l'apprit,
Et que sa mère l'a trouvée,
Un effort d'esprit si nouveau,
Que par son fils, son ore et son flambeau,
Par les Gélerts, les Joux et les Rins, elle jura
Que depuis que sa flamme anime la nature
Elle n'a rien vu de si beau....
Pour moi, qui suis du doux pays de Tendre,
Sapho, par son piéceau divin,
Dans sa carte m'a fait apprendre
Et les détours et le chemin
Mais je voudrais qu'en lieu de terres inconnues,
Qui se sont perdues dans les mers,
On vit une grande île,
D'une merveilleuse beauté
Ou plutôt quelque vaste empire,
Où Sapho pût venir se dire;
Et que de Tendre on y tendit
Et qu'en un jour on s'y rendit
Pour y voir de cette princesse
Régner l'esprit, la bonte, la sagesse.

Peu de temps après la création du *Pays de Tendre*, l'abbé d'Aubignac fit paraître : *Mémoire du Temps, ou Relation de ce qu'on a vu en Capotterie, extraite du dernier voyage des Hollandais aux Indes du Levant, 1658, in-f2*. Ce petit ouvrage allégorique brocha l'abbé d'Aubignac avec mademoiselle Scudéry, parce que celle-ci prétendait

que ce n'étoit qu'une imitation de la Carte de Tendre. L'abbé d'Aubigne, dont l'ouvrage étoit réellement antérieur à celui de mademoiselle Scudéry, se crut obligé d'y répondre par une apologie. « Quel rapport, dit-il, entre ces deux ouvrages, pour être copiés l'un de l'autre? Dans toute la Carte de Tendre on y voit quatre villes, trois rivières, deux mers, un lie et trente petits villages sur les diverses routes qu'on y peut tenir, et si proches l'un de l'autre, que les voyageurs n'ont pas seulement le loisir de se lasser. Dans le royaume de Coquette rie on ne voit point de rivières, on n'y parle de mer qu'en passant, il n'y a qu'une grande ville, et les chemins ne sont point remplis de gîtes. C'est un pays où l'on doit aller vite, et faire de longues traites si l'on veut arriver à ses fins; et dans cette petite carte, qu'y trouve-t-on de conforme en la moindre circonstance avec la place de Coquette rie, le tournoi des Chars dorés, le combat des Belles-Jupes, la place du Roi, le palais des Revers-Fortunes, le bureau des Récompenses, la barne des Coquettes et la chapelle de Saint-Becour; le Tendre est un petit coin de terre dans le pays de l'Amour, sans aucune autre description que des lieux; et le royaume de Coquette rie est d'une vaste étendue, composé de tout ce qui peut rendre un État considérable, et réglé par toutes les machines de la politique. Ce peuple a son roi, sa religion, ses lois, ses écoles, son trafic, ses jeux publics, ses magasins et ses différentes conditions ¹. »

De tous les nombreux ouvrages allégoriques qui ont eu la politique pour objet, nous nous bornons à citer l'Esprit de Thomas More, et nous le citons uniquement

¹ Voy. Salengre, *Mémoires de Litterature*, tome I, p. 308.

pour rappeler que Babelle croit à l'existence de ce pays imaginaire, et proposa sérieusement d'y envoyer des missionnaires.

DE QUELQUES GENRES DE STYLE.

Nous avons déjà parlé plus haut (voy. pag. 79) du style burlesque. Il est un autre genre de style d'autant plus satirique qu'il a la prétention d'être sérieux. Le poème extravagant de la *Magdeleine au désert de la Sainte-Trinité*, Lyon, 1694, in-12, va nous en fournir de précieux échantillons.

Dans ce poème, imprimé par la Mornaye dans le *Recueil des pièces choisies*, l'auteur, le carme Pierre de Saint-Louis, appelle les arbres d'aimables redoublés, de vieux barbeux, qui s'élèvent orgueilleusement jusqu'au ciel, sans avoir jamais devant lui la tête nue. Il peint Magdeleine :

Pour le grand roi des cimes couchant sur le carreau.

Pris sous un rocher :

Où la nuit, par un trou tout à fait oblique,
La lune lui fournit une lampe d'argent.

On peut voir seulement les éclairs de ses yeux,
Qui sont les béquilles d'un coque l'eau baillie
Qui chasse le démon jusqu'au fond de son gîte.

Ailleurs la pénitente parle ainsi de ses appas :

Sein dont mon œil enlé fit un vallon de larmes,
Quand ses monts écorchés perfirent tous leurs charmes.

Et plus loin, la vie d'une tête de mort lui fait faire un cours complet de grammaire :

Et regardant toujours ce lit de trépassé,
Elle voit le futur dans ce futur passé ;

.....
Et c'est sa discipline, et tous ses vêtements,
Qui lui font commencer ses viles leçons.

.....
Ce qui la fait trembler pour son éternité,
C'est de voir par un cas du tout déraisonnable,
Que son amour lui tend le mort indépassable,
Et qu'ACTIF comme il est aussi bien qu'INACTIF,
Il le rend à ce point d'impossible PASSIF.
O que l'amour est grand et la douleur amère,
Quand un VERTU PASSIF fait toute sa GRAYNAIRE !
La Mort pour cela ne dit, non sans raison,
Que toujours la possible est sa CONSTATION,

.....
Sachant bien qu'en aimant elle peut tout prétendre
Comme tout INDIFFÉRENT, tout AISE, et tout INDIFFÉRENT,
Pendant qu'elle s'occupe à punir le forfait
De son VERTU-PASSIF qui ne fut qu'INACTIF ;
Temps de qui le futur réparera les parties
Par tout d'afflictions et de peines souffertes ;
Et le futur est tel, que c'est à INACTIF
D'un amour qui s'en va jusqu'à l'INACTIF.
Puis par un ARRÊT, ah ! plus à Dieu, me dit-elle,
Que je n'eusse jamais été si criminelle !.....

.....
Prenant avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle,
Le fouet pour disciple, et la croix pour école.

Il n'y a pas beaucoup, dans notre langue ¹, beaucoup d'ouvrages aussi complètement ridicules depuis le commencement jusqu'à la fin ; mais, cent ans avant Pierre de Saint-Louis, on trouve force vers dans le goût des salicuts, que nous tirons de la *Première année* de Dubartas, ouvrage qui est trente éditions en six ans :

La gentille aleurette avec son tiro-lire,
Tiro-lire a lire, et tire bien lire,
Vers la voûte du ciel, pais ses volvers en lieu,
Tiro et diatre dire adieu, Dieu ! adieu, Dieu !

C'est un contemporain de Dubartas, Jacques de la Taille, qui termine ainsi sa tragédie de *Daire* (Héros) :

O Alexandre, adieu ! Quelque part que tu sois,
Ma mère et mes enfants s'en recommandent..
Il ne put achever, car la mort l'en garda.

Un autre poème sur la *Magdeleine*, par frère Benoit de Beauvais, capucin, Tournay, 1617, in-12, est digne de figurer à côté de l'œuvre de Pierre de Saint-Louis. On peut encore citer le P. Lemaire, dont Boileau dit :

Il s'est trop égaré pour en dire du mal ;
Il s'est trop égaré pour en dire du bien.

Malheureusement, dans son poème de *Saint Louis*, il

¹ Tout ce que nous disons ici de nos érudits s'applique aussi aux poètes étrangers, chez lesquels nous à nous-même sans peine de nombreux exemples de style ridicule. Berron-lesse en serait : Dryden, dans son *Amour miraculeux*, décrivant l'incendie de Londres, représente Dieu qui, « afin touché des prières qu'on lui adresse, prend une pyramide de cristal ornée et renvoie des arcs du ciel, et en fait un grand dégrain (paraguer) dont il saute (jette) les flammes.

montre plutôt du mauvais goût que de l'extravagance, comme dans ces vers :

Les deux yeux de Gréman, de deux riches perles,
Jusque dans le cerveau lui furent enfoncés.

.....

Et la nuit lui survint par les portes du jour.

Nous n'avons nullement l'intention de relever tous les vers qui choquent le bon sens ou l'oreille. Ce travail serait à la fois trop rude pour nous et trop ennuyeux pour le lecteur. Combien trouverions-nous de vers pareils à ceux que Grébillon met dans la bouche de Catilina, s'adressant au sénat (*Catilina*, acte II, scène 2) :

Il est vrai qu'autrefois, plus jeune et plus sensible
(Tous l'avez ignoré ce projet si terrible,
Tous figurés encore), je formai le dessein
De vous plonger à tous un poignard dans le sein.

Combien de vers aussi harmonieux que celui d'une tragédie de Lefranc :

Craîs-tu de se fâcher Blanco-Capaz capable ?

Si nous voulions jeter seulement les yeux sur quelques poèmes didactiques ¹, combien de tirades où les transitions sont aussi habilement ménagées que dans le poème des *Foies* de F. de Neuchâteau :

« De nos choux nos Gringère avoient les frimaps ;
« Tantôt ils, non placés chuchés d'autres langes ;
« L'Aussanté souffrant à des droits sur mon cœur.

Combien de choses aussi heureuses que dans ces vers

¹ Citons entre autres les poèmes de la *Navigaison*, par Gues, et de l'*Archibiscopie*, par Rollin.

qui terminent le douzième chant des *Fastes* de Lemerre ¹. « Que j'aime, dit le poète,

La douce bonhomie et l'innocente ruse,
Un repas sans apprêts, les jeux, la cornemuse,
Et la ronde auvent dont le refrain pleurant
Termine le festin, la vendange et mon chant. »

Parlons d'un autre genre de style.

« Il nous advint un jour, dit M. A. Karr, dans le chapitre XI de son roman *Sous les Tilleuls*, de prier un de nos amis de peindre, sous notre dictée, un portrait de femme; et, prenant un livre dont nous ne nous soucions pas de nommer l'auteur, nous limes :

« Elle avait un front d'ivoire, des yeux de saphir, des
« sourcils et des cheveux d'ébène, des joues de rose, une
« bouche de corail, des dents de perle et un cou de cygne.
« Ce qui peut donner des désirs à un voleur, mais nulle-
« ment à un amoureux. »

Grandville semble avoir eu en ce passage sous les yeux dans un dessin du *Royaume pastorauxque* ², où il a représenté une figure de femme telle que les poètes et les romanciers dépeignent en général leurs maîtresses ou leurs

¹ *Correspondance privée, politique et littéraire* (tome VIII), rapporte plusieurs expressions sur le poète de Lemerre. Nous avons distingué celle-ci, qui est satirique : *l'écueil de l'usage des personnes qui ont le prosaïsme effréné*.

Prenez les vers du dieu et recillez Lemerre,
Dont, en passant, j'ôte le mot dieu ;
États, retirez-les, le tout inutilement ;
Et si votre langue vous pousse,
En vers limés, pour son amusement,
L'élise des cadavres que méritent Démocrite,

² Année 1843, p. 115.

légères. Cheveux en tresses, entremêlés de fils et de chaînes, yeux lançant des flèches, des traits enflammés, et brillant les cœurs, sourcils en arc, dents de perle, joues de lis et de rose, amour trépanant sur le front, tout cela se retrouve dans les poètes, comme le montrent les exemples suivants :

Cheveux.

Les tresses de tes cheveux deviennent mes liens.

J. Racine.

Des boucles de cheveux ornés de quelques fleurs,
Sont auant de flets où se prennent les cœurs.

Dumas.

Fais-je laisser passer le bon jour de ta fête,
Sans entremêler quelques fleurs
Aux blonds cheveux qui couronnent ta tête,
Fais-tu charmer où se prennent les cœurs?

Léonard.

O cheveux, mes liens, dont l'estoffe j'ignore,
Mais dont je sens l'étreinte....

Rub.

Cheveux d'ébène, en longs nœuds flottants.

Beauv.

Front, yeux, sourcils.

Sur un front blanc comme l'ivoire,
Deux petits arcs de couleur noire
Étaient mégardeux volées,
D'un ce dieu qui me fait la guerre,
Faisant aux pieds sans liberté,
Triomphe sur toute la terre.

Vauven.

Mille rayons emarcelés
Sortent de ses yeux étoilés.

Le même.

Ses beaux yeux cassent tout trépas;
 Ils éclairent tous ces climats,
 Et portent en chaque prunelle
 Le soleil.

VICTOR.

O beaux yeux qui pleurez tant de feux et de traits !
 Dorez-les.

Beaux dont les regards vont décapier l'État,
 Après l'avoir mis dans les chaînes.

BUTTERFLY.

Elle avait sur son teint cent roses comme un lis.

MONTAIGNE.

En quel amoureux magasin,
 Bel oeil homicide, bel oeil assassin,
 Prenez-vous tant de plomb,
 Et tant de poudre à canon ?
 Je crains qu'il vous en coûte bon.

SCARON.

Les purs regards sont mes fleches mortelles;
 Les plus doux yeux sont mes pous-cuques.

VICTOR HUGO.

Dents, bouche, lèvres.

Un rang de perles nappareilles
 Compose l'ordre de tes dents,
 Et de l'éclat de deux rubis ardents
 Tu fais celui de tes lèvres vermeilles.

MELLEVILLE.

Car je sais qu'il est dit en France :
 Petite bouche et dents d'émail,
 Avec deux lèvres de corail,
 Doivent avoir la préférence.

FRIAT.

Ces lèvres du plus beau corail,
 Ces dents du plus brillant émail,
 Ce teint d'incarnat et d'albâtre.

PRÉLUD.

Trois de ses lèvres rutilantes,
 Trente-deux perles éclatantes
 Que peult la main de l'Amour
 Rassembler aux pleurs que l'Aurore,
 Sur la rose qu'elle colore,
 Répand au matin d'un beau jour.

Le même.

Trois, vierge.

Mille fleurs fraîchement écloses,
 Les lilas, les œillets et les roses,
 Couvraient la nuque de son teint;
 Mais dessous ces fleurs entassées,
 Le serpent dont je fus attiré
 Avait ses embûches dressées.

YERREUR.

Votre teint en tous lieux
 A toujours des fleurs écloses,
 Et l'Amour couché dans ses roses,
 Y fait la guerre aux dieux.

Le même.

De perles, d'astres et de fleurs,
 Bourdon, le ciel fit les couleurs.

Le même.

Et votre peau blanche et très-fine
 Est d'une hermine.

Le même.

Rien de plus ridicule que le style des panégyristes et des harangueurs au seizième et au dix-septième siècle. Senecory, faisant l'éloge du chancelier Boucherat, le compare sans cesse à un coq; madame de Barley, sa fille,

à une peau blanche, et ses enfants à de jeunes pousins.

Gabriel de Munt, baron de Costermes, sénéchal de Rouergue, compose, en l'honneur de Paule de Vigner, comme sous le nom de la *Belle Paule*, un livre singulier, intitulé : *De la beauté, discours divers, pris sur deux belles façons de parler, desquelles le grec et l'hébreu disent : l'hébreu TAN et le grec CALON, l'Agathon, veulent signifier ce qui est naturellement beau et naturellement bon, avec la PAULE-CHARITÉ, ou description des beautés d'une dame touloisaine, nommée la BELLE PAULE*. Ce livre rare, publié en 1587, du vivant de Paule Vigner, pourrait donner une idée peu avantageuse de la vertu de cette dame, car on y trouve décrites minutieusement, sans en excepter une seule, toutes les perfections de son corps.

Guillaume Dural, lecteur royal et philosophe au Collège royal, fit imprimer, en 1611, in-8, sous le titre de *Spéculum Mercurii*, une harangue qu'il avait prononcée devant le cardinal Duperron, dont elle est le panégyrique. Dans la première partie, il passe en revue toutes les montagnes et toutes les cavernes dont il est parlé dans l'histoire; dans l'autre moitié, il fait l'éloge des professeurs royaux, et loue le cardinal Duperron, entre-mêlant le tout d'emblèmes tirés de la Bible et des poètes antiques.

On conçoit très-bien que, si Henri IV entendit beaucoup de discours pareils à celui de Dural, il eut raison de dire, comme le rapporte Tallemand des Béaux, un jour qu'il se trouva beaucoup de cheveux blancs : « En vérité, ce sont les harangues que l'on m'a faites depuis mon avènement à la couronne, qui m'ont fait blanchir comme vous voyez. »

Voltaire disait, en parlant du style des *Éloges* de Thomas, qu'il ne fallait plus dire du Galimathias, mais du Galiboman.

Les écrivains orientaux, dont le style est ordinairement si composé, donnent, dans les panegyriques, libre carrière à leur imagination. On pourra en juger par ces phrases que Asa-Effendi, historiographe de l'empire, écrit en l'honneur du sultan Mahmoud, après la destruction des juifs (1836) :

« Mahmoud est un *Alexander* (Alexandre) terrible. Le moindre signe menaçant de son visage arborait, comme une manille, les efforts de cent mille *Yadjouf*. Un seul de ses gestes puissants écraserait les érudits impies de Chanaan, qui oseraient se mettre en hostilité contre lui. Telle est la force, telle est la rectitude de son esprit, qu'il résout au silence les métaphysiciens et les législateurs les plus sages.... Pour ne citer que quelques-uns de ses mérites, son écriture, d'une beauté extraordinaire, dont les points sont autant d'échelles d'or, est une merveille digne d'être suspendue à la voûte des cieux. Sa générosité est telle, que les eaux de la mer ne seraient qu'une cuillerée de ses bienfaits ; les mines de la terre qu'une poignée de ses dons ¹. »

Les livres scientifiques, qui devraient toujours être ré-

¹ On raconte que des officiers d'artillerie ayant présenté au pacha un ouvrage de l'école des requêtes écrites par un docteur, et où le style était si soigné et si abondamment de compléments, qu'il était difficile d'en saisir le sens, le secrétaire fit donner au docteur deux cents coups de bâton sur la plante des pieds, et l'épousset fit ensuite passer devant lui, « Un grand scribe, » lui dit-il, « liste d'autres choses à faire que de lire tre merveilles complètes et de dénouer le chaos des requêtes que la robe. Use d'un style « plus clair et plus simple ; ou avertis point pour le public ; autrement je « te ferai couper les mains. »

digés d'une manière si claire et si nette, ont été, pendant longtemps, écrits d'un style pitoyable.

Dans les *Entretiens physiques* d'un certain P. Bégault, on trouve des phrases comme celle-ci : « Haroué était un physicien, et l'on ne pouvait résister à un physicien de cette force. » Ailleurs l'auteur examine la question du vide, et dit fort ingénieusement : « Voyons s'il y a du vide ailleurs que dans la bouteille ou dans la bourse ¹. »

L'abbé Farin, mort en 1820, a composé un *Cours de physique* que lui aurait certainement envié le P. Bégault. « La boussole, dit-il, est un instrument ou moyen duquel on peut voyager sur les mers, sans crainte et sans danger... Le paratonnerre, en détournant la foudre, établit une paix constante entre le ciel et la terre.... Toutes les sciences sont sœurs, heureux qui peut en approfondir le plus ! »

Bénard, dans son discours *De l'Universalité de la langue française*, a écrit quelques lignes pleines de sens sur le style naturel et le style figuré :

« Le style naturel ne peut être que vrai; et quand il est faux, l'erreur est de fait, et nos sens la corrigent tôt ou tard. Mais les erreurs dans les figures et dans les métaphores annoncent de la fausseté dans l'esprit, et un amour de l'exagération qui ne se corrige pas.

« Une langue vient à se corrompre lorsque, confondant les limites qui séparent le style naturel du figuré, on met de l'affectation à retirer les figures et à retrôcir le naturel, qui est la base, pour charger d'ornemens superflus l'édifice de l'imagination.

¹ Lettre de Voltaire au marquis d'Argens, 32 mai 1737.

« Ce défaut poud les écrivains des notions avancées; ils veulent être nouveaux et ne sont que bizarres; ils tourmentent leur langue pour que l'expression leur donne la pensée; et c'est pourtant celle-ci qui doit toujours animer l'autre. »

On a beaucoup reproché à notre siècle le style vantard et menteur des prospectus et des annonces qui remplissent actuellement les pages des journaux. On a tort, car nos pères auraient pu nous en enseigner. Écoutons plutôt ce que dit Voltaire dans sa correspondance : « Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture et du commerce; il pèse, dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de Sully et du grand ministre Colbert : et ne pense pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sully; il l'appelle l'ami de Henri IV, et il s'agit de vendre des sandwichs et des haricots froids ! Cela prouve, au moins, que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable. Mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, et tout sort de sa sphère. »

DE QUELQUES APPRÉCIATIONS LITTÉRAIRES.

En 1708, un simple particulier, Tison du Tillot, conçut l'idée d'élever un monument à la gloire de Louis XIV et des grands écrivains qui avaient illustré son règne. Il char-

gea de l'exécution en petit de ce monument, eurent sous le nom de *Parvasse fraspais*, un élève de Girardon, Louis Garnier; celui-ci consacra dix années à faire un modèle en bronze qui, légué au roi par Titon, est aujourd'hui dans l'une des salles de la Bibliothèque royale. La Description en a été publiée, 1733, in-folio avec figures, et on y a ajouté successivement plusieurs suppléments.

Am commencement du volume se trouve une gravure représentant le *Parvasse*, et au bas de laquelle on lit le texte suivant, qui pourra donner une idée du monument :

« Ce *Parvasse*, exécuté en bronze, est isolé. Tous les différents aspects en sont riches et agréables. 1^o Louis le Grand y représente Apollon; 2^o madame de la Saze à la gauche de ce groupe, ensuite madame Deshoullières et mademoiselle de Scudéry, les trois Grâces du *Parvasse*; 3^o Pierre Corneille est debout sur le devant, et suit par la droite Molière, Racine, Boisson, Lully portant le médaillon de Quinault, son poëte, Segrais, la Fontaine, Despreux et Chapelain : ils y tiennent la place des neuf Muses; 4^o la nymphe de la Seine y tient lieu de la fontaine de Castalie ou du fleuve *Parvasse*; 5^o plusieurs médaillons de poëtes et de musiciens y sont portés par des génies ou suspendus à des barrières et à des palmiers; 6^o les noms de plus de 140 poëtes ou musiciens y sont gravés sur six rouleaux. — Il y a encore des places sur ce monument destinées pour ceux qui vivent, après qu'ils auront fini glorieusement leur carrière et rendu leurs noms célèbres par des ouvrages de poësie ou de musique. »

Il n'y avoit d'abord que quatorze figures principales et vingt-deux plus petites avec plusieurs médaillons, un cheval, Pégase, et quelques petits animaux symboliques, le

tout entremêlé de bractées, de palmiers, de myrtes, etc. On y ajouta ensuite successivement les noms et les figures de plusieurs personnages, dont le choix n'ayant pas paru suffisamment justifié, attira à Trian plusieurs épigrammes. Nous avons déjà cité celle de Voltaire (voy. p. 53).

Trente ans environ auparavant, madame de Thianges, sœur de madame de Montespan, avait eu une idée qui offrit quelque analogie avec celle de Titon. En 1675, elle donna au duc du Maine (fils de madame de Montespan et de Louis XIV), âgé de cinq ans, une chambre toute dorée, grande comme une table, dit la Monnoye dans le *Ménagisme*, comparaison qui ne donne pas une idée bien nette de ses dimensions. « Au-dessous de la porte, ajoute-t-il, il y avait en grosses lettres : *Chambre du sublime*. Au dedans un lit et un balustre, avec un grand lustre, dans lequel étoit assis M. le duc du Maine, fait en cire, fort ressemblant. Après de lui M. de la Rochefoucauld, auquel il donnoit des vers pour les examiner. Autour du lustre M. de Marillac et M. Bassac, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, madame de Thianges et madame de la Fayette faisoient des vers ensemble. Au dehors du balustre Despreaux, avec une fourche, empéchoit sept ou huit méchants poètes d'approcher. Racine étoit auprès de Despreaux, et un peu plus loin la Fontaine, auquel il faisoit signe d'avancer. Toutes ces figures étoient de cire en pain, et chacun de ceux qu'elles représentoient avoit donné la sienne. »

Les Anglais n'ont point de *Parasæe*, mais un de leurs journaux a publié, en 1817, une appréciation numérique du mérite de leurs poètes les plus célèbres. Nous la reproduisons d'après les *Annales encyclopédiques*, 1817, t. VI, p. 50.

	Cours.	Agencet.	Science.	Versification.
Addison.	10	10	17	10
Beaumont et Fletcher.	44	48	48	12
Baile.	17	16	14	16
Chaucer.	10	12	10	11
Congreve.	10	17	13	14
Cowley.	17	18	18	16
Dryden.	18	16	17	18
Fairfax.	12	12	14	13
Farquhar.	18	16	10	10
Gay.	15	18	13	16
Hill (Aaron).	18	12	13	17
Hughes.	15	16	13	16
Johnson.	10	18	17	18
Lee.	10	10	10	13
Milton.	18	16	17	18
Otway.	17	10	10	17
Pope.	11	18	16	19
Prior.	16	16	15	17
Rew.	14	18	15	17
Shakspeare.	19	14	11	19
Southern.	15	15	11	12
Spencer.	18	12	14	17
Stock.	10	15	14	10
Swift.	18	16	16	16
Thompson.	16	16	14	17
Vanbrugh.	14	15	14	10
Waller.	12	12	10	16

Voici une autre appréciation numérique des plus grands poètes de l'antiquité et des temps modernes. Elle a pour auteur l'Anglais Akenzide. Nous sommes loin d'adopter ses différents jugemens.

	Comparés parfois.	Shakespeare publiques.	Reynard dramatique.	Boileau dramatique.	Cal.	Coler.	Yarbocon.	Wash.	Valeur supr.
Arioste... —	85	88	85	84	85	86	86	86	85
Boccaccio... 18	88	88	88	87	88	88	88	88	88
Cervantes... 17	87	85	87	85	86	—	86	86	84
Corneille... 15	86	86	86	86	86	86	86	86	86
Dante... 12	85	8	87	82	85	84	84	84	83
Euripide... 13	86	84	87	83	84	—	85	85	85
Homère... 18	87	88	88	88	88	88	88	88	88
Homer... 12	83	88	88	87	87	88	88	88	83
Lucrèce... 44	5	—	87	87	84	85	—	85	85
Milton... 87	85	85	87	88	88	87	88	88	87
Molière... 85	87	87	87	85	86	—	86	86	84
Pindare... 88	88	—	87	87	86	—	87	87	85
Pope... 86	87	82	87	86	85	85	87	87	85
Racine... 17	86	85	85	87	85	88	88	88	85
Shakspeare... —	88	88	88	88	87	88	88	88	88
Sophocle... 88	88	85	85	86	84	—	86	85	85
Spenser... 8	85	88	88	87	87	87	87	87	84
Le Tasse... 17	84	84	85	85	85	86	85	85	85
Tasso... 18	88	88	88	87	84	—	86	86	86
Virgile... 47	88	87	87	88	87	87	87	87	86

Lebrun-Tossa (mort en 1833) a publié : *Conscience littéraire d'à présent*, avec un tableau de leurs valeurs

comparées. L'auteur s'y est rendu pleine justice¹. Il ne se donne ni conscience ni esprit; mais seulement la plus minime dose de talent (deux degrés sur dix).

Les *Mémoires secrets* de Beauchamp contiennent deux pièces assez curieuses, la première se trouve au 11 avril 1764, et est intitulée *Décatogue du dieu du goût* :

- I. Au dieu du goût immoleras
Tous les droits de Pampignan.
- II. Chaque jour tu déchireras
Trois feuilles de l'abbé le Blanc.
- III. De Montesquieu ne médieras,
Ni de Voltaire aucunement.
- IV. L'amé des sois-pais ne seras
De fait ni de consentement.
- V. La *Bucolide* tu liras
Tous les matins dévotement.
- VI. Marmontel le soir tu prendras
Afin de dormir longuement.
- VII. *Bidart* tu n'achèteras
Si ne veux perdre ton argent.
- VIII. *Dorat* en tous lieux banniras
Et Colardes pareillement.
- IX. *Loutherie* aussi tu siffleras
À tout le moins une fois l'an.
- X. L'amé *Freron* n'applaudiras
Qu'à l'*Écossaise* seulement.

¹ On a vu fait sur lui cette épigramme :

C'est en sot que Lebeau-Toussaint ?
— Il l'est sans doute, mais le pense-t-on ?
Se dit-il quand on lui dit ça.
— Il est donc toujours en colère ?

La seconde, qui a pour titre: *Credo d'un amateur de théâtre*, est rapportée au 19 novembre 1769.

« Je crois en Voltaire, le père tout-puissant, le créateur du théâtre et de la philosophie;

« Je crois en la Harpe, son fils unique, notre seigneur, qui a dû concevoir le comte d'Essex, est né de Lekain, a souffert sous M. de Sartines, a été mis à Bicêtre et est descendu aux cabarets, le troisième mois est ressuscité d'entre les morts, est monté au théâtre, et s'est assis à la droite de Voltaire, d'où il viendra juger les vivants et les morts;

« Je crois à Lekain, à la sainte association des bédiles, à la confrérie du sacré génie de M. d'Argental, à la résurrection des Scythes, aux sublimes illuminations de M. Saint-Lambert, aux profondeurs ineffables de madame Vestris. Ainsi soit-il. »

Les étrangers, et en particulier les Allemands, ont pu bien rarement apprécier d'une manière convenable notre littérature. Tandis qu'ils tentaient avec le plus grand mépris les auteurs que nous considérons comme classiques, ils s'enthousiasmaient pour des écrivains auxquels le public français assignait un rang fort peu élevé.

Ainsi, Beudé de la Bretonne et l'auteur du *Tableau de Paris*, Mercier¹, ont joui pendant longtemps d'une réputation colossale parmi les Allemands. L'abbé de Vauxcelles raconte qu'un Français voyageant dans le nord de l'Europe, rencontre, vers le 60^e degré, un professeur allemand qui, ayant à grosses gouttes dans ses soufures, s'é-

¹ Mercier a donné la mesure de son goût et de son jugement dans l'an 1789. Dans ce livre, il forme une bibliothèque d'élite au moyen de Laing, Marmontel, etc., ayant bien soin d'exclure Diderot, Rousseau, Mably, etc.

venait à traduire ce qu'il appelait un chef-d'œuvre de notre langue. Notre compatriote voulait savoir le nom de l'écrivain que l'Allemand nommait le plus grand de nos écrivains. Il cita d'abord les noms de Montesquieu, de Voltaire, de Racine; mais le professeur, après avoir souri dédaigneusement, lui dit : « Je vois que vous ne sauriez deviner; c'est M. Mercier. Il est, sans aucun doute, le premier génie qu'ait votre littérature, et n'a qu'un défaut, celui des Français; il sacrifie trop souvent aux grâces¹. »

On conçoit que des partisans aussi fanatiques de Mercier neont pu rendre bien rarement justice à nos grands écrivains, et Lessing, à cet égard, fit une honorable exception². Mais un homme qui se pique d'être un grand critique, Schlegel, a osé écrire que *Molière n'était bon que dans la force*. Si Voltaire revenait sur terre, il appliquerait certainement à Schlegel ce qu'il a dit d'un critique de la même nation : « C'est un Allemand; je lui souhaite plus d'esprit et moins de consonnes. »

Le P. Boissiers, auquel, suivant l'expression de madame de Sévigné, l'esprit sortait par tous les pores, avait probablement entendu quelques Allemands prononcer des jugements analogues à celui de Schlegel, lorsque, dans ses *Entretiens d'Arioste et d'Eugène*, il mit en question si

¹ Aujourd'hui, M. Paul de Koch a complété Molière après des Allemands et des Hollandais, qui lui ont rendu une admiration sans bornes. Il y a plusieurs articles qu'un des premiers écrivains de l'Allemagne, qui a eu jadis quelque temps à Paris et avec qui personnellement il a été lié avec les plus distingués, quitta la France desespéré. Il n'avait pu reconnaître M. Paul de Koch !

² Vous me de vos talens, « Je les sept tragédies par so, il n'est un roman à un poète; et tel, la sept sept ont à en faire une! — Oh! répondit le poète, mais c'est une Athalie. »

un Allemand pouvait avoir de l'esprit¹. Il fit parler ainsi l'un des deux interlocuteurs :

« C'est une chose singulière qu'un bel esprit allemand en mesocrite, et s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'apparaissent jamais sans causer de l'étonnement. Le cardinal du Perron disait un jour, en parlant du jésuite Gersner : « Il a bien de l'esprit pour un Allemand, » comme si c'était été un prodige qu'un Allemand fût spirituel... Le bel esprit ne s'accommoda point du tout avec les tempéraments grossiers et les corps massifs des peuples du Nord. Ce n'est pas que je veuille dire que tous les Septentrionaux soient bêtes ; il y a de l'esprit et de la science en Allemagne comme ailleurs ; mais enfin on n'y connaît point notre bel esprit, ni cette belle science qui ne s'apprend point au collège, et dont la politesse fait la principale partie ; ou si cette belle science et ce bel esprit y sont connus, ce n'est seulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, et avec qui on ne fait point d'habitude². »

Dans l'intention de réfuter le P. Bouhours, l'Allemand Græver composa un volume in-folio dont la lecture devait

¹ Voici la conclusion de l'esprit, donnée par Voltaire, qui devait s'y reconnaître : « Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison, tantôt, tantôt une allusion, tantôt, un l'écho d'un son qu'on présente dans un son et qu'on laisse retentir dans un autre ; il ne suppose d'autre autre deux idées peu connues ; c'est une métaphore singulière, c'est une recherche de ce qu'un objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui ; c'est l'art, ou de réunir deux choses éloignées, ou de dériver deux choses qui paraissent se joindre, ou de les apposer l'une à l'autre, c'est celui de ne dire qu'il n'est pas possible pour la laisser deviner. »

² *Exercices d'érudition et d'Épique* — Exercices sur le bel esprit, 1701, in-8, p. 215-216.

probablement confirmer pleinement les assertions du jésuite français¹.

Eliacli appelle du R^{yer} un célèbre poète français (a celebrated french poet); le marquis de Saint-Aulaire l'*Auvergnais* français, et il parle de l'agréable génie de Florin.

Le trait suivant, qui fait honneur à la générosité plutôt qu'au goût des Anglais, montre quelle influence notre littérature a exercée de tout temps en Europe : « Les Anglais, dit la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, viennent de rendre un hommage bien digne à M. Baynal, auteur de l'*Histoire politique des établissements européens dans l'Inde*; son neveu, qui porte son nom, ayant été fait prisonnier, a été sur-le-champ remis en liberté; on lui a de plus offert tous les secours dont il pouvait avoir besoin pour retourner en France². »

C. Robert Dadi, Florentin, professeur de belles-lettres, appelait Chapelain l'Horace de la France. Un autre Italien, le célèbre violoniste Paganini, disait, toutes les fois qu'on parlait de Voltaire : « *Fotter Fottaire*, il est un bête, il né sait faire que des trandées. » Le grammairien Biagioli parlait du poète Arnaud à peu près dans les mêmes termes.

Les grands hommes ont eu, comme les peuples, de singulières observations. Dante, Pétrarque et Boccace fondaient leur gloire sur leurs œuvres laïques, Cervantes sur ses poésies.

¹ On lit dans la *Correspondance secrète, politique et littéraire*, tome V, p. 382, à parir 1776 : « Les Allemands, entre autres mots, n'en ont point pour exprimer *joie*. De nombreux plaisants ont dit à cet égard que la nation n'avait que l'air d'un monsieur dont elle n'avait pas la chose. »

² 8 parir 1776, tome VII, p. 314.

Lucain était le poëte de prédilection de Grotius, et aussi du grand Corneille, qui avoua un jour à Huet, non sans quelque peine et sans quelque honte, qu'il préférait l'auteur de la *Pharsale* à Virgile.

M. de Châteaubriand avoue aussi quelque part que, pendant longtemps, il ne trouva rien au-dessus de Crébillon.

On sait l'enthousiasme que Napoléon professait pour les poésies d'Œdipe.

Corneille préférait *Rodogune* à toutes ses autres tragédies, et Cervantes son monstrueux roman de *Pearille* à *Don Quichotte*. Cette prédilection des auteurs pour quelques-uns de leurs ouvrages a dû comparée, avec raison, à l'amour exclusif que les pères ont, en général, pour ceux de leurs enfants qui sont malades ou disgraciés de la nature.

Terminons, par quelques réflexions de M. de Châteaubriand sur le goût et le génie. « Le génie, dit-il, enfante; le goût conserve. Le goût est le bon sens du génie; sans le goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr, par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre, est encore plus rare que la faculté qui crée. L'esprit et le génie diversement répartis, enfans, latens, incans, passent souvent parus nous sans débiller, comme dit Montaigne : ils existent en grande proportion dans tous les âges; mais, dans le cours des âges, il n'y a que certaines nations, chez ces nations qu'un certain moment où le goût se monte dans sa pureté. Avant ce moment, après ce moment, tout pèche par défaut ou par excès. Voilà pourquoi les ouvrages accomplis sont si rares; car il faut qu'ils soient produits aux heureux jours de l'union du goût et du génie. Or, cette grande rencontre, comme celle

de quelques autres, semble n'arriver qu'après la révélation de plusieurs siècles, et ne durer qu'un instant. »

MÉLANGES DE CRITIQUE.

La publication d'un ouvrage destiné à faire sensation dans le monde littéraire est en général suivie de critiques plus ou moins fondées, plus ou moins spirituelles. Au bout d'un certain temps, l'ouvrage prend sa place parmi les productions littéraires, et les critiques sont oubliées. Ce dernier fait est souvent fâcheux. Car comment bien juger des circonstances qui ont amené la publication de l'ouvrage, de l'effet qu'il a produit, et du jugement des contemporains, si on ne connaît pas les critiques qui en ont été faites au moment même de son apparition ? Il nous semble donc regrettable que les éditeurs fassent toujours uniquement mention des éloges prodigués aux auteurs dont ils publient les œuvres. C'est pour remédier à cet inconvénient que nous allons donner quelques extraits des différentes critiques faites sur plusieurs de nos écrivains.

Lorsque la Bruyère est publié son livre des *Caractères*, il en paraît une critique fort spirituelle, que M. de Châteaubriand, dit-on, prenait plaisir à relire, au moment où ses propres écrits étaient l'objet des plus vives attaques. Cette critique étant assez connue, nous nous bornerons à renvoyer le lecteur à l'*Encyclopédiana*¹, où elle est insérée.

¹ 1745, n-6, p. 36 et suiv.

À la fin du dernier siècle, il parut, sous forme de prophéties, plusieurs satires contre Voltaire et Rousseau. Voici quelques passages de l'une d'elles dirigée contre ces deux immortels écrivains, et intitulée : *La petite vision, ou Prophétie de l'abbé Joachim, faite dans le douzième siècle.*

« Il s'élèvera un homme (Voltaire) qui voudra dominer dans l'empire littéraire. Il sera excusé par les sots, il prêchera l'humanité, et ne sera point humain, il prêchera la déesse, et il appellera ses adversaires des cultes et des vermineux..... Il fera parade de sages et n'en aura point. Il criera contre les plagiate, et volera tous les auteurs. Il criera à la calomnie, et sera calomniateur. Il affichera la philosophie, et il n'en aura point. Il publiera des *Éléments* philosophiques qui ne seront point à lui, des comédies, des opéras qui seront détestables, car ils seront à lui. Il fera des contes fort plaisants, des histoires qui leur ressembleront. Il écrira dans tous les genres, et ne sera le premier dans aucun. Il voudra être tout, son siècle dira qu'il ne fit rien.

« On verra paraître en même temps un homme aussi extraordinaire (J.-J. Rousseau). Il écrira contre les sciences, et il sera savant. Il dénigrera la musique française, et fera des opéras. Il pulvérisera la comédie, et en fera une détestable. Il naîtra les philosophes, et le sera. Il décriera contre les romans, et en fera. Il déclamera contre les femmes, et il épousera une Xantippe. Son siècle dira qu'il ne lui manquait plus que le tonneau ¹. »

Lorsque parut la *Nouvelle Héloïse*, Grimm publia, sous le titre de *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*, une satire fort piquante de ce roman. Comme elle est assez

¹ *Correspondence morale*, 22 avril 1777, tome IV, p. 208.

peu connu, nous croyons devoir la donner ici tout entière :

« En ce temps-là il paraîtra un homme extraordinaire venu des bords d'un lac; il criera au peuple : Je suis possédé de démon de l'enthousiasme; j'ai reçu du ciel le don de l'inconséquence; je suis philosophe et professeur du paradoxe.

« Et la multitude courra sur ses pas, et plusieurs croiront en lui.

« Et il leur dira : Vous êtes tous des sôlements et des fripons, vos femmes sont toutes des femmes perdues, et je viens vivre parmi vous.

« Et il absconra de la douceur naturelle de ce peuple pour lui dire des injures absurdes.

« Et il ajoutera : Tous les hommes sont vertueux dans le pays où je suis né, et je n'habiterai jamais le pays où je suis né.

« Et il soufflera que les sciences et les arts corrompent nécessairement les mœurs, et il écrira sur toutes sortes de sciences et d'arts.

« Et il écrira que le théâtre est une source de prostitution et de corruption, et il fera des opéras et des comédies.

« Et il écrira qu'il n'y a eu des vertus que chez les sauvages, quoiqu'il n'ait jamais été parmi eux, et qu'il soit bien digne d'y être.

« Et il conseillera aux hommes d'aller tout nus, et il portera des habits galonnés quand on lui en donnera.

« Et il dira que tous les grands sont des valets méprisables, et il fréquentera les grands s'il est qu'ils auront la curiosité de le voir comme un animal rare venu des pays lointains.

« Et il s'occupera à copier de la musique française, et il dira qu'il n'y a point de musique française.

« Et il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs et de lire des romans, et il fera un roman, et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles, et ses personnages seront forcés d'amour et de philosophie.

« Et il voudra faire entendre à tout l'univers qu'il a été un homme à bonnes fortunes, et qu'il sait écrire des lettres d'amour, et qu'il en a reçues, et cependant on constatera évidemment qu'il a composé lui-même celles qu'il a reçues.

« Et, dans son roman, on apprendra l'art de suborner philosophiquement une jeune fille.

« Et l'écolière perdra toute honte et toute pudeur, et elle fera avec son maître des sottises et des maximes.

« Et elle lui donnera la première un baiser sur la bouche, et elle l'invitera à venir coucher avec elle, et il y couchera, et elle deviendra grosse de métaphysique ; et ses billets doux seront des lettres philosophiques.

« Et le philosophe lui apprendra que les parents n'ont aucune autorité sur leurs filles, quant au choix d'un époux, et il les peindra comme des barbares et des démentés.

« Et il s'enivra avec un seigneur anglais, qu'il insultera, et il proposera au seigneur anglais de se battre avec lui ; et sa maîtresse, qui aura perdu l'honneur de son sexe, décidera de celui des hommes, et elle apprendra au maître qui lui a tout appris, qu'il ne doit point se battre.

« Et il recevra une pension du roi ; et il ira à Paris, et il n'y fréquentera pas les gens sensés et honnêtes ; il n'y verra que des filles et des petits-maîtres, et il croira avoir vu Paris.

« Et il dira à sa maîtresse que les femmes sont des prodigieuses, et qu'elles vont toutes nues, et qu'elles se donnent au premier venu; et lorsque ces mêmes femmes le reverront à la campagne, et auront commencé à sourire à sa vanité, il trouvera en elles des prodiges de vertu et de raison.

« Et des peins-maitres le conduiront chez des filles de mauvaises vie, et il s'y cuivrera comme un sot, et il couchera avec ces filles, et il dira son aventure à sa maîtresse, et elle le remerciera.

« Et il recevra le portrait de sa maîtresse, et son imagination s'alimentera à la vue de ce portrait, et sa maîtresse lui fera des leçons abstruses de chasteté solitaire.

« Et cette fille si amoureuse épousera le premier homme qui viendra du bout du monde, et cette fille si habile d'ingénieurs aura un expédient pour empêcher ce mariage, et elle passera l'indifférent des bras d'un amant dans ceux d'un époux.

« Et le mari saura, avant de l'épouser, qu'elle est amoureuse et aimée à la fureur d'un autre homme, et il fera volontairement leur malheur, et il sera pourtant un honnête homme, et cet honnête homme sera pourtant un sâber.

« Et aussitôt après le mariage, la femme se trouvera très-heureuse, et dira à son amant que si elle était encore libre, elle épouserait plutôt son mari que lui, et le philosophe vaudra se tuer.

« Et il fera une longue dissertation pour prouver qu'un amant doit toujours se tuer quand il a perdu sa maîtresse, et son ami lui persuadera que la chose n'en vaut pas la peine, et le philosophe ne se tuera pas.

« Et il ira faire le tour du monde pour donner aux co-

fais de sa maîtresse le temps de croûter, et pour recevoir ensuite leur précepteur, et leur apprendre la vertu comme à leur mère.

« Et il n'aura rien vu dans le tour du monde.

« Et cependant le mari de sa maîtresse, qui soit toute leur intrigue, fera revenir le bel ami dans sa maison, et la femme vertueuse sautera à son cou à son arrivée, et le mari sera charmé, et ils s'embrasseront chaque jour tous les trois, et le mari leur fera de jolies plaisanteries sur leurs aventures, et il les croira devenus raisonnables, et ils s'aimeront toujours avec transport, et ils prendront plaisir à se rappeler leurs tendresses, leurs voluptés, et ils se secourront la main, et ils pleureront.

« Et le bel ami étant dans un bâteau avec sa maîtresse, vaudra la jeter dans l'eau et s'y précipiter avec elle, et ils appelleront tout cela de la philosophie et de la vertu.

« Et la maîtresse du philosophe aura quelques arbres et un ruisseau dans un jardin, et elle appellera cela son Élysée, et personne ne pourra comprendre ce que c'est que cet Élysée.

« Et elle donnera à manger tous les jours à des moineaux dans son jardin, et elle veillera sur ses domestiques mâles et femelles, pour qu'ils ne fassent pas la même sottise qu'elle.

« Et elle soupera au milieu de ses vendangeurs, et même on sera respecté, et elle taillera du chanvre avec eux, ayant son argent à ses côtés.

« Et le philosophe vaudra tisser du chanvre le lendemain, le surintendant et toute sa vie.

« Et les vendangeurs chanteront des chansons, et le philosophe sera enchanté de leur mélodie, encore que ce ne soit pas de la musique italienne.

« Et elle élèvera ses enfants avec grand soin, prenant garde que jamais personne ne leur apprenne qu'il y a un Dieu.

« Et le bel amiira pêcher dans un lac avec sa maîtresse, et il prendra des poissons, et il les rejettera dans l'eau, sans s'embarrasser si les gens ont de quoi dîner, et il arandra de cuire aux animaux, et il mangera de tout.

« Et il aimera le vin, et il en boira ; et quand il en aura bu avec excès, il regardera la gorge des Valaisannes avec convoitise, et il prendra querelle avec son meilleur ami.

« Et il dira des ordures grossières à sa céleste et sainte maîtresse, et il fera pire encore avec des filles de joie.

« Et il souffrira qu'il n'y a que les ivrognes qui soient honnêtes gens, et que les gens sobres sont des fourbes.

« Et lorsque sa maîtresse lui aura promis un rendez-vous, et qu'un lieu de ce rendez-vous, elle lui proposera de faire une action d'humanité et de charité, il dira qu'il déteste la vertu, et il entrera en fureur.

« Et il deviendra amoureux de l'âme de sa maîtresse, étant à côté de sa maîtresse, et l'âme de sa maîtresse deviendra amoureuse de lui, et il lui appliquera un baiser ardent sur la main ; cependant, il aimera toujours sa maîtresse comme un furieux, et il s'écriera toujours : O sainte vertu !

« Et sa maîtresse mourra, et avant de mourir, elle prêchera encore suivant sa coutume, et elle parlera toujours jusqu'à ce que les forces lui manquent, et elle se portera comme une coquette, et elle mourra comme une sainte.

« Et elle écrira à son bel ami qu'elle finit comme elle a commencé, c'est-à-dire qu'elle l'aime avec autant de

passion que jamais, et son mari enverra cette lettre à l'auteur.

« Et l'on ne saura jamais ce que cet amant est devenu, et on ne se souciera guère de le savoir.

« Et tout le livre sera moral, utile et honnête, puisqu'il prouvera que les filles sont en droit de disposer de leur cœur, et de leur main, et de leurs faveurs, sans consulter leurs parents, et sans aucun égard à l'indéplète des conditions.

« Et que, pourvu qu'elles parlent toujours de vertu, il est inutile de la pratiquer.

« Et qu'une jeune fille peut d'abord coucher avec un homme, et qu'elle doit ensuite en épouser un autre.

« Et qu'en se livrant au vice, il suffit d'avoir de temps en temps des remords pour être vertueux.

« Et qu'un mari doit recevoir l'amant de sa femme dans sa maison; que la femme doit l'embrasser sans cesse, et se prêter de bonne grâce aux plaisanteries du mari et aux égarements de l'amant.

« Et elle dira que l'amour est inutile et déplacé entre deux époux, et elle le prouvera, ou croira le prouver.

« Et le livre sera écrit d'un style emphatique pour en imposer aux personnes simples.

« Et l'auteur entassera les phrases, et croira entasser les raisonnements.

« Et il vaudra pagine nerveux, et il ne sera qu'auéré, et il aura grand soin de conclure toujours du particulier au général.

« Et il ne connaîtra jamais ni la simplicité, ni la justesse, ni le naturel, et son esprit fera des tours de force jusqu' dans les choses les plus poétiques, et le sarcasme lui tiendra lieu de raison.

« Et tout le talent de l'auteur sera de donner des notions à la vertu et au bon sens, et il contempera toujours les fantômes de son imagination, et ses yeux ne verront jamais la nature.

« Et semblable aux empiriques, qui font expès des blessures pour montrer l'excellence de leur baume, il empoisonnera les âmes pour avoir la gloire de les guérir, et le poison agira violemment sur l'esprit et sur le cœur, et l'antidote n'opérera que sur l'esprit, et le poison triomphera.

« Et il se vantera d'avoir averti un précipice, et il se croira exempt de tout reproche, en disant : Tant pis pour les jeunes filles qui y tomberont; je les ai averties dans ma préface, et les jeunes filles ne lisent jamais les préfaces.

« Et après que, dans son roman, il aura dégradé tout à tout les mœurs par la philosophie, et la philosophie par les mœurs, il dira qu'il fait des romans à un peuple corrompu.

« Et il dira encore, pour se justifier d'avoir fait un livre où respire le vice, qu'il vit dans un siècle où il n'est pas possible d'être bon.

« Et pour s'excuser, il calomnierà l'univers entier.

« Et il menacera de son mépris ceux qui n'estimeront pas son livre.

« Et les gens vertueux considéreront sa folie d'un œil de pitié.

« Et on ne l'appellera plus le philosophe; il sera nommé le plus eloquent des sophistes.

« Et ceux qui croyaient en lui n'y croient plus. »

Six ans après la publication de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, de M. de Chateaubriand, un Grec, Armandioli,

chez lequel l'illustre voyageur avait séjourné à Argos, publiés, en italien, sous le titre de : *Qualques traits critiques sur le voyage en Grèce qui compose la première partie de l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Padoue, 1827, in-8, une autre très-vie de cette relation, où l'on sait que les géographes, les historiens, les naturalistes et les antiquaires ont relevé bon nombre de faits hasardés, pour ne pas dire erronés.

Le critique grec saisit M. de Châteaubriand dans l'île de Corfou et ne le quitte qu'à son départ de Grèce. Il le suit pas à pas, et ne lui fait aucun quartier. Voici quelques-unes de ses observations :

M. Avramiotti certifie que M. de Châteaubriand n'a pu descendre à Mistra, dans la maison d'un illustre Turc appelé Ibrahim-Bey ; aucun Turc d'un rang distingué, partant de nom, n'habite dans ce lieu, dit-il. D'après cela, l'histoire de la maladie du fils d'Ibrahim, le remède de la contenance, le dîner, la dispute avec le chef des lois, seraient de pures fictions.

M. de Châteaubriand s'afflige de n'avoir pas vu dans Ancyra la célèbre inscription dont la copie a été apportée par Fourmont. Si le célèbre voyageur avait voulu faire quelques pas, il l'aurait trouvée au lieu où Fourmont l'indique, et que décrit M. Avramiotti.

Après avoir reproché avec raison à M. de Châteaubriand de prétendre avoir découvert les ruines de Sparte visitées et retrouvées bien longtemps avant lui, M. Avramiotti ajoute qu'il ne peut rien comprendre à la route que le célèbre voyageur a suivie pour se rendre de Sparte à Tripoli. « Enfin, dit-il, M. de Châteaubriand arrive chez moi, je lui parle d'Argos ; je l'entretiens des beaux travaux de M. Fauvel. M. de Châteaubriand demande des chevaux

pour le lendenais, parce qu'il veut rejoindre le bâtiment qui l'attend à Athènes. Je lui représente qu'il est impossible d'être venu à Argos, et de repartir sans avoir vu cette cité célèbre. Nous allons le lendenais au château, il admire le tout de cette éminence; je lui fais observer que les généraux seuls se contentent de regarder le terrain d'une hauteur pour disposer leurs troupes; que les peintres peuvent encore en tirer des paysages, mais que le savant recherche dans ses voyages chaque pierre, chaque inscription; il me répond que la nature ne l'a point fait pour ces études serviles, qu'il lui suffit d'une hauteur pour s'y rappeler les diverses scènes de la fable et les souvenirs de l'histoire; voilà en effet pourquoi, volant sur les cimes de l'Olympe et du Parnasse, il place à son gré les villes, les temples et les édifices...¹

Le lecteur impartial s'étonnera, en effet, que dans l'espace de vingt jours on puisse se former une idée nette de l'Asie et du Péloponèse. Aussi les méprises de M. de Châteaubriand sur les habitants en général et même sur les personnes qu'il a vues sont-elles assez fréquentes.

M. de Châteaubriand n'a pas été plus heureux pour son Voyage en Grèce que pour son Itinéraire; et l'Américain Bancroft a relevé quelques-unes des invraisemblances échappées à l'illustre voyageur.

Il faut dire qu'à l'époque où paraît l'*Itinéraire*, le public demandait une attention sérieuse à la publication d'impressions de voyage. Il est probable qu'aujourd'hui il en serait tout autrement.

Cette critique d'ouvrages que l'on doit considérer comme purement littéraires, faite par des hommes spéciaux.

¹ *Annuaire encyclopédique*, 1817, tome VI, p. 426 et suiv.

comme des antiquaires, des géographes, des naturalistes, rappelle des observations fort piquantes de Napoléon sur le deuxième livre de Virgile ; et il faut avouer qu'il a traité la question à un point de vue sous lequel, avant lui, les commentateurs ne l'avaient jamais examinée ; et franchement, ils n'étaient guère en état de le faire.

« Le deuxième livre de l'*Énéide*, dit-il, est considéré comme le chef-d'œuvre de ce poëme épique ; il mérite cette réputation sous le point de vue du style, mais il est bien loin de la mériter sur le fond des choses.

« Le cheval de bois pouvait être une tradition populaire ; mais cette tradition est ridicule et tout à fait indigne d'un poëme épique. On ne voit rien de pareil dans l'*Illiade*, où tout est conforme à la vérité et aux pratiques de la guerre. Comment supposer les Troiens assez imbécilles pour ne pas envoyer un bateau pêcheur à l'île de Ténédos, pour s'assurer si les mille vaisseaux des Grecs s'y étaient arrêtés ou étaient réellement partis ? Mais du haut des tours d'Ilion on découvrait la rade de Ténédos. Comment croire Ulysse et l'élite des Grecs assez insoules pour s'enfermer dans un cheval de bois, c'est-à-dire se livrer pieds et mains liés à leurs implacables ennemis ? En supposant que ce cheval contenait seulement cent guerriers, il devait être d'un poids énorme ¹, et il n'est pas probable qu'il ait pu être mené du bord de la mer sous les murs d'Ilion en un jour, ayant surtout deux rivières à traverser.

¹ En supposant cent hommes, de taille ordinaire telle de 5 ou 600, le poids de chacun d'eux armé, d'après les tables de M. Quétet, de 65 l. 40. Le poids de leurs armes ne pouvant guère être moindre que 10 l., il en résulterait pour chaque homme un poids de 75 à 65, soit pour cent hommes 7 500 l. Qu'on juge par là du poids énorme du cheval destiné à contenir la troupe.

« Tout l'épisode de Sinon est invraisemblable et absurde; les ressources du poëte, l'éloquence du discours qu'il met dans la bouche de Sinon, n'en diminuent en rien l'absurdité. Cependant il faut que le cheval soit, le jour du départ des Grecs, introduit dans Troie, sans quoi cela rendrait encore plus incroyable que les mille vaisseaux des Grecs pussent, si près de Troie, rester cachés.

« Le bel épisode de Laocoon se recommande de lui-même, mais ne peut en rien diminuer l'absurdité de la conduite des Troyens, puisque, enfin, on pourrait laisser plusieurs jours le cheval au camp dans sa position, et s'assurer que la flotte ennemie s'était éloignée avant d'abattre les murailles pour l'introduire dans la ville.

« Les guerriers enfermés dans le cheval de bois auquel Sinon ouvre la barrière, ne sortent que lorsque la flotte des Grecs, qui est partie de Ténédos lorsque tout dort et que la nuit est obscure, a déjà débarqué l'armée; ce ne peut donc pas être avant une heure du matin; mais bien ce n'est guère qu'à cette heure que les corps de garde s'endorment et que Sinon a pu ouvrir la barrière. Tout le deuxième livre de la destruction de Troie s'opère donc de une heure du matin au lever du soleil, c'est-à-dire en trois ou quatre heures, tout cela est absurde. Troie n'a pu être prise, brûlée et détruite en moins de quinze jours de temps. Troie renfermait une armée; cette armée ne s'est pas évacuée; elle a donc dû se défendre dans tous les palais. Énée, logé au palais de son père, dans un bois à une demi-lieue de Troie, n'est instruit que par l'appareil d'Iléctor de la prise et de l'incendie de la ville. La maison d'Archise fut-elle à deux lieues de la ville, le bruit du tumulte de la prise de la ville, le choc de l'incendie des premières maisons auraient réveillé

les hommes et les animaux. Il n'est pas tombée dans une seule nuit, surtout dans une nuit si courte; et l'armée qui y était pour la défendre l'a-t-elle épuisée, que, matériellement, l'armée grecque ne pouvait prendre possession de la ville et la détruire que dans plusieurs jours. Énée n'était pas le seul guerrier qui se trouvât dans Iliou; cependant il ne parle que de lui. Tant de héros, qui jouent un rôle aussi brillant dans l'Iliade, ont dû aussi, de leur côté, défendre chacun leur quartier.

« Une tour dont le sommet s'élevait jusqu'aux cieux et dont le comble y semblait suspendu, était sans doute de pierre; on ne voit pas comment Énée, en peu d'instants, et avec le secours de quelques leviers de fer, a pu la faire croûler sur la tête des Grecs.

« Si Homère eût traité la prise de Troie, il ne l'eût pas traitée comme la prise d'un fort, mais il y eût employé le temps nécessaire : au moins huit jours et huit nuits. Lorsqu'en la l'Iliade, on sent à chaque instant qu'Homère a fait la guerre, et n'a pas, comme le disent les commentateurs, passé sa vie dans les écoles de Chio. Quand on lit l'Énéide, on sent que cet ouvrage est fait par un vengeur de collège qui n'a jamais rien fait. On ne voit pas, en effet, ce qui a pu déshaler Virgile à commencer et à finir la prise, l'incendie et le pillage de Troie en peu d'heures. Dans ce court espace, il fait même ramasser toutes les richesses dans des magasins contraires. La maison d'Archise devait être très-près de Troie, puisque dans ce peu d'heures, et malgré les combats, Énée y fait plusieurs voyages. Il fallut à Scipion dix-sept jours pour brûler Carthage abandonnée de ses habitants; il a fallu onze jours pour brûler Roscon, quoique en grande partie bâti en bois; et pour une ville de cette étendue, il faut

plusieurs jours à l'armée conquérante pour en prendre possession. Troie était une grande ville; car les Grecs, qui avaient cent mille hommes, n'essayeraient jamais de laerner. Lorsque Énée retourne cette nuit même dans Iliou, il retrouve :

Ulysse des vainqueurs gardant la riche proie;
Là sont accumulés tous les trésors de Troie.

« Pour cette seule opération, il faut plus de quinze jours, et ce n'est pas dans un moment de désordre d'une ville prise d'assaut, qu'on va s'amuser à entasser les richesses dans des magasins entaux.

Le jour suit, je retournai à ma troupe fidèle.

« Ainsi, d'une heure du matin à quatre heures, c'est-à-dire en trois heures, Énée a été à Troie, a livré tous les combats dont il rend compte, a défendu le palais de Priam, est revenu chercher Créuse à Troie, et a trouvé la ville toute soumise, ne rendant plus de combats, entièrement occupée par l'ennemi, toute brûlée, et les magasins déjà fermés. Ce n'est pas ainsi que doit marcher l'épopée, et ce n'est pas ainsi que marche Homère dans l'Iliade. Le journal d'Agamemnon ne serait pas plus exact pour les distances et le temps, et pour la vraisemblance des opérations militaires, que ne l'est ce chef-d'œuvre ¹. »

¹ *Mémoires de M. de Voltaire, Voy. de la Grèce, sur l'épopée et ses représentations sur les héros et sur les choses, par M. de Voltaire, tome III, art. Vierge.*

DES CITATIONS.

Il y a une foule de phrases et de vers que l'on cite tous les jours, et dont on a fait un tel abus, qu'un homme d'esprit et de goût devrait s'abstenir à jamais de les rappeler. Ainsi que de fois n'a-t-on pas lu dans les romans, appliqués à un jeune poète ou à un jeune artiste, ces mots : *Auch'le son pitié, etc.* Nous ne pourrions dire l'exemple d'agacement que nous éprouvons à la lecture de cette phrase ou du vers suivant, que l'on a modifié si souvent en le prenant pour épigraphe, qu'il est assez difficile de retrouver sa forme primitive :

La mère	} en	{ permettra	la lecture à	{ sa fille.		
L'époux					{ défendra	{ sa femme.
Le père					{ prescrira	{ son fils.

Tel est encore ce vers, que les femmes répètent avec complaisance. Il est tiré du *Mépris des femmes* :

Tourne aux pieds de ce sexe à qui tu dois la sagesse.

Il faut avouer que le malheureux que l'on voudrait forcer de tourner aux pieds du sexe auquel il doit sa sagesse, se trouverait dans un cruel embarras, et Lagarai est bien coupable de n'avoir pas indiqué en note la conduite à suivre en pareille occurrence. Avant lui, on avait cru généralement que le concours des deux sexes était nécessaire pour procurer des garçons ou des filles; mais son vers est venu nous déconcerter, et il est constant maintenant, quelque incroyable que cela puisse paraître, que, quant aux filles, le sexe féminin suffit seul à la besogne.

Il y a dans Boileau (satire X) deux vers que les pédants de collège, les pères de famille et les tuteurs qui ont fait leurs études, aiment fort à citer :

L'honneur est comme une île escarpée et sans bords,
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors.

Ces vers passent en général pour être beaux, et renfermer une pensée profonde. Nous en examinerons volontiers quand on nous aura expliqué ce que c'est qu'une île sans bords.

Le chant III de l'*Art poétique* renferme aussi deux vers que certains critiques de profession ont toujours à la bouche quand il s'agit de Molière :

Dans le cas ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

Or, dans ces deux vers, tels qu'ils sont imprimés dans toutes les éditions, il y a deux absurdités évidentes. Il faut n'avoir pas lu la pièce des *Fourberies de Scapin*, pour ignorer que Scapin ne s'enveloppe pas dans un sac, mais y enveloppe Géronte. De plus, Molière remplissait, non pas le rôle de Scapin, mais celui de Géronte, rôle que Boileau trouvait indigne de lui. C'est par ce double motif qu'un commentateur, nous ne savons plus lequel, a proposé une correction très-simple. Au lieu de *s'enveloppe*, il lit *l'enveloppe*, et alors les deux vers, au lieu d'être absurdes, offrent un sens clair et raisonnable.

Parmi les vers que l'on cite, il y en a souvent que l'on n'attribue pas à leurs véritables auteurs¹. Ainsi Vol-

¹ On peut voir la notice I du *Misanthrope*, pour quelques vers latins dont on ignore généralement les auteurs, comme

Et sequens leviter sua membra laxo,
Incedit la Scythia capiens vitæ Charybideus.

taire, Marmontel et beaucoup d'autres ont donné, comme tirés du *Virgile travesti* de Scarron, ces quatre vers :

Tout près de l'empire d'un rocher,
J'aperçus l'ombre d'un cocher,
Qui, levant l'ombre d'une broue,
En frotta l'ombre d'un carrosse.

Ces vers appartiennent à Nicolas Perrault, frère des deux académiciens de ce nom.

On attribue aussi quelquefois à Elzéard, auteur du poème de *la Navigation*, un vers de Lamoignon (*Poème du Commerce*), que l'auteur nommait le vers du siècle, mais, que pour notre part, nous n'avons jamais pu admettre :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Rivaud l'appelait un vers militaire.
Qui ne connaît ce vers :

La critique est aisée et l'art est difficile.

On le cite toujours comme de Boileau. Nous l'avons cherché en vain dans les œuvres de ce poète. Nous ne savons à qui l'attribuer.

MÉPRISES, BÉVUES ET MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES.

Nous avons parlé précédemment (voy. p. 201) de diverses bévues commises par les traducteurs. Voici, pour

complètes et qui a rapport aux lettres littéraires proprement dites, un choix fait parmi les plus singulières méprises que nous avons rencontrées :

Donat Aedipusdi, « c'est Beroutin du quatorzième siècle, est auteur d'une traduction latine des quelques Fies de Plutarque et d'une Fie de Charlemaigne. Comme ces ouvrages ont été souvent réunis ensemble, Georges Wicelius, qui n'était pas fort versé dans la chronologie, donna la vie de Charlemaigne comme traduite du grec de Plutarque.

« Helibonius le fils, raconte la Nouvelle dans le *Ménagiana*, ayant lu ces mots dans un itinéraire d'Italie : *Petrusius Bononius integer auctoritate*, époque (pour moi seule non sans admiration) vici¹, crut qu'effectivement le manuscrit de Pétrone était entier à Bologne, et partit exprès de Lübeck pour aller voir cette merveille sur le lieu, où étant arrivé, il alla d'abord trouver le médecin Cappeloni, qu'il connaissait de réputation, et lui, ouvrant son livre, dont il avait expressément marqué la page, lui demanda, après lui avoir fait lire l'endroit, si ce fait était véritable. Très-véritable, répondit le médecin, et si vous voulez venir avec moi, je crois avoir assez de crédit pour faire en sorte que votre curiosité soit présentement satisfaite. Helibonius le suit avec une joie qui ne se peut exprimer. Mais il fut bien surpris lorsque son guide, l'ayant conduit à la porte de la principale église de la ville, le pria d'entrer, lui disant que c'était là qu'il verrait ce qu'il cherchait, « Commença, s'écria Helibonius, « est-il possible qu'on ait choisi un tel lieu pour y déposer

¹ Suivant d'autres, le passage était ainsi conçu : *Petrusius inter Bononios ; integer auctoritate* (sic) quoniam rectus ipse.

« un livre si infâme? — Que voulez-vous dire, interrompit Cappel, avec votre livre infâme? C'est ici l'église de « Saint-Pétron, où l'on garde son corps entier, comme « votre amour en fait foi, et comme vous le verrez vous- « même tout à cette heure. Le sacristain est de mes amis, « je n'ai qu'à lui parler, et je m'assure qu'il nous le mon- « trera tout aussitôt. » Melancthus, revenant alors comme d'un profond sommeil, reconnut le quipraso, et je vous laisse à penser s'il y eut à rire. »

J. Lemaire, poète français du seizième siècle, est auteur du *Triomphe de l'Amant vert*, composé en deux épîtres fort joyeuses, envoyées à madame Marguerite d'Autriche (Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien), 1540, in-44. Voici ce que l'abbé Goujet dit de ce livre, dans le t. X, p. 83 de la *Bibliothèque française* : « Je ne vois pas la raison qui avait fait pendre à l'auteur le surnom de l'Amant vert, à moins qu'on ne s'en tienne à ce qu'il dit dans la pièce d'un habillement tout vert qu'il portait, et dont il fait une longue description, tandis que la princesse d'Autriche, sa dame, semblait toute à la couleur rose, plus convenable qu'aucune autre aux faibles accidens qu'elle avait essayés dans le cours de sa vie. Cette première lettre répond parfaitement au titre d'Amant que l'auteur y prend : elle ne respire que la passion, et Lemaire ne craint pas de s'y consacrer d'avoir voca très-familièrement avec la princesse. Ce qui me surprend, c'est que non-seulement il ait pris la liberté de le lui écrire à elle-même, mais de plus, qu'il se soit persuadé qu'il lui ferait plaisir en l'annonçant à tout le monde par la publication de son épître. Il s'y dit même dans la haute Éthiopie, mais il est aisé de voir que c'est une fiction. » Il faut réellement que l'abbé Goujet

ait eu une singulière infatigation, quand il a lu les épiques de Bernart, pour ne pas avoir comptés tout de suite que l'amant vert de la poésie étoit, non pas le poète, mais bien un perroquet. Il nous semble que les vers suivants ne peuvent laisser aucun doute :

Or, plût à Dieu que mon corps assez beau
Fût transformé à cette heure en corbeaul
Et mon collier vernissé et parperin
Fût aussi brun qu'un Maure ou Barbarin !
Lors te plairai-je ; et ma triste haineur
Me vaudrait mieux que ma belle verdure.

L'auteur le plus ancien du parlement de Toulouse s'appelle *Capella Tolosana*, suivant l'avocat Bretonnier (mort en 1732), qui a pris le nom d'un tribunal (la chapelle toulousaine) pour un nom d'homme.

Fradouane, dans son *Dictionnaire universel*, lit de Douvrecht une ville d'Angleterre. Cette méprise n'est pas encore aussi grande que celle qui a été commise dans le *Dictionnaire historique de la Bretagne*, par Ogée, qui confond la ville de Dinan (Côtes-du-Nord) avec Dinant en Belgique. — Le roi d'Espagne, Charles II, étoit de la fièvre de ces deux géographes. « Il courrouçoit à peine, du Torcy, les places qui lui appartenaient hors de l'Espagne ; » et lorsque Rome fut prise par les Français, il s'en tourmenta fort peu, croyant que cette ville étoit située en Angleterre.

Un théologien, auquel on demandoit ce que signifioit le mot de *esbale*, répondit que c'étoit un scélérat et un homme diabolique qui avoit écrit contre Jésus-Christ.

Baillet, à propos de sa traduction de Longin, fut regardé comme un profond chimiste par un seigneur de la cour, qui le félicita d'avoir fait un traité du sublimé.

Peu de temps après l'apparition de la *Tactique militaire* de Gilbert, une dame dit à l'auteur : J'ai lu votre *Tir-tac*. C'est charmant.

Un M. G..., dont parle Longuerne, prit le mot aristocratique pour la capitale de l'État de Venise, et s'indigna contre les géographes, qui ne l'avaient pas indiqué sur la carte.

Dumarsais, ayant publié ses *Tropes*, reçut force compliments d'un individu qui prenait ce livre pour l'histoire d'un peuple d'Amérique.

Lorsque le docteur Samuel Johnson travaillait à son célèbre dictionnaire de la langue anglaise, il fit prier les lecteurs du *Genève-Magasin* de lui envoyer, si on la connaissait, l'étymologie du mot *Carmadogon*. La réponse ne se fit pas longtemps attendre, et il consignait ainsi dans son ouvrage le renseignement qu'il avait reçu : *Carmadogon*, s., manière vicieuse de prononcer *seur méchant*, *correspondant* *incertain*. Cette phrase fut ainsi copiée dans un autre dictionnaire anglais : *Carmadogon*, des mots français *seur* (jacobine) et de *méchant* (correspondant).

Nous avons dit plus haut (voy. p. 242) que le seigneur Balée avait pris l'*Utopie* de Thomas More pour un pays réel; il paraît que plusieurs voyages imaginaires ont donné lieu à de semblables méprises. D'Israeli prétend que ce fut seulement longtemps après la publication des *Voyages de Gulliver* qu'une certaine partie du public anglais se fut persuadée de la réalité des récits de Swift. Holberg, écrivain norvégien du dix-huitième siècle, ayant composé, sous le titre de *Voyage souterrain de Nic. Elton*, un roman satirique, son livre fut pris au sérieux par un Allemand qui le cita à l'appui de ses systèmes géologiques.

Pope, dans une note sur la pièce de Shakspeare, *Messure for measure*, nous apprend que le sujet en est tiré des nouvelles de Cuthis, dec. 8, nov. 3, c'est-à-dire de la 8, novel 3. Le critique Warburton, dans son édition de Shakspeare, rétablit ainsi les abréviations : décembre 8, novembre 3.

Gail, en copiant, dans l'Index bibliographique de son édition d'Amérçon, un catalogue des éditions de cet auteur, eut le malheur de prendre les abréviations *e. éro.* (exemplaire broché) pour un nom de ville, et d'indiquer l'édition comme imprimée à Étro. On conçoit très-bien que le malheureux helléniste ayant consulté un certain nombre de livres de ce genre, n'eût reçu des savants allemands l'opinion de se méprendre, que de mauvais plaisants traduisirent en français par sot corps.

La Harpe, ne comprenant pas le vers 4650 des *Grenouilles* d'Aristophane, « avec une tragédie toute remplie de l'esprit de Mars, » crut qu'Eschyle avait fait une tragédie intitulée *L'Accouchement de Mars*.

Schœll, dans son *Histoire de la littérature latine*, dit que Molière a emprunté son *École des Pères* aux *Adelphe*s de Térence. Il a confondu *L'École des Mares* avec *L'École des Pères* de Baran.

« J'ai vu le Dictionnaire portatif des théâtres à la lettre F, dit Fréron dans l'*Année littéraire*, et je découvre dans le catalogue des pièces de théâtre le *Fourbe* parachevé. C'est le titre que l'auteur donne à une comédie jouée sur la scène française le 44 février 1793. J'ai vu dans les registres de la comédie qu'en effet, ce jour-là, on avait donné une pièce intitulée le *Fourbe*; que cette pièce avait été si mal reçue du parterre, que les comédiens n'avaient pu l'achever, et qu'ils furent obligés d'y

substituer le *Médecin* malgré lui. L'acteur qui tenait alors les registres se contenta d'écrire sur son journal des pièces jouées chaque jour : le *Fourbe*, par arché. Les auteurs de l'*Histoire du Théâtre-Français*, ayant mal lu ces deux derniers mots, écrivirent parachevé, au lieu de par arché, prenant pour le titre de la pièce ce qui annonçait sa chute. Après eux, le chancelier de Moulé et l'auteur du *Dictionnaire* portatif des théâtres copièrent cette faute, et donnèrent à la comédie du *Fourbe* le titre de *Fourbe pararché*, qu'elle n'eut jamais. »

Kelly, chanteur anglais, blâma vivement Rousseau d'avoir appelé Paris ville de bruit, de fumée et de bave, où les femmes ne croient plus à l'honneur, ni les hommes à la vertu. Il croyait que c'était là de la poésie, et il a cité et imprimé, en l'altérant beaucoup, cette phrase comme étant des vers de J.-B. Rousseau, et non pas de la prose de Jean-Jacques dans l'*Émile*.

Le chapitre que nous avons consacré aux suppositions d'auteurs renferme un assez grand nombre d'exemples de mystifications littéraires; en voici encore quelques-uns.

Un des plus habiles mystificateurs du dix-huitième siècle fut l'Italien Gighi. Il publia à Siègne, in-4, *Relazione del collegio Petroniano della Basilica fiorentina, aperto in Siena nel 1718*. Dans cet ouvrage, il décrit minutieusement un établissement qui n'avait jamais existé, et dont il rapportait le projet à Petroni, cardinal du troisième siècle; ce projet devait enfin de recevoir une exécution complète. Le but de l'établissement était de rendre au bout d'un certain temps le latin la langue usuelle et parlée non-seulement à Siègne, mais dans toute l'Italie. Salvani Gighi, un grand édifice avait été accordé par le

gouvernement; de jeunes nourrices, qui ne parlaient que latin, y avaient été attirées de Pologne, de Hongrie, d'Allemagne, et y étaient logées avec les enfants des premières familles de Sicile. Les noms des nourrices, des familles auxquelles les enfants appartenaient, les discours latins prononcés lors de l'installation des nourrices et du corps d'administration, tout cela était relaté minutieusement dans l'ouvrage de Gigli, qui obtint un succès complet. Dans l'Italie entière et dans les pays étrangers on dit pour certain qu'il existait à Sicile un collège latin dont les professeurs étaient des nourrices parlant latin, et qui était destiné à faire revivre dans toute sa pureté la langue de Cicéron.

Parini, littérateur italien du dix-huitième siècle, rédigeait la *Gazzetta* de Milan, et il lui arriva une fois de jeter un tour sanglant au pape. Ayant perdu un feuillet de la copie qu'il devait remettre à l'imprimeur, il imagina de le remplacer par la note suivante, qu'il mit sous la rubrique de Rome: « Le saint-père Gasparoni, pour punir » à jamais le crime de la censure, malheureusement » trop répandue en Italie, ordonne qu'on ne receive plus » ni dans les églises ni sur les théâtres des États ro- » mains aucun chacteur qui ait subi cette opération inf- » mame; il engage, en outre, tous les princes chrétiens à » promouvoir cette même défense dans leurs États. » Cette nouvelle supposée fit une grande sensation dans toute l'Europe, et valut des félicitations au pape, qui se vit obligé de la démentir.

Au dix-huitième siècle, Desforges-Mailard, qui habitait près du Grainic, ayant concouru sans succès pour le prix de poésie à l'Académie, voulut faire insérer son ouvrage dans le *Mercur* de France. Le rédacteur, de la Roque,

refusa, et Desforges, pour s'en venger, adressa au même journal, sous le nom de mademoiselle *Matecrus de la Figue*, un certain nombre de poésies fugitives que le rédacteur s'empessa de publier, et qui le séduisirent tellement, qu'il tomba amoureux de l'habitante du Creusé et lui fit par lui écrire : « Je vous aime, ma chère Bretonne ; pardonnez-moi, mais le mot est lâché. » Tout Paris fut comme lui dupe de la supercherie de Desforges, auquel Voltaire et Destouches, adressèrent plusieurs pièces de vers ; mais Desforges, ayant, au bout de quelque temps, jugé à propos de se démasquer, fut le premier pardi du tour qu'il avait joué au public ; car on ne songra plus qu'à déprécier ses vers et à le ridiculiser, et qui n'était pas fort difficile. Les *Poésies de mademoiselle de Matecrus de la Figue* ont été publiées en 1735, in-12.

Nous parlerons ailleurs des étranges fourberies de Polmanauar.

DES ACADÉMIES.

A la fin du seizième siècle, un poète, ami de Bousard, A. Antoine Raif Brada, dans une maison de la rue des Fossés-Saint-Victor, une réunion de beaux esprits et de musiciens, dont le but principal était l'étude grammaticale de la langue et de ses sons. On y donnait des concerts qui attiraient bon nombre de jeunes seigneurs. En 1570, Charles IX octroya à cette réunion des lettres patentes dans lesquelles il déclare que « pour que ladite

« académie soit suivie et honorée des plus grands, il
« accepte le surnom de protecteur et soutien d'elle. »
Le parlement, soutenu par l'évêque de Paris et l'univer-
sité, après avoir opposé une grande résistance à l'enre-
gistrement de ces lettres, fut enfin obligé de céder. Le
successeur de Charles IX, Henri III, prit l'académie
sous sa protection, mais la mort de Raif, et les troubles
de la Ligue, ne tardèrent pas à amener la ruine de cet
établissement, qui avait déjà quelques importunes, comme
l'on peut en juger par le passage suivant d'un manuscrit
de G. Colletet : « Il y a des discours philosophiques d'An-
dré Jamyn, qu'il fit, en présence de Henri III, dans l'aca-
démie de Jean-Antoine Raif, établie dans le voisinage du
faubourg Saint-Marcel. Car je sais, par tradition, qu'An-
dré Jamyn était de cette célèbre compagnie de laquelle
étaient aussi Gai de Fileno, Pierre de Boncourt, Philippe
Desportes, Jacques-Davy Duperron, et plusieurs autres
excellents esprits du siècle. A propos de quoi je dirai que
j'ai vu autrefois quelques feuilles du livre manuscrit de
l'institution de cette noble et fameuse académie, entre
les mains de Guillaume Raif, fils d'Antoine Raif, qui les
avait retirées de la boutique d'un pécheur, où le fils
naturel de Philippe Desportes, qui ne suivait pas les glo-
rieuses traces de son père, les avait vendues, avec plu-
sieurs autres manuscrits doctes et curieux, porte irrépa-
rable, et qui me fut sensible au dernier point, et d'autant
plus que, dans le livre de cette institution, qui était un
beau livre en vélin, on voyait ce que le bon roi Henri III,
ou que le duc de Guise et la plupart des seigneurs et des
dames de la cour avaient promis de donner pour l'éta-
blissement et pour l'entretien de l'académie, qui prit
fin, avec le roi Henri III, dans les trophées et les enlè-
»

sieurs des guerres civiles du royaume. Le roi, les princes, les seigneurs et tous les savants qui composaient ce célèbre corps, avaient tous signé dans ce livre, qui n'était, après tout, que le premier plan de cette noble institution, et qui promettait des choses merveilleuses, soit pour les sciences, soit pour notre langue ¹. »

Dès les premières années du règne de Louis XIII, quelques esprits reçurent le projet de Bail, et un littérateur, David Rivault, publia, en 1612, une petite brochure in-8 de 16 pages, qui doit être fort rare. Elle est intitulée : *Le dessein d'une académie et de l'introduction d'icelle en la cour*. L'auteur proposait d'établir une académie qui s'étendrait à toutes les sciences, la théologie exceptée.

Vers 1630, un conseiller secrétaire du roi, Valentin Corneut, forma chez lui une réunion de littérateurs plus ou moins estimés. C'étaient Godeau, Gombault, Chapelain, Giry, Habert, l'abbé de Cerisy, Serisay et Malleville. Introduit dans cette société par Malleville, Faret, à son tour, y amena Desmarêts et l'abbé de Bois-Robert ; celui-ci en parla à son protecteur, le cardinal de Richelieu, qui, en 1634, fit offrir sa protection aux membres de l'assemblée, et proposa de la constituer en société publique. Malgré la résistance de Serisay, de Malleville et de plusieurs autres, qui voulaient que l'on refusât respectueusement le ministre, il fut décidé « que l'abbé de Bois-Robert serait prié de remercier très-humblement M. le cardinal de l'honneur qu'il leur faisait, et de l'assurer qu'encombrés qu'ils n'eussent jamais eu une si haute pensée, et qu'ils

¹ *Vie des poètes français*, manuscrit de la bibliothèque du Louvre, cité par M. Sainte-Beuve, dans le premier volume du *Tableau de la poésie française au seizième siècle*.

furent fort surpris du dessein de Son Eminence, ils étaient tous résolus de suivre sa volonté. »

D'après les ordres de Richelieu, la société rédigea elle-même ses statuts et prit le titre d'*Académie française*; auparavant elle était désignée indifféremment par les noms d'*Académie des beaux esprits*, d'*Académie de l'éloquence*, d'*Académie humaine*. Elle annonça clairement le but qu'elle se proposait dans un discours où l'on trouve plusieurs passages remarquables sur les destinées de la langue française. Il y était dit : « Qu'il semblerait ne plus rien manquer à la félicité du royaume que de tirer du nombre des langues barbares cette langue que nous parlons... Que notre langue, plus parfaite déjà que pas une des autres vivantes, pourrait bien enfin succéder à la latine comme la latine à la grecque, si on pensait plus de soin qu'on n'avait fait jusqu'ici de l'éducation; que les fonctions des académiciens seraient de nettoyer la langue des ordures qu'elle avait contractées, ou dans la bouche du peuple, ou dans la fiente du palais et dans les impuretés de la chaire, ou par les mauvais usages des courtisans ignorants, ou par l'abus de ceux qui la corrompent en l'écrivant, et de ceux qui disent bien dans les chaires ce qu'il faut dire, mais autrement qu'il ne faut, etc. »

Les lettres patentes de la fondation de l'Académie française furent signées le 2 janvier 1635. Pierre Séguier, alors garde des sceaux, y apposa le grand sceau en demandant à être inscrit sur le tableau des académiciens. Son exemple fut suivi par Montmort, maître des requêtes, par du Chastelet et Buzot, conseillers d'État, et par Servien, secrétaire d'État. Quelque temps après, Richelieu, auquel le roi avait accordé plein pouvoir, signa les statuts, en effaçant seulement l'article portant que chacun des mem-

démocrates promettait « de révéler la vertu et la mémoire de monseigneur leur protecteur. »

L'enregistrement des lettres patentes de la nouvelle Académie rencontra au parlement la même opposition qu'au temps de Charles IX, et il n'eut lieu qu'un bout de deux ans et demi, après trois lettres de jussion et force menaces de la part du cardinal. Le parlement ajouta la clause suivante : « À la charge que ceux de ladite assemblée bien et académie ne consacreront que de l'ornement, « embellissement et augmentation de la langue française, « et des livres qui seront par eux faits et par autres personnes qui le désireront et le voudront. » La compagnie avait jugé à propos d'ajouter cette clause, parce que quelques gens de robe s'étaient figuré que désormais tout procureur qui feroit une faute de langue contre les règles de la nouvelle Académie serait aussitôt frappé d'une amende.

À peine l'Académie eût-elle été définitivement constituée¹, qu'elle fut en butte à toutes sortes d'épigrammes et de jeux de mots. On disoit que Richelieu alloit doter chacun des membres de 2 000 livres de rente au moyen des 80 000 livres destinées à l'élévément des bastes de la ville.

L'Académie² ne tarda pas à devenir un instrument entre

¹ L'Académie eut comme trois officiers, un directeur et un chancelier, dont les fonctions furent temporaires, et un secrétaire à vie, Valentin Corneille. Les procès-verbaux des assemblées commencent en 17 mars 1634.

² « Quand on fit l'Académie, dit Tallemant des Réaux (art. Bon-Ruaire), Bon-Richart y mit bien des passe-rebats. On les appela les *Expense de la paille de Bon-Richart*. » On donna le nom de *passe-rebats* à de bons mots, aux anecdotes, qu'un capitaine frusoit pour ses revues pour montrer que sa compagnie étoit complète.

les mains de Richelieu, qui lui déféra le jugement du Ciel de Corneille. Ce chef-d'œuvre fut condamné, et le cardinal, qui avait désigné Chapelain pour rédacteur de la décision, corrigea lui-même et annula la sentence.

L'Académie fut constituée d'une manière plus régulière sous Louis XIV, qu'elle eut pour protecteur et qui assigna quarante jets de présence pour les quarante membres. Il lui fit en outre présent de six cents volumes qui furent le commencement de la bibliothèque actuelle de l'Institut.

Grâce à la faveur royale, le titre d'académicien fut recherché par les grands seigneurs. « L'Académie devint alors, dit l'abbé de la Chambre, une académie glorieuse et triomphante..... revêtue de la pompe des cardinaux et des chanceliers, protégée par le plus grand roi de la terre..... remplie de princes de l'Eglise et du sénat, de ministres, de ducs et pairs, de conseillers d'Etat... qui, se dépouillant tous de leur grandeur, se trouvaient heureusement confondus pêle-mêle dans la foule d'une infinité d'excellents auteurs, historiens, poètes, philosophes, orateurs..... sans distinction et sans préférence. »

Mais ce que l'Académie gagnait en éclat, elle le perdait en dépendance et en considération; une place à l'Académie devint bientôt une récompense donnée non pas au mérite¹, mais à la faveur et à des considérations

¹ Un grand seigneur (Rituel), comme presque tous les grands seigneurs de l'époque, se mit sur les rangs pour succéder à Corneille; Pairie dit à ses confrères : « Tu n'as que six ans, une lyre, à laquelle on n'ajoute que cordes; tu n'en feras qu'être une de boyes, il en faut une d'argent, et la lyre peinte son harmonie. » Ces épigrammes ont servi de modèles que celui de Molière. Agréons. Mais l'Académie n'était bien vite retirée sous la coupe.

sont à fait étrangers au but de l'insinuation. En voici quelques exemples :

Lacan, garde des livres du Louvre, ayant négocié heureusement le mariage d'une fille de Colbert avec le duc de Noctemart, on lui demanda ce qu'il voulait pour récompense. Il demanda sans façon une place à l'Académie, et ne tarda pas à l'obtenir, bien qu'il n'y eût aucun titre.

Pierre Corneille étant mort en 1684, le duc du Maine, qui n'avait alors que quatorze ans, eut la singulière fantaisie de remplacer le grand tragique. Il en parla à Racine, qui, étant alors directeur, rassembla ses collègues, auxquels il demanda un délai de quinze jours, délai que l'on vota par acclamation. On prétend qu'il fut engagé à répondre au nom de ses collègues que, lors même qu'il n'y aurait pas de place vacante, il n'y avait pas d'académicien qui ne fût prêt de mourir pour lui en l'honneur. « Nos prédécesseurs, dit d'Alembert, étaient, comme l'on voit, autant de Décius prêts à s'immoler pour l'honneur de la patrie. » Heureusement Louis XIV épargna à la compagnie cette nouvelle preuve de soumission. Il refusa de ratifier l'élection du jeune prince. Thomas Corneille remplaça son frère.

Ce fut à la sollicitation de Pontchartrain que Simon de la Loubère, littérateur au-dessous du médiocre, fut reçu à l'Académie. Ce qui donna lieu à une épigramme attribuée à la Fontaine :

Il en sera, quoi qu'on en dise,
C'est un impôt que Pontchartrain
Veut mettre sur l'Académie.

Il y a plus d'un membre de l'Académie actuelle que l'on peut, à l'exemple de la Loubère, considérer comme

un impôt que la cour a mis sur l'illustre compagnie.

Quelques académiciens vinrent offrir un jour le fauteuil de Tourreil au comte de Desmarais, qui répondit : « J'ai dans mes bureaux un premier commis à qui cela conviendrait mieux. » C'était un nommé J. Roland Males, qui n'avait jamais fait dans sa vie qu'une seule pitoyable, encouragée par l'Académie. Néanmoins on s'empessa de l'élire. Mais il est resté si inconnu, qu'on ne sait ni la date, ni le lieu de sa naissance.

L'Académie n'en était plus alors au temps de Mézeray, qui mettait toujours une grande note lorsqu'il s'agissait de nommer quelqu'un à l'Académie. On fut longtemps sans savoir de qui venait cette éternelle protestation. On finit enfin par le découvrir, et quand on demanda à Mézeray la raison de sa conduite, il répondit que c'était pour laisser à la postérité un monument de l'indépendance de l'Académie dans les élections.

L'Académie cherchait avec empressement à admettre des illustrations tout à fait étrangères à la littérature. Elle offrit une place au maréchal de Saxe, qui refusa. On a de lui, à ce sujet, une lettre où on lit le passage suivant : « De toute ma force de la Cadéme, cela m'est venu une bage à un chas. »

Voltaire avait donc raison de définir l'Académie, « un corps où l'on reçoit des gens titrés, des hommes en place, des prélats, des gens de robe, des médecins, des géomètres, et même des gens de lettres. »

La soumission de l'Académie au pouvoir se manifestait non-seulement par les admissions, mais aussi par les exclusions. Ainsi l'abbé de Saint-Pierre ayant prononcé un discours sur la Polytechnie, où, tout en faisant l'éloge des conseils établis par le régent, il jugea sévèrement

quelques actes du gouvernement de Louis XIV, le cardinal de Polignac, indigné d'une pareille hardiesse, dénonça le discours à l'Académie, et demanda que l'auteur fût sévèrement puni. Le malheureux abbé de Saint-Pierre ne put même pas se justifier, et le 3 mai 1718 son exclusion fut prononcée par vingt-trois de ses confrères. Sa place resta vacante.

Condorcet ayant refusé de faire l'éloge du duc de la Vrillière, ne fut appelé à l'Académie qu'après 1782, année de la mort de Maurepas auquel les académiciens craignaient de déplaire.

Suivie à cet esprit de servilité, l'Académie était tombée si bas dans l'opinion publique à la fin du siècle dernier, que l'on disait communément que Voltaire avait emporté en mourant tout le génie de notre littérature, et Foucaquet toute l'honnêteté. Ce qui, comme le faisait fort bien observer Delfile, était un peu dur pour les académiciens qui leur survivaient.

Admis en 1649 à l'Académie, Olivier Patru y prononça un discours de remerciement, qui fut tellement à ses confrères, que ce remerciement devint une obligation imposée plus tard aux récipiendaires. Quelques grands seigneurs seuls en furent dispensés, entre autres Colbert. Plus tard d'autres motifs firent admettre sans cette formalité des personnages de notre siècle, comme Châteaubriand, Maret et Regault de Saint-Jean-d'Angely.

Cette obligation de haranguer publiquement empêcha le duc de la Rochefoucauld, l'auteur du *Libre des Maximes*, de se présenter à l'Académie. Il ne pouvait soutenir la vue d'un auditoire et ne se sentait pas capable de prononcer une harangue de quelques lignes sans tomber en défaillance.

Le maréchal de Richelieu fut plus hardi que le duc de la Rochefoucauld. Dans le discours qu'il prononça, et dont on conserve encore le manuscrit tout entier écrit de sa main, on trouve les fautes d'orthographe les plus grossières. Il a écrit : *reigne*, pour *régne*; *seint*, pour *seign*; *flambes*, pour *flambeau*; *dérangement*, pour *dérangement*; *court*, pour *cour*; *reude*, pour *reude*; *acces*, pour *accès*; *prent*, pour *prompt*; *pris*, pour *prix*; *crétien*, pour *chrétien*; *astier*, pour *estier*, etc. Au moins il avait composé lui-même ce discours.

En 1749, le même duc de Richelieu, se trouvant directeur de la compagnie, pria Voltaire de lui composer le compliment de félicitation au roi. Une copie en ayant circulé, à mesure que Richelieu défilait une phrase, beaucoup de personnes prononçaient à demi-voix la phrase suivante.

L'usage de ces discours ne fut pas, nous le croyons, une heureuse innovation, et, dès le commencement, le public s'en acquiesça fort. Le président de Mesmes les comparait à ces messes solennelles où le célébrant, après avoir exaucé toute l'assistance, finit par être exaucé à son tour. — Piron, ayant été une fois sur le point d'être nommé, fut arrêté de se tenir prêt par le secrétaire qui devait répondre au discours du récipiendaire. « Mon discours est tout fait, dit Piron, et le vôtre aussi. — Comment cela? — Je me leverai, j'ôterai mon chapeau, je dirai : Messieurs, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de m'admettre. Vous vous levez, vous ôterez votre chapeau, et vous répondrez : Monsieur, cela n'en vaut pas la peine. » Ajoutons que ces discours n'étaient pas toujours l'œuvre de celui qui les débitait. On sait, par exemple, que le discours de Lucis est de Thomas.

Ces notions que l'Académie admettait si facilement dans son sein, lui faisaient quelquefois sentir assez rudement la distance qu'il y avait entre un grand seigneur et un roturier. L'évêque de Noyon, Clermont-Tonnerre, ayant remplacé Barhier d'Aucourt, débâta, dans son discours de réception, de louer son prédécesseur. L'Académie lui en ayant marqué sa surprise, il répondit qu'il s'était fait une loi de ne jamais louer de roturiers. Cette réponse souleva l'indignation de l'assemblée, et Clermont-Tonnerre fut obligé, pour réparer l'incovenance de son procédé, d'insérer dans le discours imprimé un éloge qu'il aurait regardé comme une honte de prononcer de vive voix.

Les auteurs des discours de réception ou des éloges ambitionnaient facilement que le but de l'institution avait été « l'ornement, embellissement et augmentation de la langue française. » Ainsi, l'on connaît une lettre du maréchal de Beauran, sur une plume de cent quatre-vingts mots d'un *discours* de l'abbé Hardien, à la réception de M. de Mairan à l'Académie française, 1745, in-42.

On raconte que Sedaine, qui écrivaient aussi mal en vers qu'en prose, et qui en convenait sans peine, ayant entendu le discours de réception d'un de ses nouveaux collègues, se jeta au cou du récipiendaire et lui dit avec effusion : « Ah ! monsieur, depuis vingt ans que j'écris du galimatias, je n'ai encore rien dit de pareil. »

« Les académiciens d'aujourd'hui, disait Longueue, tournent le dos à l'éloquence et la corrompent aux dépens du roi, de qui ils se font bien payer cette besogne. » C'était le même Longueue qui, sollicité par plusieurs académiciens de se présenter à l'Académie française, répondit : « J'y penserai quand vous aurez quitté votre galimatias. »

Le secrétaire perpétuel Villar, en rendant compte de l'*Essai sur les lois de la langue française* de Morel, inaugura les phrases suivantes : *Morel a ramené les bornes de la science, et il ne s'est presque pas douté qu'il lui ait fait faire un pas. Faire bien un pas à une chose dont on recule les bornes!*

Il en était de même pour l'Académie des inscriptions. Ainsi de Boze voulant faire l'éloge de cinq nations de l'abbé Tallemant, lesquelles formaient ensemble une dizaine de pages, se servit d'expressions assez étranges : « La manière ingénieuse, dit-il, dont M. l'abbé décrit nos pecces, a souvent fait soupçonner qu'elles fussent plus fréquentes. » Il faut avouer qu'un tel langage était bien peu flatteur pour les autres académiciens.

« Un jour un bel esprit de l'Angleterre me demanda, dit Voltaire, les Mémoires de l'Académie française. Elle n'écrirait point de mémoires, lui réponds-je, mais elle a fait imprimer soixante ou quatre-vingts volumes de complimens. Il en parcourut un ou deux. Il ne put jamais entendre ce style, quoiqu'il entendit fort bien tous nos bons sensens. Tout ce que j'entendois, me dit-il, dans ces beaux discours, c'est que le récipiendaire, ayant assuré que son prédécesseur était un grand homme, que le cardinal de Richelieu était un très-grand homme, le chancelier Séguier un assez grand homme ; le directeur lui répond la même chose, et ajoute que le récipiendaire pourrait bien aussi être une espèce de grand homme, et que pour lui, directeur, il n'en quitte pas sa part. Il est aisé de voir par quelle folie presque tous ces discours académiques ont fait si peu d'honneur à ce corps ; Fallon est le premier poëteur qu'on honore. L'usage s'est insensiblement établi, que tout académicien répéterait ces éloges à

sa réception; on s'est imposé une règle de loi d'ennuyer le public. La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, et l'excès d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme. Ne pouvant trouver des pensées nouvelles, ils ont cherché des tours nouveaux, et ont parlé sans penser, comme des gens qui mâchaient à vide, et faisaient semblant de manger en pétrissant d'imagination. Au lieu que c'est une loi dans l'Académie française, de faire imprimer tous ces discours, par lesquels seule elle est connue; on devrait être une loi de ne les imprimer pas ¹. »

L'Académie distribuait et distribuait encore tous les ans des prix sur des sujets mis au concours, et l'on doit dire que ses choix ont été rarement railés par le public.

« Je fis, à l'âge de dix-huit ans, raconte Voltaire, une ode pour le prix de l'Académie française; il est vrai que ce fut l'abbé du Jarry qui remporta le prix. Je ne crois pas que mon ode fût trop bonne; mais le public ne souleva pas au jugement de l'Académie. Je me souviens qu'entre autres fautes assez singulières dont le petit poème couronné était plein, il y avait ce vers :

Et des pôles brillants jusqu'aux pôles glacés.

Feu M. de la Motte, très-sensible homme et de beaucoup d'esprit, mais qui ne se piquait pas de science, avait, par son crédit, fait donner ce prix à l'abbé du Jarry; et quand on lui reprochait ce jugement, et surtout le vers des pôles glacés et des pôles brillants, il répondait que c'était une affaire de physique, qui était du ressort de l'Académie des sciences, et non de l'Académie française. Il n'était d'ailleurs pas bien sûr qu'il n'y eût pas de pôles

¹ Voltaire, *xxx^e Lettre philosophique*.

brûlés; et qu'enfin l'abbé du Jarry était son ami ¹. »

L'Académie ayant couronné, en 1717, une ode détestable de Gacou, en fut ensuite si honteuse, qu'elle envoya en secret le prix à l'auteur, pour éviter la honte de le lui décerner en public.

L'Académie, haïssée souvent par le public, fut quelque fois mystifiée par ses propres membres. Suivant un de ses réglemens, aucun académicien ne peut concourir pour les prix qu'elle propose. En 1739, Laharpe osa enfreindre cette règle, et envoya, en l'honneur de Voltaire, un distichon qu'il lut lui-même à l'assemblée. Grâce à l'habileté de son débit, il eut à peu près tous les suffrages. Du reste, il fut ensuite sévèrement blâmé de sa conduite.

On parlait un jour à Suard de la médiocrité des pièces couronnées par l'Académie française : « Ce que nous demandons aux concurrents, dit-il, ce n'est pas de la poésie, mais le ramage poétique. » — Encore faudrait-il qu'il y eût le ramage.

Les séances de l'Académie, qui auraient pu être d'un haut intérêt et d'une grande utilité, devenaient être fort ennuyeuses ², si l'on en juge par ce qui a lieu aujourd'hui.

¹ Lettre aux auteurs de la *Bibliothèque française* L'abbé du Jarry avait soixante-cinq ans. Le sujet était une ode sur le Vain de Louis XIII. Les sujets étaient en général fort mal choisis. Du jour l'Académie, pour remercier Louis XIV, crut devoir choisir un concurre le qu'on lui soumettait : « Quelle est des vertus de moi celle qui mérite la préférence ? » Louis XIV, malgré son amour pour les louanges, fut révolté d'une pareille flatterie, et déclara expressément que l'on proposât un autre sujet.

² La Comtesse, à un souper qu'il donna le jour de sa réception à l'Académie française, fit l'impression suivante :

La Comtesse est aujourd'hui
 Peue dans la troupe immortelle ;
 Il est bien aisé, dit-on, pour lui ;
 Mais son mari, tout prêt pour elle.

d'hui. On y discutait sur les sujets les plus sangrants. Ainsi Gornould y prononça, en 1655, un discours sur le *Je ne sais quoi*.

Furetière a décrit ce qui se passait aux séances d'une manière fort plaisante, et probablement fort vraie. Suivant lui, c'était l'homme qui criait le plus fort que ses confrères reconnaissent avoir raison. Suivant lui, ils aiment l'art de faire de longs discours sur des riens; le second répétait comme un écho ce que le premier avait dit; mais ordinairement ils parlaient trois ou quatre à la fois. Lorsqu'il y avait une assemblée de cinq ou six membres, l'un d'eux lisait, l'autre décidait, deux causaient ensemble, le cinquième dormait, et le dernier s'amusait à lire quelque ouvrage qui se trouvait devant lui; si un second membre voulait émettre son opinion, on était obligé de lire de nouveau l'article formant le sujet de la discussion, article qu'à la première lecture ils n'avoient pas pu entendre, tant ils étaient scrupés. Il leur était impossible d'écrire deux lignes de suite sans se livrer à de longues digressions, ou sans que l'un d'eux ne racontât une histoire plaisante ou les nouvelles du jour.

Pour donner une juste idée de l'intérieur de l'Académie, nous rapporterons le récit d'une visite faite à l'Académie par Christine de Suède, le 41 mai 1656. Nous le tirons des Mémoires de secrétaire perpétuel, Valentin Courant :

« M. l'abbé de Bois-Robert ayant fait savoir le matin de ce jour, à monseigneur le chancelier, que la reine Christine de Suède voulait faire l'honneur à la compagnie de se trouver à l'assemblée qui se devait tenir l'après-midi, M. le directeur (de la Chambre) fit avertir ce qu'il put des académiciens pour s'y trouver. Sur les trois heures après

aidé, Sa Majesté arriva chez monseigneur le chancelier, qui la fit recevoir à son carrosse avec tous les académiciens en corps; et l'ayant conduite dans son antichambre au bout de la salle du conseil, où était une table longue, couverte du tapis de velours vert à franges d'or qui sert lorsque le conseil des finances tient, la reine de Suède se mit dans une chaire à bras au bout de cette table, du côté des fenêtres; monseigneur le chancelier à sa gauche, du côté de la cheminée, sur une chaise à dos et sans bras, laissant quelque espace vide entre Sa Majesté et lui; M. le directeur étant de l'autre côté de la table, vis-à-vis de monseigneur le chancelier, mais un peu plus bas et plus éloigné de la table, debout, et tous les académiciens aussi. Il lui fit un compliment qui ne contenait qu'une excuse de ce que l'Académie se trouvant surprise de l'honneur qu'elle lui faisait, sans avoir eu avis que le matin, elle ne s'était pas préparée à lui témoigner sa joie et sa reconnaissance d'une si glorieuse faveur, selon le mérite de cette grâce et le devoir de la compagnie; que si elle en eût eu le temps, elle aurait sans doute donné cette commission à quelqu'un plus capable que lui de s'en mieux acquitter; mais que, s'en trouvant chargé, par l'avantage que la fortune lui avait fait rencontrer de présider la compagnie en une si heureuse rencontre, il était obligé de dire à Sa Majesté que l'Académie n'avait jamais reçu de plus grand honneur que celui qu'il lui plaisait de lui faire. A quoi la reine répondit qu'elle croyait qu'on pardonnerait à la curiosité d'une fille qui avait souhaité de se trouver en une compagnie de tant d'honnêtes gens, pour qui elle avait toujours eu une estime et une affection particulières.

« Ensuite on proposa si les académiciens seraient assis

en debout; ce qui sembla surprendre la reine. Mais monseigneur le chancelier ayant demandé avis à quelques-uns sur cette difficulté, on lui dit que le roi Henri III, lorsqu'il faisait faire des assemblées de gens de lettres au bois de Vincennes, où il s'y trouvait souvent, faisait assise les assistants; qu'on en avait toujours ainsi en pareilles rencontres, et que la reine de Suède même, lorsqu'elle était à Rome, avait été de l'académie des Immortels, qui ne s'étaient point tenus debout: si bien qu'il fut résolu que les académiciens seraient assis, comme ils le furent durant toute la séance sur des chaises à dos, mais monseigneur le chancelier et eux tous toujours découverts. On fit excuse d'abord à Sa Majesté de ce que la compagnie n'était pas plus nombreuse, parce qu'on n'avait pas eu le temps de faire avertir tous les académiciens de s'y trouver; que le secrétaire se trouvait absent par son indisposition, et M. Gombault et Chapelain aussi, avec plusieurs autres. Elle demanda qui était le secrétaire; on lui dit que c'était M. Courret, auquel elle eut la bonté de parler obligeamment comme le connaissant de réputation, et de ces deux messieurs absents aussi, à qui elle donna de grandes louanges. Ensuite de cela, M. le directeur lui dit que si on avait pu prévoir la visite de Sa Majesté, on aurait préparé quelque lecture pour la divertir agréablement; mais que dans la surprise où se trouvait la compagnie, on se servirait de ce que l'occasion pourrait fournir; et que comme il avait fait depuis peu un *Traité de la douleur*, qui doit entrer dans le troisième volume des *Caractères des passions*, qu'il était prêt de donner au public, si Sa Majesté lui commandait de lui en lire quelque chose, il croyait que ce serait un sujet assez propre pour faire connaître

allait lire le mot de *jeu*, lequel ne déplairait pas à Sa Majesté, et que sans doute le mot de *mélancolie* lui aurait été moins agréable. A quoi elle ne répondit rien.

« Dans la suite de cette lecture, cette façon de parler s'étant rencontrée : Ce sont des *jeux de prince*, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font, la reine de Suède rougit et parut émue ; mais voyant qu'on avait les yeux sur elle, elle s'efforça de rire, mais d'une manière qui faisait connaître que c'était plutôt un ris de dépit que de joie ¹. »

Il faut avouer que monseigneur le chancelier avait en la main peu heureuse en choisissant le calier où se trouvait un si mélancolique proverbe ; et l'on conçoit facilement l'embarras de Christine qui, l'année précédente, avait fait assassiner Monkleschi dans l'une des galeries de Fontainebleau.

Ce fut seulement en 1638 que l'Académie commença à s'occuper sérieusement du Dictionnaire. Vaugelas et Chapelain avaient présenté chacun un projet. On s'arrêta à celui de l'auteur de la *Pucelle*, et l'on détermina de la manière suivante la liste des auteurs auxquels on devait emprunter des exemples. C'étaient, pour la prose, Amyot, Montaigne, du Vair, Desportes, Charron, Portnaud, Mariva, De la Guesle, Pithou, d'Espéisses, Armand, le Catholicon d'Espagne, les Mémoires de la reine Marguerite, Goeffeidan, Du Perron, F. de Sales, évêque de Genève, d'Urfé, de Moëtres, Malherbe, Duplessis-Mornay, d'Ossey, de La Noue, de Dancourt, de Refuge, d'Anthéguer, et deux académiciens, Bardin et du Chastelet, qui, morts récemment, devenaient, suivant l'expression de M. Tille-

¹ *Mémoires de Conzert*, tome I, p. 428. — Voy. la Nouvelle collection de Mémoires pour servir à l'histoire de France de MM. Michaud et Poujoult, complément, p. 594.

main, pour la langue, autorités souveraines, comme les empereurs romains devenaient des dieux. On avait, dans cette liste, oublié bien des noms, entre autres ceux de Bédia et d'Étienne Pasquier.

Pour la poésie, on choisit Marot, Saint-Gelais, Ronsard, Du Bellay, du Bartas, Desportes, Bertrand, le cardinal Duperron, Garnier, Regnier, Malherbe, Des Lingendes, Malin, Toustaut, Moliéron, Théophile, Ponsard, Rapin et Sainte-Marthe.

Vaugelas ayant été nommé rédacteur du Dictionnaire, Richelieu lui assigna une pension de 2 000 livres; mais le travail n'alla pas vite, et la lenteur de l'Académie lui attira de nombreuses épigrammes, entre autres la suivante de Bois-Robert :

Depuis six mois sur l'F on travaille,
Et le dodelin m'aurait fort obligé
S'il m'avait dit ta rivière jusqu'au G¹.

Ce Dictionnaire était conçu, il faut le dire, sur un mauvais plan; aussi, un académicien de beaucoup d'esprit, Furetière, entreprit d'en faire un pour son compte. Ce projet excita la jalousie de l'Académie, qui obtint la suppression de ce Dictionnaire, et, en 1685, choisit de son sein l'auteur qu'elle avait admis vingt-trois ans auparavant et qu'elle ne remplaça point tant qu'il vécut. Furetière ne se tint pas pour battu. Il plaida contre l'Académie, fit des lectures, des libelles en vers et en prose¹,

¹ Andrieux, membre de la commission du Dictionnaire, en 1789, disait à la séance du 20 novembre : »

² Le Furetiérisme rendant le plus et donnant du point allégorique et tragico-hermique, intitulé : *Les combes de l'Académie*, en 4 chœurs. On attribue, peut-être sans raison, à Furetière ou à Richelieu : *L'apologie de Dictionnaire de l'Académie française et ses explications de la règle en latin*. La Haye, 1786, in-82.

qui ont été réunis en 1694, 2 vol in-12, et n'en continua pas moins son Dictionnaire, ouvrage fort précieux, qui parut seulement deux ans après sa mort, en 1696 ¹, et que les auteurs du Dictionnaire de Trévoux ont réimprimé entièrement sans être une seule fois l'auteur.

La première édition du Dictionnaire de l'Académie parut en 1694. On en commença aussitôt une seconde édition, qui fut publiée en 1718. La troisième parut en 1740, la quatrième, en 1762; la cinquième, en 1845; et la sixième et dernière, en 1835.

L'Académie, dans cet ouvrage, a eu la malencontreuse idée de soumettre les mots à une classification rigoureuse, de consacrer les uns au style sublime, les autres au style burlesque, au style familier, etc., et d'appauvrir singulièrement notre langue, en proscribant une foule de mots employés par nos vieux auteurs. Ainsi, Furetière raconte que la Fontaine, qui était fort assidu aux séances, ne put jamais parvenir à faire admettre un seul des mots de sa connaissance, ceux qu'il avait puisés dans Rabelais ou Ruchois. Pour donner une idée de la circonspection ridicule qui présidait souvent au choix des mots, il suffira de dire que l'on fut sur le point, on ne sait par quel motif, de supprimer la conjonction *car*. Ce fut cette sévérité qui donna lieu à une satire assez plaisante de Ménage, intitulée : *Requête des Dictionnaires à messieurs de l'Académie française*. En voici les premiers vers :

A nos réigoureux académiques,
Nos seigneurs les hypercritiques,
Sous-seigneurs arbitres des mots,
Dont les fautes d'aussi-propas,

¹ La dernière édition est d'Amsterdam, 1696, 4 vol. in-4.

Cardinal-historiographes,
 Surintendants des orthographes,
 Raffineurs de locutions,
 Entrepreneurs de versions,
 Poëtes de haïres et de longues,
 De voyelles et de diphthongues ;
 Supplie humblement Calépis,
 Avec Nicot, Batimeux, Oudin :
 Disant que, depuis trente années,
 On a, par diverses manies,
 Bani des romans, des poëtes,
 Des lettres doutes, des billets,
 Des madrigaux, des élégies,
 Des sonnets et des comédies,
 Ces autres mots, moult, ains, jajoit,
 Ores, adonc, meisme, ainsi soit,
 A-tant, si-que, jufrez, éalle,
 Trop-plus, trop-mieux, blandies, davelle,
 Piéça, toffir, illac, ainscois,
 Comme étant de mauvais français.

L'Académie, au lieu de déployer tant de sévérité quand il s'agissait de l'admission de certains mots, aurait dû se montrer un peu plus difficile pour certaines définitions, pour les suivantes, par exemple, que nous tirons de la dernière édition :

ÉCLIPSE. Disposition apparente d'un astre, causée par l'interposition d'un autre corps céleste entre cet astre et l'observateur.

« Il y a trois mille ans, » dit M. Arago, que l'on observe des éclipses de lune sans qu'il y ait un corps céleste interposé entre la lune et l'observateur. »

TIRER DE BUT EN BLANC. Tirer en ligne droite, sans

que le projectile parcourt une ligne courbe ou fasse de ricochets.

« D'après cette définition, a dit encore M. Arago, l'Académie a trouvé le moyen d'empêcher un boulet de jamais tomber à terre. »

VAISSELLE PLATE. Celle où il n'y a pas de soudure. Cette définition est absurde, malgré le correctif qui y est ajouté : cela ne se dit que de la vaisselle d'argent ou d'or. L'Académie savait dû savoir que le mot *plate*, avec cette acception, vient de l'espagnol *plata*, argent ².

Un Dictionnaire rempli de pareilles erreurs, et je ne sais combien de volumes de compliments et de discours que personne ne lit, vaille donc tout ce que l'Académie française a produit depuis plus de deux siècles qu'elle est fondée. Cet état de choses a de tout temps préoccupé tous les bons esprits. Fénelon, dans un *Mémoire sur les occupations de l'Académie française* ³, a écrit instructivement les idées les plus sages sur les travaux auxquels devait se livrer l'Académie, sur la manière dont

² « Si l'Académie a intenté imprimer de pareilles blâmes, on peut croire qu'il devait s'en trouver de nombreuses dans les articles qui lui étaient proposés, et qu'elle n'a pu juger convenable de laisser arriver au grand jour. L'académie même peut donc être considérée comme très-embarrassée, si quelque elle n'est pas traitée, du moins qu'on lui-même soit proposé par le mot acception cette définition ! Peut-être nous ne parviendrons à résoudre, mais déjà entraine la mesure prise de l'académie, l'exception de ses membres se livre et dit : « Monsieur, votre définition est très-bonne, seulement je me permets de vous faire quelques petites observations : 1^o L'académie en question n'est point au pluriel ; 2^o il n'est pas que quand il est sûr ; 3^o il ne marche pas à reculons. » L'Académie qui alors le bon esprit, et qu'elle n'a pas toujours eu, de respecter la définition proposée par celle qui figure au journal dans son Dictionnaire.

³ Œuvres de Fénelon, 1767, in-4, t. III, p. 443.

elle devait travailler au Dictionnaire, et l'examen raisonné qu'elle devait faire de tous nos bons auteurs; seulement, il voulait la nécessité d'une réforme préliminaire : « Je dis qu'avant toutes choses, nous devons songer très-sérieusement à rétablir dans la compagnie une discipline exacte qui y est très-nécessaire, et qui, peut-être, n'y a jamais été depuis son établissement, sans cela nos plus beaux projets et nos plus sages résolutions s'en iront en fumée, et n'auront point d'autre effet que de nous attirer les railleries du public... Il faut donc remédier à ce désordre qui entraînerait infailliblement la ruine de l'Académie; mais pour le faire avec succès, et pour pouvoir même, en nous faisant des lois, conserver l'indépendance et la liberté que nous procure la glorieuse protection dont nous sommes honorés, je sais d'avis que l'Académie commence par députer au roi pour demander à Sa Majesté la permission de se réformer elle-même, d'abroger ses anciens statuts, et d'en faire de nouveaux, selon qu'elle le jugera convenable; qu'elle demande aussi la permission de nommer pour ce travail des commissaires en son nombre qu'elle trouvera à propos, et qu'elle supplie Sa Majesté de vouloir bien lui faire l'honneur de marquer elle-même un ou deux de ceux qu'elle aura le plus agréable qui soient nommés. »

« Quel service, dit Voltaire, l'Académie française ne rendrait-elle pas aux lettres, à la langue, à la nation, si au lieu de faire imprimer tous les ans des compliments, elle faisait imprimer les bons ouvrages du siècle de Louis XIV, épurés de toutes les fautes de langage qui s'y sont glissées? Celles qu'on ne pourrait pas corriger seraient au moins marquées. L'Europe, qui lit ces auteurs, apprendrait par eux notre langue avec sûreté. Sa pureté

serait à jamais déçue. Les bons livres français, imprimés avec soin aux dépens du roi, seraient un des plus glorieux monuments de la nation. J'ai osé dire que M. Despeaux avait fait autrefois cette proposition, et qu'elle a été renouvelée par un homme dont l'esprit, la sagesse et la saine critique sont connus ; mais cette idée a eu le sort de beaucoup d'autres projets utiles, d'être approuvée et d'être négligée ¹. »

Par suite des abus de son organisation et du peu de valeur de ses travaux, l'Académie, ainsi que nous l'avons déjà dit, devint, de bonne heure, un objet de raillerie ² pour le public. Vingt ans après sa fondation, en 1654, il parut une brochure in-12, de Serot : *De l'Académie française établie pour la correction et l'embellissement du langage, et si elle est de quelque utilité au public*, 1654, in-12. L'auteur s'y prononce pour la négative. On connaît encore la *Comédie des académiciens* ³ pour la réformation de la langue française. Cette pièce, qui, après avoir été longtemps manuscrite, ne fut imprimée qu'en 1699, est la

¹ Vauvenargues, 227^e Lettre philosophique.

² Le public ne pouvait échapper à cette académie. Ainsi, en 1775, le comte d'Anguillem, directeur général des Bénédictins du roi, étant fait seigneur de guesse dans la cour de Louis, selon un Louis XIV avait établi l'Académie, il prit immédiatement l'apogée suivante :

Des livres de la muse française
D'Anguillem tient le sort comble,
Devant leur porte il a fait mettre un pré
On démontre de pourquoi prier à Paris.

³ Antérieurement le titre d'académicien était tellement prodigué en France, qu'on l'a donné pendant quelques années à des assemblées de joueurs, qu'on appela auparavant des réjouis. On dit académie de jeu. On appela les joueurs gens qui apprennent l'équitation et l'escrime dans des écoles destinées à cet usage, académiques, et non pas académiciens.

première production de Saint-Evremond. « Quelque sans art et sans règle, dit Pellisson dans son *Histoire de l'Académie*, et plutôt digne du nom de farce que de celui de comédie, elle n'est pas sans esprit et a des endroits fort plaisants. » Tel n'était pas l'avis de Voltaire, qui n'y trouvait qu'un simple dialogue sans intrigue et sans sel.

Margou publia, en 1734, in-4, sous le titre de *Première séance des États coloniaux*, 1734, in-4, une parodie des usages de l'Académie.

L'illustre Compagnie subit, à la fin du dernier siècle, le sort de toutes les institutions de l'ancienne monarchie. La Convention, par une loi du 8 août 1793, prononça la suppression de toutes les Académies et sociétés littéraires patentes où dotées par la nation ; mais elle ne tarda pas à les reorganiser sur un plan plus large, en les remplaçant par un Institut national des sciences et des arts, destiné : « 1° à perfectionner les sciences et les arts par des recherches non interrompues, par la publication des découvertes, par la correspondance avec les sociétés analogues étrangères ; 2° à suivre, conformément aux lois et arrêtés du Directoire exécutif, les travaux scientifiques et littéraires qui auront pour objet l'utilité générale et la gloire de la République. » L'Académie française, sous la République et l'Empire, forma la seconde classe de l'Institut, et ne reprit son ancien nom qu'en 1816.

Terminons ce qui regarde l'Académie française par la liste de tous ses membres, rangés par fantaisie. Voici l'origine de cette dernière expression, telle qu'elle est rapportée dans les *Pièces intéressantes pour servir à l'Histoire de la littérature*, de Laplace ¹.

« Le cardinal d'Éstades, devenu très-infirmes, et cher-

¹ Tome I, p. 329.

étant un adoucissement à son état dans son assiduité aux assemblées de l'Académie, demanda qu'il lui fût permis de faire apporter un siège plus commode que les chaises qui étaient alors en usage : car il y avait seulement un fauteuil pour le directeur. On en rendit compte à Louis XIV, qui, prévoyant les conséquences d'une pareille distinction, ordonna à l'intendant du garde-meuble de faire porter quarante fauteuils à l'Académie, et confirma par là l'égalité académique. »

Ces fauteuils, que Fontenelle appelaient « un lit de repos où le bel esprit sommeille, » ont été l'objet de maintes épigrammes. L'une des meilleures est celle de Biron :

En France on fait, par un plaisant moyen
Faire un auteur quand d'écrits il assume ;
Dans un fauteuil d'académicien,
Lui quarantaine, on fait assoir notre homme :
Lors il s'endort et ne fait plus qu'un somme ;
Plus n'en avec prose ni madrigal.
Au bel-esprit le fauteuil est, en somme,
Ce qu'a l'amour est le lit conjugal.

Aujourd'hui le terme fauteuil n'a plus de sens ; car l'Académie française n'a plus de fauteuils, à proprement parler, et la salle de ses réunions est commune aux autres Académies.

1.

F. Borda,
1637. Nicolas Bérthou,
1664. Salomon,
1676. Ph. Goussier,
1686. F. de Carrières,
1715. Gabriel de Fleury,
1746. Cardinal de La Roche,

1766. J. de Florian,
1768. Cailhier,
1818. Michaud,
1840. Fleuret.

2.

F. Rey de Clugnot,
1807. Perrot d'Ablancourt,

1683. Bony Robelin.
1685. Paul Dupon.
1743. Jérôme Dupon.
1753. De Bologniet.
1758. Escombard-Léris.
1807. F.-J.-H. Bayenard.
1816. Mignot.

3.

Philippe Habet.

1637. J. Eypé.
1717. J.-S. Colbert, archiviste de
Rouen.
1728. Fugère.
1728. Ch. d'Orléans Rochefort, abbé
de Combeffe.
1744. G. Girard.
1746. V. de Poulley d'Angremont.
1758. J.-B. d'Agremont.
1825. Brébot.

4.

Bartol de Méruet.

1726. La Roche la Vierge.
1875. J. Basse.
1888. Valtremont.
1738. Lejeune de la Faye.
1738. Crélon.
1769. Valence.
1776. Bologniet de Coët, archer-
d'Art.
1805. Bologniet (réité).
1806. Bureau de la Halle.
1817. Picard.
1826. Arnault.
1834. Serbe.

5.

Anger de Murière.

1850. Duval de Poulley.

1868. Michel le Cloz.
1868. J. de Tournell.
1781. J. Roland Huet.
1778. Bozon, évêque de Montpelier.
1780. St. Joseph de Beaumont.
1787. Ch.-G. de Rolland.
1795. Colaris.
1808. Bartol de Tourn.
1830. Guenet.

6.

J. d'Archeval de Porcibon.

1646. Olivier Poiré.
1681. N. Poiré de Sorbier.
1685. P. Garboul de Bort.
1691. Ch. Rolland, abbé de Boute-
lun.
1764. Gaspard Merle.
1768. N.-H. Montpelier.
1768. Ch. Rolland.
1773. N. Dossier.
1780. J.-J. Barthélemy.
1785. M.-J. Chénier.
1816. De Cassanvère.

7.

H. Agulac.

1688. Ch. Bureau de Bort.
1691. Bologniet-Bouffon.
1761. J. d'Archeval, archiviste de
Cahors.
1766. Bort d'Angremont, garde des
archives.
1784. Languet de Goup, archer-
que de Saint.
1787. Rolland.
1787. Vie-d'Art.
1788. Dossier.
1819. Saint-Joseph.
1824. Portant de Cassanvère.
1830. Sébasty.

8.

Faye.

1646. P. de Boy.
 1650. Cardinal d'Essex.
 1745. Maréchal d'Essex.
 1758. De la Trémoille.
 1741. Cardinal de Rohan-Guémené.
 1837. De Montaut, archevêque d'Alger.
 1855. Comte de Foulville.
 1843. Baron-Lambert.

9.

Fr. Meynad.

1645. P. Cornille.
 1655. Th. Cornille.
 1716. Boudard de la Roche.
 1718. Barry Tabarin, évêque de Laon.
 1757. Foucaumon.
 1758. Chéreau.
 1758. Baigren.
 1856. Sup. Lemerrier.
 1867. Y. Hays.

10.

Claude de Maffreille.

1646. A. Ruffinien.
 1655. Cordemoy.
 1655. A.-L. Bergeot.
 1656. C. de Saint-Pierre.
 1715. Moutiers.
 1756. Le Frère de Pompiéux.
 1756. L'abbé Mary.
 1846. Berpois de Saint-Jean d'Angely¹.
 1846. La Plépe.
 1857. Barjon-Gollard.

11.

Chacourry de Coligny.

1649. Thomas l'Hermite.
 1655. La Moissonnière.
 1662. Duc de Saint-Aignan.
 1687. F.-G. de Chazay.
 1711. Ant. Portet.
 1756. La Chausse.
 1758. Bouchonville.
 1845. Miravalles.
 1759. Fournier².
 1821. Villanova.

12.

Vauzet.

1649. Mottey.
 1655. Barthelemy d'Annon.
 1654. Chevalier-Tanetier, évêque de Nîmes.
 1704. N. de Malherbe.
 1727. J. Bonnet.
 1738. Voltaire.
 1776. J.-F. Darn.
 1846. De Sion.
 1856. De Berthele.

13.

J. Bonnet.

1646. J. de Montreuil.
 1661. Fr. Tallemont.
 1675. De la Luchère.
 1729. G. Salmer.
 1761. R.-G. Colloquet.
 1764. P. de Montaignon-Fresnes.
 1766. A.-B. Arnault³.
 1816. Duc de Richelieu.

¹ Exilé le 24 juillet 1815. — ² Exilé en 1797, et réintégré en 1803.
 — ³ Exilé le 24 mars 1644.

1709. R.-J. Dacier.

1815. Talon.

44.

Yauger.

1648. Scudéry.

1649. Marquis de Dangres.

1720. Marquis de Rochefort.

1780. Duc d'Harcourt.

1803. Louis Bonaparte ¹.

1818. Anon.

1828. Talon.

45.

R. Bar.

1668. J. Desj.

1610. E. Rousselet.

1710. M. de Rapartin.

1740. Comte d'Aurillac, évêque de
Langres.

1755. Dapri de Saint-Maur.

1774. Malsbieries.

1778. Androux.

1818. Thiers.

46.

J. Boudin.

1684. Charpentier.

1700. Chantillard, évêq. de Soles.

1714. Marquis de Viller.

1724. Duc de Tourn.

1770. Comte de Brionne.

1778. Comte de Cochin.

1844. Tancrède.

47.

Cl. de l'Étoile.

1648. A. duc de Coligny.

1708. P. duc de Guise.

1711. H.-G. duc de Coligny, évêque de Metz.

1722. Salsan, évêque de Vence.

1734. D'Amber.

1764. Comte de Châteaufort.

1808. Peralis.

1807. Pierre Lajou.

1811. Ch.-G. Talon ².

1811. Comte de Châteaufort.

1817. Laja.

1818. Ch. Sadier.

1844. Mémoires.

48.

De Struys.

1658. Pellisson.

1668. Fénelon.

1715. De Baze.

1734. Comte de Clermont.

1771. De Schep.

1775. Duc de Duras.

1780. Comte de Comte ³.

1811. Cardinal de Bonald.

1828. De Guisay, évêque de Paris.

1840. Mole.

49.

Bulzac.

1634. H. de Périllat de Beaumont,
archevêque de Paris.1680. Fr. de Harlay, archevêque
de Paris.

1685. André Brouet.

1700. Cardinal Boudet.

1720. Boudet.

1774. Prince de Beauvau.

1778. Comte Morin.

1810. Comte Fougère.

1820. Comte de Béranger.

1840. Sainte-Beuve.

¹ Exclu le 24 juillet 1818. — ² Exclu le 20 mars 1811. — ³ Exclu en 1809.

20.

Laugier de Poitiers.

1654. De Chassigny.

1667. Le président Corbin.

1668. Yvain, marquis de Nivernois.

1716. N. Godeys.

1754. Cardinal de Bernis.

1755. L'abbé Sauré.

1822. Freppinout.

1812. Piquart.

21.

Gervais Hahon.

1635. Gohet.

1661. L'abbé de Dongois.

1725. Florissac.

1733. Tournon.

1758. Comte de Bary.

1810. Bouchard.

1814. Ch. Lacretelle.

22.

Serres.

1658. Yllajot.

1661. Fontaine.

1737. A. G. Sépilot.

1755. Bernades de Saint-Martin.

1814. M. August.

1815. Bonnet.

23.

Giffart.

1658. Gilles Boileau.

1671. L. de Montigny.

1671. Ch. Perault.

1801. Cardinal de Rohan.

1768. Taurin.

1756. La Coudanée.

1774. J. Serille.

1823. Campenon.

1844. Saint-Max Girardin.

24.

Saint-Arment.

1661. L'abbé Canillac.

1679. Comte de Clerq.

1710. Ant. de Mennes.

1738. J. Alary.

1774. Gualbert.

1803. Comte de Ségur.

1826. Vincent.

25.

Boisot.

1667. Foretiau.

1686. Le Chapelier.

1753. D'Olivet.

1768. Gualbert.

1789. Comte de Tressan.

1844. Bailly.

1758. Saurin¹.

1826. Marquis de Lally-Tollendal.

1836. Pongerville.

26.

De-la-Robert.

1662. Seguin.

1761. Campenon.

1757. Desvaches.

1734. Bouvy.

1728. Nante-Palays.

1787. Roderot².

1805. Duc de Lévis.

1836. Philippe de Segur.

¹ Écrite le 24 juillet 1758. ² Écrite le 24 mars 1768.

27.

Bucire.

1665. J. Tessa.

1705. Marguie de Saint-Amand.

1715. Béne.

1724. François Armand.

1865. Tarpot.

1866. Le cardinal Mary ¹.

1866. L'abbé de Montaigne.

1818. Jap.

28.

Louis Goy.

1665. Cl. Boyer.

1668. Cl. Genest.

1720. L'abbé Dubois.

1719. De Roud.

1714. Saura.

1713. Condorcet.

1765. L'abbé Valer.

1856. Fidon.

29.

Gombault.

1666. Paul Tallemant.

1713. Bouchet.

1718. Grouet.

1770. L'abbé Millot.

1783. Naville.

1840. R. G. Lecomte.

1838. Fourier.

1859. Gault.

30.

J. de Silius.

1667. J.-B. Colbert.

1664. La Fontaine.

1665. Clément.

1714. Cl. Maudet.

1765. C.-F. Rousselle.

1745. Maudet.

1765. Radnorville.

1755. Talbot.

1820. Perceval.

1818. Saint-Amand.

31.

M. Corne de la Chambre.

1670. Regular-Deschamps.

1719. Le Manège.

1725. Le Riche.

1718. Harlow.

1718. Thomas.

1768. Comte de Gilbert.

1765. Gombault.

1818. Bouchet.

1818. Ansel.

32.

Tactis.

1670. F. Corne de la Chambre.

1813. La Bouchet.

1816. L'abbé Fleury.

1720. J. Adam.

1725. Bouchet.

1718. De Nodan-Gombault.

1830. Bouchet.

1833. Fleury.

1815. De Jory.

33.

B. May de Clément.

1671. Bouchet.

1764. Cardinal de Polignac.

1765. Goy de Saint-Cy.

1711. Bouchet.

¹ Extrait le 24 mars 1818 — ² Extrait le 24 juillet 1813.

4780. Lamière.	37.
4789. Digné de Poléménos.	
4803. Duc de Montmorency.	Chaplain.
4808. Colruet.	4874. Bouscotte.
	4894. E. Porillon.
	4765. Seliery.
34.	4743. Duc de la Force.
Colruet.	4799. Norland.
4853. Falsch.	4761. Wacley.
4716. Beaumont, antérieur de	4786. Sottens.
Tuchère.	4790. Collet d'Hautville.
4727. J.-J. Amiel.	4806. Buis.
4738. Maréchal de Belle-Isle.	4821. Lamerion.
4754. Trublet.	
4779. Saint-Lambert ¹ .	38.
4805. Nant ² .	Courcel.
4811. Lalat.	4875. Buis.
4838. Dupuy.	4794. Laché de Serp.
	4768. Montquiers.
35.	4755. Chénodier.
De Beaumont.	4753. Chénodier.
4823. L'abbé Collet.	4769. F. de Neufchâteau.
4844. Macoy.	4834. P.-A. Lathu.
4766. Be la Yde.	
4774. Suard.	39.
4817. Rogier.	Beaumont.
4843. Pato.	4876. J. de Beaumont.
	4848. Macoy.
36.	4766. L'abbé de Louvain.
Cauberville.	4716. Mercillon.
4854. Nant.	4745. Duc de Nemours.
4734. J. Boivin.	4769. Leguier.
4797. Duc de Saint-Aignan.	4812. Al.-F. Duc de Pras.
4756. Colandrea.	4812. Bédard.
4770. Lathuier ³ .	40.
4845. Lacroix d'Al.	Nant.
4854. Buis.	4876. Lathu.

¹ Nant le 28 janvier 1803. — ² Nant en 1811 — ³ Nant le 28 janvier 1803.

1831. Casimir, critique de Bériz.

1818. Baron Carlet,

1732. Maurel.

1812. Dupis élé.

1774. Béquenne, élég de Bériz¹.

ACADÉMIENS ÉLUS DEPUIS LA RÉORGANISATION
DE L'INSTITUT.

1831. Bériz.

1827. Andrieu.

1822. Béquenne.

1823. Arnault.

1819. Auger.

1814. Villmann.

Nous allons donner, comme complément de ce tableau, quelques particularités sur plusieurs des personnages qui se sont assis dans ces fauteuils si prestigieux.

1^{er} Fauteuil.

FLORIAN. Sa nomination donna lieu aux vers suivants de Bériz :

Écrivain actif, guerrier sage,
Il connaît peu, beaucoup écrit;
Il a la craie pour son esprit,
Et le fauteuil pour son courage.

Après cette nomination, le duc de Penthièvre, son protecteur, ayant, pour fêter cette élection, donné un grand dîner aux académiciens, fut annoncé le restaurateur de l'Académie.

CARRARA. Voy. p. 156.

MICHAUD. Lorsque Bériz mourut, Campenon et Michaud se disputèrent sa place. Campenon lança cette épigramme contre son concurrent :

Au fauteuil de Ducs on a porté Michaud.
Ma foi pour l'y placer il faut un sac chaud.

Michaud répliqua par des vers que nous citerons en parlant de Campenon. (Voy. 2⁵⁷ Fauteuil.)

¹ Bériz le 18 janvier 1831.

2^e Fautout.

Baignonnet fut reçu sans avoir fait de visites.

On remarque comme une singularité que l'Académie ait fait deux fois trois réceptions dans un même jour.

Le 22 janvier 1673, elle admit Racine, Flechier et J. Gaillet; et le 24 novembre 1667, Baymaud, Picard et Loujon.

4^e Fautout.

Yorisson était si sûr d'être nommé, qu'avant son élection on distribuait son portrait avec le titre d'académicien.

5^e Fautout.

J. BOLAND MALLET. Voy. p. 206.

7^e Fautout.

J. d'ESTRÈS. Il n'a absolument rien laissé.

U. DOMINIQUE. Lebrun-Rouchard a dit de lui :

Ce pauvre Urbain que l'on taxe
D'un pébésisme assourdant,
Joins l'esprit de la syntaxe
Aux grâces du radiment.

8^e Fautout.

De Bruyn fut préféré à P. Cornaille.

Le cardinal d'Estreux fut reçu avant d'avoir rien produit. Il n'a laissé que quelques épigrammes.

BACON-LORRAIN a soutenu contre Lebrun-Rouchard, une guerre d'épigrammes, où il est rarement le dessous. On se rappelle ce quatrain :

Rien n'est si lent, si lourd
Que monsieur Lorrain-Balquard.
Rien n'est si lent, si lent
Que monsieur Bacon-Lorrain.

9^e Faustoll.

BESSY, écuyer de Luçon, fils de Bessy-Robutis, n'a rien écrit.

Le plus grand titre de CHANANON était son talent sur le violon.

À Focomagne on veut, dit-on,
Pour le futur! éporthique,
Faire succéder Chabmon;
Mais son mérite académique?
— Aucun. Il est grand violon;
Dans la soie de la compagnie,
Manquant d'accord et d'isolement
Il rétablit l'harmonie.

Longtemps avant que M. V. Hugo fût reçu à l'Académie, on lui avait adressé les questions suivantes :

Où, ô Hugo, bichera-t-on tes vers?
Justice enfin rendue que ne l'a-t-on?
Quand à ce corps sésant qu'académique on nomme,
Grimperas-tu de roc en roc, rare bonnet?

10^e Faustoll.

MALLET, précepteur du duc du Maine, composa, bien qu'il fût membre de l'Académie française, une plaisanterie intitulée : *Polichinelle demandant une place à l'Académie*.

DECS. Voy. p. 208.

11^e Faustoll.

F. TALISMANT entra à l'Académie sans aucun titre.

LALOUËTAS. Voy. p. 205.

MONTESQUIEU.

MONTESQUIEU-FRÉVILLAT est de l'Académie.

Quel ouvrage a-t-il fait? — Sa gléologie.

Il avait soutenu, dans un mémoire dirigé contre les sieurs de la Bouffère, qu'il descendait de Clovis en ligne directe. Il gagna son procès en 1788. « Nous espérons, lui dit alors Maupeou, que vous voudrez bien ne pas restreindre le royaume de France. »

14^e Fautoull.

VARGELAS, bien que Saragard (il était né à Cherbisby), fut admis parce qu'il avait la réputation de parler français très-correctement.

18^e Fautoull.

Le comte DE CLERMONT n'avait d'autre titre que celui d'être prince du sang, et sa nomination donna lieu, dans le sein de l'Académie, à des discussions fort importantes relativement à l'égalité de tous les membres de la Compagnie. Le prince fut obligé de déposer un mémoire dans lequel quelques personnes de sa maison avaient prétendu « qu'il ne convenait pas à un prince du sang d'entrer dans aucun corps sans y avoir une prééminence marquée et un rang distingué. » Mais, néanmoins, comme l'Académie avait décidé qu'elle ne pourrait, dans aucun cas, s'écarter de son règlement, il ne crut pas devoir paraître en public le jour fixé pour sa réception, parce que la place destinée au récipiendaire se trouvait la dernière. Il vint seulement assister à une séance ordinaire, et reçut, comme ses confrères, le jeton de droit de présence. Mais le public ne put pas la chose ainsi bien.

Trente-neuf joints à seize,
Si j'entre de bien mon nombre,
N'est jamais pu faire quarante;
D'où je conclus, troupe avante,

Qu'ayant à vos côtés admis
Clermont, cette masse pesante,
Ce digne cousin de Louis,
La place est encore vacante.

L'auteur de cette épigramme, Roi, le pays cher. On prétend qu'il fut tellement maltraité par les gens de prince, qu'il en mourut quelques jours après.

Le maréchal duc de Duras se trouvait, quant aux frères littéraires, dans la même catégorie que le comte de Clermont.

Duras invoquait à la fois
Le dieu des vers et le dieu de la guerre :
Il réclamait le prix de ses vaillants exploits
Et de son savoir littéraire.
Tous, deux, par un suffrage égal,
Ont satisfait sa noble envie :
Fébus lui dit : Je te fais maréchal ;
Mais lui donna place à l'Académie.

99^e Fontenil.

DE HARLAY, archevêque de Rouen, n'a rien écrit.

98^e Fontenil.

Le marquis DE MUREUX entra à l'Académie pour avoir traduit une ode d'Horace.

97^e Fontenil.

THIERRY, comte de Bazzy, ne savait pas l'orthographe.

L'abbé DE BAYETAN a fait un grand nombre d'ouvrages de grammaire ; aussi Lamoignon a dit :

Je sens que je deviens parlote,
Je plante au cordon chaque mot,
Je colle les Dangeours à la poste,
Je pourrais bien n'être qu'un sot.

22^e Fantaisie.

La Coynassine. Voy. p. 302.

Campenon ayant composé sur MIGNON l'épigramme que nous avons citée plus haut (Voy. 1^{re} Fantaisie), celui-ci riposta par ce distique :

Am Fantaisie de Dada, imple Campenon.

A-t-il assez d'esprit pour qu'en l'y campe?...

Tout le monde trouvait la rime.

23^e Fantaisie.

L'abbé ALARY, précepteur de Louis XV, n'a laissé aucun ouvrage.

24^e Fantaisie.

La CHAUFFÉE, auteur de mauvaises poésies intitulées :
Les amours de Cécile, dont Chauffée a dit :

Celui qui s'ennuie le plus
Fit parler Cécile et Lesbie,
N'est point cet aimable grail
Qui fit le voyage charmant,
Mais quelqu'un de l'Académie

25^e Fantaisie.

CAMPISTRON, auteur de la tragédie d'*Hercule*,

A force de forger, on devient forgeron,
Il n'en est pas ainsi du pauvre Campistron,
Au lieu d'*Hercule*, *Hercule*,
Voyez *Hercule*.

26^e Fantaisie.

BAUTOU disait un bouffon de la cour. Il ne dut son
avancement qu'à son adulation et à ses bassesses. Quel

il s'émancipait par trop, Anne d'Autriche le menaçait de lui faire donner des coups de bâton.

L'abbé Tassin n'avait aucun titre. Il a publié, après son admission, un volume de *Stances chrétiennes*.

Le marquis SAINT-AULANX composa sa première pièce de vers à soixante ans, et ce fut par cet unique échantillon de son talent poétique qu'il fut reçu parmi les quarante, malgré l'opposition de Boileau, qui repoussait un homme dont le bagage littéraire était aussi léger.

29^e Fastesil.

L'abbé P. TALLEMANT entra à l'Académie à vingt-quatre ans, avant Racine, Boileau, Quinault et la Fontaine, pour avoir écrit un *Péage à l'île d'Amour*. Quand sa mère le vit académicien, elle dit : « De mes cinq enfants, en voilà toujours un de pourea. »

BANCOURT, a du Voltaire,

Bancbet, et mépris jadis,
Apprendant poëmes de glaise
Qu'on peut gagner l'Académie
Comme on gagne le paradis.

30^e Fastesil.

L'Académie avait élu la Fontaine en 1683, mais Louis XIV, qui ne pouvait pardonner au poète son attachement à Fouquet, refusa d'abord de ratifier ce choix. Enfin, au bout de six mois, il permit un second tour de scrutin, qui valida l'élection, et dit aux députés de l'Académie : « Vous pouvez recevoir la Fontaine, il a promis d'être sage. »

31^e Fastesil.

HARTEAU fut reçu de deux Académies avant d'avoir rien fait.

32^e Fautouil.

La BOUTÈRE ne fut admis qu'avec la plus grande difficulté, et l'on a peine à croire que son élection ait donné lieu à l'épigramme suivante :

Quand la Boutère se présente,
Pourquoi faut-il crier héra !
Pour faire un nougat de quarante
Ne fallait-il pas un sérot ?

ROMAN. « A l'Académie, dit Tallemant des Réaux, quand on fut à son tour à haranguer, il y vint avec un chiffon de papier tout déchiré dans ses mains. « Messieurs, leur dit-il, « je vous apportais ma harangue, mais une grande levrette « l'a toute mâchonnée. La voilà : tirez-en ce que vous « pourrez, car je ne la sais point par cœur, et je n'en ai « point de copie. »

Le cardinal de ROMAN, auquel on n'a jamais connu de titre littéraire, est le même qui joua un rôle si honteux dans l'affaire du coffier.

DEVAISE fut nommé, grâce aux excellents dîners qu'il donnait tous les mardis; ainsi mit-on ces paroles dans la bouche d'un solliciteur qui demandait sa place :

Je suis accablé par les uns,
La chéresse a glacé ma veine;
Mais faut-il donc tant de talents
Pour remplacer monsieur Devaise.

33^e Fautouil.

GUY DE BAYET-CRÉ fut admis comme précepteur du Dauphin. Il avait si mal élevé le prince, que celui-ci fut obligé de recommencer ses études. Il n'a rien écrit.

Le duc de MONTMORENCY avait autant de titres que le comte de Clermont, le cardinal de Rohan.

34^e Fautouil.

Après la réception de l'abbé TRUTLET, on publia une caricature où il était représenté comptant ses jetons académiques, et disant :

Depuis vingt ans, je cours après cette monnaie;
Depuis vingt ans sur moi chacun cristallise :
Je suis, dans ce grand jour, au comble de ma joie,
Et dans quarante mille je forme le trésor.

35^e Fautouil.

L'abbé DE LA VILLE était un diplomate qui n'avait pas plus de titres littéraires que J. Roland, Halé et Bergeret, connus de bureau, comme lui.

36^e Fautouil.

CONSERVILLE se rendit pleine justice par l'épigramme qu'il composa pour lui-même :

Ma naissance fut fort obscure
Et ma mort l'est encore plus.

BOUVIS aimait tant les séances de l'Académie, où il cherchait sans cesse dispute à ses confrères, qu'il ne cessait de protester contre l'usage des vacances. Aussi Dieu lui accorda-t-il une grâce qu'il désirait : il le rappela à lui pendant les vacances de Pâques (22 avril 1727.)

Il y eut peu d'académiciens qui aient été l'objet d'autant de quolibets que LAMARTE. On connaît les vers de Gilbert :

C'est ce petit rimeur de tout d'orgueil creux,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa peste vaine,
Tout menotté des flux pas de sa muse tragique,
Tombe de chute en chute au trépas académique.

Les *Mémoires secrets* de Bachaumont renferment sur lui une foule d'épigrammes. Voici celle qui fut faite à l'occasion de sa candidature :

Quoi, grand Dieu ! Loharpe veut être
Des deux Morellet le successeur ?
Fugis d'Apollon, songes à votre honneur.
Voudriez-vous qu'on prit le Laurier pour lièvre ?

A la suite d'une mystification dont il avait été la victime, on l'avait surnommé le *Tambour de l'Académie française*.

35° Fautouil.

Schæfer. Voy. p. 299. Il devint ensuite secrétaire de l'Académie d'architecture, « quoique, dit Loharpe, il eût à peine quelque théorie d'architecture, et qu'il n'en eût aucune de grammaire. »

Amis, Apollon nous ramène
De l'écor splendeur le Parosse ;
Dès demain il doit le super,
Et si plat il saura le rendre,
Que Schæfer y pourra grimper,
Et qu'il nous y faudra descendre.

36° Fautouil.

Bossu, président à la chambre des comptes, avait, comme académicien, boudé de lui si peu de traces, que d'Olivet, pour ne pas être obligé de faire son éloge, se démit de sa charge d'historien de l'Académie.

Ce fut une cabale qui fit dire au CHATELAIN, auteur d'un ouvrage sur la *Fillette publique*,

A Chastellux la place académique ?
Qu'a-t-elle dans tout ? — Un livre bien conçu.
— Tous l'appela ? — *Fillette publique*.
— Le public fut heureux, car il n'en a rien su.

32^e Faveur.

L'abbé Louvois, fils du ministre de Louis XIV, fut nommé, à neuf ans, grand-maître de la librairie, puis bibliothécaire du roi, et ensuite membre des trois Académies.

Le duc de Nivernais n'avait encore rien produit lorsqu'il fut élu.

40^e Faveur.

LAVAU. Voy. p. 295.

CAUMARTIN, évêque de Yvernoy, admis à l'Académie française à vingt-six ans, puis à l'Académie des inscriptions, n'a rien laissé.

A la liste des académiciens, il serait curieux d'opposer celle des hommes de talent qui n'ont pas été admis à l'Académie; nous nous bornerons ici à citer quelques noms. Au premier rang figure Molière¹, puis viennent le duc de la Rochefoucauld, auteur du *Lièvre des Mœurs*; Regnard, Lesage, Firon, qui, par ses mordantes épigrammes, fit si chèrement expier à l'Académie de ne l'avoir pas admis dans son sein, les deux Bonneau, Saint-Hérod, Ginguéné, Dussault, et enfin notre illustre poète Béranger, qui ne sera certainement jamais le confrère de M. Paquot. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'Académie, méconnaissant le but de son institution, s'est dispensée d'ad-

¹ On lit dans la Correspondance écrite du 28 septembre 1714, tome VII, p. 430 : « Le buste de Molière doit d'être placé dans la salle de l'Académie. On a dû à cette occasion l'épigramme suivante :

« Avec vous, messieurs, Dieu nous fit
Molière de comédie égaré.
Tous ces grands hommes sont ici,
Mais lui n'y est plus qu'un poëme. »

mettre les meilleurs lexicographes et grammairiens de chaque époque, comme Ménage, Dumarsais, Solaniers, etc.

Colbert, étant membre de l'Académie française, employa quelques-uns de ses confrères à composer des inscriptions et des devises pour les bâtimens publics. Cette petite assemblée, dont furent exclus Boileau et Racine, ne tarda pas à former une Académie à part, et l'on peut considérer l'année 1665 comme l'année de la fondation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1701, cette compagnie, composée de neuf personnes, venait de terminer l'histoire en médailles de Louis XIV, et allait se dissoudre, quand son président, l'abbé Bignon, obtint des lettres patentes qui la réorganisaient sur un plan tout nouveau et y introduisaient une hiérarchie que ne connaît jamais l'Académie française *. « On imagina, dit Voltaire, des places d'honoraires, qui n'exigeaient nulle science et qui étaient sans rétribution, des places de pensionnaires qui demandaient du travail, désagréablement distinguées de celles des honoraires, des places d'associés sans pension, et des places d'élèves, titre encore plus désagréable et supprimé depuis. »

Cette nouvelle Académie eut un local particulier au Louvre, ses annuaires et ses jetons; mais ce fut seulement en 1712 que furent délivrées les lettres patentes

* L'abbé Bignon, qui portait aussi de bonnes inscriptions, venait aussi réformer l'Académie française. Il proposa aux membres de cette compagnie des jetons d'or qui seraient payés d'ici ou d'ailleurs mille livres de rente et des pensions, à condition qu'ils renonceraient à l'esprit purement scientifique, à leurs privilèges honorifiques qui étaient ceux des cours universitaires, et à l'indépendance dont seuls ils jouissaient. C'était mettre l'Académie française sous l'autorité du ministère. Ce projet fut rejeté par tous les gens de lettres qui composaient l'Académie.

qui confirment son établissement. Elle ne reçoit que sous la régence, par arrêt du conseil d'état, le titre d'Académie des inscriptions et belles-lettres, qu'elle conserve encore aujourd'hui, après avoir formé, sous l'Empire, la classe d'histoire et de littérature anciennes.

L'histoire de cette Académie diffère peu de celle de l'Académie française. On y rencontre les mêmes flatteries et les mêmes complaisances envers le pouvoir. Dans la liste de ses membres¹ on trouve force personnages qui n'ont jamais eu le moindre titre scientifique, et l'on est étonné de ne pas y voir figurer plusieurs hommes qui ont pourtant bien mérité de la science.

On ne peut du moins reprocher l'oisiveté à l'Académie des inscriptions. On lui doit entre autres un Recueil de mémoires qui a acquis une juste célébrité parmi les étrangers², la continuation du Recueil des historiens de France, de l'histoire littéraire de la France, la publication de Notices et extraits de manuscrits, d'ouvrages dans les différentes langues de l'Orient, etc.

Le public, toujours si joyeux de trouver les savants en défaut, s'est souvent égaré aux dépens de l'Académie des inscriptions, qui, malheureusement pour elle, a commis plus d'une méprise. « Savez-vous, écrit Voltaire à H. de Formont, à propos de l'expédition scienti-

¹ On peut consulter, sur les académies qui forment actuellement l'Institut, les excellentes études Académies et l'Annuaire du Bureau des Longitudes, topographique de l'histoire de France, publié sous la direction de M. Leloup.

² « On continuait seulement dans ce recueil, dit Voltaire, que quelques mémoires et quelques plus appétissables et qu'en dire un point traité d'autres. On se croit, par exemple, fort bien passé de je ne sais quelle dissertation sur les priérogatives de la main droite sur la main gauche, et de quelques autres recherches qui, sous un titre assez ridicule, n'en sont guère moins triviales. » 325^e Lettre philosophique.

lique qui avait pour objet de mesurer un arc du méridien, s'avez-vous que l'Académie des belles-lettres s'est chargée de faire une belle inscription pour la besogne de nos argumens? Toute cette Académie en corps, après y avoir mûrement réfléchi, a conclu que ces messieurs allaient mesurer un arc du méridien sous un arc de l'équateur. Vous remarquerez que les méridiens vont du nord au sud, et que, par conséquent, l'Académie des belles-lettres, en corps, a fait la plus étonnante bêtise du monde ¹.

Lors de la paix conclue avec l'Angleterre, en 1763, le ministre Masurel demanda à l'Académie des inscriptions une devise pour la médaille destinée à célébrer cet événement. L'Académie, après avoir passé six mois à discuter laborieusement, envoya une députation apporter au ministre cette légende d'une rare simplicité, mais qu'elle n'avait pas eu, comme M. Jauréguin, dans son billet à la belle marquise, la chance de trouver tout du premier coup : *Pax cum Anglia. — Et cum spiritu tuo*, répondit le ministre.

L'Académie des sciences, fondée, en 1666, par Colbert, forma, en 1795, la première classe de l'Institut national, et reprit son ancien titre en 1816.

L'Académie de sculpture et de peinture fondée, par Mazarin, en 1648, consultée en 1685, forma en 1793, par sa réunion avec l'Académie d'architecture, la quatrième classe de l'Institut, et prit, en 1816, le titre d'Académie des beaux-arts.

L'Académie d'architecture, fondée, en 1631, par Colbert, fut supprimée, en 1747, pour avoir protesté courageusement contre la nomination illégale de M. de Wailly. Elle ne

¹ Correspondance littéraire, lettre du 17 mai 1753.

tarda pourtant pas à être rétablie. Elle fut de nouveau supprimée en 1793, et comprise, lors de l'organisation de l'Institut, dans la quatrième classe, celle des beaux-arts.

La plus moderne de toutes ces Académies, créée en 1793, sous le nom de classe des sciences morales et politiques, fut supprimée en 1803, et ses membres furent répartis dans les différentes classes dont l'Institut fut alors composé. Elle a été rétablie en 1832, mais la section de géographie continué de faire partie de l'Académie des sciences, dans laquelle le décret de 1803 l'avait transportée.

Longtemps avant la fondation de l'Académie française, quelques essais de ce genre avaient été faits en France. Ainsi il s'étoit établi à Lyon, vers la fin du quinzième siècle, une Académie connue sous la dénomination d'*Académie de Poésieurs*, parce qu'elle tenoit ses séances dans une maison du quartier de ce nom. Dans un pays destiné tôt ou tard à redevenir français, à Auxerre, le président More avait en 1606, établi, avec l'aide de François de Sales, et sous la protection du duc de Nemours, une Académie florissante, qui avoit pris pour devise : *Floris fructusque perhoris*. Elle s'occupoit de théologie, de philosophie, de mathématiques, de beaux-arts, et ressembloit assez, par la forme, à nos académies. L'Académie florissante fut bientôt aussi florissante qu'aucune des Académies italiennes, mais elle ne subsista pas longtemps, et, vers 1678, ses membres cessèrent de se réunir.

La plupart des grandes villes, en France, ont aujourd'hui des Académies scientifiques et littéraires, dont la fondation remonte à des époques très-diverses. Les plus célèbres sont celles d'Amiens, de Betançon, de Bordeaux, de Clermont, de Dijon, de Lyon, de Marseille, de Nancy,

de Nîmes, de Rouen, de Toulouse, etc. Cette dernière ville en renfermait deux : l'une était l'*Académie des Interprètes*, et l'autre l'*Académie des Jeux florans*, sur laquelle nous allons donner quelques détails.

« Il y avait au temps passé, dit un écrivain du moyen âge, dans la royale et noble cité de Toulouse, sept personnages de mérite et de savoir, subtils et avisés, qui avaient grande envie et vil désir de trouver cette noble, excellente, merveilleuse et vertueuse dame, la Science, pour qu'elle leur donnât et leur procurât le gai savoir de poésie. Ils voulaient avoir le don de faire, en roman, de bonnes compositions, afin de répandre de saines doctrines et d'utiles enseignements, à la louange et en l'honneur de Dieu, notre Seigneur, de sa glorieuse mère, et de tous les saints du paradis. Leur but était aussi de détruire l'ignorance et l'erreur, de faire la leçon aux poètes inhabiles et sans art, enfin de vivre en joie et en liesse, et d'échapper à la tristesse et à l'ennui, ces ennemis mortels du gai savoir ¹. »

Ces sept personnages s'appelaient Bernard de Pansaac, clerc; Guillelme de Labra, bourgeois; Béranger de Saint-Ponsat, Pierre de Meranacerra, bourgeois; Guillaume de Gontaut, Pierre Canon, marchand; et maître Bernard Oth, notaire de la cour du Vigier de Toulouse. Ils avaient formé entre eux une petite société littéraire, qui se réunissait ordinairement le dimanche, dans un jardin de l'un des faubourgs de Toulouse. « Il n'est guère possible, dit M. F. Guizard, que quelques beaux esprits se réunissent pour causer science ou littérature, sans

¹ Voyez au supplément et pléquier article de M. F. Guizard, sur *Les Jeux des jeux florans*, inséré dans la Bibliothèque de l'École des Chartes, t. LXII, année II, p. 343.

qu'il varie de la rue Académie en quelque chose d'analogue. Il n'est pas naturel non plus qu'une assemblée de ce genre, une fois constituée, éprouve pas le besoin de faire autorité, de prononcer des jugements, de dicter des lois, c'est-à-dire de distribuer des prix et de composer quelque code, quelque traité, quelque gros livre à l'usage de ses justiciables. C'est ce qui arriva notamment à la très-gaie compagnie des sept troubadours de Toulouse.

« Elle commença à se constituer, à se manifester en 1323, et son premier acte public fut l'annonce d'un concours poétique pour l'année suivante. À cette époque, les beaux temps de la poésie provençale étaient passés; il n'en restait plus que des souvenirs et des regrets. Nos sept Toulousains, qui connaissaient et admiraient les anciens troubadours, et qui sentaient, avec peine, la décadence de la civilisation et de la littérature méridionale, conçurent le projet de ranimer ce feu presque éteint, et de là l'idée de faire un appel à tous les poètes de la langue d'oc, de les réunir à Toulouse, et d'ouvrir entre eux un concours. Quel moyen pour une telle fin! Ces académiciens imprudents ignoraient évidemment (on ne l'a su que plus tard) qu'il ne dépend pas d'une Académie de ressusciter ce qui est mort, et que les prix de poésie n'ont jamais fait un poète. »

Quel qu'il en soit, ils adressèrent, le mardi après la Toussaint, l'an de l'incarnation 1323, une lettre circulaire en vers, qu'ils envoyèrent dans toutes les parties de la langue d'oc, et par laquelle ils conviaient au concours les plus habiles troubadours. Voici quelques fragments de cette lettre.

« La très-gaie compagnie des sept poètes de Toulouse aux honorables seigneurs, amis et compagnons qui possè-

dont la science d'où naissent la joie, le plaisir, le bon sens, le mérite et la politesse, salut et vie joyeuse. Nos desirs les plus ardents sont de nous réjoindre en récitant nos chants pédiqnes.... Puisque vous avez le savoir en partage, et que vous possédez l'art de la gaie science, venez nous faire connaître vos talents... Nous sept, qui avons accueilli au corps des poètes qui sont passés, nous avons à votre disposition un jardin merveilleux et beau, où nous allons, tous les dimanches, lire des ouvrages nouveaux, et, en nous communiquant nos lumières mutuelles, nous en corrigeons les défauts. Pour accélérer les progrès de la science, nous vous annonçons que, le premier jour de mai prochain, nous nous assemblerons dans ce charmant verger. Rien n'égalerà notre joie si vous vous y rendez aussi. Ceux qui nous remettront des ouvrages seront honorablement accueillis, et l'auteur du meilleur poème recevra, en signe d'honneur, une violette d'or fin.

Donne que, per diei iuvenes,
Acel que te fera plus netto,
Dontres qua violette
De fin sur, en senhal d'honor.

Nous vous lisons, de notre côté, des pièces de poésie que nous soumettrons à votre critique, car nous nous faisons gloire de nous rendre à la raison... Nous vous requérons et supplions de venir au jour assigné, si bien fournis de vers harmonieux, que le siècle en devienne plus gai. Ces lettres ont été données au faubourg des Augustines, dans notre verger, au pied d'un laurier, le mardi après la fête de la Toussaint, l'an de l'incarnation 4585.

Donades coron al vergier
 Del dia ieu, al pe d'un leuier,
 Al barry de las Angustias
 De Tolosa, nostros veumas,
 Dizen.
 Aprap la festa de Tots Sants,
 En l'an de l'encarnacio
 Me oio e xs e ious.

Et, afin que vous ajoutiez une foi entière à nos promesses, nous avons mis notre sceau à ces poésies, en témoignage de vérité.

E per que no dubassets ges
 Que nous tenguessem totement,
 En aquestas letras penons
 Nostros sagel posat,
 En testimoni de veritat. »

Le jour du concours était fixé au 1^{er} mai 1534. Grand nombre de poètes se rendirent à l'appel, et furent reçus en grande pompe par les sept troubadours, en présence d'une foule immense et des capitouls, qui décidèrent que dorénavant la violette d'or serait fournie aux frais de la ville.

Le lendemain les sept juges se réunirent en comité secret pour examiner les compositions des concurrents, et, le jour suivant, fête de la Sainte-Croix, leur décision fut rendue publique, et ils accordèrent la joie de la violette à maître Arnaud Vidal de Castelnaudary.

L'année suivante, un chancelier fut placé à la tête du collège de la joie science, dont les sept premiers membres reçurent le nom de maîtres. Bientôt les concurrents devinrent si nombreux, que l'on fut obligé d'instituer deux autres prix, l'églantine et le sauc d'ar-

gent¹. On y joignait souvent un petit anneau d'argent destiné à encourager les jeunes poètes.

D'après les statuts, le premier prix, celui de la violette, donnait droit au baccalauréat. Le concurrent qui remportant le prix des trois fleurs recevait le titre de docteur ou de maître, et acquiescent ainsi le droit de suffrage dans le collège. Les degrés du baccalauréat et du doctorat étaient conférés par lettres écrites en vers. C'était aussi en vers que l'aspirant les demandait. Les formules de ces diplômes, de ces demandes, de ces réponses, de ces installations ont été conservées dans l'un des registres de l'Académie des Jeux floraux. « Je vous laisse à penser, dit M. Guissard, si toutes ces facéties étaient bien propres à faire revivre les beaux jours de la poésie romane. » Traduites en français, elles donnent des vers dans le goût de ceux-ci :

En présence du chancelier,
Notre l'aveus grée l'achetier

Ou bien encore :

Audit l'odein sont octroyes
Les présentes lettres, soldées.
La date vous mettra tel,
Du jour et de l'endroit ainsi.

Sous Charles VI, le faubourg des Augustines ou des entours du palais et le jardin des sept maintaineurs ayant été détruit, ceux-ci se retirèrent au Capitole, où ils se

¹ Voici, d'après un document de 1424, le prix que valaient ces fleurs :

La victoire des trois fleurs.....	4 liv. 16 s. 3 den.
Un florin qu'on achetait pour les dorer.....	1 » »
Un anneau.....	2 » »

Total..... 50 liv. 16 s. 3 den.

réunies plus chaque année que dans les trois premiers jours de mai. Cette fête, que l'on appelait la fête des Fleurs, ayant été supprimée en 1481, l'académie était sur le point de périr, lorsqu'une femme, dont quelques auteurs ont mis en doute l'existence, Clémence haure, rétablit le concours, distribua elle-même, et à ses frais, des fleurs, non plus en argent comme elles l'étaient dans les derniers temps, mais en vermeil et montées sur un pied de même métal avec les armoiries de la ville. Selon ses lois, ces fêtes, qui prirent alors le nom de *Jours fleurés*, continuèrent après sa mort.

Cependant de graves abus finirent par s'introduire dans leur célébration, et le plus grande partie des legs de Clémence haure se dissipait en festins. Un membre de l'Académie française, la Loubère, visitant à cette époque Toulouse, sa ville natale, fut si scandalisé des orgies qui avaient remplacé la fête des Fleurs, qu'il adressa à Louis XIV une requête pour le prier de faire cesser ces désordres. Aussitôt le roi, par des lettres patentes données à Fontainebleau au mois de septembre 1694, et enregistrées au parlement de Toulouse le 8 janvier 1695, érigea les Jours fleurés en *Académie*.

On devait distribuer quatre prix au lieu de trois, « et seront lesdites fleurs, disent les lettres patentes, une aumône d'or que nous instituons pour premier prix; une violotte, une églantine et un saucé d'argent, qui sont les prix ordinaires. »

Les Jours fleurés furent supprimés en 1790, et rétablis par Napoléon en 1806, ils subsistent encore actuellement. L'Académie a publié, chaque année, sans autre interruption que de 1700 à 1705 et de 1710 à 1806, les pièces couronnées depuis 1696.

Les pays étrangers ont eu aussi de nombreuses Académies. L'une des plus célèbres de celles qui furent établies en Italie est celle des *Arcades*, fondée à Rome en 1690, par plusieurs littérateurs, entre autres par Crescimbeni et Zappi. Le régime de cette Académie était entièrement démocratique. Les membres adoptèrent des noms de bergers de l'antiquité : Crescimbeni prit le nom d'*Alphesibœus*, et Zappi¹, celui de Tirsi Lencainis. Crescimbeni fut le premier chef ou président de cette assemblée, qui se nomma elle-même *Arcadie*, d'où ses membres furent appelés *Arcadiens* ou *Arcades*. Ils s'étaient réunis d'abord dans les jardins du couvent de Saint-Pierre, mais leur nombre s'étant considérablement accru, ils se fixèrent dans les jardins du palais Farnese. En 1721, le roi Jean V donna à l'*Arcadémie* un fonds suffisant pour acheter un terrain où elle tiendrait désormais ses assemblées. L'*Arcadie* se fixa définitivement sur le mont Janicule, où avaient eu lieu ses premières réunions. L'un de ses membres, qui était architecte, y construisit, pour les assemblées générales, un édifice en forme d'amphithéâtre.

Les armes de l'*Arcadie* se composaient des armes de Crescimbeni et de la fête pastorale ou fête de Pan.

L'*Arcadie* se subdivisa bientôt en autant de colonies qu'il y a de villes en Italie. Son but était, dans l'origine, de débarrasser la littérature italienne des extravagances et du mauvais goût qui depuis un siècle la déshonoraient ; mais malheureusement les membres auraient dû commencer par se réformer eux-mêmes. Ils donnèrent dans tous les excès qu'ils devaient réprimer, et ne servirent qu'à perpétuer le goût des frivolités.

¹ Zappi y introduisit sa femme sous le nom d'*Aglaia Galante*.

Voici la liste des principales Académies instituées en Italie. Il est probable qu'un grand nombre d'entre elles subsistent encore aujourd'hui. La plupart des noms qu'elles avaient adoptés sont fort ridicules.

Rome : Umoristi (*Humoristes*), Lincei (*Lynceæ*), Fantastici (*Capricieux*).

Florence : La Cusca (*le Son, farfur*)¹, Inamabili (*Inamovibles*), Infocati (*Ardeurs*), Alciati (*Irrités*), Rinovati (*Renouvelés*).

Bologne : Gelati la Notta (*Transis*), Otiosi (*Obtus*), Oculati (*Oculi*), Indocati (*Indociles*).

Venise : Incongrui (*Baroques*), Discordanti (*Discordants*).

Padoue : Incongrui, Oculi (*Oculi*), Infiammati (*Enflammés*), Ricorati (*Recurés*).

Naples : Ardeati, Otiosi, Inocati (*Stupides*).

Gênes : Addormentati (*Endormis*).

Sienne : Intricati, Filomati (*Technophiles*), Pilocritici (*Pharmacritiques*).

Lacques : Oscuri (*Obscurs*), Freddi (*Froids*).

Modis : Nascenti (*Cachés*).

Monte : Invaghiati (*Parionnés*).

Macerate : Catenati (*Enchaînés*).

Alexandrie : Inamabili (*Inamovibles*).

Ancone : Caliginosi (*Ténébreux*).

Brescia : Occulti (*Occultes*).

Césène : Offuscati (*Obscurés*).

Fabiane : Disanti (*Désunis*).

Frosine : Filippati (*Amis des frustes*), Raffrancati (*Affrancés*).

Ferrare : Elitati (*Élévés*).

¹ Elle prétait ce nom comme s'exprimant du relief grossier, du son, la plus belle fleur du style.

Porace : *Incensati* [*Incenseurs*].

Porie : *Affidati* [*Affidés*].

Pérouse : *Incensati* [*Incenseurs*].

Trévise : *Perseveranti* [*Persévérants*].

Vérone : *Philharmonici* [*Philharmoniques*].

Florence : *Olimpici* [*Olympiques*].

Viterbe : *Ornatissimi* [*Ornés*].

Urbino : *Assorditi* [*Sourds*].

Ces Académies, comme les autres, se virent exposées plus d'une fois aux railleries du public. Ainsi, au dix-huitième siècle, un écrivain Italien, l'abbé Ferdinand Galiani, ayant eu à se plaindre d'une Académie napolitaine qui avait la coutume de publier un Recueil de panégyriques en vers et en prose lorsqu'il venait à mourir à Naples quelque grand personnage, profita, pour s'en venger, d'une occasion qui lui fut offerte par la mort du bourgeois. Avec l'aide d'un de ses amis, il composa un Recueil de pièces très-sérieuses sur la mort de cet homme, et, dans chacune de ces pièces, il imita si bien le style de chaque académicien, que l'un d'eux avoua qu'il s'y serait trompé, s'il n'eût pas été bien certain de n'avoir pas fait le morceau signé de son nom. Le volume parut en 1748, sous le titre de *Compendium vray per la morte di Domenico Jannaccone, carattere della gran corte della vicaria, raccolti e dati in luce da Gio: Ant: Sergio avvocato napoletano*.

Ce Sergio était président de l'Académie. Cette plaisanterie causa un bruit et un scandale que les auteurs n'avaient pas prévus. Après avoir gardé quelque temps l'anonymat, ils se décidèrent à avouer le fait au ministre de Charles III, Tanucci, et lui en dirent la cause; ils trouvèrent celui-ci d'autant mieux disposé, que le roi et la

reine avaient lu le recueil et s'en étaient fort amusés. Les jeunes auteurs en furent quittes pour ce qu'on appelait des exercices spirituels, auxquels ils se soumettent pendant huit jours.

On a essayé une fois en Angleterre d'établir une Académie analogue à l'Académie française, mais ce fut sans succès.

« Dans les dernières années du règne de la reine Anne, dit Voltaire, le docteur Swift forma le dessein d'établir, dans la société royale de Londres, fondée en 1660, une Académie pour la langue, à l'imitation de l'Académie française. Le comte d'Oxford et Bolingbroke appuyèrent ce projet. Les membres qui devaient composer cette académie étaient tous des gens de mérite : c'étaient Swift, Prior, Pope, Congreve, etc. ; mais la reine mourut subitement ; les whigs se mirent dans la tête de faire pendre les partisans de l'Académie, ce qui porta un coup mortel aux belles-lettres. »

On pourra peut-être, d'après tout ce qui précède, se poser cette question que beaucoup de gens se sont faite aujourd'hui : Les Académies servent-elles à quelque chose ? Il ne manque pas de bons esprits, aimant l'étude et la science pour elles-mêmes, et non pour les bénéfices et les honneurs que l'on peut en retirer, qui se prononcent aujourd'hui pour la négative. Comment voit-on, en effet, que les intrigues de tout genre, les jalousies et les haines, qui divisent chacune de nos Académies en coteries toujours prêtes à se déchirer ; que les scandaleuses débauches et les transactions honteuses qui, la plupart du temps, accompagnent les élections, les distributions de prix, etc. ; que les querelles où l'intérêt de la science disparaît toujours devant les questions

de personnes, n'inspirent pas à tout homme honnête une profonde répugnance? Et quant à ce qui est de leur utilité, peut-on ne pas être de l'avis de Voltaire, qui écrivait, il y a cent ans : « Je remarque que les Académies étouffent toujours le génie au lieu de l'exalter. Nous n'avons pas un grand peintre depuis que nous avons une Académie de peinture; pas un grand philosophe formé par l'Académie des sciences. Je ne dis rien de la française. La raison de cette stérilité dans des terrains si bien cultivés est, en ma pensée, que chaque académicien, en considérant ses confrères, les trouve très-petits, pour peu qu'il ait de raison, et se trouve très-grand en comparaison, pour peu qu'il ait d'amour-propre. Daubet se trouve supérieur à Mallet, et en vaillant avec pour lui; il se croit au comble de la perfection. Le petit Goyzel trouve qu'il vaut mieux que de Troyes le jeune, et il peut dire un Raphaël. Homère et Platon n'étaient, je crois, d'aucune Académie. Cicéron n'en était point, ni Virgile non plus ¹. »

¹ Lettre à l'abbé d'Olivet, 29 novembre 1733. Cette lettre se termine ainsi : « Adieu, mon cher abbé; quelques vœux académiques, je vous envoie et vous adresse de tout mon cœur; vous êtes digne de me l'écrire pas » Le 26 octobre 1738, Voltaire revint au même personnage : « Vous êtes bien loin de ressembler à nos d'académiciens, soit de votre trique, soit de celle des inscriptions, qui, n'ont jamais rien produit, sont les maris ennemis de tout homme de génie et de talent. »

Enfin, dans une lettre du 9 novembre 1734, à M. de Malbran, on trouve cette remarque judicieuse sur le peu d'ensemble des travaux académiques : « Je conçois que dans votre académie (des sciences) il arrive quelquefois la même chose qu'aux assemblées des académies; chacun se juge qu'il son rôle, et la pare n'en est pas moins jouée. »

DES SOCIÉTÉS, RÉUNIONS ET ORDRES LITTÉRAIRES ET HUMESQUES.

La plus ancienne société littéraire que nous connaissions dans l'antiquité est la société dite des *Soixante*, qui existait au quatrième siècle avant Jésus-Christ, et sur laquelle Athénée seul nous a transmis quelques renseignements. « Il y avait à Athènes, dit-il, des citoyens qui avaient le talent de plaisanter. Ils se rassemblaient, au nombre de soixante, dans le temple d'Hercule à Dionos (bourg de l'Attique), et on les appelait dans la ville les *Soixante*. Et si l'on venait de leur assemblée, on disait je viens des *Soixante*. Parmi eux, comme le rapporte Téléphane dans son livre sur Athènes, on était Callimède, surnommé le *Crabe*, Dénias, Mésagétos, Bénéthole. Leur réputation d'esprit était telle, que Philippe de Macédoine, en ayant entendu parler, leur offrit un talent, afin qu'ils lui écrivissent leurs plaisanteries ¹. »

Sous les empereurs, les poètes de Rome avaient formé entre eux une espèce d'académie, qui se réunissait dans un lieu particulier nommé *Schola poetarum*, dont les épigrammes de Martial font plusieurs fois mention. Juste-Lipse, dans ses lettres sur les *Receptiones*, prétend qu'ils s'y faisaient réciproquement la lecture de leurs ouvrages, et qu'ils se rassemblaient même tous les ans dans un repas, pour resserrer les liens qui les unissaient.

Mais ces lectures, faites à des confrères, n'étaient pas, ou le conceit facilement, celles qui plaisaient le plus aux

¹ *Requet des Savants*, liv. XIV, c. 2.

auteurs; ils devaient préférer les récitation^s faites en public, lesquelles précédèrent ordinairement la publication des ouvrages chez les Romains. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

De tout temps les auteurs avaient eu l'habitude de lire ou de faire lire leurs ouvrages durant les repas, chez eux ou chez leurs amis; un homme riche ne manquait jamais d'auditeurs. Les récitation^s en public commencent à Rome, sous Auguste, et furent introduites par Asinius Pollion; l'usage en devint bientôt général. Les auteurs qui n'avaient pas de local convenable trouvaient toujours des Méécènes disposés à leur prêter leur maison. D'autres préféraient réciter tout à fait en public, sous les portiques, dans les théâtres, dans les temples, dans les jardins, au Forum, dans les bois, etc. « La barbe m'avait été à peine rasée une ou deux fois, dit Ovide dans ses *Tristes*, que je lisais déjà au peuple les poésies de ma jeunesse. »

Les auteurs qui devaient faire quelque lecture en public invitaient leurs amis par des lettres particulières (*pro-dictis*). Les étrangers étaient prévenus par des annotations (*libelli*) qu'on faisait distribuer dans la ville, ou par des affiches écrites sur les colonnes des portiques. La foule ne manquait pas de courir aux lectures faites par un auteur à la mode.

Les parents et les amis d'un auteur se trouvaient dans l'obligation d'assister à ses lectures. Plus le jeune comptait parmi les vertus de sa femme l'amour que celle-ci avait pour les ouvrages de son mari. « S'il m'arrive, dit-il, de lire quelque pièce en public, elle sait se ménager une place où, derrière un rideau, elle écoute ardemment les ouvrages que l'on me donne ¹. »

¹ Plus le jeune, liv. IV, livre 121.

Souvent la lecture était troublée par des incidents qui égayaient l'auditoire et faisaient grand tort à l'auteur. « Il est arrivé, écrit Pline à Sabinus (livre 6, lettre 43), une fort plaisante chose. Passienus Paulus, chevalier romain d'une grande considération, et très-savant, fait des vers élégiaques; il lisait en public un ouvrage qui commençait par ces mots : *Priscus, vous l'ordonnez...* À cet Javolenus Priscus, qui se trouve là présent comme intime ami de Paulus, se presse de répondre : *Mais je n'ordonne rien.* Imprimez-vous les détails de rire et les plaisanteries qui suivent. Ainsi Javolenus n'a pas l'esprit fort sain. » Une mésaventure analogue arriva à l'empereur Claude, car plusieurs empereurs eux-mêmes se mêlèrent de réciter en public. « Claude, dans sa jeunesse, dit Salluste, entreprit, d'après les avis de Tite-Live, et avec l'aide de Sulpicius Flavius, d'écrire une histoire. Et, ayant commencé à en lire des morceaux devant un nombreux auditoire, il eut, par sa foute, beaucoup de peine à les achever. Car, au commencement de la lecture, l'obésité de l'un des auditeurs ayant fait rompre plusieurs gradins au-dessous de lui, un rire général s'éleva, et le tumulte ayant cessé, Claude, au souvenir de cette chute, ne put s'empêcher d'éclater de rire à différents intervalles ¹. »

Un spirituel écrivain a tracé un tableau piquant de ces réceptions publiques. « Rome, dit-il, était pleine de personnages à qui rien ne coûtait pour se produire. Louer, à grands frais, une maison, des bancs et des chaises, et disposer une salle en amphithéâtre, braver des auditeurs, répandre des amonces, s'épuiser enfin en dé-

¹ Salluste, *Claude*, c. 48.

marches et en frais de tout genre, telles étaient les conditions auxquelles on se soumettait pour un triomphe d'un instant. On ne peut, sans un vif sentiment d'intérêt et de curiosité, lire, dans les poëtes satiriques de l'époque, et les prétentions des auteurs, et leurs misanthropies devant le public, et les précautions prises d'avance pour se ménager un succès. Nous ne sommes plus alors dans la Rome d'Auguste; on disait que Marlin, Persé et Juvénal ont dévoté nos vanités de salon et nos intrigues de confidences. Entrons dans cet Athénée romain, vaste amphithéâtre dont les gradins s'élevaient jusqu'au toit. Devant un public nombreux, est assis le récitateur sur un siège élevé; il est peigné avec soin, revêtu d'une robe blanche toute neuve; à sa main gauche brille une pierre précieuse; son cou est entouré d'une ornate en laine ou en fourrure, prouvant, au dire de Martial, qu'il lui est aussi difficile de parler que de se taire. Pour entretenir la pureté de sa voix, il se rince le gosier avec une liqueur émolliente. Il tire enfin de son sein un énorme volume, et commence à réclier, du bout des lèvres, avec des yeux mouillés, des ailes de tête haugoureux, une voix offensée, une manière de prononcer pleine d'affectation. Dans beaucoup d'auditoires, les gens qui témoignaient le plus vif enthousiasme étaient ceux qui connaissent le moins. Leurs yeux étaient constamment fixés, non sur le lecteur, mais sur un des auditeurs dont ils épiaient les signes. Celui-ci était le meneur, ou chef de clique; un geste de sa main commandait les braves à des esclaves, à des affranchis, à des malheureux qui, pour trois deniers, un repas ou un habit neuf, s'étaient d'avance engagés à applaudir, et avaient été répartis dans tous les rangs de l'amphithéâtre. Mais voici une manière bien plus

piquante de se ménager un brillant succès. Un financier ignorant, et qui se piquait de littérature, avait fort à réclamer ses écrits en public, et tenait surtout à faire sensation dans son auditoire. Lorsqu'il prêtait de l'argent, il stipulait d'abord un honnête intérêt, mais ajoutait toujours au prêt une condition abs que non, à savoir que l'emprunteur viendrait l'écouter et l'applaudir; si quelqu'un y manquait, il le poursuivait en justice pour inexécution d'une clause essentielle du contrat ¹.

C'était surtout à table qu'avaient lieu les récréations littéraires chez les Romains, et Aulu-Gelle rapporte, dans plusieurs passages de ses *Noctes attiques*, la manière dont ceux qui se piquaient de cultiver les lettres employaient le temps des repas. « Nous célébrions, dit-il, les sabbatiales à Athènes avec gaieté et modestie; je ne dirai pas pour repaquer notre esprit, car, selon Hésiode, repaquer l'esprit c'est comme le déposer; mais pour lui donner une aimable distraction par des amusements aussi honnêtes qu'agréables. La même table réunissait un certain nombre de Romains venus en Grèce pour s'entendre les mêmes leçons et suivre les mêmes maîtres. Celui qui donnait le repas à son tour mettait sur la table un livre grec ou latin d'un vieux auteur et une couronne de laurier, pour être donnée en prix; il posait autant de questions qu'il y avait de convives, et le sort distribuait aux convives leurs places et leurs questions. La question était-elle résolue, on recevait le livre et la couronne. Si elle ne l'était pas, elle passait d'un convive à l'autre, à la

¹ *Notes sur les Grecs dans l'antiquité*, 1840, t. II, p. 399. L'auteur, H. Gibaut, jeune avocat plus d'un an, est mort en 1844, au moment où il se disposait à donner une nouvelle édition de cet ouvrage, pour lequel il avait depuis longtemps recueilli de nombreux matériaux.

ronde. Si personne ne trouvait le nœud de la question, le prix était dédié au dieu dont ce jour était la fête. Les questions soulevées touchaient sur une pensée d'un vieux poète, enveloppée, sans être intelligible, d'une spirituelle obscurité; sur un point de l'histoire de l'ancien temps, sur une opinion philosophique bizarrement énoncée, sur une subtilité sophistique à résoudre, sur un mot rare et ambigu à expliquer, ou même sur un temps difficile d'un verbe connu ¹.

L'usage de ces réunions se perpétua jusqu'à la destruction de l'empire romain.

Charlemagne, dont l'admiration pour l'antiquité sacrée et profane se manifestait de toutes les manières, avait formé autour de lui une réunion de savants illustres, qui ne se donnaient entre eux que des noms grecs ou latins : Alcuin s'appelait *Albinus Flaccus*², Theodulf, *Proclius*; Remy, archevêque de Mayence, *Damasius*, l'un des personnages des *églogues* de Virgile; Adalhard, abbé de Corbie, avait adopté le nom d'*Augustin* (saint Augustin); Angilbert, duc de la France maritime, celui d'*Basile*; Eginhard, celui de *Calliopius*; les princesses Gisèle et Gondeballe étaient devenues *Lucia* et *Eufimia*, tandis que Charlemagne lui-même était le roi *David*. La dénomination adoptée par le monarque frane marquait assez sa préférence pour la littérature sacrée. Il disait souvent à Remy, administrateur passionné de Virgile, qu'il vaudrait mieux posséder l'esprit des quatre Évangiles que celui des deux livres de l'*Énéide*.

Au moyen âge il s'établit, dans les différentes parties

¹ *Notæ antiquæ*, t. II, XVIII, p. 3.

² Du nom d'*Albinus* (*Marcellus Flaccus*), sur les ouvrages duquel il avait entretenu un travail de révision.

de la France, de nombreuses sociétés poétiques, qui, suivant les provinces, portaient le nom de *Cours d'amour*, de *Pays*¹, de *Gîteux sous l'ormel*², de *Cours de rhétorique*, etc. Ces sociétés se réunissaient en général une fois l'an, et couronnaient les meilleures pièces de vers qui leur étaient présentées. Les assemblées les plus célèbres étaient celles de Caen, de Dieppe, de Rouen, de Beaumont, d'Amiens, d'Arras et de Valenciennes.

L'assemblée de Caen s'appelait le *Pays de la Conception*, parce qu'elle se tenait le 8 décembre, jour de la Conception de la Vierge, en l'honneur de laquelle toutes les pièces devaient être composées. Elle datait du onzième siècle.

La contrée du Pays à Amiens remontait seulement au quatorzième siècle. Elle formait une espèce d'Académie régulièrement organisée, qui, deux fois par an, distribuait des prix à la meilleure ballade composée en l'honneur de la Vierge, sur un air populaire. La duchesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, passant dans cette ville en 1547, se fit faire une copie du recueil des pièces couronnées. Cette copie est conservée à la Bibliothèque du Roi.

Pour décider les questions amoureuses que les poètes proposaient dans leurs jeux-partis et leurs tournois, il s'établissait une espèce de tribunal qui prit le nom de *Cour d'amour*. « Les juges en étaient choisis parmi les gentilshommes, les dames de qualité et les poètes, tous gens que l'usage du monde et une longue expérience rendaient habiles

¹ Le nom de *pays* était donné à ces assemblées parce que les poètes y faisaient leurs productions sur un endroit donné, ou sous l'ormel poëme.

² Dans les provinces septentrionales, les assemblées se tenaient sous un orme.

dans ces matières. Les femmes accablèrent bientôt des tribunaux où tous les honneurs étaient pour elles. Aussi se multiplièrent-ils d'innombrablement, et dans les provinces méridionales surtout, où l'on ne connaissait guère que les chansons, et où ces graves disputes, par conséquent, étaient fort à la mode. Cours de Romans et de Pierrefeu, entre autres, devinrent célèbres.

« Les Cours d'amour étendirent rapidement leur juridiction. Elles sauront de toutes les tracasseries des amants et de tout ce qui concernait la galanterie. Elles ajoutaient les coupables à comparaître, imposaient une peine proportionnée, ordonnaient la rupture, et prescrivaient la forme de la réconciliation : et leurs sentences, qu'on nommait *arrêts d'amour*¹, et qui longtemps firent en France un code de lois, étaient tellement révérees, que personne n'eût osé en appeler. Des princes et des souverains (Alphonse, roi d'Aragon, Richard Cœur-de-Lion) ne dédaignèrent pas de les présider, et le fameux empereur Frédéric Barberousse en forma une dans ses États, à l'imitation de celles de France². »

Le séjour des papes à Avignon rendit fort nombreuses les Cours d'amour dans le midi de la France. Dans la deuxième moitié du quatorzième siècle, les comtes de Vintimille et de Tende étant venus visiter Innocent VI, ce pape les fit assister à une séance d'une Cour d'amour, spectacle dont ils furent émerveillés.

L'une des Cours d'amour les plus célèbres fut celle qui exista à la cour de Charles VI, et sur laquelle on ma-

¹ Un procureur au parlement de Paris, Martial d'Arragon, a composé, avec un grand mélange d'erreurs, d'ingratitude et de *arrêts d'amour*, *poësie à Paris*, en 1538, et souvent réimprimée.

² Legend d'Amory, *Palmar*, 1748, in-18, tome I, p. 279 et suiv.

manuscrit (n° 423) de la bibliothèque du Roi confirme des détails curieux.

Les femmes ne siégeaient pas dans cette cour, dont le roi était souverain, et dont les membres étaient divisés en plusieurs classes. La première était celle des seigneurs, titre très-vague que l'on donnait aux simples chevaliers comme aux princes du sang.

La seconde classe était celle des grands seigneurs de la cour.

La troisième, celle des trésoriers des châteaux et régents.

La quatrième, celle des auditeurs.

La cinquième, celle des chevaliers d'honneur conseillers de la Cour amoureuse.

La sixième, celle des chevaliers trésoriers.

La septième, celle des maîtres des requêtes.

La huitième, celle des trois présidents de l'ordre.

La neuvième, celle des secrétaires.

La dixième, celle des concierges des jardins et vergers amoureux.

La onzième et dernière, celle des veneurs.

Une autre Cour d'amour, fondée sur l'humilité et la pitié, et instituée en l'honneur des dames, fut établie, en 1400, à Paris, dans l'hôtel d'Artois, le jour de Saint-Valentin. Elle se composait : 1° d'un chef nommé prince de la Cour d'amour; 2° de trois grands conseillers, qui furent, lors de la création, Charles VI, Philippe, duc de Bourgogne, et Louis, duc de Bourbon; 3° de plusieurs conseillers; 4° de vingt-quatre seigneurs de la Cour, chevaliers, seigneurs et autres, possédant la rhétorique et la poésie. Ils avaient la charge de présenter

aux assemblées de la Cour des ballades et autres pièces de poésie ; et de plusieurs trésoriers des chartres, secrétaires, concierges, huissiers, etc.

À l'époque de la renaissance des lettres en France, les réunions littéraires devinrent très-nombreuses.

Ce fut dans une de ces réunions que Ronsard, Bellé, Belleau, du Bellay, Dorat, Desnos et leurs amis, au nombre de cinquante, s'élevèrent, d'une manière singulière, leur ami Étienne Jodelle, que l'on peut considérer comme l'un des créateurs du théâtre de France. Au milieu d'un festin qu'ils lui donnèrent à Arcueil, pendant le carnaval de 1552, renouvelant un usage de l'antiquité, ils amenèrent à Jodelle un bouquet couronné de fleurs, la bache peinte, autour duquel ils dansaient en chantant en chœur des distiches de leur composition. Ronsard appela à son ami qu'ils venaient lui offrir le prix du poème tragique, et ramifier, en son honneur, ce bouquet à Bacchus. On ne sait si la victime fut réellement immolée, mais les ennemis de Jodelle et de Ronsard leur firent un crime de cet amusement de carnaval, et portèrent contre eux l'accusation d'idolâtrie et d'athéisme. Pour se disculper, Ronsard composa une pièce de vers, où il raconte ainsi ce qui s'était passé à Arcueil :

Jodelle ayant gagné par une voix hardie
L'honneur que l'homme grec donne à la tragédie,
Pour avoir, en honneur, le bon style français,
Contenté docilement les oreilles des rois.

La brigade qui lart au ciel levait la teste
(Quand le temps permettoit une gloire romaine),
Honorant son esprit gâté et bien appris,
Lui fit présent d'un bouquet des tragiques le prix.

Se la nappe étoit mise, et la table garnie
 Se bernoit d'une sainte et docte compagnie,
 Quand deux ou trois ensemble en riant ont posé
 Le père du troupeau à long poil hérissé.

Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
 D'un chapelet de fleurs la tête il avoit ceinte,
 Le bouquet sur l'oreille, et bien sûr se sentoit
 De quel telle jeunesse ainsi le présentoit.

Puis il fut rejeté pour chose méprisée,
 Après qu'il eut servi d'une langue risée,
 Et son sacrilège, comme on dit, mentionner,
 De telle fausse honte impudant l'aventurer.

Au dix-septième siècle, les réunions littéraires devinrent très-brillantes, et exercèrent une grande influence sur la littérature. Les plus célèbres se tiennent à l'hôtel de Rambouillet, chez mademoiselle de Soudri, chez Ninon, etc.

L'hôtel de Rambouillet appartenait à la famille des Pisani, dont il porta d'abord le nom. En 1609, il prit celui de Rambouillet, lorsque la fille du marquis de Pisaggi ayant épousé, à douze ans, le marquis Charles d'Angennes de Rambouillet, celui-ci y eut fixé sa demeure. La marquise se retira de bonne heure de la cour, et, dès l'âge de vingt ans, elle ne voulut plus aller aux assemblées du Louvre : « Chose assez étrange, dit Tallemant des Réaux, pour une belle et jeune personne, et qui est de qualité. Ce n'est pas qu'elle n'aimât le divertissement, mais d'étoit en particulier. »

Le même écrivain nous a laissé des détails assez curieux sur la disposition intérieure de l'hôtel. « Madame de Rambouillet, dit-il, est une personne habile en toutes

choses. Elle fut elle-même l'architecte de son hôtel. Mal satisfaite de tous les dessins qu'on lui faisait (c'était du temps du maréchal d'Ancre, car alors on ne savait que faire une salle à un côté, une chambre à l'autre, et un escalier au milieu), un soir, après y avoir bien rêvé, elle se mit à crier : « Vite, du papier ! J'ai trouvé le moyen de faire ce que je voulais. » Sur l'heure elle en fit le dessin.... On le suivit de point en point. C'est d'elle qu'on a appris à mettre les escaliers à côté pour avoir une grande suite de chambres, à exhausser les planchers et à faire des portes et des fenêtres hautes et larges, et vis-à-vis les unes des autres; c'est la première qui s'est avisée de faire peindre une chambre d'autre couleur que de rouge et de tanté (120); et c'est ce qui a donné à sa grande chambre le nom de la chambre bleue¹.

L'hôtel de Rambouillet ne tarda pas à devenir « le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de plus gai et de plus poli parmi les beaux esprits du siècle. » Les premiers écrivains qui le fréquenterent furent Ogier de Combauld, Malherbe, Voiture, Bascan. Puis vinrent Voiture, Balzac, Segrais, Chapelain, Corneille, Racine, Molière, Mairat, Patru, Godeau, Rotrou, Scarron, Benserade, Saint-Evremond, Charleval, Ménage, le duc de la Rochefoucauld, le marquis de la Salle, depuis duc de

¹ *Tallemant des Réaux, Historiette de la marquise de Rambouillet*, 1694, in-8, tome II, p. 114 et suiv. Vous reconnaissez Sagot, dans les *Académiques de Paris*, près de cette chambre bleue, dont il est si souvent question dans les *Mémoires de Voiture*: « Elle était d'un embellissement de velours bleu, relevé d'or et d'argent.... » C'est le lieu où Artaban (le masque) recevait ses vœux. Les femmes sans appel, qui venaient de haut en bas, depuis son plafond jusqu'à son poitrail, le rendent irrégulier, et laissent pour sans-abruti de l'air, de la vue et du plaisir du jour.

Montausier, Malesville, Desmarets, Boute, Coffin, Colletet, Georges de Soudéry, Cornette, Fléchier, le prince de Condé, et même Bossuet, qui y prononça un sermon à l'âge de seize ans ¹.

Parmi les femmes, on distinguait madame de Longueville, mademoiselle de Soudéry, madame de la Suze, mademoiselle Panlet, mademoiselle Julie d'Angennes, fille de la marquise de Rambouillet, madame de Lafayette, madame de Sévigné, etc.

L'hôtel de Rambouillet exerça une très-heureuse influence en rapprochant les écrivains des grands seigneurs, et en apprenant aux premiers la manière de vivre dans le beau monde. Tallemant raconte que M. de Chandehenne ayant rencontré Voltaire dans une maison, lui dit : « Monsieur, vous êtes un trop galant homme pour demeurer dans la bourgeoisie ; il faut que je vous en tire. » Il en parla en effet à madame de Rambouillet, et l'introduisit chez elle quelque temps après. Grâce à l'amabilité, à la bonté et à l'esprit de madame de Rambouillet, la splendeur des réunions de son hôtel dura près d'un demi-siècle. Il est vrai que la maîtresse de la maison s'ingéniait de toutes les manières pour procurer quelque surprise agréable à ses amis. Une fois elle fit ajouter à son hôtel un grand cabinet avec trois grandes croisées, à trois étages différentes, qui donnaient sur les jardins de l'hôtel de Chevreuse, des Quatre-Vingts et de

¹ « On voit que M. Arnauld avait mené le petit Bossuet, de Dijon, aujourd'hui l'abbé Bossuet, qui a de la réputation pour la chaire, pour donner à madame la marquise de Rambouillet le divertissement de le voir prêcher, car si a prêché à l'âge de douze ans, Vassier dit : « Je n'ai jamais vu prêcher de si bonne heure ni si tard. » Tallemant des Réaux, *Historique de France*.

l'hôtel de Rambouillet. Elle le fit bâtir, peindre et meubler, sans que personne s'en fût aperçu. « Un soir donc, dit Tallemant, qu'il y avait grande compagnie à l'hôtel de Rambouillet, tout à coup on entend du bruit derrière la tapisserie, une porte s'ouvre, et mademoiselle de Rambouillet, aujourd'hui madame de Montausier, vêtue superbement, paraît dans un grand cabinet, tout à fait magnifique, et merveilleusement bien éclairé. Je vous laisse à penser si le monde fut surpris. Ils seraient que, derrière cette tapisserie, il n'y avait que le jardin des Quinze-Vingts, et, sans en avoir eu le moindre soupçon, ils voyaient un cabinet si beau, si bien peint, et presque aussi grand qu'une chambre, qui semblait apporté là par enchantement. M. Chapelain, quelques jours après, y fit attacher secrètement un rouleau de velin, où était cette ode, où Zéphire, reine d'Argonne, dit qu'elle a fait cette loge pour mettre Arthémius (madame de Rambouillet) à couvert de l'insigne des arts. »

La société si brillante de l'hôtel de Rambouillet se dispersa vers 1650, et de ses débris il se forma plusieurs réunions qui ne méritent guère que le nom de coteries.

A peu près à la même époque, la femme d'un gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, madame Desloges, réunissait dans sa maison une société d'élite. « Elle a fait, dit Comart, sa demeure à Paris et à la cour durant vingt-trois et vingt-quatre ans, pendant lesquels elle a été honorée, visitée et régée de toutes les personnes les plus considérables, sans en excepter les plus grands princes et les princesses les plus illustres. — Toutes les dames semblaient résider sous sa protection ou lui rendre hommage, et sa maison était une académie d'ordi-

naire. Il n'y a aucun des meilleurs auteurs de ce temps, ni des plus polis du siècle, avec qui elle n'ait eu un particulier commerce, et de qui elle n'ait reçu mille belles lettres, de même que de plusieurs princes et princesses et autres grands. Il a été fait une infinité de vers et autres pièces à sa louange. »

Madame Doulgot s'étant trouvée mêlée à quelques intrigues politiques, et craignant la colère de Richelieu, quitta Paris en 1639, et n'y revint qu'en 1656.

Les réunions qui avoient lieu, le samedi, chez mademoiselle de Scudéry, avoient aussi une grande célébrité ; mais à une époque où le goût s'épurait chaque jour, le genre luxé et maniéré qui y était à la mode exerça une influence fâcheuse sur la littérature. Chacun des habitués de la maison avait pris un surnom d'éc, le plus souvent, des romans du jour. Mademoiselle de Scudéry était connue sous le nom de *Sapho* ; madame Arpagonais s'appelait la princesse *Philarète* ; madame d'Aligre, *Tolémaïre* ; Sarrasin, *Polyandre* ; Cozart, *Théodamas* ; Pellisson, *Jonas* ou le *Chroniqueur*, parce qu'il était chargé de la rédaction des annales de la société ; M. de Guérogand, *Alexandre*, et sa femme *Assuérus* ; le duc de Saint-Aignan s'appelait *Artaban* ; Ysaut, l'acteur du *Louis d'Or*, prit le nom de *Zénostrate* ; M. de Balzac, celui du prince *Agathyrre* ; l'abbé de Malouin, celui d'*Océan* ; Godeau, le nom de *Jafin*, y était appelé le sage de *Sidon*, et quelquefois aussi le sage de *Tendre*. Dans les petites réunions du samedi, les dames travailloient aux ajustements de deux peuplées appelées la grande et la petite *Pandore*, qui servoient de modèles aux modes du jour.

La relation du Pays de *Tendre*, que nous avons rap-

portée plus haut (voy. p. 237) peut donner une idée du langage sophistiqué et contourné, qui était, pour ainsi dire, de rigueur dans ces réunions. Il y eut quelques samedis où tous les beaux esprits semblèrent se surpasser eux-mêmes. Tel fut le jour où mademoiselle de Soudry adressa à Pellisson cette déclaration si connue :

Enfin, Acante, il faut se rendre;
 Votre esprit a charmé le mien : —
 Je vous fais citoyen de Troie
 Mais, de grâce, n'en dites rien.

Tel fut surtout le samedi 20 décembre 1653. Un cart apert donné un cachet de cristal, accompagné d'un madrigal, à la maîtresse de la maison, celle-ci y répondit par ces vers :

Pour mériter un cachet si joli,
 Si bien gravé, si brillant, si poli,
 Il faudroit avoir, ce me semble,
 Quelque joli secret ensemble;
 Car enfin, les jolis cachets
 Demandent de jolis secrets,
 Ou du moins de jolis billets;
 Mais comme je n'en suis point faite,
 Que je n'ai rien qu'il faille taire,
 Ou qui mérite aucun mystère,
 Il faut vous dire seulement
 Que vous donnez si galamment,
 Qu'on ne peut se défendre

De vous donner son cœur ou de le laisser prendre.

Cette pièce jeta dans le ravissement l'assemblée, qu'elle sembla électriser. On ne fit plus qu'improviser madrigaux sur madrigaux. La relation de cette Journée

des madrigaux, comme on l'appela, est conservée, en manuscrit, à la bibliothèque de l' Arsenal.

A peu près à la même époque, l'abbé d'Aubignac, l'auteur du *Royaume de Copartierie* (voy. p. 249), rassemblait chez lui un certain nombre de beaux esprits. Il sollicita le titre d'Académie royale pour cette réunion, et publia un *Discours au roi sur l'établissement d'une seconde Académie dans la ville de Paris*, 1654, in-4. Malgré la protection du dauphin, on n'accorda, fort heureusement pour l'Académie française et pour le public, aucune attention à cette demande.

Un Sicilien, F. Procope, ayant, vers l'an 1683, ouvert dans la rue des Fossés-Saint-Germain, en face de la Comédie-Française, un des premiers cafés que l'on ait vu à Paris, ce voisinage du lieu où de cet établissement le rendez-vous des auteurs dramatiques et des gens de lettres, servant dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Larotte, Piron, Voltaire en étaient les habitués. On y causait littérature, politique, philosophie et religion, et pour pouvoir y parler librement, sans crainte des agents de police, les amateurs avaient inventé un argot particulier. Ainsi *Boisclia* était corvonn, avec *Mourmental*, de désigner l'âne sous le nom de *Margot*, le religieux sous celui de *Javotte*, et l'âne sous celui de *M. de l'Étère*.

La société du *Corvonn*, qui s'établit vers le milieu du dernier siècle, comptait parmi ses membres Piron, Collé, Panard, Gallet, etc. Elle formait une espèce de tribunal littéraire. « Le *Corvonn*, dit la *Correspondance secrète*, est le nom qu'on donne à un café fort à la mode, placé dans un petit souterrain arrangé avec goût, dans le jardin du Palais-Royal. Il est tenu par le nommé Dubois-

son. Les agréables cœurs, les habitués de l'Opéra, et surtout les amateurs de belles glaces, dont il s'y fait un débit prodigieux, s'y rendent à différentes heures du jour. Quelques gens de lettres y vont faire leur digestion plus ou moins laborieuse. C'est un tribunal auquel on peut appeler à celui du bon sens, mais dont les décisions font toujours une impression momentanée ¹.

De nos jours on a voulu, à différentes reprises, ressusciter cette société joyeuse et littéraire sous les titres de *Dîners du vendredi*, *Réunion du Cercle moderne*, *Soupers de Momus*, mais le temps des sociétés bachiques était passé, et toutes ces tentatives furent infructueuses.

Dans la seconde moitié du dernier siècle, la veuve d'un intendant du commerce, madame Doublet de Fersan, qui habitait un appartement extérieur du couvent des Filles-Saint-Thomas, d'où elle ne sortit pas une seule fois dans l'espace de quarante ans, réunissait chaque jour autour d'elle un assez grand nombre d'hommes distingués. Les principaux étaient l'abbé Legendre, frère de la maîtresse de la maison, et sur lequel Piron a fait cette chanson :

Vive notre vénérable,
Qui dîne à table
Bien qu'on jube.

Piron lui-même, les deux frères la Carne de Sainte-Pulchre, les abbés Champella et Xaupé, Nairan, Mirabaud, d'Argental, Falconet, Vaisseau, etc. Chacun de ces paroissiens, car la réunion avait pris le nom de *Paroisse*, arrivait à la même heure, et occupait le même fauteuil,

¹ 15 mai 1776, tome VIII, p. 28.

placé dans le salon au-dessous de son propre portrait. Là, sur un grand bureau, se trouvaient deux registres, où l'on était tenu d'inscrire les nouvelles du jour, après qu'elles avaient été lues à la discussion de toute la société. L'un de ces registres était pour les faits douteux, et l'autre pour les faits bien avérés. La soirée était terminée par un souper, la plupart du temps très-gai.

À la fin de chaque semaine, on rédigeait, d'après ces registres, un extrait qui formait une espèce de journal, connu sous le nom de *Nouvelles à la main*, et qui était un objet de spéculation pour le secrétaire-valet de chambre de madame Doublet. Comme on s'y occupa un peu de politique lors des querelles entre la cour et le parlement, la police, pour effrayer les paroliers, fit arrêter le valet de chambre, qui subit un emprisonnement de quelques jours. Madame Doublet mourut en 1772, ayant survécu à la plupart des habitués de sa maison.

Les *Mémoires secrets*, publiés sous le nom de Bachaumont, ont été puisés, en grande partie, dans les matériaux recueillis par la *Paroisse*.

Ce fut vers cette époque que la marquise de Turpin fonda l'ordre de la *Table ronde*, où figuraient Barrat, Voisenon et Boufflers. Il en résulta un petit recueil intitulé : la *Journée de l'Amour*, qui fut imprimé avec beaucoup de luxe, et dont les exemplaires sont très-rares.

Parmi les réunions littéraires du dix-huitième siècle, mentionnons encore les dîners de l'actrice, mademoiselle Quinault, appelés *Dîners du bout du banc*, et les soirées de madame de Beffes, de madame Geoffrin, etc.

Outre ces réunions littéraires proprement dites, il s'élevait, à diverses époques, des ordres littéraires,

baïques ou burlesques. Nous allons énumérer alphabétiquement ceux sur lesquels nous avons pu trouver quelques renseignements; quelques-uns ne se sont pas évidemment étendus au delà de la société, très-restreinte où ils avaient été institués.

La chevalerie sociale de l'aimable commerce, établie en 1724, à Verdun-sur-Meuse.

Les chevaliers de l'Amour, dérivés de l'ordre de la Folie.

L'ordre de la Raison. Cet ordre, institué à Avignon, en 1700, par de Pespières, a joui d'une certaine célébrité. Il publiait une gazette rédigée en partie par Berger et l'abbé de Charac, et qui avait pour titre les *Nouvelles de l'ordre de la Raison*, chez Mameau-Cromaire, au Papier valets. Les membres avaient pris des noms analogues à celui de leur imprimeur. C'étaient frère des vignes, frère Mortadelle, naïf de Saint-Jean-Pied-de-Porc, dam Barrigues Caraffe y Fierdes Fiasaux, M. de Flacouille, le sieur Villabrequin, etc.

Les livres annoncés par la gazette étaient en rapport avec le contenu de la feuille. On y trouvait l'Introduction à la cuisine, par le frère la Porc; des Remarques sur les langues mortes, comme langues de bœuf, de cochon, et autres; un Recueil de plusieurs pièces de four, par le frère Godiveau; la Manière de rendre l'or potable, et l'argent aussi, par le frère la Bouteille; l'Art de bien boucher les bouteilles, l'impression de Lédge; l'Almanach des cabarets, autres positions de Taverne; de Arts libéraux, autres frère Tremplier, etc., etc.

Quant aux nouvelles politiques et autres données par la gazette, en voici plusieurs échantillons :

« Limoux, le 20 février 1705. L'archiduc fit une

superbe mascarade, suivi de l'ambroisie de Gaille et de quelques seigneurs portugais. Il était masqué en roi, et, dans cet équipage, il ne fut reconnu de personne. L'ambassade dans les folies d'Espagne, qui est la danse ordinaire, »

« De Bruneffer, le 28 juin 1707. L'armée des alliés est toujours campée près de Tolémeut, où elle ne boit que de la bière, et celle du duc de Vendôme près de Genbloux, où elle ne boit que du vin; ce qui cause une grande désertion dans la première, et attire quantité de soldats dans celle de France. — Dans une fête donnée à Londres, ajoute le même article, on fit de vastes projets pour donner des barres au pouvoir exorbitant de la France (vieux style) : on parla d'aller fourrager jusqu'aux portes de Reims, et d'enlever tout le vin de Champagne pour la bouche de la reine; de tailler en pièces l'armée de Philippe V, et de mener le roi Charles III en triomphe dans sa bonne ville de Madrid. Cette journée se passa à faire des châteaux en Espagne; mais le lendemain, ils furent tous ébattus par l'arrivée de deux courriers, dont le premier apporta la nouvelle de la défaite des alliés à Almanza, par le duc de Berwick, et l'autre, la perte d'un grand nombre de vaisseaux pris ou coulés à fond par les Français. On ne peut dire combien la surprise fut grande pour les Anglais, nation fière et enflée de sa puissance. La reine demanda avec empressement si Alicante était pris; le courrier ayant répondu qu'il était à la veille de l'être, Sa Majesté parut si fâchée, que l'on jugea que cette ville lui tenait fort à cœur. Depuis ces nouvelles, le commerce est tout dérangé, l'argent a disparu, les maisons sont renchéries de moitié, et le vin ne circule plus dans Londres, non plus que les billets de l'Écuquier. L'on s'est assemblé en grand conseil afin de pour-

voir ses moyens d'avoir du vin, puisqu'on ne peut plus compter sur celui d'Espagne. L'embarras est de savoir comment en transporter d'ailleurs. Les Anglais ont bien publié que l'empire de la mer leur appartient, le chevalier de Forbin et les armateurs de Saint-Malo n'en veulent rien croire; ils attaquent effrontément tout ce qui porte pavillon d'Angleterre; et l'on dirait qu'ils ont juré la ruine de ce pays, tant ils sont alertes pour lui enlever le vin.

Quelquefois les nouvelles étaient en vers :

A la barbe des ennemis,
Villars s'est emparé des lignes;
S'il vient à s'emparer des lignes
Veuille les Allemands servir.

Ce badinage, on le voit, ne manquait ni d'esprit ni de finesse. Aussi ont-ils une grande vogue. D'ailleurs les frères de l'ordre de la Boisson avaient fait preuve de bon goût dans leurs statuts, qui défendaient de s'enivrer. Défense aussi faite dans une société bachique.

Dans nos hêch, si d'aventure
Un frère suit ses discours,
Par la moindre petite ordure,
Je l'en bannis pour quelques jours,
Que si ces peines redoublées,
Sur lui ne font aucun effet,
Je veux que son procès soit fait,
Toutes les tables assemblées,

dit le grand maître, dont la philosophie était renfermée dans le quatrain suivant :

Je donne à l'oubli le passé,
Le présent à l'indifférence;
Et pour vivre délassé,
L'avenir à la Providence.

Le Régiment de la Calotte. Au commencement du dix-huitième siècle, quelques officiers de la cour, entre autres Aymon, un des douze portemanteaux de Louis XIV, et de Tarsac, exempt des gardes du corps, imaginèrent de fonder, sous le nom de Régiment de la Calotte, une société dont le but serait de châtier, par le ridicule, tous les écarts de conduite, de style, de langage qui parviendraient à sa connaissance. On inscrivit immédiatement au nombre des membres du régiment de la Calotte tous ceux qui s'étaient distingués par la singularité et la bizarrerie de leurs actions et de leurs discours. Quand un homme avait fait, dit ou écrit une sottise, on lui envoyait une calotte, c'est-à-dire une épigramme bien mordante que le courroux de ridicule, ou bien on lui expédiait un brevet de calotte en vers, et, dès lors, il était regardé comme faisant partie du régiment.

Aymon fut élu généralissime. Son election eut lieu au milieu d'un banquet splendide, et deux servants lui présentèrent chacun sur un plateau de velours, l'un une martre, l'autre un commandement, l'autre une calotte ornée de plumes, de rats, de grétois et de papillards. La société possédait des viculaires et des médailles.

De Tarsac ayant un jour dit une sauterelle chez le roi, Aymon se dépouilla à l'instant des insignes de sa charge de généralissime, et en revêtit, bon gré, mal gré, de Tarsac, qui fut généralissime jusqu'en 1721, époque de sa mort. On composa, en son honneur, une oraison funèbre, suivie de quatre-vingt discours prononcés à l'Académie française, et qui, à peine imprimée, fut saisie par l'influence des auteurs qu'elle ridiculisait; mais, grâce au crédit de Vilbers, Aymon, qui était redevenu généralissime, obtint sa sortie de la satire. Ce dernier mourut le

5 mai 1751. Le régiment de la Calotte lui survécut en effet longues années, et finit par mourir tout doucement. Les meilleures pièces composées par ses membres ont été publiées.

Deux ordres, qui rappellent le régiment de la Calotte, l'ordre de l'Éclatnoir et celui de la Giroserie, furent institués pendant la première restauration, et distribuèrent un grand nombre de brevets.

L'ordre des Capripèdes, *Ratiers ou Lucifages*, dont les assemblées se tenaient à Lion, en Languedoc, au clair de la lune.

Les *Frères Charbonniers*, qui, en se tournant vers la politique, devinrent les *Carbonari*.

L'ordre des *Charpentiers*, dépendant de celui des *Fendeurs*.

L'ordre de chevalerie des *Coeux réformés*, établi à Paris. Il existe sur cet ordre un livre publié sans date, in-8.

L'ordre des *Coteaux*. C'est celui dont il est question dans la troisième satire de Boileau. En voici l'origine telle qu'elle est rapportée dans la Vie de Saint-Evremond. « Un jour que ce dernier mangeait chez M. de Lavardin, évêque du Mans, cet évêque se prit à le railler sur sa délicatesse, et sur celle du comte d'Usson et du marquis de Bois-Dauphin. « Ces messieurs, dit ce prélat, ont tout à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauraient manger que du veau de rivière, il faut que leurs perdrix viennent d'Auvergne, que leurs lapins soient de la Roche-Guyon ou de Verdun. Ils ne sont pas moins difficiles pour le fruit ; et pour le vin ils ne sauraient boire que des trois coteaux d'Al, de Haut-Villiers et d'Avonay. » M. de Saint-Evremond ne manqua pas de faire part à ses amis de cette conversation, et ils répétèrent si sou-

vent et qu'il avait dit des coteries, et en plaisantèrent en tant d'occasions, qu'on les appela les *Trois Coteriers*. »

L'ordre de la *Société de la Cabotte*, dont les statuts furent rédigés en 1724, par le frère Béquillard.

L'ordre de la *Censaine*, dérivé de celui des *Froisseurs*.

L'ordre des *Égyptiens*. Vers 1655, mademoiselle de Pré, nièce du marquis de Fouquieres, alors lieutenant du roi à Metz, fonda, dans cette ville, un ordre de chevalerie qu'elle avait appelé l'Ordre des *Égyptiens*, dit son cousin l'abbé Arnould, « parce qu'on n'y pouvait être admis qu'on n'eût fait quelque larcin galant. Elle s'en était faite la reine, sous le nom d'*Égypte*, et tous ses chevaliers portaient, avec un ruban gris de lin et vert, une griffe d'or avec ces mots : *Aïen ne m'échappe*. Beaucoup d'officiers de l'armée et du parlement, qui était à Metz, avaient été enrôlés dans cet ordre, qui était fort à la mode ; car il fallait avoir quelque esprit pour y être admis, puisqu'on ne le pouvait être qu'en présentant une requête en vers à la reine *Égypte*. Et je me souviens, à propos de cela, d'un fort honnête homme, M. de Viran, qui était chambellan de son M. le duc d'Orléans et capitaine de cavalerie, lequel, voulant être aussi de cet ordre, et n'ayant pu obtenir de dispense de la requête en vers, comme il n'était pas né poète, quoique gascon, fit enfin celle-ci, qui donna plus de plaisir qu'une meilleure :

Princesse, recevez Viran ;
Tout le monde vous y condamne ;
Je reconnais qu'il a dessein
De vous servir, ou Dieu me damne ! »

¹ Mémoires de l'abbé Arnould, collection Michoud et Peignot, 2^e série, tome IX, p. 485.

L'ordre de la *Félicité*. Cet ordre, digne produit de la corruption qui régnaît au siècle dernier, a fait naître un grand nombre d'ouvrages devenus assez rares, comme le *Formulaire du cérémoniel en usage dans l'ordre de la Félicité*, 1743, in-12; l'*Andropopélie ou le Secret et les Mystères de la Félicité*, 1746, in-12; l'*Ordre Bénévo-phrodite ou les Secrets de la sublime Félicité*, 1748, in-12; le *Moyen de monter au plus haut grade de la marine sans se mouiller*, in-12; *Dictionnaire de l'Ordre de la Félicité*, par Fleury, in-8.

L'ordre des *Fondeurs*, sur lequel il existe une instruction, 1758, in-8.

L'ordre des chevaliers *Fessillants* et des dames *Phil-léides*. Cet ordre, établi en Bactagie, avait pour parole : « Acceptez-vous effeuille les roses? — Et les pampres?

L'ordre de la *Fistule* dérive de celui des *Fondeurs*.

Les chevaliers de la *Groffe*, institués à Arles, par Thomas de Gravaison. Les statuts et ordonnances ont été publiés en 1697, in-12.

L'ordre des chevaliers de la *Joue*, dont l'institution sous la protection de Barchan et de l'Amour, a été publiée, 1698, in-8.

L'ordre des *Lantarches*. Le marquis de Croismarte, ami de madame de la Ferté-Imbaud, imagina, à l'époque (1771) où les manœuvres de Maupeou attristèrent Paris, de fonder l'ordre des *Lantarches*¹. Il s'en établit lui-même grand

¹ Nous avons à peine mentionné en note la société des *Fraux-Péteurs*, instituée à Caen vers 1760. Ses attributs propres, le Canotier, a guidé : l'*Émbarquement raspe*, ou la Société des *Fraux-Péteurs*. Portogais, à Privasque du *Égypte* - *Archaïque*, 1736, in-12.

² « Lantarche-Lanture, dit le *Dictionnaire de Trévoux*, est le refrain d'un faucon de de vauverille qui est grand vers en 1628. » Ce refrain ayant été adopté par les républicains de Dijon, en 1468, le nom de *Lantarche* resta à cette association.

maître. Madame de la Ferté, nommée d'abord grande maîtresse, fut ensuite élue reine par tous les habitants de sa maison, qui avaient pris part à la nouvelle institution. Quelques pièces de vers, émanées de cette société, étant parvenues jusqu'à Catherine II, elle recommanda aux seigneurs russes de se faire recevoir *Landarefas*, honneur qu'obtinrent le fils de la marine, sa belle-fille et quelques princes. Il ne reste aujourd'hui de cet ordre burlesque que des poésies insérées dans les recueils du temps.

L'ordre de la Malice. Nous avons trouvé la mention et la description de cet ordre dans des feuilles manuscrites conservées au cabinet des estampes de la bibliothèque royale ¹. Rien de plus insolent que cet ordre, institué, disent les statuts, par *très-aimable et très-digne dame, madame Agrippine de la Bonté même*, le 1^{er} janvier 1734. Voici quelques vers de la préface :

Celui qui veut de la Malice
Devenir indigne profits,
Dont si bien rendre ses vlets
Pendant le temps qu'il est servile,
Qu'il ne passe jamais un jour
Sans avoir fait quelque bon tour.
Mais que l'aimable politesse,
L'esprit fin, la délicatesse,
Brillent en toute occasion,
Et que jamais malice noire,
De lui ou bien d'attention,
Ne ternisse la belle gloire
Que dans l'ordre il faut acquérir, etc.

¹ Collection del Maître de France. Portefeuille de l'année 1734.

Viennent ensuite les statuts, dont quelques dispositions sont assez pithoïques :

Art. 4^{re}. — Il n'y aura de dignités que celles de grande maïtrise, lieutenant, chancelière et trésorière, quatre commandeurs et quatre chevaliers, dont l'élection se fera en conscience et connaissance des mérites et talents en malice.

Art. 2. — Tous ceux et celles qui se présenteront pour postuler dans cet ordre doivent avoir les qualités requises pour occuper les places où ils pourront être employés.

Art. 3. — Ils seront obligés de prouver deux années au moins d'exercice réel ou d'intention, ce qui sera vérifié par titres qu'ils soumettront à l'examen de la chancelière de l'ordre.

Art. 4. — Le noviciat sera d'une année, et pendant ce temps les novices seront obligés de donner à la lieutenante, deux fois par jour, les moyens les plus fins et les plus adroits d'attraper et de faire donner dans le panneau ceux que l'ordre voudra égarer de son unité et de sa bienveillance.

Art. 5. — On ne sera reçu profès qu'après avoir exactement rempli les obligations du noviciat, ce qui sera certifié par la lieutenante et examiné en pleine assemblée.

Art. 6. — Les profès seront obligés de faire trois vœux : obéissance, privation de tout ce qui peut nuire à la santé, pureté ou détachement du bien d'autrui.

Art. 7. — Défenses sont faites de prendre aucun domestique champenois, suisse ou picard.

Art. 8. — On ne pourra faire élever dans sa maison diadons, oies, ni montons.

Art. 9. — Mais on aura, pour le bon exemple, beau-

comp de singes, de chats, de perroquets, de chèvres, de renards et de pies.

Art. 10. — Les principaux livres de la bibliothèque seront : *l'Épître*, *Richard-sans-Peur*, *Baron*, *Gargantua d'Alfarschke*, *Gil Blas*, *le Pince sans rive*, *l'Histoire des papes*, et les *Anecdotes des pensionnaires*, des religieux, etc.

La décoration de l'ordre consistait en un petit médaillon suspendu à un ruban bleu, et portant d'un côté un singe et de l'autre les vers suivants :

Pour vous louer je suis fait,
C'est là mon plus noble exercice;
Aussi, par un retour parfait,
Vous me ressemblez en malice.

La société des frères et sœurs de l'ordre de la Méduse, dont les règlements ont été publiés à Marseille, sans date, in-12, sous le titre de : *Les agréments divertissements de la table*.

L'ordre des *Mopars*, sur lequel on a publié un livre, Amsterdam, 1743, in-12.

L'ordre de la *Mouche à miel*. Cet ordre, institué le 11 juin 1705, signait au nombre des mouvements de la petite cour formée à Senans par la duchesse du Maine. La médaille de l'ordre, gravée dans les *Récréations mathématiques* de Dubry, offre la tête de la duchesse du Maine avec la légende : L. MAR. D. SC. D. P. D. L. O. D. L. M. A. M. (*Louise, baronne de Senans, directrice perpétuelle de l'ordre de la Mouche à miel.*) Dans le champ du revers, une abeille se dirige vers une tache, avec la devise : *Procul's ai, si sui gravi le fectre* (je suis petite, mais pourtant je fais de profondes blessures). —

Les chevaliers auxquels on conférait l'ordre pronom-
galaient le serment suivant : « Je jure, par les abeilles
du mont Hymette, fidélité et obéissance à la directrice
perpétuelle de l'ordre, de porter toute ma vie la médaille
de la Mouche, et d'accomplir, tant que je vivrai, les sta-
tuts de l'ordre, et, si je fausse mon serment, je consens
que le miel se change pour moi en fiel, la cire en saif, les
fleurs en orties, et que les guêpes et les frelons me per-
cent de leurs aiguillons. »

La médaille était d'or, et pesait 14 grammes 65.

L'ordre de la *Permétrance*, établi en mars 1117. Lors
de la réception d'un membre, on y érigait trois autels :
à l'honneur, à l'amitié et à l'humanité.

L'ordre de la *Robalderie*, institué à Paris, en 1412.

L'ordre des *Sophistres*, institué par Cuvelier, en 1492.

L'ordre des *Tensardine*, ecclésiast., au dix-septième siè-
cle, dans les chanoines de Laon.

Les chevaliers de l'*Union*, établis à Vienne (Dauphiné),
en 1734.

Les sociétés et les ordres littéraires ou bulesques n'é-
taient pas, dans les autres pays de l'Europe, moins
nombreux qu'en France.

Le Rodolphe Gillenot, mort en 1334, fonda une so-
ciété littéraire dont les membres se réunissaient à table.
Pendant le repas, tantôt ils devaient composer une épi-
gramme grecque ou latine, un sonnet ou un madrigal sur
chaque des mets, tantôt ils ne pouvaient demander à
boire que dans la langue dont le chef du banquet s'était
servi le premier. Un autre jour, chacun devait éter tous
les proverbes relatifs à un animal, à une plante, à un mois,
à un saint, etc.

« Une société entière d'esprits distingués, dit Gargantua,

s'était formée à Venise vers 1740. Pour s'opposer au torrent du mauvais goût, elle employait à la fois les discussions sérieuses et les critiques légères, quelquefois même des satires d'un sel plus aigre, et jusqu'à des facettes d'un burlesque un peu trivial, pour combattre les prétentions et troubler les succès des corrupteurs de la langue et du goût. Cette singulière académie avait pris le titre de *Société des Gravissimachi*, c'est-à-dire de ceux qui avaient deux gravelli pour armoiries; un gravelli est un sot, un niais, un imbécile. Dans cette académie, couronnés sous une pareille enseigne, étaient cependant, et en assez grand nombre, des hommes aussi distingués par leur rang, par la grâce de leur caractère, par la profondeur et l'étendue de leurs connaissances, que par le tour piquant de leur esprit. Chaque séance s'ouvrait par ce qu'on pourrait nommer des bordées de productions les plus ridicules qu'ils pouvaient imaginer, et les plus analogues à leur emblème et à leur titre. Leur véritable séance s'ouvrait ensuite, et les lectures qu'ils y faisaient, les principes littéraires qu'ils y développaient, excitaient l'admiration et entretenaient à Venise le feu sacré du goût. Malgré le soin que prenait leur président de ne rien dire d'absurd qui n'eût le caractère d'imbécillité exigé par les statuts, il pouvait s'oublier quelquefois; mais une découverte que fit l'académie le mit à l'abri de ce danger. On lui fit connaître un homme complètement stupide, et, ce qui achevait de le rendre parfait, ayant de grandes prétentions à la science et aux talents littéraires, remplissant chaque jour des pages de bêtises les plus grossières, les lisant à tout le monde, et prenant pour des signes d'approbation les rires et les saquerries de ceux qui se faisaient un jeu de son excessive simplicité. Il se nommait Joseph Seochel-

lui; la société lui envoya une députation, le reçut dans son sein, le nomma, à l'unanimité, prince et président de l'académie des *Grossenbräuer*, avec le titre d'*Arztgrausellense*, titre créé pour lui. On fit avec solennité l'installation du nouveau président. On lui mit une couronne de pailles; on lui adressa des discours et des pères de vers du sérieux le plus comique, remplies d'éloges ironiques dont il était aussi fier que de sa couronne. Il avait pour titre un surnom unique très-élevé. L'*Arztgrausellense* ne manquait jamais d'ouvrir la séance par une de ses compositions d'un ridicule inimaginable dont il avait peut-être offert le premier modèle. On l'interrompait bien vite à force d'applaudissements, et l'on arrêtait l'insertion de ce chef-d'œuvre dans les actes de l'académie ¹.

Au quatorzième siècle, époque de décadence pour la littérature allemande, la poésie fut exclusivement cultivée par le peuple, et il se forma des maîtrises ou jurandes, dans lesquelles on était admis en remplissant certaines conditions qui se bornaient à la connaissance de règles insignifiantes sur la quantité et les rimes. Souvent même on se faisait recevoir en payant une somme d'argent. Les membres de ces sociétés adoptèrent la dénomination de *meistersänger* (maîtres-poètes). Pour s'illustrer, il fallait inventer quelque nouveau rythme que l'on dénomait d'un nom baroque. Tels étaient les rythmes de l'*Enenpat*, de l'*Enete*, des *Enediants jager*, de l'*Or*, des *Raut*, etc. Nuremberg, Strasbourg et Saverberg possédaient les jurandes les plus fameuses. Il y en avait aussi à Mentzger, à Ulm, à Augsbourg et dans d'autres villes de la Souabe. Leurs réunions,

¹ *Exzerptes Schmidt, etc. Götting.*

qui avoient ordinairement lieu dans les cabarets, finissaient toujours par des orges.

La plupart de ces maîtrises subsistèrent depuis 1550 jusqu'aux premières années du seizième siècle, époque à laquelle Luther opéra une réforme complète dans la langue allemande. Mais quelques-unes subsistèrent fort longtemps. La maîtrise de Strasbourg existait encore dans la première moitié du siècle dernier.

On ne voit figurer dans les listes que l'on a conservées des membres de ces jurandes que des tisserands, des boulangers, etc.

À la renaissance des lettres, les Allemands eurent, comme les Italiens, un grand nombre de sociétés littéraires, qui se proposaient exclusivement d'épurer et de perfectionner la langue et la littérature nationale. L'une des plus anciennes date de 1488, et fut établie à Heidelberg, sous le titre de *Societas litteraria rhemana*. On s'y occupait de latin, de grec, d'hébreu, d'astronomie, de musique, de poésie et de jurisprudence. Les associés se délassaient souvent de leurs travaux par des bals et des festins où on les voyait, dit Jugler, *more Germanorum saeculariō strepens potare*.

En 1617, Teutichen, maréchal de la cour de Weimar, fonda la société des *Fratresfacti*, qui dura jusqu'en 1688, et compta, au nombre de ses membres, un roi, cent cinquante-trois princes, et plus de soixante barons, nobles ou servants distingués.

Vers 1644, Jean Clay, dit le Jeune, fonda à Nuremberg, de concert avec Philippe Haradorf, l'*Ordre des Bergers et des Fleurs de la Peynltz*, société dont le but était le perfectionnement de la langue allemande. Cent ans plus tard, Herdergen, qui en faisait partie, sous le nom d'*Amaranthe*,

publia sur elle une notice historique, 1744, in-8. — Au milieu du dix-septième siècle, Philippe de Zesen avait institué, à Hambourg, une *Société des Bonnes Esprits* allemands.

Le roi de Hongrie, Matthias Corvin, avait conçu le vaste et singulier projet de bâtir une ville académique qui pût contenir 40 000 étudiants avec leurs maîtres, médecins, chirurgiens, domestiques, etc. Il en donna lui-même le plan et en fit jeter les fondemens sur les bords du Danube, au-dessous de Bude. Mais les guerres qu'il fut obligé de soutenir contre ses voisins absorbèrent les sommes destinées à cette gigantesque entreprise, et il établit dans Bude même l'université qu'il avait projetée.

En 1588, un Polonais nommé Pionka fonda, dans le palatinat de Lublin, une société joyeuse, qui offrait une parodie piquante de la république polonoise. Elle fut appelée la *République de Babia*, du nom d'un village du palatinat de Lublin *. Un mémoire anonyme, composé au dix-huitième siècle, et publié récemment, renferme sur cette société les détails suivans :

« Modélée sur la république de Pologne, celle de Babia avait les mêmes charges et les mêmes dignités. On y voyait des palatins, des castellans, en un mot, des personnages de tous les différens titres qui sont en vogue dans la patrie du fondateur. Mais pour montrer qu'on avait sagement secoué le joug des préjugés nationaux, l'on admettait aussi les titres étrangers, quand quelque occasion

* Sans se servir pourcel D'Heuël, dans ses *Caricatures of Literature*, lui donne le nom de *Republic of Babianopolis*.

valable l'exigeait. Les diètes étaient fréquentes, mais fort courtes, car elles n'avaient ordinairement qu'une session. Aucune loi n'empêchait de les tenir dans divers endroits; néanmoins, elles s'assemblaient la plupart du temps dans un village qui, pour cette raison, fut surnommé Gelda, terme slavon employé pour signifier un lieu où l'on habille constamment et à porte d'haleine ¹.

« Dans ces sortes de diètes, on ne s'amusait pas à chercher la miraculeuse majorité des suffrages; c'était la pluralité des voix qui décidait de tout. Les brigues et les manœuvres souterraines n'avaient point lieu, les sénateurs et les nobles ignoraient également la corruption; ainsi, jamais de rupture, jamais d'issue infamieuse. On examinait les qualités des personnages les plus notables du pays, et, suivant le jugement qu'on portait sur leur compte, ils se trouvaient bientôt décorés d'une patente de telle ou telle charge dans la république de Rabin. Quelqu'un montrait-il en même temps de l'ambition et du penchant à une vie molle et tranquille, sur-le-champ il devenait évêque. Celui qui parlait continuellement de sa valeur, sans en avoir donné des preuves, était fait grand ou petit général. D'autres parvenaient subitement au ministère pour prix de leurs dissertations politiques et leurs vastes projets dressés sans la moindre connaissance des intérêts des princes. Enfin, chacun était traité souvent selon son goût, et toujours selon son mérite. Un festin accompagnait l'honorable élévation de l'assemblée; et, comme on peut bien l'imaginer, il était de fondation qu'on

¹ Cette désigne aujourd'hui une taverne, un lieu de réunion pour les affaires de commerce.

y bût à la santé des nouveaux dignitaires et qu'on châtât leur lausage.

« Bien ne ressemble mieux à nos brevets du Régiment de la Calotte que les poésies dont il s'agit : j'en ai vu d'assez bien tournées. Avec un pareil badinage, la société en question donnait souvent des leçons frappantes touchant la distribution des grâces de la cour, car il arrivait quelquefois des changements prodigieux dans le sort d'un seigneur qui passait de la république de Pologne à la république de Lubin. Par exemple, on y métamorphosait le primat intéressé en frère quêteur; le palatin pillard, en secher des denrées; le général timide, en courrier; et le mauvais magistrat, en marchand.

« Un jour qu'on parlait de cet établissement en présence de Sigismond-Auguste, il demanda si l'on y avait aussi créé un roi. Protoska lui dit gravement : « À Dieu ne « plaise, Sire, que nous concevions jamais une semblable « pensée du vivant de Votre Majesté ! Regardez heureuse- « ment sur nous comme sur la Pologne entière. » Quoique, suivant les circonstances du temps, la réponse parût susceptible d'une interprétation malicieuse, Sigismond entendit raillerie et ne témoigna aucun mécontentement.

« Pendant plusieurs siècles, cette troupe d'observateurs badins fut le fléau des vices et du ridicule. On apercevait de tous côtés les fruits de leur plaisanterie; car la crainte d'être immolés aux risées publiques produisait un changement heureux dans les mœurs et dans la conduite des petits et des grands. Enfin, la société tomba, ou par un effet des révolutions qui arrièrent en Pologne sous les règnes suivants, ou bien faite de gens d'esprit qui passaient figurer convenablement dans de telles assemblées. Quoi qu'il en soit, l'histoire des derniers temps

montré que le pays a quelque sujet d'en regretter la perte ¹. »

Le huitième discours du Spectateur renferme quelques détails sur des sociétés assez bizarres établies en Angleterre. « Tout le monde, dit l'auteur de ce discours, a sans doute entendu parler de la société ou plutôt de la confédération des Bots. Cette grande alliance se forma un peu après le retour de Charles II, et l'on y admettait indifféremment toutes sortes de personnes, de quelque condition ou qualité qu'elles fussent, pourvu qu'elles ne refusassent pas de prendre le titre de Bot. On voulait par là représenter tous les hommes imbus d'idées républicaines ou antimonarchiques.

Il est arrivé souvent qu'un nom de baptême a servi d'occasion à établir une société et à la distinguer des autres. C'est ainsi que l'on a vu, de nos jours, la société de Saint-Georges, qui s'assemblait le jour de Saint-Georges, à l'en-seigne de Saint-Georges, et qui jurait par ce saint.

La coterie des Nigards, dont j'ai été autrefois membre, moi même, était composée de fort humbles gens, d'un naturel pénible, qui demeuraient assis les uns avec les autres, et fumaient leur pipe sans dire un mot jusqu'à minuit. »

Vers la fin du dix-septième siècle il se forma, à Londres, un club du Silence. La loi fondamentale était de n'y jamais ouvrir la bouche. Le président était sourd et muet ; comme les autres, il parlait des doigts, et encore n'était-il permis de déployer cette éloquence mécanique que fort rarement, et dans les occasions importantes. Après la fameuse journée d'Hochstedt, un membre, transporté

¹ *Mémoires de la république de Pologne, manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, publié par Ed. Kurzer, 1814, in-8, p. 266 et suiv.*

de patriotisme, on annonce de vive voix la nouvelle de cette victoire ; aussitôt il fut renvoyé, à la pluralité des suffrages qui, selon l'usage de l'ancienne Rome, se donnaient en pliant les poings en arrière ¹.

Au dix-septième siècle, un voyageur anglais, Begg, fonda l'ordre des Chevaliers trogus, et le conféra, sur les ruines de Troie, à l'un de ses compagnons, Th. Coryate, qui prit le titre de *Premier Anglais créé chevalier trogu*. Après sa réception dans un ordre dont il fut certainement le premier et le seul chevalier, Coryate improvisa un discours où il raconte fort gravement les détails de cette cérémonie.

En 1804, un homme d'État anglais, Aberdeen, institua la *Société des Voyageurs atténués*, société dans laquelle on ne pouvait être admis qu'après avoir fait le voyage de la Grèce.

Peu de temps avant sa mort, Alfieri, dans le but de se récompenser lui-même d'avoir appris le grec dont il avait entrepris l'étude à quarante-huit ans, imagina un collier d'ordre, sur lequel devaient être gravés les noms de vingt-trois poètes et dont il voulait se décorer. Ce collier aurait été d'or, enrichi de pierres précieuses. Sur un écu, représentant Homère, on devait graver deux vers grecs de la façon d'Alfieri, qui les traduisait ensuite en italien. Leur sens était : « Alfieri, en se faisant lui-même » chevalier d'Homère, inventa un ordre plus noble que « celui des empereurs. »

En Amérique, près de Boston, il se forma, à la fin du dernier siècle, une *Académie* où l'on s'attachait à former

¹ Ce club a probablement donné à l'abbé Blanchet l'idée de son jeu d'échecs de l'Académie américaine. Voyez *Apologues et Contes satiriques*, 1785, in-8.

des femmes sans sexe, d'après les principes de mistress Godwin, la femme du célèbre auteur de *Catbë Wiffianus*. Mistress Godwin prétendait que la femme est appelée, par la nature, à partager avec l'homme toutes les fonctions élevées que celui-ci s'est arrogé exclusivement; que l'homme n'a d'autre supériorité que celle de la force musculaire; et que c'est uniquement en subissant l'influence de l'amour que le sexe féminin est tombé dans l'état de dégradation où il se trouve aujourd'hui. Cette Académie, que bien des femmes de nos jours voudraient voir ressusciter, n'eut pas une longue durée.

DES ALBUMS.

Les réunions littéraires nous amènent à parler des *Albums*, dont l'usage est très-ancien. « C'est le nom, dit le Dictionnaire de Trévoux, que l'on a donné à un petit registre ou livre que les savants portent avec eux. Lorsqu'ils se trouvent dans quelque ville, en voyage ou autrement, ils vont visiter les savants du pays et ils leur présentent leur *Album amicorum*, et les prient d'y écrire quelque chose, afin d'avoir de l'écriture de leur main. Ce qu'on écrit sur l'*album* est ordinairement une devise, ou quelque sentence, ou quelque chose d'obligeant pour celui qui présente l'*album*. » Voici quelques détails sur plusieurs de ces albums que les amateurs d'autographes payeraient bien cher aujourd'hui.

Daniel de Bahr, gentilhomme péninsulaire, avait, en

1586, un album célèbre, sur lequel le duc Auguste de Brunswick-Lunebourg, étudiant à Wittenberg, écrivit la maxime suivante : *Paſcherismarum rerum uolūta non eſt ad negotia, non uigilia ſed ſtudia, non uolū ſed laboribus, non proſitio ſed prore paratur*. Son frère Ernest inscrivit, sur un autre feuillet de ce même album, le distique suivant :

*Sperare in Chriſto et vitæ ſalutem labores,
Et bene poſſe mori dicere, bonum eſt.*

Barclay ayant fait intercaler de papier blanc l'un des exemplaires du traité de Constantin de Juste Lipse, le convertit en un *Album amicorum*, qui fut honore de la signature d'une cinquantaine d'hommes distingués, tels que Camusot (Isaac), Dobrio (Martin), Bourm (François), Lipse (Juste), Lesire (Aubert), Erycius Puteanus, Rubens (Philippe), Wionneren (Jean de), Morel (Salvazar).

Madame Desloges, dont nous avons déjà parlé, avait un album qui renfermait un grand nombre de pièces à sa louange. On y lisait, au dire de Tallentant des Réaux, ces vers écrits par Molière lui-même :

*Ce livre est comme un sacré temple
Où chacun doit à son exemple
Offrir quelque chose de pris;
Cette offrande est due à la gloire
D'une dame que l'on doit croire
L'ornement des plus beaux esprits.*

L'album que l'on doit probablement considérer comme le plus original et le plus volumineux de tous les albums connus, est celui de Baron de Birkana. Ce personnage, qui, après avoir parcouru l'Europe, mourut à Vienne, en 1768, était né à Alep, et avait été élevé à la cour de

l'empereur d'Allemagne. — Son album contenait 3 332 témoignages d'estime et d'amitié en prose et en vers, des compliments, des louanges, des maximes, des épigrammes, des plaisanteries, des anecdotes, etc.; il portait le titre suivant écrit en français et en latin :

Temple de la pitié, de la verité, de l'honneur, de l'amitié et de la foi; consacré au souvenir durable et éternel; vous donne tous qui êtes pieux comme Énée, forts comme Hercule, amis comme Pylade, fidèles comme Achate; — entrez-y, honorez-le de votre présence, vous êtes invités par LE BARON DE BURKHA, Aleppo-Syrie.

Voici quelques extraits de ces nombreux témoignages en faveur du propriétaire de l'album :

Montesquieu dit de lui que, « comme le soleil, il a vu « toutes les parties du monde. » Le prince de Ligne l'appelle « l'illustre galopreur éternel de toutes les parties du « monde, » et le prie « de saluer de sa part le Grand Mo- « gul et le roi de Menomotapa, quand il traversera leur « pays. »

Voltaire se proclame très-heureux de s'inscrire dans l'album de « l'homme de tous les pays, qui parle toutes « les langues, véritable cosmopolite qui est Français en « Gaule, Espagnol en Ibérie, German en Allemagne, An- « glais en Bretagne. »

Le bibliothécaire Pingré assure que tout Paris admirait, en 1753, cet homme « très-droû, la gloire des Académies. » — La chevalière d'Éon, alors capitaine de dragons et secrétaire de l'ambassade française en Russie, écrit qu'il ou qu'elle est charmé ou charmée d'avoir rencontré M. le baron de Burkha pour la troisième fois dans ses voyages : « il ou elle espère le voir encore une fois à Constantin- « nople ou à Pékin. »

Une chanoinesse de Paderborn en Westphalie dit « qu'elle chercha longtemps en vain le phénix des anciens, et qu'elle l'a enfin trouvé dans la personne du « baron de Borkana, à Paris, 1749. » Une autre dame le qualifie « d'abeille industrieuse, qui compose un miel « précieux. » Une troisième « de Mentor de l'Orient. » Une marquise espagnole le déclare « cavalier célèbre y « galante. » Et la comtesse de l'Hôpital est « très-charge « née de la conversation et de la grandeur d'âme de ce « seigneur ¹. »

On rencontre encore, parmi les noms des personnages inscrits dans cet album, ceux de Lauglet-Dufresnoy, Crubillon, Lodsacat, Arnaud, Tronchin, Bonnet, Muratori, Molina, Zaccaria, Métastase, le maréchal Contades, Van Swieten, Haller, Gessner, etc., etc., etc.

Ce livre finit par appartenir à Goethe. On ne sait ce qu'il est devenu après la mort de ce dernier.

Les albums aujourd'hui sont devenus plus que jamais à la mode. Il n'est pas de femme, réunissant chez elle quelques gens de lettres, qui n'ait son album, pour lequel elle va quêter partout des madrigaux, des sonnets, des maximes plus ou moins spirituelles, etc. Souvent il se trouve sur ces albums de charmantes pièces de vers. En voici une, entre autres, qui, nous le croyons, n'a jamais été imprimée, et dont nous ne connaissons pas l'auteur :

Sur cette page blanche où mes vers vont éclore,
Qu'un souvenir parfois ramène votre cœur.
De votre vie aussi la page est détachée entire,
Je voudrais la remplir d'un seul mot, le bonheur.

¹ Voyez *Requis pithagor.*, 1824, p. 58.

Le livre de la vie est un livre suprême,
 Que l'on ne peut ouvrir ni fermer à son choix,
 Où le feuillet fatal se tourne de lui-même.
 Le passage adardé ne s'y lit qu'une fois.
 On voudrait s'arrêter à la page où l'on aime,
 Et la page où l'on meurt est déjà sous les doigts.

DES ÉTUDES LITTÉRAIRES EN FRANCE AU MOYEN AGE.

Deux siècles après la conquête romaine, la Gaule était couverte d'écoles. Celles d'Autun, de Marseille, de Lyon, de Toulouse, d'Arles, de Vienne, de Toulouse étaient les plus célèbres, et les lettres grecques et latines y brillaient d'un vif éclat¹. On y enseignait la philosophie, la médecine, la jurisprudence, les belles-lettres, la grammaire et l'astrologie. Dans d'autres écoles d'un ordre moins élevé on n'enseignait que la rhétorique et la grammaire, études auxquelles, vers le quatrième siècle seulement, on adjoignit celles du droit et de la philosophie.

La plupart de ces établissements furent détruits lors des guerres civiles qui désolaient la Gaule à différentes reprises; mais ils furent rétablis sous Constance-Chlore et Constantin. Le premier fit rebâter Autun, ruiné lors de l'insurrection des Bagaudes, y installa de nouveau les écoles et en confia la direction au rhéteur Eumène, auquel il assigna une somme annuelle de cent mille sesterces.

¹ Autun avait été renommée l'Athènes des Gaules.

Les empereurs, depuis Constantin jusqu'à Théodose le Jeune, rendirent plusieurs décrets pour étendre et confirmer les privilèges des professeurs. Ceux-ci étaient, ainsi que leurs femmes et leurs enfants, exempts de toute fonction et de toute charge publique, « afin que par là ils eussent plus de facilité pour instruire beaucoup de gens dans les études libérales. »

Grâce rendu, en 376, le décret suivant adressé à Antoine, préfet du prétoire des Gaules :

« Qu'au sein des grandes cités, qui, dans tout le diocèse confié à ta magnificence, fleurissent et brillent par d'illustres maîtres, les meilleurs président à l'éducation de la jeunesse (nous voulons parler des rhéteurs et des grammairiens, dans les langues attique et romaine); que les orateurs reçoivent du fisc, à titre d'émolument, vingt-quatre aunes¹; que le nombre moins considérable de douze rations soit, suivant l'usage, accordé aux grammairiens grecs et latins. De plus, afin que les cités qui jouissent du droit de métropole choisissent d'illustres professeurs, et comme nous ne pouvons pas que chaque cité soit libre de payer, suivant son gré, ses rhéteurs et ses maîtres, nous voulons faire, pour l'illustre cité de Tèves, quelque chose de plus; ainsi donc, que trente aunes y soient accordées au rhéteur, vingt au grammairien latin, et douze au grammairien grec, si l'on peut en trouver un capable². »

Grâce à ces encouragements les écoles reprirent une prospérité momentanée. Mais, au cinquième siècle, tout

¹ Aune. On désignait par ce mot la ration de blé, d'huile, etc., allouée à la consommation journalière d'une personne.

² *Code Théodosien*, liv. XIII, tit. 8, l. 15.

atteste une nouvelle décadence, que Sidoine Apollinaire et Marcellin Claudien déploraient amèrement dans leurs ouvrages.

Le premier, mort en 486, se plaignait avec douleur de la barbarie qui commençait déjà à envahir l'empire romain. Il paraît du monde comme d'un vieillard épuisé et impuissant, et, s'adressant à quelques-uns de ses amis : « Si vous ne saluez pas, leur disait-il, de la rouille du barbarisme subtil la paroi de la langue, bientôt nous la trouverons morte et stérile à jamais. »

Au siècle suivant les grandes écoles avaient disparu et avaient été en partie remplacées par des écoles épiscopales et monastiques. Les prêcheurs n'étaient guère que des séminaires ; mais dans les secondes on s'occupait un peu d'études profanes, et l'on y donnait quelques notions d'astronomie et de mathématiques ; la théologie formait toujours la base de l'enseignement.

Après Sidoine Apollinaire les écrivains semblent avoir un sentiment profond, et il faut le dire, très-juste de leur ignorance. « Je réclamerai d'abord, dit en commençant Grégoire de Tours, l'indulgence du lecteur, si je me suis écarté, dans le style ou dans les mots, des règles de la grammaire, dont je ne suis pas très-bien instruit ¹. » — « Ma langue, dit le poète Fortunat, fait entendre des

¹ Voici le commencement de la préface de son *Histoire des Français* : « La culture des lettres et des sciences libérales disparaissant, périssant même dans les villes de la Gaule . . . Il ne s'est rencontré aucun grammairien, habile dans l'art de la dialectique, qui ait entrepris de décrire ces choses, soit en prose, soit en vers. Aussi beaucoup d'hommes grammairiens, disent : « Malheur à nos jours ! l'étude des lettres peut paraître morte, et on ne s'occupe personne qui puisse raconter dans ses écrits les faits du temps et de soi. » Voyez cela, j'ai pitié à propos de conserver, lors qu'on ne language invisible, la mémoire des choses passées. »

mais enveloppés de soie, et de ma bouche sans art s'échappent des sons discordants. »

Les écoles épiscopales les plus florissantes du siècle au huitième siècle furent celles de Poitiers, de Paris, du Mans, de Bourges, de Vienne, de Chalon-sur-Saône, d'Arles et de Gap. Parmi les écoles monastiques on remarquait celles de Lureuil, de Saint-Vandrielle, de Lorins (de d'Hyères), de Sithia (Saumur), de Saint-Médard (Soissons).

Sous les derniers Mérovingiens, par suite du désordre et de l'anarchie où la société se trouvait plongée, ces écoles tombèrent en décadence; mais Charlemagne, à peine monté sur le trône, travailla avec ardeur à leur rétablissement. Lui-même avait établi près de lui une école palatine, qui le suivait dans toutes ses expéditions, et à la tête de laquelle il avait placé le savant Alcuin, qui le seconda dans son œuvre de civilisation. Il nous reste un échantillon curieux de l'enseignement de ce dernier. C'est une espèce de discussion ou plutôt de conversation (disputatio) entre Alcuin et un fils de Charlemagne, Pepin, qui n'avait alors que quinze ou seize ans. La voici une partie :

P. Qu'est-ce que l'écriture ?

A. La gardienne de l'histoire.

P. Qu'est-ce que la parole ?

A. L'interprète de l'âme.

P. Qu'est-ce qui donne naissance à la parole ?

A. La langue.

P. Qu'est-ce que la langue ?

A. Le fœtus de l'air.

P. Qu'est-ce que l'air ?

A. Le conservateur de la vie.

P. Qu'est-ce que la vie ?

A. Une jouissance pour les heureux, une douleur pour les misérables, l'attente de la mort.

P. Qu'est-ce que la mort ?

A. Un événement inévitable, un voyage incertain, un sujet de pleurs pour les vivants, la confirmation des testament, le larcin des hommes.

P. Qu'est-ce que l'homme ?

A. L'esclave de la mort, un voyageur passager, hôte dans un demeure.

P. Comment l'homme est-il placé ?

A. Comme une lanterne exposée au vent.

P. Où est-il placé ?

A. Entre six parois.

P. Lesquelles ?

A. Le dessus, le dessous, le devant, le derrière, la droite, la gauche.

P. Qu'est-ce que le sommeil ?

A. L'image de la mort.

P. Qu'est-ce que la liberté de l'homme ?

A. L'innocence.

P. Qu'est-ce que la tête ?

A. Le faite du corps.

P. Qu'est-ce que le corps ?

A. La demeure de l'âme.

.

P. Qu'est-ce que le ciel ?

A. Une sphère mobile, une voûte immense.

P. Qu'est-ce que la lumière ?

A. Le flambeau de toutes choses.

P. Qu'est-ce que le jour ?

A. Une provocation au travail.

P. Qu'est-ce que le soleil ?

A. La splendeur de l'univers, la beauté du firmament, la grâce de la nature, la gloire du jour, le distributeur des heures.

P. Qu'est-ce que la terre ?

A. La mère de tout ce qui croît, la nourrice de tout ce qui existe, le grenier de la vie, le gouffre qui dévore tout.

P. Qu'est-ce que la mer ?

A. Le chemin des audacieux, la frontière de la terre, l'hospitalité des fleurs, la source des pitié.

P. Qu'est-ce que l'hiver ?

A. L'œil de l'été.

P. Qu'est-ce que le printemps ?

A. Le peintre de la terre.

P. Qu'est-ce que l'été ?

A. La puissance qui voit la terre et mûrit les fruits.

P. Qu'est-ce que l'automne ?

A. Le grenier de l'année.

P. Qu'est-ce que l'année ?

A. Le quadrige du monde.

P. Maître, je crois d'aller sur mer.

A. Qu'est-ce qui te conduit sur mer ?

P. La curiosité.

A. Si tu as peur, je te suivrai partout où tu iras.

P. Si je savais ce que c'est qu'un vaisseau, je l'en préparerais au sein que tu viasses avec moi.

A. Un vaisseau est une maison errante, une auberge partout, un voyageur qui ne laisse pas de traces...

P. Qu'est-ce que l'herbe ?

A. Le vêtement de la terre.

P. Qu'est-ce que les légumes ?

A. Les amis des médecins, la gloire des estomacs.

P. Qu'est-ce qui rend douces les choses amères ?

A. La faim.

P. De quoi les hommes ne se lassent-ils point ?

A. Du gain.

P. Quel est le sommeil de ceux qui sont éveillés ?

A. L'espérance.

P. Qu'est-ce que l'espérance ?

A. Le rafraîchissement du travail.

P. Qu'est-ce que l'amitié ?

A. La similitude des âmes.

P. Qu'est-ce que la foi ?

A. La certitude des choses ignorées et merveilleuses.

P. Qu'est-ce qui est merveilleux ?

A. J'ai vu dernièrement un homme debout, un mort marchant et qui n'a jamais été.

P. Comment cela a-t-il pu être ? Explique-le moi.

A. C'était une image dans l'eau.

P. Pourquoi n'ai-je pas compris cela moi-même, ayant vu tant de fois une chose semblable ?

A. Comme tu es un jeune homme de bon caractère et d'un esprit naturel, je te proposai plusieurs autres choses extraordinaires ; essaye, si tu peux, de les découvrir toi-même.

P. Je le ferai ; mais, si je me trompe, redresse-moi.

A. Je le ferai comme tu le desires. Quelqu'un qui m'est inconnu a conversé avec moi sans langue et sans voix ; il n'était pas auparavant, et ne sera point après, et je ne l'ai ni entendu, ni connu.

P. Un rêve l'agissait peut-être, n'est-ce pas ?

A. Précisément, mon fils ; écoute encore ceci : J'ai vu

les morts engendrer le vivant, et les morts ont été consumés par le souffle du vivant.

P. Le feu est né du frottement des branches, et il a consumé les branches.

A. Il est vrai.

L'entretien d'Alcuin et de Pépin se termine ainsi :

A. Qu'est-ce qu'un messenger mort ?

P. Celui que je tiens à la main.

A. Que tiens-tu à la main ?

P. Une lettre.

A. Lis donc heureusement, mon fils¹.

« Comme enarginement, dit H. Guitot, de telles conversations sont étrangement poétiques ; comme symptôme et principe de mouvement intellectuel, elles méritent une grande attention ; elles attestent cette curiosité avide avec laquelle l'esprit, jeune et ignorant, se porte sur toutes choses, et ce plaisir si vif qu'il prend à toute combinaison inattendue, à toute idée un peu ingénieuse ; disposition qui se manifeste dans la vie des individus comme dans celle des peuples, et enfante parfois les rêves les plus bizarres, parfois les plus vaines subtilités. Elle dominait, sans nul doute, dans le palais de Charlemagne, et la singulière conversation de Pépin et d'Alcuin n'est probablement qu'un échantillon de ce qui se passait fort souvent, à leur grande joie, entre ces beaux esprits semi-barbares, semi-létrés². »

Quelques phrases fort prétentieuses d'une lettre d'Alcuin à Charlemagne (l. 38) peuvent donner une idée du mode d'enseignement adopté dans l'école de Tours, qu'il dirige lui-même après avoir quitté la cour. Cet ensei-

¹ *Œuvres d'Alcuin*, tome II, p. 334 et suiv.

² *Histoire de la Civilisation en France*, 2^e édition, tome II, p. 416.

guement devait probablement être le même dans toutes les grandes écoles de l'empire. « Aux uns, dit-il, j'offre le miel de l'Écriture; je m'efforce de nourrir les autres des fruits de la subtilité grammaticale. Il en est que j'enivre du vin des sciences antiques; il en est un petit nombre que j'éclaire de la splendeur des astres. » Ainsi, pour parler plus clairement, l'enseignement se composait de la théologie, de la grammaire, de l'astronomie et de la littérature profane. Alcuin, qui cite à tout propos Virgile, Ovide, Horace, Térence, Cicéron, était passionné pour l'antiquité.

Ses disciples et ses successeurs héritèrent de cette admiration, car on le, dans une lettre du célèbre loup de Ferrière, que l'un des savants de cette époque plaçait Virgile et Cicéron au nombre des saints.

Malgré les agitations politiques et les guerres civiles qui, au neuvième siècle, préparèrent l'abaissement et la chute de la dynastie carlovingienne, l'impulsion donnée par Charlemagne se fit encore sentir sous Louis le Débonnaire, et surtout sous Charles le Chauve. Il y eut à la cour de ce dernier une véritable renaissance des lettres grecques et latines. Les contemporains furent frappés de l'éclat que jeta l'école palatine, où Charles le Chauve avait appelé des savants étrangers. Selon Hordric, moine de Saint-Germain l'Auxerrois, on ne disait plus *d'école du palais*, mais *le palais de l'école*, et la Grèce pleurait ses enfants, qui la dédaignaient et accouraient en Gaule, attirés par les bienfaits de l'empereur¹. L'usage du grec était si familier à la cour de ce prince, qu'on ne cessait d'insérer des mots grecs dans des vers

¹ Ce fut à cette époque qu'en venant de nouan grec s'établit en Lorraine.

latins, ou même des vers grecs entiers dans des poésies latines.

Après la mort de Charles le Chauve, l'ignorance et la barbarie régnerent de nouveau sur toute la France. Le concile tenu à Troyes (province de Beims) en 908, parle de certains abbés qui répondaient nescio litteras, lorsqu'on leur présentait quelque chose à lire.

Dans le diocèse de Bourges, au neuvième siècle, lors de l'examen que l'on faisait subir aux prêtres, on leur faisait deux questions qui prouvent assez le peu de savoir que l'on exigeait d'eux. On leur demandait, dans les formules du baptême, comment ils distinguaient le genre féminin du genre masculin et le pluriel du singulier.

Le chroniqueur Adémar de Chabennes, mort en 1033, rapporte que Benoît, prieur de Clugny en Lombardie, disait : « En Aquitaine il n'y a aucune science. Tous sont ignorants, et si quelqu'un a appris quelque peu de grammaire, il se croit déjà un Virgile. En France, il y a du savoir, mais peu. C'est en Lombardie, où je me suis instruit le plus, que l'on trouve la source du savoir. »

Pourtant, au milieu de cette ignorance générale, il y avait quelques rares exceptions. Ainsi Ekkard, moine de Saint-Gall, mort en 908, savait le grec, et il paraît qu'on enseignait cette langue dans son monastère, car le moine Nothger, dérivant à Lambert, lui disait : *Salvum te Ekkardus faceret.*

L'historien de Normandie Orderic Vital parle aussi d'un chevalier fort instruit nommé Raoul ou Raoul, cinquième fils de Girard, l'un des plus puissants seigneurs de Normandie. Voici les renseignements transmis sur ce personnage par le chroniqueur : « Il fut, dit-il, surnommé Male-Couronne, parce que, dans sa jeu-

nèze, il ne s'occupait que d'exercices militaires et d'autres frivoltés... Il se livra ensuite à l'étude des lettres, et, parcourant les écoles de France et d'Italie, il parvint à acquérir la connaissance des choses les plus secrètes. En effet, il était solidement instruit dans l'astronomie, de même qu'en grammaire et en dialectique, ainsi qu'en musique; il possédait même si complètement la science de la médecine, que, dans la ville de Salerne, où florissaient, depuis les temps anciens, de célèbres écoles, il ne trouva personne qui pût l'égalor dans cet art, si ce n'est une certaine dame très-savante. Malgré une si grande connaissance des lettres, il ne s'abandonna pas cependant à l'oisiveté; il se livra longtemps aux travaux de la chevalerie, et donna de fréquentes preuves de sa vaillance et de son habileté dans les affaires militaires, où il se distingua parmi ses rivaux. Les habitants de Montecaul rapportent de lui, encore aujourd'hui, beaucoup de choses qui nous semblent merveilleuses, et qu'ils ont vues eux-mêmes, ou qu'ils ont apprises de leurs pères, pour lesquels il fut plein de bonté; car il avait fait de savantes expériences sur les maladies et d'autres accidents inattendus ¹. »

Un autre passage d'Orderic Vital (t. II, l. III, p. 88) montre, du reste, quelles étaient, à la fin du onzième siècle, les études auxquelles on se livrait dans les monastères. « Osbern,

¹ *Histoire de Normandie*, collection Guizot, t. XXVI, l. III, p. 33 et 34. — Osbern dit, comme tous les hommes éclairés de son siècle, par excellence la vie solitaire « ayant cette abstinence les séductions du monde, dit Orderic Vital, il se retira à Mertonstern, s'y fit moine sous l'abbé Albert, et peu de temps après survint de courir son corps de la maladie menaçable de la lèpre, afin que son âme fût purifiée des ordures du péché. Cette pieuse prière fut exaucée, il mourut heureusement peu de temps après sa conversion. »

ils d'Érbot, abbé d'Orléans, savait, dit-il, contenir à merveille les jeunes gens, et les forcer à lire, à psalmodier, ainsi qu'à écrire, en employant, comme il fallait, les réprimandes et les corrections. Il fabriquait lui-même des écritures pour les enfants et les ignorants, préparait des tablettes cirées, et ne négligeait pas de faire remettre tous les jours, par chaque individu, la tâche de travail qu'il lui avait imposée. »

Le système d'enseignement suivi dans les écoles pendant tout le moyen âge avait pour base le trivium, comprenant la grammaire, la rhétorique et la dialectique, et le quadrivium, comprenant l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, divisions déjà adoptées dans les écoles de l'antiquité.

On donnait le nom de grammaire à l'étude du latin; et cette étude, qui ne comprenait guère que le latin d'église, était pourtant bien négligée, malgré les prescriptions de plusieurs conciles. Ainsi à Toulouse, le légat du pape et le comte Raymond exigeaient qu'il y eût en chaque monastère un maître de langue latine, « parce que, disaient-ils, les ténèbres de l'ignorance ont trop prévalu dans ces contrées. »

L'étude de la langue grecque était, bien entendu, encore plus négligée. Cependant, par suite de la croisade qui plaça un prince français sur le trône de Constantinople¹, on commença à connaître et à traduire en latin quelques livres grecs, comme Aristote, Platon, l'Almageste de Ptolémée, Ésope, les Pères de l'Église, plusieurs ouvrages de mathématique et de médecine, etc. On rapporte même que Guillaume-Bernard de Guille, au diocèse d'Alby,

¹ L'empereur Basileus envoya à Paris le jeune Byzantin.

traduisit, de latin en grec, les œuvres de saint Thomas d'Aquin, travail qui supposerait une connaissance approfondie de la dernière langue. Cependant ce fut vers cette époque que le proverbe : *Grecum est, non potuit legi* commença à être en usage. « Ce proverbe, dit Bayle (art. *ACCUSA*), pourrait avoir tiré son origine de la coutume des glossateurs. On prétend que, lorsqu'ils tentaient sur un mot grec, ils cessaient d'interpréter, et en donnaient pour raison que c'était du grec, qui ne pouvait être lu, et après avoir ainsi tenté cette fesse, ils reprenaient l'explication du latin. »

Les conciles, qui cherchaient à répondre dans le clergé l'étude du latin, tentèrent souvent de s'opposer à l'étude des sciences et de la philosophie. Un concile tenu à Tours en 1163 excommunia les moines qui professeraient le droit ou la médecine.

« Dans ce temps (au commencement du treizième siècle), dit Guillaume le Breton, on lisait à Paris des ouvrages composés, dit-on, par Aristote, et qui apprenaient la métaphysique. Ils avaient été récemment apportés de Constantinople, et traduits du grec en latin. Comme par des maximes subtiles ils pouvaient engendrer des hérésies, on ordonna de les brûler, et il fut défendu, dans le concile de Paris, d'oser jamais les transcrire, les lire ou les tenir de quelque façon que ce fût¹. »

Les maîtres traitaient, en général, avec la plus grande brutalité les écoliers confiés à leurs soins. Les coups formaient une partie essentielle de l'éducation privée ou publique. Dans un ouvrage manuscrit de Gautier de Metz,

¹ Guillaume le Breton, Vie de Philippe-Auguste, collection Fabrot, tome XI, p. 344.

on voit une miniature représentant une scène d'école. Le maître a la tête nue ; il est nu et vêtu d'une robe et d'un espacheon bleu ; sa main est levée et armée d'une poignée de verges, dont il menace des enfants qui tiennent chacun un livre, et sont nus depuis la tête jusqu'à la ceinture.

Un jurisconsulte du treizième siècle, Philippe de Navarre, dans un petit traité de morale encore manuscrit, s'exprime ainsi sur la manière dont on doit châtier les enfants : « Li châtia doit estre de verge, et se ce ne vaut, si soit en prison : po (peu) d'enfants périssent par chastier (pour avoir été châtiés) et trop, por seïffrir lor males enfances ¹. »

Pour se former une juste idée de l'éducation particulière au moyen âge, on n'a qu'à lire l'épisode suivant de la vie de l'abbé Guibert de Nogent, mort en 1121. C'est lui-même qui parle. « Il y avait, un peu avant cette époque, (vers 1060), et même encore alors, une si grande rareté de maîtres de grammaire, qu'on n'en voyait pour ainsi dire aucun dans la campagne, et qu'à peine en pouvait-on trouver dans les grandes villes ; encore étaient-ils d'une si faible science, qu'on ne pouvait les comparer aux clercs, qui sont maintenant errants dans les campagnes. Or, celui auquel ma mère résolut de me confier avait appris la grammaire dans un âge avancé, et se trouvait d'autant moins familier avec cette science, qu'il s'y était adonné plus tard, mais il était d'une si grande modestie, que tout ce qu'il manquait en savoir, il le remplaçait par sa vertu... Dès le moment où je fus placé

¹ *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 1856-58, tome II, p. 21.

vous sa conduite, il m'instruisait à une telle parité, il écarta si bien de moi tous les vices qui accompagnent ordinairement le bas âge, qu'il me préserva entièrement des dangers les plus fréquents. Il ne me laissait aller nulle part sans m'accompagner, ni prendre aucun repas ailleurs que chez ma mère, ni recevoir de présent de personne qu'avec sa permission.... Mais il était tout à fait inhabile à rédiger des vers ou à les composer selon les règles. Cependant il m'acablait, presque tous les jours, d'une grêle de soufflets et de coups, pour me contraindre à savoir ce qu'il n'avait pu m'enseigner lui-même. S'il lui arrivait de lâcher quelque sottise, comme il tenait tous ses sentiments pour infailibles, il la soutenait et la défendait au besoin avec des coups. Un jour que j'avais été frappé, ayant interrompu mon travail pendant quelques heures de la soirée, je vins m'asseoir aux genoux de ma mère, rudement morose, et certainement plus que je ne l'avais mérité. Ma mère m'ayant, comme de coutume, demandé si j'avais encore été battu ce jour-là, moi, pour ne point paraître dénoncer mon maître, j'assurai que non. Mais elle, écartant, bon gré, mal gré, ce vêtement qu'on appelle chemise, vit mes petits bras tout noircis, et la peau de mes épaules toute soulignée et bouffie des coups de verges que j'avais reçus. À cette vue, se plaignant qu'on me traitait avec trop de cruauté dans un âge si tendre, toute troublée et hors d'elle-même, les yeux pleins de larmes : « Je ne vous plus désormais que » la devienne esclave, si que, pour apprendre les lettres, » la supportes un tel traitement. » À ces paroles, la regardant avec toute la colère dont j'étais capable : « Quand il devrait, lui dis-je, m'arriver de mourir, je ne

« enserai, pour cela, d'apprendre les lettres et de vous le faire être élire ¹. »

Toutes les écoles fondées en France à diverses époques furent éclipsées par les écoles de Paris. On venait y étudier de toutes les parties de l'Europe. Au douzième siècle, les Anglais et les Danois y avaient des collèges pour les étudiants de leur nation. « Nous ne lisons pas, dit Guillaume le Breton dans l'ouvrage cité plus haut, nous ne lisons pas que les écoles eussent jamais été fréquentées à Athènes ou en Égypte ou dans quelque autre partie du monde par un aussi grand nombre de gens que ceux qui venaient habiter Paris pour s'y livrer à l'étude. Il en était ainsi non-seulement à cause de l'agrément extrême du lieu et de la surabondance des biens de toutes sortes qui y affluèrent, mais aussi à cause des libertés et des privilèges spéciaux dont le roi Philippe, et son père (Louis VII), avant lui, avaient gratifié ces écoles. Tandis que, dans cette très-noble ville, on rencontrait l'enseignement complet et parfait, non-seulement sur les sept arts libéraux, mais sur les questions de droit canon et civil, et sur les moyens qui ont été découverts de guérir le corps humain et de conserver la santé, on y étudiait encore avec plus d'ardeur les saintes Écritures et les questions de théologie. »

Le nombre toujours croissant des maîtres et des élèves, la diversité des nations auxquelles ceux-ci appartenaient, la variété des différentes branches de l'enseignement, exigèrent bientôt une organisation. Les maîtres des différentes écoles de Paris se formèrent en corporations, et les élèves se partagèrent en quatre grandes nations de

¹ *Vie de saint de Ségur*, t. I, c. 2, 3 et 4, collection Guizot, tome IX, p. 127 et suivantes.

France, d'Angleterre, de Normandie et de Flandre. Telle fut l'origine de l'université de Paris, fondée vers 1200.

Terminons par la description duergique que Jacques de Vitry, dans son *Histoire des Croisades*, a tracée de la corruption qui régna dans les écoles de Paris :

« En ces jours mortels et ardues, en ce temps plein de périls, la ville de Paris, enveloppée, comme toutes les autres villes, de toutes sortes de crimes, et souillée d'innombrables impuretés, marchait dans les ténèbres.... Elle correspond, par ses pémicieus exemples, les hôtes nombreux qui affluaient, de toutes parts, vers elle.... Dans une seule et même maison, les écoles étaient en dessus, et les lieux de prostitution en dessous. Dans l'édifice supérieur, les maîtres donnaient leurs leçons; dans l'étage inférieur, les femmes de mauvaise vie enseignaient leur infâme métier. D'un côté, les courtisanes se querelaient entre elles ou avec leurs galans; de l'autre, les clercs disputaient et criaient à haute voix dans leurs contestations animées. Presque tous les écoliers de Paris, étrangers et nationaux, ne s'occupaient absolument qu'à apprendre ou à rechercher quelque chose de nouveau. Les uns apprenaient seulement pour savoir, ce qui est curieux; les autres pour se faire connaître, ce qui est vanité; d'autres encore pour faire des profits, ce qui est cupidité et vice de jeunesse. Bien peu d'entre eux apprenaient pour être édifiés ou pour édifier. Ils se provoquaient les uns les autres, et se contredisaient entre eux, soit au sujet des diverses sectes, soit à l'occasion de quelque discussion. En outre la diversité des contrées excitait entre eux des discussions, des haines, de violentes animosités, et ils se faisaient injurieusement les uns aux autres toutes sortes d'outrages

et d'insultes. Ils affirmaient que les Anglois étaient baveux et ridicules; les enfants de la France fiers, amollis et artistiquement parés comme des femmes; ils disaient que les Teutons étaient brutaux et obscènes dans leurs festins; les Normands vains et glorieux; les habitants du Poitou traîtres et toujours courtois de la fortune. Ceux qui étaient originaires de la Bourgogne, ils les tenaient pour grossiers et insensés. Les Bretons étaient réputés légers et mobiles; les Lombards étaient appelés avares, méchants et incapables de faire la guerre; les Romains sôûlèux, violents et médisants; les Siciliens tyrans et cruels; les habitants du Brabant hommes de sang, incendiaires, brigands et ravisseurs; ceux de la Flandre légers, prodigues, adonnés à la gourmandise, mais comme le beurre, et flexibles. A la suite de pareilles insultes, on en venait très-souvent aux coups ¹.



QUERELLES LITTÉRAIRES.

Un passage de Grégoire de Tours peut donner une idée des querelles littéraires entre les savants aux époques de barbarie :

« Astérisole et Secundin, dit le chroniqueur, avaient un grand crédit auprès du roi ². Tous deux étaient

¹ Jacques de Vergy, *Histoire des Goths*, t. II, c. 8, collection Guizot, tome XXXI, p. 389 et suiv. — Jacques de Vergy est mort en 1338.

² Théobald I^{er}, qui régna de 844 à 848.

savants et profondément versés dans les lettres. Mais Secundin avait été plusieurs fois couragé par le roi vers l'empereur, et il en avait pris un orgueil qu'il montrait souvent hors de propos. Cela fit qu'il s'éleva, entre lui et Astéride, un cruel différend, qui alla si loin, que, laissant de côté les argumentations verbales, ils se déchirèrent à belles mains. Le roi ayant pacifié les choses, Secundin n'en conserva pas moins une grande colère d'avoir été battu, de sorte qu'il s'éleva entre eux une nouvelle querelle, et le roi, prenant le parti de Secundin, lui donna Astéride, qui, grandement abaissé et dépourvu de ses dignités, fut rétabli cependant dans ses honneurs par la reine Wisigarde. Après la mort de celle-ci, Secundin s'éleva de nouveau contre son rival et le tua. Astéride laissa en mourant un fils qui, grandissant et parvenu à l'âge d'homme, commença à vouloir venger l'injure de son père. Alors Secundin, saisi de frayeur, se mit à fuir devant lui de place en place, et voyant qu'il ne pouvait éviter sa poursuite, en dit que, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se donna la mort ¹.

Nous citons l'exemple suivant d'un historien du dixième siècle, le même Richer, dont la *Chronique* a été publiée, pour la première fois, en 1820 :

Le roi Louis IV d'Outre-mer avait deux médecins; l'un s'appelait Déraklas, et fut depuis évêque d'Amiens; l'autre, que Richer ne nomme pas, était né à Salerne. Tous deux eussent un jour une discussion qui dégénéra bientôt en querelle, et le Salernitain, furieux de n'avoir pu expliquer les noms grecs donnés à quelques branches de la médecine, résolut de s'en venger sur son ad-

¹ *Gregori de Tourn.*, t. III, c. 43, collectione Graeca, tome I, p. 147.

versaire. Un jour qu'il se trouvait avec lui à table chez le roi, il cingla de poison l'ongle de l'un de ses doigts, et le plongea dans la poivrade où tous deux trempaient leurs morceaux. A peine Déracles eût-il goûté de cette sauce, qu'il se sentit malade, et ressentit qu'il était empoisonné. Mais, grâce à la thériaque dont il fit usage, il fut hors de danger au bout de trois jours. S'étant trouvé de nouveau à table avec son ennemi, il cacha du poison entre son index et son petit doigt, et le répandit sur les mets destinés à son confrère, qui, empoisonné à son tour, éprouva inutilement toute sa science pour se guérir; il se vit bientôt en danger de mort, et fut obligé d'implorer la pitié de Déracles. Celui-ci, se laissant fléchir par les prières du roi, consentit à lui donner des soins, et le guérit, mais imparfaitement et à dessein, de telle sorte que le mal se reporta sur l'un des pieds du Salernitain, qui fut obligé de subir une amputation ¹.

Pendant le moyen âge, jusqu'à la renaissance des lettres, les querelles entre les savants ne furent guère que des querelles théologiques ou philosophiques. Mais à cette dernière époque, où la critique joua un si grand rôle, il était bien rare que la publication d'un ouvrage n'entraînât pas son auteur dans quelque longue et violente querelle.

Deux célèbres philologues, Philéphe et Timothée, s'étant pris de dispute sur la valeur d'une syllabe grecque, le premier paria avec écur que son opinion serait regardée comme la meilleure par les savants auxquels ils s'en rapporteraient. Timothée n'avait point d'argent à parier, mais il mit pour enjeu une chose bien plus précieuse dans le préjugé des Grecs, il parla sa harbe. La ques-

¹ Voy. *Journal des Savants*, 1660.

tion fut agitée devant une assemblée de savants dans la bibliothèque du roi de Naples, Alphonse. Timothée, se voyant condamné par les plus anciens manuscrits, voulut préserver la perte de sa barbe par l'aveu de sa défaite; mais Philèphe fut insensible; Timothée fut rasé, et sa barbe fut attachée comme un trophée à la chaire où il donnait ses leçons.

Le même Philèphe ayant été chassé de Florence lors de la rentrée de Côme de Médicis, fut poursuivi dans sa retraite par les injures de ses nombreux ennemis, et en particulier du Poggio, avec lequel il engagea une guerre de plume. Celui-ci, après l'avoir, dans une de ses satires en prose, appelé bonc puant, monstre corne, bête-les écorchée et dérasable, ajouta : « Si tu ne peux t'empêcher de venir des ouvrages, que n'en assembles-tu ceux qui confondent ta forme et qui parent si dignement ta robe impure ? » Telles étaient les aménités que se disaient les savants de cette époque, et dont l'un ou l'autre avait à se repentir. George de Trébizonde, secrétaire apostolique comme le Poggio, se lassa un jour des sarcasmes de ce dernier et y répondit par des soufflets. Une lutte à coups de pied et à coups de poing s'engagea entre eux, et il en résulta un duel qui n'eut aucune suite fâcheuse.

Des paroles, comme on le voit, on passait souvent aux coups. Le célèbre philologue français, Denis Lambin, se battit à coups de poing avec Manuce, pour l'orthographe du mot *concupiscit*. — Muricla, après avoir essayé inutilement de se venger, par la *Muricicide*, de son ennemi Marul, qui l'avait couvert de ridicule dans la *Muricicide*, recueil de sonnets fort piquants, lui tira un jour un coup de pistolet, et ne fit que blesser un ami de

Narini. Celui-ci eut la générosité de demander la grâce de son assassin ¹.

Il s'était élevé, au seizième siècle, une secte d'humanistes, que l'on appelait les Ciceroniens, parce qu'ils croient, suivant l'expression de Bayle, qu'il n'y avait point de salut pour le latin hors des écrits de Cicéron. Erasme s'étant avisé, dans son *Ciceronismus*, de vouloir faire rentrer dans de justes bornes cette admiration excessive pour l'orateur romain, s'attira les plus violentes invectives de la part de J. C. Scaliger, qui composa plusieurs harangues contre lui. « Scaliger, dit Bayle, cria ill-dessus au meurtre, au parricide, au triple parricide. Il jeta toutes sortes d'ordures sur la tête d'Erasme, il l'appela cent fois ivrogne. On demanderait, volontiers, en voyant toutes les tempêtes que Scaliger a excitées, si Erasme n'est point quelque sectaire qui a mérité la ruse, ou s'il n'est point quelque capitaine wisigoth ou ostrogoth qui ait résolu d'exterminer toutes les sciences et tous les beaux-arts, et de mettre le feu à toutes les bibliothèques. Jugez si l'on peut s'empêcher de rire, quand on trouve que l'unique sujet de l'emportement qui éclate dans les deux déclamations de Scaliger, est qu'Erasme a combattu une pernicieuse superstition qui s'introduisait dans la république des lettres, et qui allait mettre aux fers l'étude de l'éloquence ². »

Erasme eut encore plusieurs démêlés avec ses con-

¹ Les romains furent souvent plus pharisiens. Pichet, dans son Dictionnaire, au mot *Barbare*, reproche à Tancrède d'avoir été en prison. — Linnæus, botaniste français du dix-huitième siècle, se vengea d'une manière singulière de son adversaire Fuchs, botaniste comme lui. Il donna le nom de *Archædia* à une plante rare.

² Bayle, *art. Erasme*.

temporaires, entre autres avec Heuri d'Eppendorf, écrivain allemand, qui serait oublié aujourd'hui sans cette circonstance. Il paraît que cette fois Érasme avait été l'agresseur. Voici du reste ce qui en advint. Eppendorf porta plainte contre Érasme devant les magistrats de Bâle, et, outre la rétractation de l'écrit dirigé contre lui, il demanda qu'Érasme lui déblât un livre, et, pour réparer l'injure qu'il lui avait faite, donnât aux pauvres trois cents ducats. Après bien des pourparlers, la paix se fit aux conditions imposées par Eppendorf, paix mentonée comme toutes les paix de ce genre, car les hostilités recommencèrent bientôt.

Peu de plaigians semblent, à cette époque, avoir imité Eppendorf, et réclamé de leurs adversaires une indemnité en argent, ce dont ne se font pas faute aujourd'hui les personnes diffamées ou prétendant l'être. Bayle approuve fort cette méthode, et elle pourrait être très-bonne dans un temps où les gens de lettres ne se servaient que de la plume.

« Voilà, dit-il, un remède très-efficace contre la bête de quantité d'écrivains. Ils sont et plus querelleurs et plus difficiles à réconcilier que les gens de guerre. C'est, dit-on, parce que les gens de guerre vidant leurs disputes l'épée à la main, il y va de la vie; mais les auteurs qui se querellent ne s'exposent pas à verser leur sang, il ne leur en coûte que du papier et de l'encre. S'ils exposaient leur peau à la pointe d'une épée comme à la pointe d'une plume, ils seraient plus pacifiques. Disons aussi que, si leur bourse encourait quelque danger pour chaque injure qu'ils diraient, leur style serait plus honnête. Il doit être permis aux auteurs de se critiquer les uns les autres à l'égard de l'érudition ou d'un faux rai-

seulement; les juges civils n'ont rien à voir là-dessus. Mais il serait à souhaiter qu'ils exerçassent la rigueur des lois par des amendes pécuniaires pour le moins contre les auteurs qui attaquent leur prochain et qui le chargent d'injures à d'autres égards. Cela bannirait des livres une infinité de phrases diffamatoires, et introduirait la modération dans les procès du Parnasse, où elle est fort peu connue. »

Pa. Pareus, grammairien allemand, ayant publié plusieurs travaux sur Plaute, qui était son auteur favori, fut attaqué par Gruter. Il lui répliqua en 1620, et Dieu sait toutes les injures qu'ils vouèrent l'un contre l'autre pendant longues années. Le jésuite Jacques Gruter a compté jusqu'à cent trente-six injures dans un des livres de Gruter. Pareus, qui y est traité d'âne, de mulet, de vermin, de lâche, de bouc, de porc, de marcoureux, etc., se serait cru déshonoré s'il eût demeuré en reste avec son ennemi, et il lui répondit dans les mêmes termes.

Un autre jésuite, suivant l'exemple de Gruter, publia un livre qui contenait uniquement les injures que deux théologiens protestants, Vactius et Desmarcts, avaient échangées, pendant trente années, l'un contre l'autre, à propos d'une controverse de la Vierge établie à Bois-le-Duc; il en concluait que « quand même les deux tiers des accusations seraient fausses de part et d'autre, l'autre tiers étant véritable, rendait ces deux écrivains dignes de punition corporelle. »

Deux philosophes italiens du seizième siècle, Mazzoni et Patrizi, unis par l'amitié, se prirent de querelle à propos d'un certain Sosia, poète grec tout à fait inconnu. Il s'agissait de savoir si Sosia était d'Alexandrie, de Syracuse ou d'Athènes, s'il y avait eu un ou plusieurs poë-

ies de ce nom, etc. Après avoir répandu, l'un contre l'autre, des flots d'encre et de bile, les deux adversaires, qui s'étaient bruyés, finirent par prétendre qu'ils étaient tombés d'accord, bien que toutes les questions qu'ils s'étaient posées fussent restées aussi indécises qu'au départ.

Ce n'était pas seulement en latin que les savants s'insultaient, car voici le titre d'un pamphlet de Bont contre l'Arélin : *Terremoto del Doni Ferrafino e la rovina di un gran colosso bestiale, Aufichristo della nostra età, Pietro Arélin, Padova, 1554, in-4.*

L'inquisition ayant défendu à l'écrivain portugais Macedo (mort en 1601) et au célèbre critique italien Noris, de continuer une discussion qu'ils avaient entreprise au sujet du titre de quelques livres de saint Augustin, Macedo envoya à Noris un cartel semblable à ceux des anciens chevaliers, et lui assigna Bologne pour le lieu du combat, en champ clos en secret. Leti a inséré cette pièce bizarre dans son *Italia regnante*.

On trouve un dé semblable dans l'histoire des querelles scientifiques. Le mathématicien italien Tartaglia (mort en 1557) ayant communiqué à Cardan la découverte de la solution des équations cubiques, et celui-ci se l'étant appropriée, une querelle très-vive s'éleva entre eux. Après s'être provoqués par des problèmes, ils s'essayèrent des cartels, dans l'un desquels Tartaglia menaçait Cardan et son disciple Ferrari de leur briser la tête ensemble et d'un seul coup, ce que ne saurait faire aucun barbillon d'Italie. Malgré son désir de se mesurer avec le maître, il dut se contenter de combattre l'élève; la lutte eut lieu en 1549, dans l'église de Santa Maria del Giardino, à Milan, et la thèse fut discutée en présence d'un

grand nombre de spectateurs. La fureur que les juges montraient à Tartaglia excita de si violents murmures dans l'assemblée, que l'on fut obligé d'interrompre la séance, et Tartaglia, craignant la partialité du public, s'enfuit secrètement de Milan.

Pellegrini ayant, dans un dialogue, mis le Tasse au-dessus de l'Arioste, ce jugement souleva contre l'auteur de la *Jérusalem délivrée* une dispute à laquelle prirent part les plus célèbres littérateurs de l'Italie. Le Tasse, accusé d'avoir insulté la nation florentine dans le dialogue intitulé : *Controverse primo, o del pincere onale*, s'adressa, pour obtenir justice, à l'Académie de la Crusca, qui se montra encore plus injuste envers lui que l'Académie française envers Corneille. Elle osa décider que la *Jérusalem délivrée* n'était qu'une lourde et froide compilation, d'un style inégal et barbare, et ne rachetait par aucune beauté ses innombrables défauts. Cette injustice fut réparée seulement à la fin du dix-septième siècle, lorsque l'Académie, dans la troisième édition de son Dictionnaire, publiée à Florence en 1691, admit pour la première fois le Tasse au nombre des auteurs classiques.

L'une des plus célèbres querelles du dix-septième siècle, est celle des *Uranistes* et des *Jobistes*. C'est le nom que l'on donna à deux écoles qui s'étaient formées à la cour à l'occasion du sonnet d'*Uranie* par Voltaire, et du sonnet de *Job* par Bensérade. La duchesse de Longueville, les marquises de Montesnier et de Sablé étaient à la tête des partisans de Voltaire, tandis que le prince de Conti était le chef des *Jobistes*.

Malgré le jugement de ce dernier, qui avait essayé de concilier les deux partis, en disant : l'un (le sonnet de Voltaire)

L'un est plus grand, plus élevé,
Mais je voudrais avoir fait l'autre,

la querelle s'échauffait de plus en plus, lorsqu'un mot de mademoiselle Roche du Maine vint y mettre fin. Comme on lui demandait à laquelle des deux pièces elle donnait la préférence, elle s'écria, soit par étourderie, soit par bêtise : « Je me déclare pour Tobie, » jugement que le public sensé adopta avec empressement.

Voici, du reste, les deux auteurs qui nous semblent aujourd'hui mériter bien peu l'engouement qu'ils ont excité :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Ursule,
L'absence et le temps ne m'en sauraient guérir,
Et je ne vois plus rien qui me pût secourir,
Ni qui sût rappeler ma liberté haïe.

Dès longtemps je connais sa rigueur inflexible ;
Mais pensant aux bonheurs pour qui je dois périr,
Je loue mon martyre, et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison, par de faibles discours,
M'excite à la révolte et me promet secours ;
Mais lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans
Elle dit qu'Ursule est seule aimable et belle.
Et m'y renvoie plus que ne font tous mes sens.

Job, de mille tourmens atteint,
Vous rendra sa douleur connue ;
Mais raisonnablement il craint
Que vous n'en soyez pas digne.

Tous verrez en misère nue,
Il s'est lui-même loi dépeint ;
Accablons-ous à la vue
D'un homme qui souffre et se plaint.

Quoiqu'il eût d'extrêmes souffrances,
L'on voit aller des patients
Plus loin que la sienne n'alla :

Il eut des peines incrotables,
Il s'en plaignit, il en parla,
J'en connus de plus misérables.

Peu de temps après, il s'éleva une nouvelle guerre au sujet du mérite général des œuvres de Voltaire, qui avait été vivement critiqué dans une dissertation latine de Thomas de Girac. Costar prit la défense de son ami Voltaire, et il en résulta une foule d'écrits de part et d'autre. Cette querelle eut un grand retentissement dans toute la France, et l'on trouve à ce sujet, dans la *Défense de Costar*, un passage curieux : « Sans mentir, dit-il, en parlant de Girac, un homme de cette humeur est bien sujet à se faire battre (j'entends à coups de langue et à coups de plume), car nous ne vivons plus en un siècle si licencieux que l'était celui de ces jeunes Romains de condition, qui se promenaient par les rues tout le long du jour, cachant sous leur robe de longs fouets pour chasser l'insolence de ceux qui s'approcheraient pas le poète Lucilius, s'ils étaient si malheureux que de se rencontrer en leur chemin. Néanmoins, M. de Girac pourrait bien s'attirer quelque logement de gendarmes, s'il passait des troupes par l'Anjoumois; et je m'étonne que lui, qui ne néglige pas trop ses intérêts et qui songe à ses affaires, ne se soutienne plus de capitaine qui lui dit, il y a deux

ou trois ans : « En considération de M. le marquis de Montausier, j'empêcherais ma compagnie d'aller chez vous : c'est un seigneur à qui je dois tout ; mais c'est à la charge qu'à l'avenir il ne vous arrivera plus d'écrire contre Voltaire. »

Depuis Nestor, qui regrettait si ardemment le bon vieux temps, il s'est tenu à chaque siècle des hommes qui, regardant dédaigneusement le temps présent, se sont tournés avec amour et regret vers le passé. Horace, dans son épître à Auguste, se plaint de cette manie qui séduisait les auteurs aux vides, et les faisait trouver d'autant meilleurs qu'ils étaient plus vieux. « Est-ce amour, s'écrie-t-il, ou enthousiasme pour ces glorieuses éclipses ? Non, c'est colère contre les vivants, c'est noire envie contre nous et nos œuvres. Si les Grecs avaient eu cette horreur du nouveau, où serait aujourd'hui la véritable antiquité ? où seraient les écrits que se passe de main en main la fièvre des lecteurs ? » Plin le Jeune, dans une de ses lettres (liv. VI, lett. 34), s'exprime en termes analogues : « J'admire les anciens, mais je ne sais pas de quoi qui méprise les modernes. Je ne puis croire que la nature épuisée et devenue stérile ne produise plus rien de bon. »

Au dix-septième siècle, cette question, fort obscure au fond, de la supériorité des anciens sur les modernes fut agitée en France, et y excita de vives discussions. La querelle fut commencée par l'auteur du ridicule poème de *Cécilia*, Desmarais, qui soutenait dans ses écrits qu'il avait laissé bien loin derrière lui les poètes de l'antiquité. Mais les débats ne devinrent un peu animés que lors de la publication du *Silole* de Louis XIV, poème ou Charles

1 Liv. II, ep. 4. — Tentation de la collection Faber.

Perrault avait manifesté le désir de réhabiliter l'antiquité. Racine ne vit d'abord dans cette opinion qu'un jeu d'esprit, et complimenta l'auteur sur la manière dont il avait soutenu un paradoxe ingénieux; mais Perrault, pour ne laisser aucun doute sur ses intentions, publia le *Parallèle des anciens et des modernes*, Paris, 1688-1696, 4 vol. in-12, ouvrage qui causa un grand scandale, et souleva contre l'auteur ceux-là même qu'il avait pu, avec un peu d'habileté, rattacher à sa cause. « S'il avait eu plus de connaissance littéraire et moins de passion, dit La Harpe, il pouvait soutenir très-raisonnablement une partie de sa proposition, et par des faits qui ne souffraient pas de réplique. Il pouvait opposer avec avantage à Euripide et Sophocle, Corneille et Racine ¹, qui, certainement, ont porté plus loin l'art de la tragédie; et à tous les comiques du monde, Molière qui les a effacés tous, comme la Fontaine a biffé loin de lui tous les fabliaux. » Malheureusement Perrault ne montra que de la maladresse. Au lieu de Racine, Boileau, la Fontaine, etc., c'étaient Chapelain, Scudéri, Saint-August qu'il proposait comme dignes émules de l'antiquité. Il eut pour adversaires tous les grands écrivains de son siècle, et ne rallia guère à son opinion que Saint-Evremond, la Motte et Fontenelle. Ce dernier s'exprime ainsi dans sa *Digression sur les anciens et les modernes* :

« Toute la question de la prééminence entre les anciens et les modernes, étant une fois bien entendue, se réduit à savoir si les auteurs qui étoient autrefois dans

¹ On voit que Boileau, qui fut l'un des adversaires les plus acharnés de Perrault, n'est éti lui-même en parlant de Racine :

Il sut surpasser Sophocle en ses toiles,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

nos campagnes étoient plus grande que ceux d'aujourd'hui. En cas qu'ils l'aient été, Homère, Platon, Démosthène, ne peuvent être égaux dans ces derniers siècles; mais si nos arbres sont aussi grands que ceux d'autrefois, nous pouvons égaler Homère, Platon et Démosthène.»

Voltaire a fait sur ce passage de Fontenelle les observations suivantes : « Avec la permission de cet illustre académicien, dis-je, ce n'est point là du tout l'état de la question. Il ne s'agit pas de savoir si la nature a pu produire de nos jours d'aussi grands génies et d'aussi bons ouvrages que ceux de l'antiquité grecque et latine; mais de savoir si nous en avons eu en effet. Il n'est pas impossible, sans doute, qu'il y ait d'aussi grands chênes dans la forêt de Chantilly que dans celle de Dodone; mais, supposé que les chênes de Dodone eussent parlé, il serait très-clair qu'ils auroient un grand avantage sur les aîeux, qui probablement ne parleront jamais.... Il se pourrait que la nature eût donné aux Athéniens un terrain et un ciel plus propre que la Westphalie et le Limousin à former certains génies. Il se pourrait bien encore que le gouvernement d'Athènes, en secondant le climat, eût mis dans la tête de Démosthène quelque chose que l'air de Clusar et de la Grenouillère, et le gouvernement de Richelieu ne mirent point dans la tête d'Onier Talon et de Jérôme Bignon ¹. »

Les querelles littéraires du dix-huitième siècle furent aussi vives et aussi nombreuses qu'aux siècles précédents. Les jésuites surtout y prirent une grande part. Aussi un biographe italien, Fabroni, se trouvant en discussion avec eux, et faisant allusion à l'esprit de corps

¹ Dictionnaire philosophique, vii. ANCIENS ET MODERNES.

qui leur a toujours donné tant de force, les comparait à un troupeau de porcs. « Lorsque vous en avez blessé un, disait-il, ils tendent tous ensemble sur vous. »

Au dix-neuvième siècle nous signalerons les discussions entre les auteurs espagnols et français relativement au *Gil Blas* de Lesage, que les premiers réclamaient comme une traduction de l'espagnol, prétention qui fut facilement réfutée par François de Neufchâteau et H. Audiffert; les dissertations de Paul Louis et de Campé, au sujet du manuscrit de Longus trouvé dans la bibliothèque de Florence; et enfin la célèbre guerre des romantiques et des classiques. Mais grâce à l'exagération déployée des deux côtés dans cette dernière querelle, on a pu avec raison lui appliquer ces mots que Voltaire donnait pour devise à toutes les querelles de ce genre : *Serius deus* des deux parts.



DES PRÉDICATEURS.

Au moyen âge on prêchait tantôt en latin, tantôt en langue vulgaire. Pierre de Linoges, évêque du treizième siècle, raconte que la fête de saint Jean-Baptiste, tombant le cinquième dimanche après la Pentecôte, un prêtre nommé Barthélémy prêcha en langue latine le panegyrique du saint, et au service du dimanche en vulgaire. « Il subsiste des restes de ces prédications en langue popu-

laine, dans un manuscrit légué en 1260 à la Sorbonne par ce même Pierre de Linoges. Le mélange du latin et du français en un même sermon se fait voir dès l'année 1262. « *Demonstratum nostrum sanavit, et tunc de mus parit, de populo s'en aus orillet* ¹. » Sous Philippe le Hardi, et avant la canonisation de Louis IX, Gilles d'Orléans, prêchant dans la chapelle royale, s'exprimait en ces termes : « *Predicatores tenentur rememorari (se rappeler) statum Ecclesie* ². »

L'abbé de la Rue, dans le tome III de son *Archéologie*, raconte qu'il fut très-étonné de trouver dans un sermon sur la Vierge, composé par Étienne de Langton, archevêque de Cantorbéry, mort en 1228, la strophe suivante :

Bele Aïe unte lora,
 Son cors veul et parit,
 Est un vergier s'en entra
 Cink darettes y' tressa ;
 Un chapelet fet en à
 De bel rose Marie
 Par Den treblez uns en la,
 Uns ki ne amez rais.

L'orateur applique chacun de ces vers à la mère du Sauveur, et en tire une explication mystique. La Vierge, dit-il,

Ceste est la bele Aïe,
 Ceste est la Rue, c'este est le Ila.

¹ Le mot *parit*, le peuple s'en émerveille.

² *Recueil Historique de la France*, tome XII, p. 405.

Ce fût d'un prêtre anglais se servant de la langue française dans un sermon qui dut être prononcé devant un public anglais, est digne d'être remarqué; mais on rencontre plus d'un exemple de ce genre. Saint Bernard, en 1146, alla prêcher en Allemagne, et sa réputation attira sur ses pas une foule immense. Bien qu'il prêchât en latin, le feu de son élocution, l'éloquence de ses gestes, au dire de son compagne Geoffroi de Clairvaux, impressionnaient si vivement ses auditeurs, qu'ils l'interrompaient en pleurant, et s'écriaient en se frappant la poitrine : « Christ uns genade ! Die Heiligen alle helfen uns ! Que Dieu nous fasse grâce ! que tous les saints nous soient en aide ! »

Un chroniqueur du treizième siècle, Jacques de Vitry, nous a laissé sur l'un des plus célèbres prédicateurs de cette époque, Fouques de Neully, des détails fort curieux qui peuvent faire juger de l'influence immense que la parole d'un homme éloquent exerçait sur les masses. « Il entraînait tellement, dit l'historien des croisades, tous les peuples par ses paroles peu nombreuses et simples, et non-seulement les plus peuts, mais même les rois et les princes, que nul n'osait ou ne pouvait lui résister. Ils se couraient donc en grande foule des pays éloignés pour l'entendre et voir les miracles que le Seigneur opérait par lui.... Ceux qui pouvaient déshabiller et conserver la moindre petite portion de ses vêtements s'estimaient heureux. Aussi, comme on recherchait beaucoup ses vêtements, et la multitude des peuples les arrachait sans cesse, presque tous les jours il était obligé d'avoir une nouvelle soutane." Et comme habituellement la foule le pressait d'une manière insupportable, il frappait fortement les importuns d'un bâton qu'il tenait à la main, et les éloignait de lui

pour ne pas être étouffé par ceux qui désiraient le toucher, si bien qu'il blessait quelquefois ceux qu'il frappait, ceux-ci cependant n'en étaient point offensés et n'en murmuraient point, mais dans l'excès de leur dévotion et dans la fermeté de leur foi, ils balançaient leur propre sang, comme étant sanctifié par l'homme de Dieu. Un certain jour, comme un homme déchirait trop violemment sa soutane, il parla à la foule, disant : « Gardez-vous de déchirer mes vêtements qui ne sont pas béats; mais je vais léguer la robe de cet homme. » Alors il fit le signe de la croix, et aussitôt le peuple déchira en mille pièces la robe de cet homme et chacun en conserva un petit morceau.

« Les pécheurs impudiques et leurs concubines, qu'il appelait les jumeaux du diable, il les poursuivait de vives réprimandes et de tout de malédictions, qu'il les couvrait d'une excessive confusion, montrant du doigt tous ceux qui se conduisaient ainsi, et criant après eux, en sorte que presque toutes les servantes de cette espèce abandonnèrent leurs prêtres. Une certaine femme noble, habitant dans un village qu'elle possédait, avertit à plusieurs reprises un prêtre d'avoir à quitter sa concubine; celui-ci s'y refusa. Alors Foulques, ordonnant de conduire auprès de lui la concubine du prêtre, lui fit faire une large tonsure, et lui dit : « Puisque tu ne veux pas quitter la pécheresse, je veux t'ordonner en prêtresse ¹. »

Du reste, ces prédicateurs, qui avaient comme Foulques rassemblé la foule autour d'eux, parvenaient facilement à s'enrichir, grâce en partie aux collectes qui, d'ordinaire, accompagnaient chaque prédication. Le plus

¹ *Historia de Gestis*, liv. II, c. 7, colonnes Gauch., vers XXII, p. 288 et suiv.

claquez des disciples de Fouques, maître Pierre de Roussé, « qui prêchait la pauvreté, dit Jacques de Vitry, se gongra de richesses et de révetus par l'effet de ses prédications, mais à cause de cela il rendit son enseignement méprisable. » Fouques lui-même, ayant fait de nombreuses collectes sous le prétexte réel ou supposé de les distribuer aux pauvres croisés, « par un secret jugement de Dieu, dès ce moment son autorité et sa prédication commencent à diminuer beaucoup parmi les hommes; et à mesure que son argent allait croissant, on voyait décroître la crainte et le respect qu'il avait inspirés. »

Le concile neuvième d'un concile tenu à Rouen, en 1214, chercha, et probablement en vain, à remédier aux abus qui résultaient de la prédication que les prêtres exercent à prix d'argent. On voyait même des laïques s'adonner à un métier aussi lucratif, et venir s'offrir dans les villes et les campagnes pour remplacer dans cette fonction, moyennant un salaire, les prêtres que leur ignorance rendait incapables de prononcer un sermon. Il s'établissait ainsi des compagnies de prédicateurs laïques qui affermaient, à l'année, tous les sermons d'une paroisse, d'un diocèse ou d'une province, s'engageant à prêcher eux-mêmes ou à fournir des prédicateurs.

Les évêques autrefois étaient obligés de prêcher eux-mêmes, et il se conserva longtemps dans plusieurs églises de France des traces de cet antique usage. Les statuts du diocèse de Rouen enjoignent à l'évêque de cette ville de prêcher certains jours de l'année, comme le premier dimanche de carême, etc. Au dix-septième siècle, un évêque ayant requis du chapitre la suppression de ce statut, le chapitre s'y refusa en disant que si cela

ne se faisait plus, au moins cela se devait faire, et qu'il était bon d'en avertir les évêques.

Dans certaines abbayes les abbés devaient prêcher à certains jours. Un ancien statut de l'ordre de Cîteaux ordonnait aux abbés de prêcher tous les dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiae*.

Jusqu'au dix-septième siècle, rien ne fut plus grotesque et plus ridicule que le style des prédicateurs. Nous allons, pour en faire juge le lecteur, donner un extrait de quelques sermons des orateurs les plus célèbres.

Gabriel Baretta, dominicain du quinzième siècle, dans un sermon prêché le jour de la Résurrection, agit la question de savoir qui devait être l'ambassadeur de cette grande nouvelle à la sainte Vierge. « Adam dit à Jésus-Christ, c'est moi (mille inconvénient)... Jésus-Christ lui répond : Tu t'arrêterais peut-être en chemin pour manger des figes. Abel vint : Non, certainement, tu trouverais peut-être Cain par le chemin, qui te tuerait ; à Noé, Jésus-Christ dit : Tu aimes trop à boire ; à saint Jean-Baptiste : Tu as un habit tout sale ; au bon larron : Tu n'iras pas, car tu as les jambes rompues. Enfin un ange fut envoyé, qui se mit à chanter : *Regina cœli laetare, resurrexit sicut dixit, alleluia.* »

Du sermon du vendredi de la troisième semaine de carême, il se demande « Comment la Samaritaine a pu reconnaître que Jésus-Christ était juif. Je réponds qu'elle a pu le reconnaître de trois manières : 1^{re} à l'habit qu'il portait ; 2^{re} parce qu'il était Nazarén ; 3^{re} parce qu'il était circoncis. »

Dans le sermon de la Pentecôte, il rapporte une dispute entre le Père et le Saint-Esprit : « Le Père dit à son Père : J'ai promis le Saint-Esprit à mes apôtres, il est

temps de tenir parole. Le Père dit : Je suis content, faites-le savoir au Saint-Esprit. Le Saint-Esprit s'informe comment le Fils a été traité, le Fils expose ses plaintes. Le Saint-Esprit, touché de cet état affreux : *Malheur à moi ! s'écria-t-il, mais j'étais dans une autre forme qu'il n'eût osé toucher.* »

Le mardi de la Pentecôte, il donne le *Pater* d'un paître qui prie avec distraction : « Notre Père qui êtes aux cieux ; *Paitfrester*, prépare mon cheval pour aller en ville ; que votre nom soit sanctifié ; O Catherine, sortez cette viande du feu ; donnez-nous notre pain quotidien ; *Expêcher le chat d'aller au fromage* ; pardonnez-nous nos offenses ; *Donnez au cheval du blanc-manger* ¹. »

Marin, évêque de Gladière, et confesseur du roi René, dans son sermon sur les péchés capitaux, dit, en parlant de la paresse, qu'un démon est chargé de noter tous les versets, mots ou syllabes que les religieux omettent ou ne prononcent pas distinctement dans leurs offices ; il appelle ce démon *Tintillur*, qui *rintillure* de paroles et lors non point *enrill* qu'on a le démon arribatur ; et il ajoute que plusieurs saints religieux l'ont vu portant des feuilles très-remplies.

Dans un autre sermon, prêché le samedi de la Passion, il donne la description d'une méthode assez plaisante de prendre les sages ².

Les Sermons quadragésimaux (1519), en style macaronique, de Ménot, cordelier français, de Langue d'or, sont dignes de figurer à côté de ceux de Barletta. Prêchant un jour sur la parabole de l'Enfant prodigue :

¹ *Manuscrit*, 1518, t. III, p. 8 et suiv.

² *Manuscrit* inconnu, ms. 1615.

Le sermon du mercredi après le second dimanche de carême renferme les passages suivans : « *Est une maquerelle que parait vestre puelle au métier; ad malice ébit, elle s'en ira le grand galop ad ames diabolos, Est-ne istum ? Non, elle n'en aura pas si bon marché, non habebit tam bonum forum; sed ames, quez instaurât ad malice, servient et de boursées et de coireis pour la chauffer les trente côtes.* »

Le livre intitulé : *Sermones domesticas*, donné secure, vulgo manuscript, Cologne, 1625, offre des échantillons du même genre.

Dans l'évangile de la tentation de Jésus-Christ, l'auteur introduit le diable, disant crûement à Jésus-Christ : « *Passons au désert, nous y serons solitaires, et nous y priérons.* » Et après la victoire de Jésus-Christ, la sainte Vierge lui envoie le dîner qu'elle avoit préparé pour elle, des choux, un brochet, des épinards, et peut-être des sardines. *Virgo misit prandium quod pro se paraverat, ut carulas vel bresdium, ut spinachia et foris sardinetia.*

Au jour des Cendres, il dispense du jeûne ceux qui voyagent à pied par nécessité; mais il y condamne les cavaliers, il permet pourtant à la mule et au cheval de prendre leur nourriture sans péché : *Equitantes autem non excommunicantur; equis et muls potest comare, sed non vos sine penitentia.*

Le premier livre où il soit fait mention de l'éloquence teneuse, est le *Sermon prêché, le cinquième dimanche de carême, en la ville de Bruges, l'an 1500, par le célèbre Olivier Maillard*. On y trouve en marge, par des *Aem! Aem!* les endroits du sermon où il étoit de la bienséance, ou même du devoir du prédicateur de teneur. Une édition des sermons de ce prédicateur a été donnée par Crapet.

tre géomètre, le P. Mersenne, invitait les orateurs sacrés à enrichir leurs discours de traits et de textes tirés des sections coniques.

Jusqu'au milieu du dix-septième siècle, le genre de prêcher critiqué par la Bruyère ne trouva guère que des admirateurs, et l'on eût pu en faire aux sermons du petit-père André, dont tous les recueils d'anecdotes racontent les fautes. Voici le jugement porté par un critique grave sur Théophile Raynaud, l'un des plus savants jésuites du dix-septième siècle : « Le cinquième traité de son volume intitulé *Marialis*, dit Gallois, peut faire voir la grande érudition et la fécondité de l'esprit de cet auteur. Car ayant à prêcher sur les sept antiennees solennelles que l'Eglise chante avant la fête de Noël, et qui commencent par un O, il ne prit que cette seule lettre pour le sujet de ses sermons, et dans la stérilité de ce sujet il trouve une infinité de belles choses dont est composé ce traité ¹ ; »

Le même prédicateur fit un jour un sermon sur les neiges, et passa en revue celui de la Vierge, celui de Jésus-Christ, etc.

Quelque bizarre que fût le genre d'éloquence alors à la mode, certains prédicateurs n'en produisaient pas moins de grands effets sur leur auditoire.

Philippe de Narni, capucin italien, sous le pontificat de Grégoire XV, a écrit, raconte Balzac dans son sixième discours, peché un jour à Rome de l'obligation de la résidence, fit tant de peur à trente ou quarante évêques qui l'écoutaient, qu'ils s'enfuirent tous des le lendemain en leurs diocèses. Une autre fois, la conversion d'une ville fut le succès d'un de ses carêmes, et il fut compté, la semaine suivante, qu'il s'était vendu pour deux mille écus

¹ *Journal des Savants*, 18 mars 1667.

de cordes à faire des disciplines, quoique ce ne soit pas une marchandise qui soit fort chère. »

Plusieurs auteurs, entre autres le frère, ont fait un parallèle de l'avocat et du prédicateur, et Bayle, dans l'article *Accus* de son Dictionnaire, a décrit les figures suivantes :

« Je connais, dit-il, un homme d'esprit qui employa la raison suivante pour détourner son fils de l'étude de la jurisprudence, et pour l'encourager à l'étude de la théologie : « Quoi de plus commode, lui disait-il, que de parler devant des gens qui ne vous contredisent pas ? C'est l'avantage des prédicateurs : et quoi de plus incommode, que d'être obligé à écouter, des que vous aurez cessé de parler, un homme qui vous réfute, et qui vous fait rendre compte, sans quartier, de tout ce que vous avez dit ? C'est la condition d'un avocat. »

Il s'était introduit, dès les premiers siècles du christianisme, une singulière coutume qui, des représentations théâtrales chez les anciens, était passée dans les assemblées chrétiennes. On applaudissait l'évêque, lorsqu'il prêchait, avec des trépignements et un bruit peu convenable pour la sainteté du lieu. On voit, d'après plusieurs passages de saint Chrysostôme, que ce Père avait songé à mettre, par un règlement, un terme à cet abus, qui subsista encore bien longtemps¹. En 878² l'abbé Bologne, ayant prononcé, dans l'église de l'Ostaire, le panegyrique de saint Louis, le public l'interrompit plusieurs fois par de bruyants applaudissements comme il avait fait au théâtre.

Saint Chrysostôme, du reste, en blâmant vivement les

¹ Voyez le *Traté de l'Orateur*, de Fabron *acclamatioibus et plausu*, 887, in-8.

applaudissements donnés dans les églises, ne faisait que reproduire les arguments des sages de l'antiquité contre le même usage, qui s'était établi dans les cours de philosophie, car on lit dans *Aulu-Gelle* ces paroles remarquables :

« Lorsqu'un philosophe, disait le philosophe Nésosides, exhorte, avertit, conseille, même ou donne une leçon quelconque de morale; si ses auditeurs lui jettent à la tête, de toute la force de leurs poignets, des louanges banales et vulgaires; s'ils poussent des cris; si, ravis des grâces de son style, de l'harmonie de ses expressions, des claires cadences de ses périodes, ils s'agitent et gesticulent avec transport, alors soyez persuadé que l'orateur et ses auditeurs perdent leur temps, et qu'il n'y a pas là un philosophe qui enseigne les âmes, mais un fouleur de foin qui amuse les oreilles ¹. »

La Bruyère, dans le chapitre qu'il a consacré à la chaire, a critiqué, d'une manière fort juste, les sentiments qui animaient la plupart de ceux qui allaient écouter les sermons des prédicateurs en renom, et ses réflexions peuvent très-bien s'appliquer à cette mode, un peu passée aujourd'hui, qui, il y a quelques années, faisait courir en foule, à certaines églises, les *neo-catholiques*. « L'obéissance des femmes, dit-il, et l'habitude qu'ont les hommes de les courir partout où elles s'assemblent, donnent du ton à de froids orateurs, et soulèvent quelque temps ceux qui ont décliné.... Le discours chrétien est devenu un spectacle. Cette tristesse évangélique, qui en est l'âme, ne s'y remarque plus; elle est suppléée par les avantages de la mine, par les inflexions de la voix, par

¹ *Aulu-Gelle*, *Sur le sommeil*, l. V, c. I.

la régularité du geste, par le choix des mots et par les longues énumérations. On n'écoute plus sérieusement la parole sainte; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation et des parieurs. L'on fait assaut d'éloquence jusqu'au pied de l'autel, et en présence des mystères. Celui qui écoute s'établit juge de celui qui prêche, pour condamner ou pour applaudir, et n'est pas plus converti par le discours qu'il livreise que par celui auquel il est contraire. L'orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, et convient avec tous en une chose, que, comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne pensent pas aussi à le devenir. »

FIN.

▲▲▲▲▲▲▲▲
2775199A
▼▼▼▼▼▼▼▼

TABLE DES MATIÈRES

CONTIENS

DANS CE VOLUME.

A

AASMAN (Chaquez Serde edra- sle k) 75	Acaïas d'architecture 333-336
Acaïas fonde la société des Voyageurs athlétiques. 315	— de Fourrière 336
Acan. Sa lettre à Moïse-Christ, apocryphe 335	— de la Grèce moderne le Tasse 415
Acan-Cacan , satirer supposé 339	— des Arcades 343
Académiciens disposés du dis- cours de réception 337	— des femmes sans sexe 345
— surcouverts Panté-For- lante 335	— des inscriptions et belles- lettres 333-335
— parallèles par Ménage 339	— des Jeux de l'esprit 333-343
— (Épigrammes contre di- vers) 335-339-339	— des Lustrations 337
Acaïas (des) 339-343	— de sculpture et de péti- tion 335
Acaïas fonde par Bail 335-339	— des sciences 335
— (Explication) instituée par Charlemagne 335	— des sciences morales et politiques 336
— (Projet d'une) par Bernart, 291, — par d'Aubigné 344	— du Puy à Arles 334
— à Londres 346	— Berliniennes 335
	— françaises — Scholarships , aux lettres 331-335
	— Égypte veut la réformer 335
	— Ce qu'elle devrait faire selon Pline et Voltaire 312

Acrotas condonne le Cid. 286	Amours sur le conseil de
— Sa défection par Voltaire. 286	Charles II. 7
— Sa survie. 288-295-297	— sur Guillaume de Blois. 4
— Paraphrase et épigrammes	— sur Jean-Christ. 7
contre elle. 303-306 313-314	— sur Louis XIV. 1
— Son Dictionnaire. 307-311	— sur la bataille de Mar-
— Sujets qu'elle met sa con-	seille. 6
science. 309	— sur Paris. 3
— Pein qu'elle déverse	— Stratonice de Babylone.
304-302	3
— Description de l'âme de	— (Argument) des comédies
un éléphant. 305	de Phéle. 2
— Voile que lui rend Chas-	— (Chapitre) du Polygla-
tine de Solide. 31	mas rompten. 157
— (Liste des tentes de l')	Actes des ordres (Interpolation
315	des). 158
— (Personnages manquant à	Aaas (Idées bizarres sur). 309
l'). 320	et sémistes.
Acrotas (Jugement de Voltaire	— et Eve, époque de leur
sur lui). 347	mariage. 313
— Voltaire. 343-346	Aaas d'André (l'). Son ana-
Acrotas (Projet d'une édit)	logie avec le Paradis perdu
par Corvis. 381	de Milton. 153
Acrotas. Explication de ce	Amor ou Yalon (Épigramme
nom. 343	d') sur les anagrammatistes.
Aaas (l'). Ses épigrammes	10
sur l'antiquité. 110-117	Aaasacmas copié par Des-
Aaasine. Son appréciation na-	dore. 150
métrique de différents poètes.	Aaasine, tragédie antérieure
357	au Bréviaire de l'Amour. 31
Aaasine (jeu). 1-7	Aaasine emprunté dans deux
— dans la Bible. 1	vers à Rochefort. 114
— dans l'antologie. 31	Aaas en vers épars. 16
— de Châtel. 5	Aaasine solit le Bréviaire de
— de Châtel. 4	Voltaire. 150
— de Voltaire. 31	Aaasine repris par Voltaire. 161
— d'Érasme. 2	Aaas, acclamations. 387
	Aaas (le-). 386-389
	— de Baccus, de Baccus de

De la, de madame Desloges.
287; — du baron de Borken.
287-289

Accusé et Hécatie (ses nouvelles
épigrammatiques). 34

Accusamus Nemo, imprimatur
de François Babouin. 9

Accusé Sa lettre à Charlemagne.
288

— Son dialogue avec Pépin.
288-297

Accusé copie et décria le
Traité de la Glébre de Ci-
cérus. 228

Accusamus, poème épigramma-
tique de Lycophron. 68

Accusé (Cécile l'indit par). 515

Accusamus (Mérite d'un). 285

Accusamus Comment de représen-
ter nos auteurs. 250-259

— (les) naïfs de l'esprit 251

Accusamus (les) rejettent l'Apocri-
phe. 458

Accusamus n'ou, prix décerné par
l'Académie des Jeux Rustes.
542

Accusé (Accusé de F). 254

Accusamus (des). 68-72

Accusamusaccusa, par Frédon V

Accusamus, poème par Ba-
bouin. 11

Accusamus (des). 8-12

Accusamus (l'emploi de F) dans
une épit. 59

— de l'épique, F; — relatif à la
composition de la poésie à
craze. 8

Accusamus composées par Ly-
cophron, 8; — par Babouin,

par Desvri 9; — par Pierre de
Saint-Louis. 9

Accusamus contenues dans le
catal. 8

— des rois de Piémonte,
d'Arnaud, 8; — de Louis XIII,

9-12; — de Bassompierre, 9;

— de P. Jacques Clément, 11;

— de Louis XIII, Louis XIV,

Maria-Thérèse, Napoléon, 12;

— de Renard, Séguier, Ma-
rie Trévise, 11; — de Var-

nettes, Voltaire, 12.

Accusamus de l'apologie F) 159-160

Accusamus. Ses idées fausses
sur Hamlet. 225

Accusamus et Houssem, querelle à
leur sujet. 418

Accusé (la poés. F.), pédi-
cure. 424

Accusamus, auteur de l'Adams.

158

Accusamus, poète de vers que lui
vole L'opary. 143

Accusé (l'usage de F) par Helms
et Boudi. 67

Accusamus de Voltaire; em-
prunt que lui fait Mâle. 122

Accusé, leur histoire et leurs
fonctions. 224

Accusé, leur caractère. 407

Accusé et autres choses par
deux auteurs. 67

Accusé Houssem, conteste en son
honneur. 14

Accusé de Voltaire (Supercherie
d'). 158

Accusé ridicule d'un mar-
chand. 252

- Ausipexi**, surnommé par Per-
reux. 418
- au *Caucase*, ouvrage de
Longueurs, copié par B. Ri-
mon. 444
- *analogue au Socrate* (Inter-
polation des). 473
- Auson**. Ses idées ridicules sur
l'*Attide* et l'*Odyssée*. 325
- *Esprit qu'il fit de la ma-
gic*. 36
- Ausonius** représenté comme
apocryphe, 133. — *interpo-
lé*. 139
- Ausonius** (Livres) de la *Bible*.
168-177
- (Lettres). 183-184
- Ausonius** (Variétés de l')
43
- Auson** *Probus* (Fable de l',
tirée de la *Bible*). 333
- Ausonius** (Usage d') dans les
Épques. 473
- Ausonius** *littéraire* (de
quelques). 355-356
- *satirique* des poètes an-
glois. 356
- de quelques poètes anciens
et modernes. 357
- Auson** *Haut* leur *satire* l'in-
venie de la ruse. 41
- Auson** (*Académie* des). 343
- Ausonius**, titre du prin-
cipal des *Grandes*. 379
- Ausonius**. Son traité sur la si-
militude des idées. 415
- Auson** (?). *Paraphrase* de *Dei*
contre lui. 414
- Ausonius** en *est* *Probus*. 354
- Ausonius** de *Vend* *père*
pour une ville. 363
- Ausonius** *littéraire* *littéraire* qu'*Adam*.
339
- *Requête* *littéraire* en *est*
littéraire. 39
- Ausonius** d'*Adam*. 334
- Ausonius** *littéraire*. 336
- Ausonius** *littéraire* d'*Adam* (*Idée* *li-
téraire* sur l'). 333
- Ausonius** *littéraire*. Son style ridicule.
334
- Ausonius** (d') Son vers *littéraire*.
39
- Ausonius**. Sa querelle avec *Se-
condus*. 437-438
- Ausonius** enseigné par *Adam*
à ses enfants. 310
- Ausonius** de *Probus*. Sa compa-
raison avec le *Triomphe* de
la *Ligue*. 337
- *pastorale* à l'*Académie*,
jouée chez les *Probus*. 154
- Ausonius** *littéraire*. 348
- Ausonius** *littéraire* de *Long*. 133
- Ausonius**, *littéraire* *littéraire*. 134
- Ausonius** (d') Sa *littérature* du
royaume de *Coquetterie*.
346-347
- *propos* d'*littérature* une *se-
conde* *Académie* *littéraire*. 344
- Ausonius** *littéraire*. 335-336
- Sa description de *littérature*
littéraire. 333-335
- Ausonius**. Ses *littérature*. 13
- Ses vers *littéraires*. 31
- Ses vers *littéraires*. 39
- Ausonius** en vers *littéraires*. 17-18

Arenberg, traducteur allemand.	198	Barnes. Son plagiat.	158
Arenas anverso.	124-158-205-220	Barnes. Son album.	297
— anverso opposé par les Allemands.	259-270	Barnes (Gib.) Son anverso bistré.	426-427
— par les Italiens.	272	Barnes (D'ive de)	204
Arens. Ses écoles.	300	Barnes. Son plagiat.	161
Arens. Son poème sur le catholicisme.	124	Barnes. Sa Chénobios.	98
Arens. Sa critique de l'Annuaire de Chénobios.	272-274	Barnes. Vers apocryphes.	176
Arens, général des Colons.	370	Barnes. (Acrostiche sur) 4	
		Barnes. (Acrostiche sur le).	6
		Barnes. Poème.	79
		Barnes. Son vers.	27
		Barnes. Tout que lui emprunte.	114
		Barnes. Son vers poète sur la Vierge.	60
		Barnes. Académicien.	297
		Barnes. Son opinion sur les emprunts littéraires.	103
		— Sur les querelles littéraires.	412
		— cité 142-253-212-214-472	
		Barnes. Son épigramme sur vers.	28
		Barnes (E.) suppose une lettre de Barnes.	157
		Barnes. Son éloge de la rime.	96
		Barnes (D'ive de). Son album.	297
		Barnes. Poème d'Homme.	208
		Barnes (Barnes). Son poème sur.	77
		Barnes. Ses contes.	18
		Barnes. Verses, versos de	

B

Barnes. Sa traduction d'Épigramme en prose.	100
Barnes. Ses Mémoires anverso.	368
Barnes (E.). Son anverso sur le poète à vers.	8
Barnes. Poème, plagiat.	161
Barnes. Son idole d'apocryphe sur la création.	208
Barnes, fondateur d'une Académie.	269-270
— Ses vers français anverso.	44
Barnes. Sa Géographie en vers.	104
Barnes, où l'on emploie des anagrammes.	60
Barnes. Cité.	431
Barnes - Lomas (Épigramme sur).	203
Barnes mise anverso anverso dans un pari.	409-410

Bourgeois (F.) cité.	19
Bourgeois en vers épars.	50-51
Bourgeois (les).	52-53
— de Bouffiers.	55
— du P. Coeur.	59
— de Desboulbères.	51
— de Dubé.	49
— de Mellema.	53
— de Montanet ou Pel- lot.	52
— de Sarasin.	49
— mis au concours par l'Académie des Lettres.	49
— en l'honneur de Louis XIV.	50
— sur la porte d'un chât.	50-51
Bourgeois, académicien. Son éloge de Tallemant.	509
Bourgeois. Leur caractère.	407
Bourgeois. Sa parole de la Plu- raité.	87
Bourgeois, académicien.	323
Bourgeois. Sa biographie.	284
Bourgeois. Leur caractère.	407
Bourgeois de Racine, posté- rieur à l'Agrippine de Molière.	154
Bourgeois. Ses vers blancs.	47
Bourgeois-Lerou, auteur du Fa- sciné.	128
Bourgeois de Voltaire, auteur quelques vers empruntés à Bernard.	407
Bourgeois. Comment Libéral se venge de lui.	411
Bourgeois prend l'Épigramme de Moras pour un pays véritable.	214

Bourgeois. L'ordon des Cheva- liers étrangers.	385
Bourgeois. Ses vers métriques fran- çaise.	44
Bourgeois (l'un de). Son album.	387-389
Bourgeois (du genre).	79-89
Bourgeois. Ses poésies épigram- matiques.	74
Bourgeois, académicien.	324
Bourgeois. Son Académie.	95
Bourgeois. On publie une notice sur Don Juan.	146

C

Camus. Son acrostiche du con- seil de Charles II.	7
Camus (le) chez les Juifs.	8
— prise pour un homme.	284
Camus. Son plagiat.	161
Camus. Ses poèmes sur le Crépuscule.	151
Camus. Société littéraire établie dans cette ville.	384
Camus. Proust.	384
Camus. Notice le Déput amou- reux.	156
Camus (académicien de). Vers que Racine lui emprunte.	112
Camus (Société de la).	379-381
Camus (Épigramme contre).	387
— Son épigramme contre Bernard.	382
Camus (Épigramme contre).	387
Camus (les), auteurs de son- nets.	14

Can. L'Académie veut supprimer cette particule. 309	Œuvres des Capilagi. 14
Canonicus de la Brétagne (Critique des). 354	— de Dupont de Nemours. 16
Canons (I.). Son éloge de Néron. 97	— de Fleuriot. 16
— Sa querelle avec Tartuffe. 413	— d'Alphonse Gots. 12
Canons. Ses vers Epigrammatiques. 31	— de Jacquemard. 16
Canons acceptés par des savants. 444	— de Brachet. 16
Canons. Villeneuve lui vole 6 300 notes. 144	— de Machet. 14
Canons (Argument et anecdote de la). 2	— de Fleury. 13
Canons. Voltaire lui emprunte les deux premiers vers de la Henriade. 114	— de Proba Fulconi. 13
Canons (Défense posthume de la). 255	— de Bonarri. 15
Canons. Son Traité contre les Adversaires mis en vers. 100	— de H. de Villeneuve. 15
Canons II. Son rôle se fait reconnaître à la société des Luminaires. 374	— tiré de la Bible. 14
Canons de Castillon. Vers ridicules de cette trouille. 265	— de Cicéron. 15
Canons (Fragments rapportés de). 155-156	— de Claudius. 14
Canons, académiciens. 304	— d'Huot. 16
Canons. Son explication du péché original par la qualification du corps. 217	— de Lucien. 15
Canons (Société des). 354-365	— d'Orléans. 16
Canons (plus). 11-15	— de Stace. 14
Canons attribués à Aristote. 14	— de Tacite. 15
— d'Aragon. 21	— de Virgile. 12, 13, 14 et 15
— de Bellenon. 23	Œuvres, auteur de l'Apocryphe, suivant les Éloges et Denis d'Alexandrie. 138
	— Son Évangile. 131
	Canons préfère son Paradis au Bon Quichotte. 353
	Canons s'occupe (de la). 143-145
	Canons. Épigrammes contre lui. 304
	Canons se souvient en vers. 353
	Canons vœux d'illuïre. 13
	— de Piquet. 14
	— L'œuvre sainte. 40
	Canons servent d'Aragon. 11
	Canons, poète de Barthelemy. 18
	Canons, l'illuïre de la France, suivant Dati. 202

Guarantir, fonde une académie littéraire. 303	Guarantir ou Selva. Sa visite à l'Académie française. 303-307
Guarantir double l'écodpalatine. 303	Guarantir (des). 303-304
Guarantir Sa vie attribuée à Platon, par Wicliam. 302	Guarantir dans l'église Saint-Pierre d'Aire. 302
Guarantir II d'Anjou. Son ignorance. 304	Guarantir de l'héritage du palais. 305
Guarantir III d'Anjou. Son nom donné à son conseil. 7	Guarantir composé par Martin Gardein. 307
Guarantir IV. Chronogrammes en son honneur. 307	Guarantir sur la bataille de Mont-Béli. 307
Guarantir VI gouverne d'une cour d'Anjou. 308	Guarantir sur la bataille de Giron. 308
Guarantir VII protège l'Académie de Bell. 309	Guarantir (Saint). Ses plaintes sur l'usage d'applaudir dans les écoles. 453
Guarantir. Épigramme contre lui. 309	Guarantir. Contention de cet auteur. 15
Guarantir. Son adhésion pour Gribillon. 309	Guarantir. Son traité de Consolation relatif par Sigis. 454
Guarantir. Ses réflexions sur la gloire et la place. 309	Guarantir. mis au nombre des saints. 308
Guarantir. Critique de son préface par Arrandotti. 312-314	Guarantir. Son traité de la Gloire espéré et décrié par Alcyon. 458
Guarantir (Poème de Guyot sur lui). 99	Guarantir. Suite d'admiration. 411
Guarantir. Ses superstitions littéraires. 305	Guarantir (de) condamné par l'Académie française. 304
Guarantir. Ses épigrammes contre la Chapelle. 307	Guarantir pris pour un faucon. 302
Guarantir raconté (Ordre des). 305	Guarantir, auteur des Exercices spirituels capités par Isaac de Loyola. 140
Guarantir rapporte la date de la création. 308	Guarantir (des). 310-311
Guarantir. Sa Epithète. 134	Guarantir (de) est le fruit donné à Adam et Ève. 315
Guarantir (des) fabriquent les Oracles sibyllins. 491	Guarantir. Sa biographie au sujet d'une éclipse. 30
Guarantir. (Prédiction par lui). 309	

- Coenon ridiculisé dans l'Apologie-
 isophrasie. 79
 — Sa récitation en public. 80
 Coenon. Contons touts de ce
 poëte. 11
 Coen. Soede l'ordre des Bergers
 et des Fleurs. 368
 Coeur. Passage fief de ce ro-
 man. 377-379
 Coeur Jeanne rétabli les Jours
 Bernis. 342
 Coeur XIV angélique par Paris. 368
 Coeur (comte de). Épi-
 gramme contre lui. 325
 Coeur-Toussaint, académi-
 cienne Son orgueil. 229
 Coeur II. Chanson intime en
 son honneur. 42
 Coeur de Soreaux. Poésies
 qui lui sont attribuées. 165
 — Extraits de ses versetiers
 de son premier-af. 167
 Coeur de Soreaux. 364
 Coeur. Ses idées bizarres. 251
 Coeur cruais mis en vers par Fin-
 ron. 100
 Coeur. Sa biographie. 201
 Coeur. Ses vers amphigouri-
 ques. 71
 Coeur Laine (prétendu établis-
 sement d'un). 287
 Coeur. Ses détails sur l'Acadé-
 mie de Reil. 229
 — Son épigramme sur les
 amputés. 10
 — Épigramme contre sa fem-
 me. 150
 Coeur. Vers qu'il composait
 pour sa femme. 150
 Coeur (Nombre des) d'un
 vers de Boileau. 62
 Coeur aux acrobates. 315
 Coeur aux arènes. 180
 Coeur (Observations sur
 les). 250-252
 Coeur. Ses bords-rivés. 50
 Coeur, mystère français. 128
 Coeur procurent l'étude des
 sciences. 401
 Coeur repoussé par l'Acadé-
 mie. 307
 Coeur en Roule, pièce de
 Gogol. 142
 Coeur. Ville prise pour un ca-
 pitaine latin. 301
 Coeur forme une réflexion li-
 téraire. 221
 — Sa réclame de la visite de
 Christine à l'Académie fran-
 çaise. 303-307
 — Vers que lui adresse ma-
 dame de Sévigné. 363
 Coeur. Sa prétendue Do-
 nation. 150
 Coeur (de la). 32-33
 Coeur de Reil. 22
 — de Talbot. 2
 — de Voltaire. 22
 Coeur. On lui attribue le li-
 vre des Maximes. 150
 Coeur (M.), auteur d'un traité
 de la Civilité païenne et
 moderne. 128
 Coeur (P.) laisse quelques
 vers de Mairé. 153

Caennais. Ses deux vers sur la Fortune.	317	Caen. Son opinion sur la durée du christianisme	322
— Sa tragédie d'Hercule posthume à celle de P. de Laufen.	324	Caen. Son ouvrage singulier	361
— présente Lucien à Virgile, et Rodogune à ses autres tragédies.	263	Calaneo (Occupations de l'homme avant la).	206
— Sa tragédie du Ciel condamné par l'Académie française.	297	— (Idées bizarres sur la).	207-208
Caennais (Th.) met en vers le Festin de Pierre.	29	Calaneo accusé de ne pas composer lui-même ses pièces.	154
— Esprits que lui fait Saint-Aug.	314	— Ses pièces relues par Voltaire.	158
Caennais. Sa supériorité littéraire.	138	— Vers ridicules de son Catilina.	165
Caen. projeté une ville académique.	381	Caen. urticaire	359
Caen, chevalier trop.	385	Caennais, l'un des fondateurs de l'Académie des Armes.	348
Caen. Sa querelle avec de Goussier.	417	Caen. Son Maître Arbreu	297
Caen (Ordre des).	371	Caennais. Sade l'ordonne des Lantardes.	373-374
Caen. ses vers.	387	Caen. relit la Phédré de Racine.	154
Caen. Anagnorisse de son nom.	11	— Claude de Hervey contre lui.	175
Caen. Ses doges de la poésie.	97	Caennais. Bivou à propos de ce mot.	285
Caen d'assez.	354-357	Caen de Beaumais. Estime de son Pédant fou.	106
Caen se caennais en vers.	345	— Ses vers monarques.	54
— se fluctuans.	147		
Caen. Ses lettres épigrammatiques.	51		
Caen. On lui attribue l'idylle des Montons.	153		
Caen. se caennais même en vers par Bouchault.	100		
— se caennais en vers par Gardier Desbâtes.	100		

B

Baume. Épigrammes contre lui	25-228
Baume. Épigrammes contre lui	228

Discours de remerciement prononcé à l'Académie 297-299	Donna. Son Amour merveilleux 344
D'Isaac 492 323 et suite 347-366	Donna. Son poème de la Prémière jeunesse 348
— Son jugement sur quelques valeurs littéraires 352	Donna. Ses vers en l'honneur 35
Donna. Son plagiat 323	Don. Son discours de réception à l'Académie 358
Donna. Épigrammes contre lui 363	Donna. Il est en proie aux flammes de la Mort 360
Don. Ses plaintes contre l'inégalité 316	Don. contre le Pape et George de Trébizonde 360
Donna et Comtesse, épigrammes 330	— LITTÉRAIRE 316
Donna. poète Romain 309	Don. inventeur des hautes-ri-mes, poème contre lui 48
Don Quixote. Contes pré-faits Paroles à cet ouvrage 303	Donna n'était pas de l'Académie 353
Don s'Amour, poète 420	— Nigéris à l'occasion de ses Tropes 365
Don capot et repart par Donna-cchi, 439	Donna (G.). Sa supercherie littéraire 360
— Son plagiat 440	Donna. Ses parodies ridicules 356
— Sa querelle avec l'Artiste 414	— Son opinion sur les Alle-mands 361
Donna. placé en Angleterre par Prudhomme 381	De Paris. Sa bière 301
Donna. Son Festin de Pierre 378	Donna de Venise. Son son-ge 35
Donna. Son recueil d'élèves barbaques 37	Donna. Conton en son hon-neur 35
Donna. Ses vers ligards 47	Donna (Don de) Épigrammes con-tes lui 369
Donna (madame). Sa société italienne 365-369	De Rosa 466-472
Donna. dans la Confession de Normand 300	— prêté à Corneille par l'Académie 365
Donna. valeur de l'Héra-mion 371	Donna n'était pas de l'Académie 372
Donna. Ses poèmes religieux 452-473	Don. parodies ridicules 373

TABLE DES MATIÈRES

10

États réunis (Révisés de l.).	82	États réunis contre Lombré.	247
États. Son usage.	27	— contre les éruditions.	248-249-250
— de Dantz. Sa ressemblance avec le duc de Guise.	122	— contre Morys.	139
États. Son caractère.	2	— contre Montaigne.	328
— Son vers latin.	36	— sur le Paroisse de Titen.	33
— Son vers grec.	42	— contre quatre papes.	32
— Vers que les emprunts Virgile.	150	— contre Sédaine.	331
États ne sont pas les mêmes pris pour un nom d'honneur.	304	— contre Trublet.	ib.
États, poème de Malherbe, relatif à la fleur de l'âge.	134	— contre Victor Hugo.	324
États réunis d'Alsace.	303-305	— de l'Arcilly sur l'antiquité.	155
États réunis d'Alsace et d'Alsace de Bouillon (Jes), dits.	301	— de Camponas contre Mouchet.	302
États réunis contre Camponas.	327	— de Callet et d'Adrien de Valon sur les anagrammes.	30
— contre Camponas.	ib.	— de Lebrun contre Bour-Louise.	325
— contre Chabouss.	324	— de Lebrun contre Dumer-gue.	ib.
— contre Chastellon.	321	— de Piron contre l'Académie.	323
— contre Douchet.	35-328	— de Huard contre Florian.	329
— contre Dugues.	325	— de Roussin contre la Motte.	320
— contre la Bruyère.	329	— de Voltaire contre la Bictoria.	117
— contre l'Académie.	313-322	— de Yari sur le Paradis perdu de N. de Bouge.	125
— contre la Chapelle.	327	États réunis en prose macaronique.	38
— contre la Harpe.	324-324	États réunis de Lattin-loré.	153
— contre Lebrun-Touss.	324	— réunis sur le maréchal de Saxe.	48
— contre le comte de Char-mont.	325	— de Camponas.	320
— sur le Dictionnaire de l'Académie.	326		
— contre le duc de Dantz.	325		
— contre le duc de Montmo-rancy.	329		

Événement au Maroc en vers
rapportés. 34

Événement II et III au sujet Jean
Leur authenticité douteuse. 188

— rimes (plot). 73-74

Événement. Sa querelle avec
Événement. 422

Événement. Son dialogue en écho. 38

— Son Éloge de la folie. 96

— Sa querelle avec Scilpion.
» 411

— avec Eppendorf. 412

Événement (F). Conte de Perrault.
108

Événement. Ses plagats. 296

Événement. Merve de la Harpe, à
propos de cet auteur. 286

Événement. Son idée bizarre sur
l'origine des mauvais vers. 217

Événement (III) livre d'. Apocryphe.
175

Événement. Ses fables mises en vers,
puis en prose. 100

Événement (Mot de Montaigne sur F).
286

— défini par Voltaire. 201

Événement (Addition au livre d').
apocryphe. 176

— tragédie de Metastase, res-
semblante à celle de Racine. 134

Événement et Farnes au moyen âge
(Plot). 390-407

Événement, directeur des écoles
d'Asie. 389

Événement accusé d'avoir falsifié
l'ouvrage de Joseph. 185

Événement de Christian. 182

— de Mariton. 183

Événement de saint Jean, inter-
pellé. 187

— de saint Luc, interpellé.
186

— de saint Marc. N'appartient
pas à cet apôtre. 185

— de saint Matthieu. N'appar-
tient pas à cet apôtre. 186

— péroratif. 182

— selon les Hébreux. 179

Événement. Épisode de leur com-
position. 183, 184

— des Pères. 182

Ève. Idées bizarres sur elle.
202-212-213-214

F

Fabien. Sa légende. 204

Fabien de la Harpe mises en
prose. 100

Fabien d'Olivet. Sa superstition
biblique. 287

Fabien d'Ulys. Son plagiat. 131

Fabien. Sa querelle avec les
jésuites. » 430-431

Fabienisme ou monisme par
les premiers chrétiens. 185

Fabien (le) de Shakespeare est
emprunté à une vieille co-
médie. 170

Fabien. Son style ridicule. 272

Fabien. Son travail sur Shal-
speare. 170

Fabien. Vers ridicules de ce
poète. 246

Fabienisme ou l'academisme français
(Liste des). 317-322

Faroussi. Ses éloges de Thérèse, de la même quarte. 136
 Fausse (Description d'une) d'après les poètes. 247
 Fausse sans titre. 285-286
 Fausse, Extrait de son mémoire sur les occupations de l'Académie française. 511
 — Son Télémaque mis en vers par Voltaire. 129
 — copié par Ramey. 140
 Faute et Fautes de Mœurs pour Mercus à rebais *Barthema*. 154
 — Mis en vers par Th. Corneille. 139
 Fausse donnée à Florence. 127
 — antique en l'honneur de Judée. 257-258
 — son usage. 242
 Fautes (Mœurs). Ses vers lexicographiques. 58
 Faute (la) est le fruit défendu. 215
 Fautes comme célébrés par Favart. 26
 Fautes met en vers le Code civil. 100
 Fautes, leur caractère. 207
 Fautes Deuze, auteur supposé. 158
 Fautes. Épigramme contre lui. 222
 — Jugement de d'Alembert sur lui. 202
 Fautes. Ses anecdotes. 4
 — Ses drames pour. 152
 Faute (éloges de la) par Erasme. 10
 Fautes, acclamées. 257
 Fautes dit. 412

Faussette ou Sœur (Sœur d'un) empruntée au Pédant joué de Gressu. 285
 Fautes. Son Guste chrétien. 15
 Fautes des premiers chrétiens. 193
 Fautes. 109; 284, 286
 Faute. Ses collés monastiques. 77
 Fautes. Son Anagrammatopée. 4
 Fautes. Ses satires lexicographiques. 51
 Fautes. Sa description des sciences de l'Académie française. 203
 — extra de l'Académie. 208

G

Gace enroulé par l'Académie française. 202
 Gace enroulé la ville d'Ébes. 286
 Gacettes des académiciens. 299
 Gacette copié par Longin. 142
 Gacette, mystificateur littéraire. 242
 Gacette. Description met en vers la Contenance de Poète. 100
 Gacette. Son poème burlesque. 93
 Gacettes. Sa raison. 123
 Gacette (la) doit être lue à rebours. 222
 Gacette, défini par Châteaubriand. 258
 — Ce mot manque à la langue allemande. 202
 Gacette (Zed de) Son *Anglais*. 142

- Georges. Sa traduction du *Digeste* en vers latins. 109
 — Sa *Republique jurisconsultorum*. 125
 Georges étranger (du). 73-79
 — *Salomon* (du). 74-79
 Georges de Trébizonde. Sa querelle avec le Pape. 410
 Georges III (anecdote relative à). 189
 Géomètres en la France en vers techniques. 191
 Géomètres en vers techniques. ib.
 Géomé (H.) *id.*. 370
 Géom, suprématisme. 187
 Ge. Bea. Querelle au sujet de réroms. 431
 Geomr (Geh.). Son *Hippolyte*. 114
 Geomr (N.). Ses vers contre la Harpe. 370
 Geomr le Young. Ses vers en écho. 55
 Geomr, véritable auteur de la *Confession de Zénaï*. 143
 — n'était pas de l'Académie. 372
 Geomr. Sa querelle avec Coeur. 187
 Geomr de Sacy-Coe, académicien. 369
 Geomr. Ses vers sur le Pape de Foudre. 140
 — Ses vers sur le *Fortune*. 117
 Geomr (Mad.). Sa théorie sur la femme. 386
 Geomr. Son discours sur le *Je ne sais quoi*. 303
 Geomr, académicien. Son épître. 330
 Geomr (Définition du) par Gélométricien. 103
 — mort de quelques hommes. 363
 Geomr officieux par Coeur. 17
 Geomr (le Royaume de). 125
 Geomrisme corrigé par An-la-Gelle. 335-336
 — marquant l'Académie. 333
 Geomr juré (du) de Poitiers. 97
 Geomr. Son deuil. 144
 Geomrisme (Société des). 378
 Geomr. Son décret sur les fables en Geomr. 394
 Geomr. Son ouvrage bizarre. 118
 Geomr (Étude du) en France. 388-393-394-400
 Geomr, auteur dramatique. 170
 Geomrisme. Seule une société Héroïque. 377
 Geomr. Sa critique de la *Nouvelle Héloïse*. 365-373
 Geomr. Son blason de Paris. 4
 Geomr. Sa publication pour Lucie. 303
 Geomr. Sa querelle avec ses parents. 187
 Geomr. Son *Royaume de Grammaire*. 123
 Geomr à Mincino (Rome de). Son analogie avec le *Divine Comédie*. 123
 Geomr en Toux (du) n'a jamais eu lieu. 337
 — s'est passé aux environs d'Amsterdam. 338
 Geomr (F.) *id.*. 337-341

Goussier, traducteur.	127
Goussier de Basse (Acronique sur).	4
Goussier de Lorraine. Analyse de son roman de la Rose.	339
Goussier. Sa biographie.	302
Goussier. Son poème sur les chats.	29
Goussier, traducteur officiel.	196

II

Haut en vers lyrique.	17	Haut VI, triplé de Shak- spere.	130
Haut, acronique.	292	Hauton. Les deux premiers vers sont de Cassique.	114
Hauton. Son vers lyrique.	18	— refait par Aïda.	136
Hauton. Son vers lyrique.	18	— transcrit (Extrait de la)	87
Hauton. Son vers lyrique.	18	Hauton qui est précédé celle de Voltaire.	134
Hauton, acronique.	292-298	Hauton, poème lyrique.	134
Hauton. Son poème.	292-297	Hauton. Texte qu'il donne aux premiers hommes.	296
Hauton prophétique.	292-298	Hauton. Sa description du Pa- radis.	293
Hauton (de), acronique.	292	Hauton. Étude physique.	292
— (Méduse de). Son pro- phétique.	292	Hauton, triplé.	297
Hauton. De quoi il se nourrit dans le désert.	292	Hauton. Sa prose lyrique.	29
Hauton copié par Hérodote.	136	Hauton. Son plagiât.	136
Hauton. Sa supercherie épi- cure.	155	Hauton de Descriptions.	138
Hauton. Son éloge de l'Éro- gisme.	26	Hauton. Sa supercherie épi- cure.	158
Hauton. Société établie dans cette ville.	380	Hauton. Sa chanson à Abélard.	78
Hauton. Son éloge du poë- me.	27	Hauton de Charles XII (F), co- pié par Barre.	141
Hauton célébré par Lucrèce de.	18	— et l'âne, poème baroque de Fier.	84
Hauton. Sa description du Pa- dis.	293	— rimes de deux la- des.	131
Hauton IV. Son mot sur les in- tempéries.	250	Hauton. Son Pierre Pore, poème baroque.	25
		— Son roman poë au scribe par un Allemand.	285
		Hauton. Son édit baroque.	220
		Hauton (Contes de la d').	14
		— (Idem baroque sur).	227 et suite.
		Hauton. Son édit baroque.	115
		Hauton. Son édit baroque.	225

Roman. Ses vers bleus.	59	Romances (F.) publiés une suite	
— Ses vers ronds.	62	— en <i>Don Juan</i> .	108
— (Mlle. Lucette de P. Bar-		Romances (de F.).	332-410
deau sur.).	153	Romances philosophiques rélatées	
Romans (les), tragédie de P. de		par les saints injurés.	412
Lauren.	154	Roux pris pour un homme.	203
Romans Gey. Ses contes.	42	Rouxier. Sa supériorité.	160
Romans de Rancouart.	328-331	Rouxier de Justilien. Notes en	
Romans. Son <i>Anti-Christophe</i>		vers par R. d'Assolant.	100
en prose romanesque.	77	Rouxier en Grèce au moyen	
Rouxier (D. de), plagiaire.	144	âge.	399-407
Rouxier (Eulalie de F.).	35	Rouxierisme dans l'ouvrage de	
Roux. Ses opinions sur la cène.		Joseph.	109
	61	— des livres saints.	
Rouxier. Ses vers latins.	28		180-185-187-189
Roux (T.). Ses vers épiques.	56	Rouxierisme ancien.	222
— Ses vers en écho.	55	Rouxier (F.) de Racine relata	
— Épigramme sur lui.	324	par Sainte-Fort.	135
Rouxier, théologien.	236	Roux, poète d'Hamir.	728
Rouxier vains.	35	Rouxier de Châteaubriand,	
		critiqué.	212-234
		Rouxier affilié par Regard-	
		ard.	96

I

Ips-Ours. Ses vers monori-	
mes.	48
Ipsu. monent.	301-322
Ipsu (Nouvel des) dont l'âme	
est susceptible.	115
Ipsu en Louis. Son plagiat.	
	140
Ipsu. ses démons en dixième	
écho.	509
Ipsu (Mlle. Lucette sur F.).	257
— relata par la Mlle.	200
— Épigrammes de Non-	
tor.	50
Ipsu, adverbe latin, pris pour	
un évêque de Chartres.	204

J

Jacquin. Ses contes.	55
Jacques Cœur. Anagramme de	
son nom.	11
Jean (Abbé de). Ses vers ab-	
surds.	340
Jean (Saint). On lui attribue	
<i>L'Apocalypse</i> .	168
— Sa première épître et son	
Évangile interpolés.	187
— Authentifié douze de	
ses disciples et troisième	
épître.	188

JEAN FAUSTUS, versum dédié à
Shakespeare. 152

Jeanne chanté dans l'Épique. 227

Jehan (Saint) cité. 171

Jehan. Vers belés composés
contre lui. 60

— comparés aux poètes. 421

Jehan-Claude Acrostiche de son
nom. 8

— Ouvrage sur le bonnet. 221

— Sa vie en chanson tiré
d'Hoccius. 14

Jehan demandé l'Académie fran-
çaise. 224

Jehan romain. 227-242

Jehan. Nature de sa qualité. 220

— (Bonnet sur). 417

Jehan. Querelle des Érudits
et des. 415-417

Jehan. Ses vers rapportés. 54

— Fils de son honneur.
227-228

— Ses vers satiriques. 54

Jehan cité. 229

— Passage interpolé dans son
Antiquité judaïque. 222

Jehan des malheurs. 243-244

Jehan bonnet adoré par les
célestes. 229

Jehan. Livre apocryphe. 174

— palais de mademoiselle de
Coligny. 112

Jehan. Sa biographie. 203

Jehan, société littéraire en
Allemagne. 279

Jehan. Ses Institutionnaires cités
en vers. 202

Jehan. Son palais sur les
vers à son. 95

K

Kan (A.) cité. 245

Kan. Biographie de son chanteur.
227

Kan-Lan. Ses vers à double
rime. 65

Kan (Acrostiche sur P. de). 222

Kan. auteur supposé. 168

Kan. Sa Myrtilide. 95

L

Lan. Ses recherches sur
Dante. 120

La Lanette, traducteur sala-
rique. 227

La Lanette. Critique de ses Ca-
ractères. 224

— Épigramme contre lui. 229

— Cité. 420-423

La Lanette. Épigramme contre
lui. 227

La Lanette. Ses épigrammes
contre l'Académie. 55

Lanette, copié par Lénique.
166

Lan. Part qu'il a prise sur
pistes de Ténac. 142

La Lanette. Détails sur sa so-
ciété à l'Académie. 228

— Ses vers sur Charles Co-
let. 220

La Lanette. Sa biographie. 224

— Épigrammes contre lui.
220-221

— raprises l'Académie. 229

Lan. Ses épigrammes contre
Dante. 228

- Lauze, plaignre.** 143
Lauz. Son poème sur le Mal / *frampais* 235
 — Son poème sur les Mes-
 ches. 98
La Louste, scoldinien. 237
Loux. Sa querelle avec Menace. 210
Louze-Louze, éd. 119
Le Mou. Ses fables racontées en
 prose. 100
 — racontées l'Étude. 200
Louze, auteur des Révélations
grecques. 100
Louze. Son vers profane. 68
Louze-Louze. Ses vers satiriques 39
Louze-Louze. Son *Étude* anti-
 scientifique. 93
Louze. Son plagiat. 143
Louze raconté. 200
Louze-Louze (Société des)
 50-207
Louze-Louze, ordre baroque.
 313-314
Louze-Louze. Ses vers ré-
 trogrades. 26
Louze-Louze. Ses livres des
Matrines. 120
 — s'était pas de l'Académie.
 207-208
Le Louz (Aut. de). Son poème
 satirique. 70
Les Louz n'est pas l'auteur de
L'Art de l'Industrie 178
Louze-Louze. Ses vers satiriques.
 53-58
Louze. Ses vers épigrammati-
 ques. 29
Le Louze-Louze. Son épigraphe. 123
**Louze enseigné par des souf-
 fers.** 208
 — (le) est le langage des Ben-
 heureux. 203
Louze. Son traité sur les pla-
 gats de Ménandre. 136
Louze. Ses attaques contre
 Méné. 137
Louze (P. de). Sa traduction
 des *Mémoires.* 134
Louze, scoldinien. 236
Louze (P.). Son ode à la grande
 arde. 143
Louze-Louze-Louze. Ses épigra-
 mes contre Demergue, contre
 Bouze-Louze-Louze. 203
Louze-Louze. Son livre des Com-
 munes littéraires. 207
Louze-Louze-Louze. Son pla-
 giat. 144
Le Louz. Sa description des
 amables d'Adam. 210
Louze et Louze-Louze. Ses vers
 menaçants 24
Le Louze-Louze pillé par Louze-Louze 144
Louze-Louze offert de Louze-Louze
 avec le *Dictionnaire* 120
Louze-Louze, vers qu'il emprunte à
 Bouze-Louze 114
Louze-Louze. Épigramme contre lui
 246
 — Ses vers ridicules. 46
Louze-Louze. Sa bièvre 201
Louze-Louze. Vers de son poème sur
 tout Louze. 143
Louze-Louze, auteur ridicule, 234
Louze-Louze, traducteur. 126

Lactantius. Sa lettre sur Jésus-Christ, apocryphe. 124

Lafon VI. Ses vers rétrogrades. 25

Lafonts autres. Son plagiat. 124

Lamy. Ses idées bizarres. 229

Lamotte-Montigny des Académies. 372

Lamotte-Beaumont. Anagrammes de ses mots. 10

Lamotte. Sa fable sur Racine. 260

Lam. Ses discours épiques-mitiques. 31

Laromais. Ses systèmes de traductions. 120

Larrieu d'Algar à Meus-Christ, apocryphe. 125

— de Leontides, apocryphe. 104

— d'Alméida à Chateaugay. 308

Larroux ou Fornas. Son plagiat. 106

Lassus. Ses ouvrages absurdes. 224

Lassus, poème sur Henri IV. 154. n.

Lassus. Son plagiat. 164

Lassus (Claude de), prédicateur. 250

Lassusmougeon (vers). 25

Lassus. Anagrammes de Napoléon. 12

Lassus. Leur caractère. 207

Lassus. Éloge à l'occasion de son Traité du sublime. 235

Lassus. Ce qu'il pense de l'Alphabète des manuscrits. 252

— Son appréciation d'Homère. 250

— copié par R. Simon. 164

Lassus ou Vins. Ses nouvelles hypocrisies. 24

Lassus en vers épiques. 23

Lassus XII. Anagrammes de son nom. 8-12

Lassus XIV (Acrostiche sur) 1

— Anagrammes de son nom. 12

— Boute-dinde en ses honneurs. 50

— protège l'Académie. 224

— Défense qu'il fait à l'Académie. 302

— réorganise les Jeux floraux. 342

Lassus, poème de Pélère Pindar. 98

Lassus (Abbé de), scandaleux. 372

Lac (Saint). Son Évangile contenant des interpolations. 166

Lassus de Pharsale. 27

— adopté par Corneille et par Grotius. 212

Lassus. Vers que Virgile lui emprunte. 111

Lassus. Plusieurs trinités de ce nom. 154

Lass. Sa supercherie. 152

Lassus. Ses anagrammes. 8

— Ses poèmes empilés ensemble. 68

M

Machonius. 74

Machonius (de genre) 18-22

— [Machonius en style] 222 et suiv.

- Macon.** Sa bièvre. 303
 — Sa querelle avec Noris. 434
Macrinus (Livre apocryphe des). 173
Macrini. Son plagiat. 138
Macrinus. Sa supercherie littéraire. 168
Macrini et sonnet. Fragment de ce poème. 243
Macrini (Pamphile de). 231
Macrini (Duc de). Sa candidature à l'Académie. 266
 — Préféré que lui fait madame de Thérèse. 272
Macrinus des Jansénistes. 353-340
Macrini. Sa Synonymie. 103
Macrini (de) cité. 113
Macrini. Société littéraire en Allemagne. 379-380
Macrini et la Vierge, poème de Diderot. 282
Macrinus. Sa critique des commentateurs. 250
Macrini. apocryphe. 234
Macrini. Vers que Scarron lui emprunte. 112
 — Ses vers à madame Desloges. 287
Macrini (Duc de la). 334-376
Macrinus. Ses beaux-rimés. 63
Macrinus. Son Éloge. 134
Macrini. Son curieux travail sur Shakespeare. 420
Macrinus. Ses vers latins. 22
Macrini pillé par Daul. 140
Macrini. Sa querelle avec Lamblin. 410
Macrini poëte pour des patristiques romaines. 201
Macrini (Saint) n'est pas l'auteur de l'Évangile qui porte son nom. 185
Macrini. Ses supercheres littéraires. 123-123
Macrini. Ses Évangiles. 180
Macrini et moque de l'Académie. 314
Macrini-Toulon. Augmentation de son nom. 42
Macrini (J.-B.) cité. 102
 — Sa querelle avec Macrini. 410
Macrini, prédicateur. 427
Macrinus. Ses beaux-rimés. 62
 — Ses opinions sur l'indulgence littéraire. 109
Macrinus, traducteur. 127
Macrini. Son épigraphe en vers rapportée. 54
 — Ses vers couronnés. 37
 — Ses vers latins. 41
 — Ses vers antiques. 58
 — Ses vers français. 63
Macrini. Son système musical sur la poésie. 229
Macrini. Ses ouvrages bizarres. 97
Macrini Cervantes. Ses chicaneries. 67
Macrini. Ses vers burlesques. 88
Macrinus, poëte latin. 140
Macrini (Saint) n'est pas l'auteur de l'Évangile qui porte son nom. 185
Macrini Fian. Sa légende du Purgatoire de saint Patrice. 120

Messier <i>Père</i> . Ses <i>plagats</i> . 133	Messier (le P.). Ses conseils aux <i>prédicateurs</i> . 471
Messier. Sa <i>tragédie d'Esther</i> . 134	Messier. Ses vers <i>satiriques</i> . 27
Messier (J.) <i>cité</i> . 133	— Ses <i>Lamentations des prisonniers</i> . 354
Messias (le <i>titre</i> des) attribué à <i>Christophe</i> . 150	Messier (J.). Ses <i>nots</i> sur les <i>discours académiques</i> . 238
Mess. Sa <i>tragédie d'Agrippine</i> . 134	Messia. Sa <i>conduite à l'Académie</i> . 156
Messias. <i>Voltaires</i> invité en de ses <i>sonnets</i> . 143	Messias. <i>Épigramme</i> de <i>Campeau</i> contre lui. 323
Messier. Ses <i>poésies</i> pour les vers <i>académiciens</i> . 56	— Ses <i>épigrammes</i> contre <i>Campeau</i> . 327
Messia. Sa <i>querelle</i> avec <i>Pétrici</i> . 413	Mess. <i>Mess</i> <i>Prodic</i> . 11
Messias (querelle de <i>deux</i>) 402	Mess. <i>Détails</i> sur les <i>compositions</i> qui ont précédé ses <i>poèmes</i> . 151-155
Messias. Sa <i>réponse</i> . 183	Messia (margite de), <i>académicien</i> . 329
Messiasmes. 379	Mess. Ses <i>lettres</i> <i>impudiques</i> . 239
Messias et <i>carrière</i> . 354-378	Messia. Ses vers <i>blancs</i> . 46
Messier <i>cité</i> . 133	— (<i>Passage</i> en <i>style</i> <i>académicien</i> <i>triste</i>). 53
Messias <i>accusé</i> de <i>Basile</i> . 326	— Ses <i>Préface</i> <i>réduites</i> en vers par <i>Servius</i> . 99
— <i>cité</i> . 326-328	— Ses <i>comptes</i> au <i>Président</i> <i>foi</i> . 165
Messias. Sa <i>réponse</i> . 419	— Son <i>Finis de Pierre</i> . 22-234
— Ses <i>plagats</i> . 133	— Ses <i>Dépôt</i> <i>amoureux</i> <i>refus</i> par <i>Caillars</i> . 156
— n'était pas de l' <i>Académie</i> <i>française</i> . 333	— <i>dépôt</i> <i>fait</i> par <i>Schlegel</i> . 350
— Sa <i>lettre</i> contre les <i>académiciens</i> . 309	— <i>Écrit</i> de <i>Schlegel</i> à son <i>époux</i> . 356
Messias. Ses <i>plagats</i> . 136	— n'était pas de l' <i>Académie</i> . 332
Mess. Ses <i>vers</i> <i>académiciens</i> . 467	
Messias <i>univocal</i> . 381-387	
Messias (Anecdote sur). 334-335	
— Ses <i>diopres</i> du <i>pas</i> et du <i>pas</i> . 97	
Messias <i>Cassidy</i> . Ses <i>poésies</i> <i>académiques</i> . 35	

- Monaco**, auteur de la *Henriade* travestie. 87
Monet (le) a été créé un vendredi. 308
Montroux. Sa définition de l'espér. 506
 — cité. 148
Moyse. Épigrammes contre lui. 364
Moyse, académicien. 369
Mozart. Ses contes. 14
Mours (Th.). Son Étaple prise pour un pays réel. 243
Mouton à melle (Ordre de la). 376-377
Musées choisis par Laffi. 68
Musnier. Ses vers antiques français. 44
Musnier méprisé par Sautier. 154
Musson. Sa querelle avec Marini. 410
Musson, philosophe païen. 433
Musnier (A. de) cité. 409
Musé. Son sermon bizarre. 430
Mutricamus ambulant (des). 385-386-345
 Pop. *Servorum d'Arenas*
Mutricus, poète. 39
- N**
- Nanon**, le satirique français. 45
Narcisse. Anagrammes de son nom. 49
 — Sa critique de l'Énéide. 275-278
Narcis. Anagrammes de ce mot. 49
Nanon (Ph. de), poète. 431
Néron. Ses Triomphes de la Ligue. 105
Néron. Ses vers épigrammatiques. 50
Nervonius. Ses vers ridicules. 245
Néron cité. 102-103-106
Néron. Sa supercherie littéraire. 135
Néron d'Azas (Question sur la). 258
Néron. Sa querelle avec Macrin. 434
Nervons. Leur caractère. 407
Nervonius pechant latin (Collège de). 281
Nervonius Tostant. 177-189
Nervonius Hilaire (la) critiquée par Grégoire. 264-272
Nervonius à la main. 366
- O**
- Ocetus**. Ses vers macabriques. 35
Oculus. Épigrammes de Tryphiodore. 51
 — (Même lecture sur T). 202
Œillet d'argent donné en prix aux Jeux Romains. 241
Œufs en vers figurés. 43
Odein. Sa légende. 284
Odein. Ses vers monastiques. 55
Oculus occlusus, fabriqués par les chrétiens. 194
Oculus Tullii, cité. 225-226-400
Oculus ambulant 367 et suiv.

Œuvre terminant projeté par	
Albéri.	383
— de la Bourne.	363-366
— de la Falcourt.	313
— de la Mance.	334-376
— de la Moivre à moi.	
	376-377
— de la Table noire.	366
— des Bourgeois et des Pains.	
	360
— des Châtelains-provins.	365
— des Côtiers.	371
— des Vignerons.	372
— des Lavandiers.	373-374
Œuvres en vers signés.	18
Œuvres en vers de Rich-	
tes.	223
— du maréchal de Saxe.	256
Œuvres (Des poèmes d').	265
— attribués par Napoléon.	333
Œuvres antérieures.	222-240
— anonymes.	183-192
— techniques en vers.	100
— en vers romains.	92-100
Œuvres (Cantons italiens d').	15
— traduit par Saint-Angé ;	
par Bonaventura.	114-116
— de même nature, par d'An-	
sonet.	88

P

PAINCH, p. 222 ; l'ère PAINCH.	
PAY, en mai.	
PAINCH. Boute-rins contre lui.	52
PAINCH. Contre l'Académie.	
	306-313-344
PAINCH. Sa chanson l'ère.	24
— Ses vers signés.	25-22-23

PAINCH. Ses vers en écho.	56
PAINCH. Son don à des	
poètes.	362
PAINCH. Ses vers ridicules.	349-353
PAINCH. Son don par Napoléon	
et Henriques.	325
PAINCH. Son don de Napoléon. Son	
analogie avec plusieurs au-	
tres.	123-125
— attribué par Lander.	ch.
— poème de Napoléon de	
Napoléon.	123
PAINCH. d'Henriques.	123
PAINCH. (Bénédictin des).	101
PAINCH. Sa querelle avec Lander.	
	412
PAINCH. Napoléon Napoléon.	
	223
PAINCH. (Opposition des) à l'é-	
tablissement de l'Académie	
française.	291-292
PAINCH. Son don de Tison du	
Tison.	55-223-224
PAINCH. Napoléon de l'Érénité.	
	108
PAINCH. (le), société littéraire.	
	363-365
PAINCH. Ses vers ridicules	
français.	41
— des.	56
PAINCH. Son don de Napoléon à	
quelques académiciens.	223
PAINCH. et Jean-César (le), en	
vers barbares.	80
PAINCH. Sa querelle avec Napo-	
léon.	412
PAINCH. Ses vers mai.	204
PAINCH. Son don par Napoléon.	151
PAINCH. Son don de Napoléon.	223

- Pain en Terce (Description de). 327-329
- Pain, onzeux, expliqué par la quadrature du cercle. 317
- Paince sont de Cyrene. Solon qui lui emprunte Mollus. 115
- Painceus. Sa traduction en vers de Télémaque. 99
- Paince, plagiaire. 144
- Paince, cité. 89
- Vers que lui adresse le comédien de Société. 365
- Painceus (l'un de) Ses vers. 322
- Paince. Son dialogue avec Alcibiade. 365-367
- Paince. Ses satyres ingrues. 96
- Paince copie quelques livres de Pléide. 128
- Paince, critique des auteurs. 419
- Paince d'Alcibiade. Ses traductions. 116
- Paince d'Alcibiade par Dégère. 67
- Paince collectionné traduit. 126-127
- Paince prêté par Cervantes à Don Quichotte. 203
- Painceus (l'un de) l'ordre de le Malice. 367
- Pain (Éloge de) par Morice. 97
- Paince. Fragments rappelés de cet auteur. 133
- Méprise de Melchior à propos de cet auteur. 283
- Painceus (l'un de) par Bréchet. 67
- Paince. Ses vers rimés. 62
- Paince copié par Pécia. 128
- Paince, impide de Racine collé par Caléme. 135
- Painceus. Ses querelles avec Pécia et Timothée. 409-410
- Paince de cinq centes-vingt notes par un académicien. 199
- Paince. Ses vers latins. 92
- Paince en Rca. Ses vers épigrammatiques. 31
- Pain (le) ne servent copier que jusqu'à cinq. 369
- Paince en vers ligards. 33
- Paince (P.). Sa Leurid. 28
- Paince. Ses vers épigrammatiques. 50
- Paince n'était pas de l'Académie. 329
- se moque des disciples académiques. 208
- Ses épigrammes contre l'Académie. 323
- Painceus. Ses vers latins. 28
- Painceus (l'un de) par Richesources. 167
- Paince (l'un de). 127-148
- des académiciens. 126
- d'Alcibiade. 138
- de Bouché-Touss. 141
- de Bouché. 128
- de Bouché. 142
- de Cadet. ib.
- de Dégère. 140
- d'Éclaire. 142
- de Dégère. 126
- de Dégère. 140
- de Dégère. 129
- d'Éclaire. 128
- de Pécia d'Éclaire. 137

Pastor d'Hérédia.	433	Potterius défendeur par un Do-	350
— de Hastings.	444	— nois.	350
— d'Ignace de Loyola.	443	Potterius de Trébène copié	144
— de Lajarry.	443	par Hastings.	144
— de Langlin.	443	Potius. Sa <i>Luceria</i> n'est pas	
— de Lafabre de Villabrune.	444	la première tragédie de ce	154
— de Léonard Arétin.	438	nom.	154
— de Lovaque de Poilly.	445	Potius. Ses vers <i>Agonia</i> .	15
— de Limiers.	444	Pot (Éloge de) par Hensius et	
— de Machiavel.	438	Merris.	93
— de mad. de Genlis.	443	Potius à cause (<i>Revue de la</i>	
— de Mécène.	439	décade en anagramme par	
— de Mimarès.	438	Roger Bacon.	8
— de Prilicr.	444	Potus (Jules biennés sur la).	439
— de Perotti.	438	Put (Mademoiselle de) fonde	
— de Remy.	440	l'ordre des Égyptiens.	372
— de R. Simon.	440	Putnam, note.	438
— de Sophocle.	439	Putnamus avec une mise en	
— puis du bouc.	437	vers par Boreas.	29
Puys ridiculement traduit par		Putnamus (des).	343-344
Puys. Ses contes.	45	Putnamus des auteurs pour	
Puys allégoriques.	539 et suite.	leurs mauvais ouvrages.	363
Puys baroques.	23 et suite.	Putnam. Sa bière.	100
— divers.	337-343-344	Putn. Son <i>Diabolo de l'Émir</i> ,	
Puys anglais appelés naïd-		poème baroque.	95
riquement.	333	Puys (scandales allé-	
Puys. Ses querelles avec Philo-		gais E).	2
sophe et avec George de Tré-		Puys Futura. Ses contes.	13
zoude.	439	Puys. Son <i>Histoire des</i>	
Puys. Leur conseil.	407	Goths copié par Léonard	
Puys. Grande peur tenue		Arétin.	138
dans cette ville.	87	Puys. Ses Gams.	200-201
Puys. Bière de l'abbé		Puys. Sa bière.	104
du lord.	301	Puys. Son la république de	
Puys. Ses vers allégoriques.	35	Polis.	381
Puys. Vers de Roger,		Putnam. Anagramme de ce	
copié par Ralph Bigden.	157	nom.	8

Père (le) de mademoiselle Desroches.	28
Percu (la Guerre d'as), poème de	
Père rocamboles. Fragment de ce poème	28
Perron. Remplace par ce nom le nom de Perron.	202
Perronnet de saint Patrice	120
Perron (Épig raconte contre les)	225
Perronnet. Ses vers égarés	25
Perr de la Conception, société	
Héritier de Céc.	334
Perronnet d'Évren (Miles bizzarres sur les).	229

Q

Quentin-Lacroix. Son idée bizarre.	229
Quentin Lacroix (des)	407-431
Quart, auteur de <i>L'Américain</i> .	124

R

R. Ouvrages privés de cette lettre.	31
Raban-Mara. Ses acrostiches.	3
Raban. Ses anagrammes.	9
— Ses contrepétitions.	32
— Son dialogue en écho.	38
— Sa prose macaronique.	19
— Ses vers enchaînés.	58
— Ses vers égarés.	50
Raban, auteur de <i>L'Anagramme-mécanique</i> .	14
Raban emprunte quelques vers à la <i>Justicia</i> de Coligny.	112

Raban. Son <i>Athalie</i> postérieure à une pièce du même nom jouée chez les Mérovinges.	124
— Son <i>Esther</i> postérieure à celle de Mathieu.	ib.
— Sa <i>PAIX</i> refaite par Calixte.	124
— Son <i>Isidore</i> refaite par Saluste-Pain.	123
— (cite quelques vers de Gilbert.	106
— appelée par Louisa.	200
Raban anagramme de Lancelot	110
Raban illoquin. Son plagiat.	137
Raban. Son centon.	15
Rabanisme (Société littéraire de l'Académie).	228-231
— (Médiane de).	ib.
Raban. Ses plagiat.	141
Raban, seigneur normand.	309-400
Raban ou Horman. Analyse de son <i>Songe d'enfer</i> .	333
Raban. Ses vers métriques.	45
Raban célébré par Porcile.	96
Raban célébré par Bégatier.	ib.
Raban. Ses plagiat.	153
Raban (Théophile) Ses sermons bizarres.	471
Rabanisme cité.	167
Récurrence (l'Académie fait trois) le même jour.	202
Récurrence publique à Rome.	249-250
Récurrence de la Calotte.	270-271
Récurrence n'était pas de l'Académie.	232
Récurrence, physicien. Son style ridicule.	273

Balances en argent de la monnaie, par d'Asbigneu.	249	Barnier. Emprunts que le Gd. Aiguon.	114
Bénédict des armoiries de Gennaro.	236	Barnier perfide par Cornille à ses autres trapiéres.	263
— de Babu.	381	Barnier (cardinal de), académicien.	329
Baptiste, surnom de Bernier.	89	Bat. Son épigramme contre le comte de Charvost.	336
— ses Démocritus.	306	Baudouin-Baury, académicien.	336
Bernardine de l'Académie. Surnom donné au duc de Penthièvre.	322	Baudouin au moyen âge. Leur caractère.	407
Béatrice, surnom (des).	348 et suiv.	Baudouin et clausure (Quelle des).	421
Bess. Son système sur Dieu.	307	Bess. Son Académie des Académies.	345
Bernard Bissac.	379	Boudier. Anagramme de son nom.	11
Bernier. Son conte épigrammatique.	31	— cité.	357-358
Bernier d'Arnaud rime les Bégottures de Justilien.	110	Boudier célèbre les rats.	66
Bernier (le cardinal de), fondateur de l'Académie française.	292	Bou (Analyse du roman de la).	232
— fait condamner le Gd.	294	Bou, académicien.	331
— (Duc de), académicien. Son orthographe.	238	Boudier. Anagramme de son nom.	12
Bernier, professeur de plagiisme.	147	— (Jean-Baptiste). Son épigramme contre le Mofa.	200
Bernier prétend que Jésus-Christ était laid.	291	— (Jean-Jacques) critique.	265
Bou (de la).	44-48	— (les deux) confondus par Lelly.	287
Bou. Ses vers octogones.	26	— n'était pas de l'Académie.	332
Bou. Sa charade sur Corbiers.	335	Boudier, auteur supposé.	465
— Sa définition du style.	252	Boudier ou Copierman (Description de).	341
— Son épigramme contre Florian.	322	Boudier. Son infériorité.	220
Boudier propose la fondation d'une Académie.	391	Boudier Supposition de ses lettres.	157

S		S	
S. Ouvrages privés de cette lettre.		51	
Saunier (de). Livre apocryphe.	172	Saunier. Ses vers de troise et quaterne pieds.	64
Saunier-Lucas. Ses emprunts à Th. Corneille.	114	— emprunte deux vers à Molière.	415
Saunier-Alexandre (Marquis de), académicien.	292-298	Saunier. Son jugement sur Molière.	260
Saunier-Fort. refait l'Épiphanie de Racine.	155	Saunier. Si bête.	295
Saunier-Louis (P. de). Ses emprunts.	9	— dit.	294
— Ses poëmes ridicules.	242-243	Saunier nouveau, société littéraire à Rome.	348
Saunier-Maurice. Ses thèses littéraires.	319	Saunier (Monsieur de) Sa description du Pays de Verdun.	237-239
Saunier-Pierre (Abbé de) évêque de l'Académie.	297	— Sa société littéraire.	302-304
Saunier-René. n'était pas de l'Académie.	322	— Ses vers à Corneille, à Fénelon.	303
Saunier. On lui attribue l'invention de la rime.	45	Saunier ou l'Académie (Description d'une).	302
Sauniermanes (Fragments supposés de).	63	Saunier. Sa querelle avec Anstade.	407-408
Saunier. Ses bouts-rimés.	49	Saunier, académicien.	299-304
— Ses vers burlesques.	60	Saunier. Anagramme de son nom.	11
Saunier. Vers que Delille lui emprunte.	113	Saunier, poëtyrisme ridicule.	246
Sauz (Maurice de). Son épigraphe.	66	Sauz. Ses vers rimés.	62
— refuse une place à l'Académie.	296	Sauz. Histoire de la traduction qui porte ce nom.	194
Sauzier mystifié par Muret.	154	Sauzier (Premier) prébénal français dans la Provence.	450
— Sa querelle avec Erasme.	411	Sauzier nouveaux (Extrait des).	429
Sauzier. Ses poëmes burlesques.	31 et suite	Sauzier louanges.	430 et suite
		— en style caucasiogue.	422
		Sauzier pillé par Descon-Rouge.	141
		Séverin (Mad. de). Son mot sur les traducteurs.	195

Sevignen. Ses ouvrages littéraires.	112-122-123
— concernant Jean Fautou-	129
— Sa pièce <i>Messure for</i>	129
<i>measure</i> .	129
Sevins (le) de Melbore écrit en	49
vers blancs.	49
Seviers. Leur caractère.	407
Seviers Aristocrates. Ses vers	54
rétrogrades.	54
Sevres, source littérale.	154
Sevres n'est-ce (le) 413-419	
Sevres. Ses vers épars 46-47	
Sevres (R.). Son plagiat.	144
— Sa bière.	305
Société des Frères-Pérorés.	375
— des Fructifères.	389
— des Vegetables Abolus.	389
Société anglaise (le).	348 et suiv.
— d'Allemagne.	379-381
— d'Alsace.	348
— de France.	383-386
— de Rome.	348-353
— d'Italie.	377-379
— diverses en Angleterre.	344
Société (Société des).	348
Société mal en vers les Pré-	99
dictées ridicules.	99
Société n'est, poème de Huet	335
de Huet.	335
Société. Ses plagiat.	373
Société de Huet. (Vers de la)	402
écrits par Caracalla.	402
Société. Sa bière contre l'A-	313
cadémie.	313
Société, petite histoire.	413
Société d'argent donné au pri-	346
aux Jeux Romains.	346
Société. C'est le tiré de ce poë-	14
me.	14
Société anglaise.	343-353
— (Définition de) par Huet.	353
Société (Moi de).	353
Société anglaise d'histoire	
de Vintre.	156
— de Glaston.	156
— de Corroding.	156
— de Dampier.	157
— de Dumber.	160
— de Berwick.	165
— d'Hygon.	168
— d'Inghram.	169
— de Lora.	173
— de Macpherson.	168
— de Marchmont.	168
— de Nodol.	16
— de Sigurd.	154
— de Vanderbourg.	163
— de Vella.	166
— de Wapenfeld.	168
Société d'arrivés (le).	173-175
Société prise par les Attades.	343
— par les habitants de la na-	362
tion Sallory.	362
— par les membres de l'or-	367
dre de la Boisson.	367
— par les membres de l'ordre	369
des Bergers et des Fleurs.	369
— par les membres de la na-	369
tion de Charlemagne.	369
Société. Son histoire apocry-	177
phe.	177

Scarron. Ses vers de coquins épilés.	84
— Son projet d'établir une Académie.	348
Scarron en vers figurés.	18

T

Tacite (P.) cité.	28
— Ses vers latinisés.	29
— Ses contemporains.	32
— Ses vers rapportés.	34
Taite (Mention faite de)	15
— traité par la Historie.	197
Taine s'Amaz, s'Éve, et Nest, etc., etc.	316
Taureau, académicien.	324-328
— son Discours 329-336 et suiv.	
Taureau. Leurs idées littéraires sur la création.	308
Taureau et l'Académie française, carrousel donné à la Harpe.	324
Taureau. Sa querelle avec J. Godeau.	414
Taureau (le) condamné par l'Académie de la Croix.	415
Taureau. Son Discours sur l'Académie.	381
Taureau. Les en vers par Pollet.	99
Taureau (le), pièce de Shakespeare en vers blancs.	47
Taureau. A-t-il composé une ou plusieurs?	449
Taureau, pièce supposée attribuée à Lucien Varus.	425
Taureau. Son poème sur les vers à rime.	98

Taureau de Bractes Latini.	158
Taureau d'un poème.	80
Taureau, académicien.	328
Taureau fonde la société des Fructifères.	380
Taureau. Leur direction.	407
Taureau. Ses vers figurés.	18
Taureau et l'État. Son pamphlet en prose académique.	77
Taureau. Son Pyrame imité par Corneille.	149
— Vers que Delille lui emprunte.	108
Taureau cité par Favonius.	94
Taureau (Monsieur-le) Sa Chambre du sublime.	255
Taureau, académicien.	328
Taureau. Mot de Voltaire sur lui.	258
— auteur du discours académique de Boile.	308
Taureau. Sa querelle avec Philopha.	402-410
Taureau et Taureau. Son Paroisse française.	353-354
Taureau. Livre apocryphe.	175
Taureau. Ses vers monodrames.	48
Taureau, général des Calottins.	376
Taureau (Marie) Anagramme de son nom.	11
Taureau. Académicien établis dans cette ville.	337-342
Taureau. Discours de Pollet à son occasion.	391
Taureau, auteur supposé.	154
Taureau. (des).	155-325

Thémis des Septante. 194

Thémis Sa bièvre. 203

Thémis pris pour un homme. 284

Thémis (Mythre de la) expliqué par la question de la corde. 217

Thémis et la terre, tragédie de Néric. 106

— de l'Amant avec Déran de Gougl à propos de ce livre. 283-284

Thémis Sa Polygraphie compilée par Hastings. 144

Thémis n'a jamais existé. 227

Thémis de Dancourt pris pour un peuple d'Amérique. 212

Thémis insouvenante. 327-342

Thémis. Épigramme contre lui. 320

Thémis. Ses vers épigrammatiques. 34

Thémis. Ses vers métriques rimés. 45

Thémis. Ses conseils aux poètes. 400

Thémis Comaric (le) pris pour un hérétique. 283

U

Urbain de Paris. Sa fondation. 400-406

Urbain et Jeanne (Querelle des). 415-417

Urbis (d'). Ses vers blancs. 49

Urbis de Thomas Morris pris pour un pays réel. 342

V

Vaucluse plant (Mélange littéraire de la) 311

Vaucluse-San Angelus. 122

Vaucluse Sa supercherie littéraire. 165

Vaucluse Sa bièvre. 203

Vaucluse, vendémiaire. 225

Vaucluse, Saule héméro. 160 et suiv.

Vaucluse. Société établie dans cette ville. 376

Vaucluse. Anagramme de ce nom. 12

Vaucluse de Rabelais et de Fournier. 28-29

Vaucluse épigrammatiques d'Amour, de Colé. 74

— Satirique. 41

— Blanche. 42-48

— Brûlée. 59-61

— Couronnée. 37

— Croisante et décroisante. 23

— Crachée. 58-59

— en dolo. 54-58

— Égale. 16-19

— Fraternisée. 57-58

— Laine rousse. 42

— Liéuse. 38-41

— Littéraire. 58-59

— Épigrammatiques. 59-61

— Métriques. 72-77

— Monarques. 41-48

— Monarques. 54-58

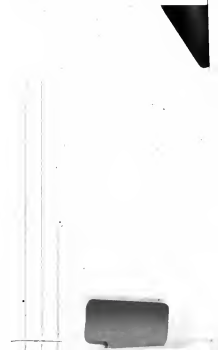
— Monarques. 65

— polygraphiques de Sauron, de Swift. 64

Vers profanes.	42-43	Verses Polonoises qui lui sont attribués.	154
— rapportés.	33-34	— [Idées bizarres sur].	455
— rétrogradés.	94-97	— traduits en vers antiques par Turgot.	45
— à double rime.	48	— traduits fidèlement par d'Anteroche.	193
— rimes d'Ennius, d'Horace, de Pétrone, de Sénèque, de Virgile.	49	— critiqués par Napoléon.	235-236
— (Maurais). Suite du péché originel.	917	— mis au nombre des sautes.	396
— ridicules de Corbillon.	245	Verses de Guichelin.	423
— de Lefebvre.	400	Verses Sa querelle avec Des- marais.	413
— de F. de Neufchâteau.	245	Verses, antiques.	395
— de Legrand.	279	Verses. Emprunts que lui fait Voltaire.	399
— de Leuclère.	246	— Son sonnet sur Uranie.	403
Vers à six chants par Boucha- ud, Jantelo, Tessier et Vida.	68	— défendus par Costar.	407
Vita. Sa lettre.	202	Verses. Anagrammes de son nom.	12
Vite. Son poème sur les Fers d' saie.	98	— Son épigramme sur le Par- vane de Titon du Tillet.	33
Vivens (Paul de). Paragraphe en son honneur.	250	— Son vers brisé.	60
Vivens copié par Malouin.	437	— Extraits de sa traduction des poèmes de Butler et de Gaut.	93-94
— Son plagiat.	46	— Son analyse de l'Histoire de l'âme de Price.	46
Vivens, antiques.	399	— Ses emprunts à Bernard, à Voltaire, à Chastigny.	107-108-114
Vive antienne projetée par Corvis.	381	— Ses imitations d'un sonnet de Maynard.	115
Vivier (J. de). Son conte.	15	— Ses opinions sur l'anti- quité littéraire.	160
Vivier s'en demande en prix aux Jeux floraux.	339	— Sa Mortitude posté- rieure à différents poètes par le même sujet.	434
Vivier. Contes vifs de ce poète.	93-12-44-45		
— Ses vers licieux.	38		
— Son épigramme en vers rap- portés.	52		
— Ses emprunts à Ennius et à Lucrèce.	410-411		

Vauvenet refait les pièces de Crébillon.	138	Vauvenet. Protes qu'elle modernise.	204-205
— Sa <i>Mécanique</i> refaite par <i>Alfred</i> .	156	W	
— pillé par le P. Baer.	141	Wauverin. Sa supériorité littéraire.	163
— Son épigramme contre le <i>Bluet</i> .	197	Wauverin. Sa bièvre.	236
— Extrait de son <i>Manifeste</i> .	219	Wauverin. Sa bièvre.	239
— Son mal sur Thomas.	251	Wauverin. Sa bièvre.	239
— Sa définition de l'esprit.	291	Wauverin donne le nombre des dimons.	254
— déprécié par <i>Rugby</i> , par <i>Paganel</i> (et non <i>Paganel</i>).	292	Wauverin's tale, poète de <i>Shakespeare</i> .	159
— critiqué.	295	Y	
— Sa définition de l'Académie française.	296	Yves. Son épigramme sur madame de Beaumont.	125
— Extrait de cet auteur sur les Académies.	300-301-312-334-335-347	Yves traduit ridiculement par <i>Leconte</i> .	199
— Son épigramme contre <i>Bachelot</i> .	328	Z	
— Son opinion sur la querelle des anciens et des modernes, et les querelles en général.	423-424	Zola. Sa Relation du pays de <i>Jansénisme</i> .	257
Zola. Ses drames ont peut-être servi à Milton.	133	Zola, roman de <i>Voltaire</i> .	108
Zola. Vers ridicules tirés de ce poète.	145	Zola. Ses vers modernes.	56
Zola. de <i>Cous</i> , de <i>Ramsey</i> .	146	Zola, membre de l'Académie des Arts.	145
		Zola. Son poème sur le <i>Conseil des anges</i> .	153





La Bibliothèque de se compose des volumes
suivants qui paraîtront au mois en mois.

- I. Curiosités littéraires.
- II. Curiosités bibliographiques.
- III. Curiosités biographiques.
- IV. Curiosités historiques.
- V. Curiosités militaires.
- VI. Curiosités des Beaux-Arts et de l'Archéologie.
- VII. Curiosités philologiques et géographiques.
- VIII. Curiosités des traditions, légendes, usages, etc.
- IX. Curiosités des origines et des inventions.
- X. Curiosités anecdotiques.